

ENNUI & *TÆDIUM VITÆ*
CHEZ LA FEMME AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

by

Raoudha Kallel

Submitted in partial fulfillment of the requirements
for the degree of Doctor of Philosophy

at

Dalhousie University
Halifax, Nova Scotia
March 2007

© Copyright by Raoudha Kallel, 2007



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-27161-2
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-27161-2

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

DALHOUSIE UNIVERSITY

To comply with the Canadian Privacy Act the National Library of Canada has requested that the following pages be removed from this copy of the thesis:

Preliminary Pages

Examiners Signature Page (pii)

Dalhousie Library Copyright Agreement (piii)

Appendices

Copyright Releases (if applicable)

À mes parents

À mon mari

L'ennui est le démon de la femme. Il la travaille continuellement; il fait son humeur de chèvre, sa mobilité sautillante, sa couleur caméléon; poupée qui danse aux ficelles de la mode elle revêt la livrée du jour et raffole du joujou nouveau; ses toilettes sans cesse variées la renouvellent une heure, et son âme est le reflet irisé de ses costumes changeants, l'émanation voltigeante de ses atours, de sa brillante extériorité (Émile Tardieu, L'ennui : étude psychologique, Paris : Félix Alcan, 1903, p. 229).

Table des matières

Liste des tableaux.....	viii
Résumé.....	ix
Abstract.....	x
Remerciements.....	xi
Chapitre I : Introduction.....	1
PREMIÈRE PARTIE : VERS UNE DÉFINITION DE L'ENNUI.....	30
Chapitre II : Le champ sémantique de l'ennui.....	31
I. L'inquiétude	45
II. La mélancolie	52
III. L'ennui	59
Chapitre III : L'Évolution de l'ennui au travers des siècles	70
I. L'ennui chez Sénèque.....	71
II. L'acédie.....	73
III. L'ennui chez Du Bellay	76
IV. L'ennui chez Montaigne.....	81
V. L'ennui chez Pascal	84
VI. L'ennui chez les Romantiques.....	90
Conclusion de la première partie	99
DEUXIÈME PARTIE : LES DIFFÉRENTES FORMES DE L'ENNUI DANS LA LITTÉRATURE DU XVIII^e SIÈCLE.....	102
Chapitre IV : L'ennui chez l'amoureuse.....	103
Chapitre V : L'ennui chez la libertine.....	120
Chapitre VI : L'ennui chez la vaporeuse	141

Conclusion de la deuxième partie	152
TROISIÈME PARTIE : L'ANALYSE DE L'ENNUI CHEZ QUATRE FEMMES DE LETTRES	156
Chapitre VII : L'ennui chez Madame du Deffand	157
Chapitre VIII : L'ennui chez Mademoiselle de Lespinasse	173
Chapitre IX : L'ennui chez Madame de Graffigny	192
Chapitre X : L'ennui chez Madame d'Épinay	213
Chapitre XI : Conclusion	228
Bibliographie.....	239

Liste des tableaux

Tableau 1: Le mélancolique et l'ennuyé.....	35
Tableau 2: Les définitions du mot "inquiétude" dans les dictionnaires.....	49
Tableau 3: Les définitions du mot "mélancolie" dans les dictionnaires.....	55
Tableau 4: Les définitions du mot "ennui" dans les dictionnaires.....	61
Tableau 5: L'ennui dans le discours féminin de l'absence	109
Tableau 6: Réquisitoires contre la constance et l'uniformité dans les liaisons.....	127
Tableau 7: Principes libertins.....	138
Tableau 8: Un panorama des personnages qui inspirent de l'ennui	201
Tableau 9 : Les accessoires qui embellissent l'ennui graffignien	204
Tableau 10 : Les maladies de l'âme chez Madame d'Épinay.....	215

Résumé

Au XVIII^e siècle, on recherche le bonheur, mais on ressent l'ennui. Alors que le bonheur ne subsiste que comme illusion, l'ennui s'affirme comme une réalité. L'ennui au XVIII^e siècle est non seulement un sentiment qui se manifeste sur le plan individuel, c'est un véritable phénomène psychosocial qu'on ressent, analyse et décrit. La présente étude examine un seul aspect de l'ennui : l'ennui chez la femme au Siècle des Lumières.

Si l'ennui est une maladie morale bien réelle au XVIII^e siècle, quelle est sa place dans la société féminine de l'époque? Existe-t-il une spécificité de l'ennui féminin au XVIII^e siècle? Quels en sont les symptômes, causes et conséquences? Dans l'excès de divertissements particulier au XVIII^e siècle, quelle sorte de vie morale la femme mène-t-elle vraiment? Plus encore, quelles sont les femmes qui sont plus propices à l'ennui : les amoureuses, les libertines ou les vaporeuses? Pour apporter des éléments de réponse à ces questions, nous avons eu recours non seulement à la littérature mais aussi aux correspondances et mémoires de l'époque.

Notre étude démontre que l'ennui domine l'univers féminin (de la bourgeoise bien sûr). Il est présent, d'abord, chez l'amoureuse passionnée qui, à l'instar de Fanni Butlerd et des héroïnes de Madame Riccoboni, souffre de l'ennui causé par l'absence de l'amant, par le monde et la compagnie et par le retard du courrier. Il s'attaque, ensuite, à l'âme de la libertine qui aurait, ironiquement, choisi le libertinage comme remède à son ennui. Notre analyse de « l'ennui chez la libertine » témoigne de l'impuissance du libertinage à apporter le bonheur; l'enchaînement des plaisirs devient avec le temps une habitude, une routine comme une autre et même l'inconstance, à force d'être répétée, perd de sa volupté et se transforme elle-même en uniformité. La libertine connaît deux formes d'ennui : le vide moral et le vide sentimental. Enfin, notre analyse de « l'ennui chez la vaporeuse » met en lumière une spécificité de l'ennui féminin : les vapeurs qui sont l'expression physiologique de l'ennui.

L'ennui n'épargne pas non plus les plus illustres des femmes des Lumières, comme Madame du Deffand, Julie de Lespinasse, Madame de Graffigny et Madame D'Épinay. Notre étude démontre que ces quatre femmes de lettres sont les jouets de l'ennui. L'ennui leur enlève à jamais le repos de l'âme. La force de leur ennui est apparente : il se manifeste, d'une part, en tant qu'une maladie de l'âme; il se nourrit, d'autre part, du *tædium vitæ* de l'antiquité en faisant prévaloir toutes les formes du dégoût (dégoût de soi, de la vie, des autres, de l'humanité, de tout).

Abstract

In the eighteenth century people look for happiness but they can only feel “ennui”. If happiness is proven to be an illusion, “ennui” is undoubtedly a reality. “Ennui” is not only a feeling which appears on the individual level, it is a real psychosocial phenomenon that is felt, analyzed and described. This study examines one aspect of “ennui”: women’s “ennui” in Enlightenment France.

If “ennui” is a true moral disease in the eighteenth century, what is its place in the society of women? Is there a specifically feminine boredom in the eighteenth century? If so, what are the symptoms, causes and consequences? Moreover, who are more likely to suffer from “ennui”: lovers, libertines or “vaporeuses”? To answer these questions, I have used not only literary fiction but also correspondence and diaries from the eighteenth century.

This study shows that “ennui” overwhelms the world of women (of the “bourgeoisie” of course). First of all, it is present in the lovers who suffer “ennui” caused by the absence of the beloved, by the company of others and by the delay of the beloved’s letters, as in the example of Madame Riccoboni’s heroine Fanni Butlerd. “Ennui”, then, attacks the soul of the libertine who, ironically, chooses libertinism as a remedy to her “ennui”. My analysis shows that libertinism is not able to bring happiness; the pursuit of happiness becomes itself a routine among others. The libertine suffers from two kinds of “ennui”: moral emptiness and emptiness of feelings. Finally, there is specificity of feminine “ennui” which is known as “vapeurs.” The “vapeurs” are the physiological expression of “ennui”.

“Ennui” is even present among the most famous women of the Enlightenment, such as Madame du Deffand, Julie de Lespinasse, Madame de Graffigny and Madame D’Épinay. This study shows that these women are continually subject to “ennui” which takes away their peace of mind. The strength of their “ennui” is obvious: it is defined, on the one hand, as a sickness of the soul; it is nourished, on the other hand, by the *tædium vitæ* of antiquity, encouraging all forms of disgust (disgust of the self, disgust of life, disgust of others, disgust of humanity, disgust of everything).

Remerciements

Je tiens, tout d'abord, à remercier mes deux directeurs de thèse les professeurs Roland Bonnel et Hans Runte qui, dès le début de ce travail, m'ont accordé leur confiance et leurs encouragements. Ce travail n'aurait jamais vu le jour sans leur soutien moral et sans leur patience exceptionnelle.

Je suis aussi reconnaissante aux professeurs Vittorio Frigerio et Karolyn Waterson pour leur lecture attentive et leurs remarques perspicaces. Mes remerciements vont aussi à tous les membres du département de français, notamment aux professeurs Irène Oore, Raymond Mopoho, Betty Bednarski, Patricia De Méo et Michael Bishop pour leur précieuse aide et à madame Natalie Wood et madame Yvonne Landry pour leur soutien amical. Je remercie aussi madame Oriel MacLennan pour son assistance exceptionnelle à la bibliothèque.

Ma gratitude va à tous les membres de ma famille et de ma belle-famille et tout particulièrement à mes parents Ridha Kallel et Nedra Moalla et à mes beaux-parents Habib Ketata et Hamida Charfeddine qui ne cessent de faire des sacrifices pour contribuer à la réussite de leurs enfants et pour leur soutien et courage illimités. Je remercie de tout mon cœur mon mari Chefi Ketata de m'avoir prodigué sa patience et d'avoir su apaiser mes découragements tout au long de la rédaction de ce travail. Un grand merci à tous mes amis et amies qui m'ont encouragée jusqu'à la fin. Enfin, je tiens à remercier la Faculty of Graduate Studies et les Fiducies Killam pour l'aide financière et la bourse Killam qui m'ont été accordées.

Chapitre I

Introduction

Dans ses *Méditations sur l'Évangile*, Bossuet affirme : « tout le but de l'homme est d'être heureux; Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen »¹. À cette déclaration de Bossuet fait écho celle de l'abbé Hennebert qui écrit en 1764 :

Le cri de la terre entière est [...] d'être heureux. Le bonheur est le premier et le plus important objet de nos vœux : on ne souhaite d'exister que pour arriver à ce but. En le manquant, tout est indifférent, odieux, insupportable, hormis la mort².

Moralistes, philosophes et écrivains du Siècle des Lumières ne cessent de répéter avec Voltaire que : « la grande affaire et la seule qu'on doive avoir, c'est de vivre heureux »³. De toute évidence, au XVIIIe siècle, le thème du bonheur se trouve au centre de toutes les réflexions sur l'existence humaine. Il s'agit presque d'une obsession. Et l'on prône le bonheur comme le grand mobile des actions de l'homme⁴, comme le centre de gravité⁵ de son existence, comme le sujet important pour tous les âges et toutes les conditions de la vie humaine⁶, comme l'unique valeur estimable, voire la seule vérité légitime : « Tout se

¹ *Œuvres posthumes*, 1731, tome I, p. 5, cité dans Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, Paris, Slatkine Reprints, 1979, réimpression de l'édition de Paris, 1960, p. 80.

² *Du plaisir ou du moyen de se rendre heureux*, 1764, Avant-propos, p. VIII, cité dans Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, p. 81.

³ Lettre à Madame la Présidente de Bernière, Voltaire, *Œuvres Complètes*, Paris, Édition Garnier Frères, éd. Moland, 1883-1885, tome XXXIII, p. 62.

⁴ « Le désir du bonheur étend son pouvoir absolu sur tous les êtres sensibles; il est le principe de leur mouvement; c'est le grand mobile des actions humaines; c'est le modérateur de nos passions, il fait des merveilles sous sa conduite [...] » (*La Recherche du bonheur*, par M. T. D. L. M., 1776, pp. 4 et 8, cité dans Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, p. 82).

⁵ « L'homme bien organisé gravite vers le bonheur, comme les corps pesants vers le centre du globe... L'homme gravite vers son bonheur, comme la matière tend au repos » (Delisle de Sales, *De la Philosophie du bonheur*, 1796, tome I, p. 25).

⁶ « Si jamais il n'offrit à la pensée d'un écrivain un sujet vraiment utile et intéressant, un sujet important pour tous les âges et toutes les conditions de la vie humaine, ce fut sans contredit celui du bonheur. Il tient à la morale comme à la politique; il embrasse la constitution physique des peuples comme celle des

réduit au bonheur [...]. Rien n'importe que le bonheur [...] »⁷.

Faisant l'objet d'innombrables traités⁸, le bonheur de la vie dépasse le cadre théorique pour devenir une réalité sociale. En effet, dès le début du XVIIIe siècle, les Français, soulagés de la mort de Louis XIV dont le régime politique est marqué par le rigorisme religieux, s'adonnent à la folie des divertissements, journaliers et nocturnes, favorisés par le Régent le Duc d'Orléans. La passion du plaisir et la quête du bonheur⁹ deviennent donc les premiers principes d'une société française qui se veut avant tout mondaine. Il est clair que les Français au XVIIIe siècle vouent un véritable culte à l'épicurisme et à l'hédonisme, une célébration des plaisirs terrestres dont Voltaire chante la louange dans son poème le « Mondain »¹⁰ :

Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde
Le paradis terrestre est là où je suis.

gouvernements; enfin il regarde l'homme tout entier » (Rochefort, *Histoire critique des opinions des anciens et des systèmes des philosophes sur le bonheur*, 1778, *Discours préliminaire*, p. VII).

⁷ Trublet, Abbé Charles-Joseph, *Essais sur divers sujets de littérature et de morale*, Paris, chez Briasson, sixième édition, 1768 (première et seconde éditions, 1735), tome III, p. 229.

⁸ L'importance du bonheur au XVIIIe siècle se manifeste, en effet, par le très grand nombre de traités qui y sont consacrés, comme le montrent ces quelques titres importants : Louis de Beausobre, *Essai sur le bonheur, ou Réflexions philosophiques sur les biens et les maux de la vie humaine*, Berlin, Haude, 1758; Formentin, *Traité du bonheur*, Paris, Guilletat, 1706; Paradis de Raymond, *Traité élémentaire de morale et du bonheur*, Lyon, Barret, 1784; Deserres de La Tour, *Du Bonheur*, Paris, Dufour, 1767; Mme du Châtelet, *Discours sur le bonheur*, édition critique et commentée par Robert Mauzi, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

⁹ Voir *La quête du bonheur et l'expression de la douleur dans la littérature et la pensée françaises*, mélanges offerts à Corrado Rosso, édités par C. Biondi, C. Imbroscio, M.-J. Latil, N. Minerva, C. Pellandra, A. Sfragaro, B. Soubeyran, P. Vecchi, Genève, Droz, 1995.

¹⁰ Daniel Mornet explique cette philosophie optimiste de la vie qui semble non seulement émerger du « Mondain » mais aussi caractériser la pensée collective de la France de la première moitié du XVIIIe siècle : « On ne croit plus que la terre soit une vallée de larmes et que tout l'effort humain soit de lutter contre une nature corrompue pour éviter le péché. Cette philosophie qui prolonge celle de Molière, La Fontaine ou Saint-Evremont, enseigne qu'il fait bon vivre quand on sait vivre. Cette joie de vivre étale, dans le poème du Mondain (1736), un égoïsme et un appétit de plaisir assez déplaisants » (*La pensée française au XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 1936, p. 37).

En fait, cette exaltation enthousiaste du bonheur de vivre n'épargne même pas Rousseau¹¹ qui évoque sa conception du bonheur lorsqu'il décrit la société idéale de Clarens¹², une véritable utopie où règnent la sagesse, la bienfaisance, l'honnêteté et le respect mutuel entre maîtres et domestiques. L'extrait suivant révèle la beauté resplendissante du décor champêtre où la félicité s'annonce permanente :

Milord, que c'est un spectacle agréable et touchant que celui d'une maison simple et bien réglée où règnent l'ordre, la paix, l'innocence; où l'on voit réuni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme! La campagne, la retraite, le repos, la saison, la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse île de Tinian. Je crois voir accomplir les vœux ardents que j'y formai tant de fois. J'y mène une vie de mon goût, j'y trouve une société selon mon cœur¹³.

Tout est marqué par cette prééminence du bonheur. La philosophie, l'art¹⁴ et la littérature des Lumières analysent éloquemment les différentes formes du bonheur : le bonheur de la campagne¹⁵ ainsi que celui de la société, le bonheur de l'amour ainsi que celui de la

¹¹ Dans le *Contrat social*, Rousseau propose une autre version de sa théorie du bonheur qui implique de plus près la société. À cet égard, il établit un lien entre les bonnes institutions sociales et le bonheur d'un homme nouveau, un *autre* dont le moi sera transporté au niveau de l'unité commune : « Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, et transporter le moi dans l'unité commune; en sorte que chaque particulier ne se croit plus un, mais partie de l'unité, et ne soit plus sensible que dans le tout » (*Œuvres complètes*, Paris, Furne, 1851, tome II, p. 401).

¹² Dans *Paul et Virginie*, Bernardin de Saint-Pierre suit les pas de son maître en proposant lui aussi un retour au Paradis terrestre, comparable à celui de Clarens, où le bonheur s'allie à la vertu de la nature. Les lieux sauvages et déserts où habitent Mme de La Tour, Marguerite et leurs enfants leur procurent tout ce qu'il faut pour vivre heureux : « [...] ces masures et ce terrain inculte étaient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avaient trouvé le bonheur. Leur histoire est touchante. [...] – Mon père, repris-je, [...] si vous en avez le temps, racontez-moi, je vous prie, ce que vous savez des anciens habitants de ce désert, et croyez que l'homme même le plus dépravé par les préjugés du monde aime à entendre parler du bonheur que donnent la nature et la vertu » (Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, édition établie par Robert Mauzi, GF-Flammarion, 1966, pp. 92-93).

¹³ *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Paris, Édition Garnier Frères, édition René Pomeau, 1960, pp. 422-23.

¹⁴ L'art dévoile, en images, cette quête du bonheur si caractéristique du XVIIIe siècle. Par exemple, *Le Vrai bonheur*, gravure de Moreau le jeune, Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs ou *La complaisance maternelle*, gravure de N. de Launay. Il ne faut pas oublier non plus les peintures de Boucher (1703-1770), de Fragonard (1732-1806) et de Watteau (1684-1721) qui mettent en lumière tous les aspects de la philosophie du plaisir au XVIIIe siècle : architecture et décoration, amour et séduction, fêtes galantes et divertissements, etc.

¹⁵ Voir, par exemple, Lezay-Marnézia, *Le Bonheur dans les campagnes*, Paris, Prault, 1785.

raison¹⁶, le bonheur de l'âme ainsi que celui du corps, etc. L'ouvrage de Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, en offre de très belles analyses.

Cependant, si le XVIIIe siècle est le siècle du bonheur, il peut aussi être considéré comme le siècle de l'ennui. Derrière cette quête du bonheur qu'on a tant méditée, se cache en fait ce que Maupertuis appelle, dès 1749, « le mal de vivre »¹⁷. Au milieu de la plénitude naît le vide, et l'homme qui se veut heureux se trouve, au contraire, confronté aux tourments de l'ennui. Alors que le bonheur ne subsiste que comme illusion, comme le fait remarquer d'ailleurs Loaisel de Tréogate¹⁸, l'ennui s'affirme comme une réalité. Au XVIIIe siècle, on recherche le bonheur, mais on ressent l'ennui. Même Voltaire, qui avait une fois prêché l'excès des plaisirs¹⁹, perçoit différemment le monde et la vie. Ainsi laisse-t-il apparaître son désenchantement à Madame de Saint-Julien : « Il y a de terribles malheurs²⁰ sur la terre, Madame, pendant que ceux qu'on appelle heureux sont dévorés de passion et d'ennui »²¹.

¹⁶ Voir, par exemple, Barbeau du Bourg, *Petit Code de la raison humaine, ou Exposition succincte de ce que la raison dicte à tous les hommes pour éclairer leur conduite et assurer leur bonheur*, 1789.

¹⁷ « Dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, tous les hommes, d'ailleurs si divers en leurs usages, ont cherché des remèdes au mal de vivre » (Maupertuis, *Essai de philosophie morale*, 1749, chapitre II, cité dans Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, p. 62).

¹⁸ « L'art d'être heureux dans le monde n'est que l'art de fixer plus ou moins longtemps des images fugitives » (*Dolbreuse, ou l'Homme du siècle ramené à la vérité par le sentiment et par la raison*, Paris, Belin, 1783, tome I, p. 1).

¹⁹ Voltaire définit le bonheur comme « une suite de plaisirs » (*Dictionnaire philosophique*, article « Félicité », Paris, Garnier Frères, édition de Raymond Naves et Julien Benda, 1967).

²⁰ Parmi tous les malheurs terrestres qui affligent l'humanité, c'est le tremblement de terre de Lisbonne qui semble détruire l'optimisme du « mondain ». Jean Wahl l'explique en ces termes : « Vers le milieu du siècle, son idée sur ce point se transforme, et le tremblement de terre de Lisbonne ne fait qu'accentuer un changement qui s'esquissait déjà en lui. Des deux plateaux qui sont entre les mains de Jupiter, celui qui contient les maux est le plus pesant. Il arrive à écrire des vers qui font penser à Mme Ackerman, à Vigny et à Lucrèce : Atomes tourmentés sur cet amas de boue... Tout se plaint, tout gémit, en cherchant le bien-être et il ne reste à l'homme qu'à se soumettre, espérer, adorer et mourir » (*Tableau de la philosophie française*, Paris, Gallimard, 1962, p. 51).

²¹ Voltaire, Lettre du 14 septembre 1766 à Madame de Saint-Julien, dans *Œuvres Complètes*, éd. Moland, tome XLIV, p. 426.

Bonheur et malheur ne s'harmonisent évidemment pas. Car plus les malheurs jaillissent, plus le nombre des âmes malheureuses se multiplie. Marquée continuellement de peines et de maux²², la condition de l'homme n'inspire en effet qu'angoisse et ennui. Devant le tragique de la condition humaine²³, l'optimisme du début du siècle se convertit en pessimisme²⁴. Les réflexions pessimistes qui abondent ne cessent de le prouver; elles nourrissent le mouvement de morbidité qui, à coup sûr, caractérise la deuxième moitié du

²² À cet égard, Maupertuis juge que les maux sont plus nombreux que les plaisirs : « Si on examine la vie [...], on sera effrayé de voir combien on la trouvera remplie de peines et combien on y trouvera peu de plaisirs » (*Essai de philosophie morale*, 1749, chapitre II, cité dans Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, p. 61).

²³ Les contes philosophiques voltairiens mettent en lumière le tragique de la condition humaine et l'injustice de la destinée. Par exemple, *Zadig* est l'histoire d'un homme qui est non seulement victime de l'absurdité du monde mais aussi le jouet du destin. En quête du bonheur, il rassemble effectivement toutes les qualités de l'âme (sagesse), de l'esprit (intelligence) et du corps (beauté) pour être parfaitement heureux. Et pourtant, il se trouve continuellement persécuté et, par conséquent, confronté aux malheurs. Victime de la jalousie et des vices des hommes, il voit ses malheurs surgir de tout et de partout, même des petits détails tel qu'un bout de papier déchiré où il a écrit des vers à la louange du roi : « Qu'est-ce donc que la vie humaine? O vertu! à quoi m'avez-vous servi? Deux femmes m'ont indignement trompé; la troisième, qui n'est point coupable, et qui est plus belle que les autres, va mourir! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions, et je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'eusse été méchant comme tant d'autres, je serais heureux comme eux » (*Zadig ou la destinée*, in *Romans et contes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, pp. 50-51).

²⁴ Henry Vyverberg a fait une étude intéressante sur le pessimisme historique au siècle des Lumières. Dans son livre *Historical Pessimism in The French Enlightenment* (Massachusetts, Harvard University Press, 1958, p. 179), il analyse, entre autres, la sombre vision voltairienne qui fait du monde un vaste désert de crimes, de misères et d'illusions: « One finds the picture of the world as a pest-house of frightful ailments and perversions; the world frequently appeared to Voltaire as the eternal scene of crime and warfare, of folly and weakness, of misery and shattered illusions, and of the crushing of virtue by maleficence. There are, he granted, brief respites from the "bloody tragedy and ridiculous comedy of this world", but these are tiny oasis in a vast desert of misfortunes. » Bien documentée, analysant un corpus impressionnant des plus grands philosophes des XVIIe et XVIIIe siècles, l'étude de Vyverberg se divise en cinq parties et vingt-cinq chapitres. Chaque chapitre est consacré à l'étude d'un ou plusieurs philosophes qui partagent les mêmes idées philosophiques (e.g. chapitre 1 : l'homme de la raison – Descartes; chapitre 2 : l'homme de Dieu – Pascal; chapitre 8 : la religion et l'optimisme – Lignac et Bonnet; chapitre 9 : les théories de Régénération – Deschamps, Morelly, Mably, Rousseau; chapitre 18 : le pessimisme et la modération – Montesquieu, etc.). Ce qui intéresse Vyverberg, ce n'est pas ce pessimisme psychologique qui s'empare des âmes malades, c'est plutôt un pessimisme historique qui se rattache à l'idée du progrès, si caractéristique du XVIIIe siècle. Vyverberg démontre que ce progrès, qui s'est épanoui au XVIIIe siècle, est loin d'être incontestable. Des philosophes bien respectés, tels que Montesquieu, Voltaire, Diderot et Vauvenargues, l'ont effectivement contesté dans leurs écrits. Vyverberg réussit à le prouver en analysant, entre autres, les thèmes du « rêve imparfait » chez Voltaire, du « désillusionnement » chez Diderot, du « pessimisme éthique » chez Vauvenargues, du « pessimisme social » chez Linguet, etc. Il conclut que le pessimisme historique a ses racines dans l'âge des Lumières.

siècle. L'écriture pathétique et sombre de plusieurs auteurs est, à cet égard, révélatrice. Il ne faut penser qu'à La Harpe qui ne cache pas son désespoir face à la lenteur du temps :

Heures dont je crains la lenteur,
 Vous pouvez emporter ma vie,
 Vous n'annoncez plus mon bonheur²⁵.

Ou encore à Thomas dont l'âme devient éperdue à cause de la fuite du temps :

En vain contre le temps je cherche une barrière;
 Son vol impétueux me presse et me poursuit
 Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue
 Et mon âme éperdue
 Sous mes pas chancelants voit ce point qui s'enfuit²⁶.

Citons aussi deux exemples dans le domaine de la fiction. D'une part, en 1752, Bissy publie l'*Histoire d'Emma* où le héros, le comte de Bissy, constate que l'existence ressemble à un sommeil tranquille, empreint d'amertume, de tristesse et de douleur extrême; c'est pour cette raison que la mort lui semble être un bien²⁷, voire une récompense qui met fin aux misères d'une vie longue et pénible²⁸. D'autre part, en 1780, Nougaret met en scène un héros découragé que la trahison de sa femme et, ensuite, l'acte de suicide manqué, poussent à jeter des cris de désespoir :

Me voilà rejeté sur ce misérable globe; je vais continuer à parcourir la carrière pénible de la vie; je suis du nombre des êtres souffrants et malheureux, lorsque je me flattais de voir détruire ma fragile existence et de m'endormir dans la nuit du néant. Je dois me préparer à de nouvelles peines, car il suffit d'exister pour éprouver l'infortune et des chagrins continuels et pour être déchiré par les traits de la douleur. [...] S'il y avait un être toujours satisfait de son sort, sa félicité serait troublée par le spectacle des maux sans nombre, qui tourmentent les tristes habitants de la terre. Hélas! J'avais tant de plaisir à sentir, par degrés, la destruction de mon être!²⁹

²⁵ *Anthologie poétique française XVIIIe siècle*, Introduction et notes par Maurice Allem, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 348.

²⁶ *Anthologie poétique française XVIIIe siècle*, p. 282.

²⁷ On retrouve cette idée de la mort fascinante chez Julie de Lespinasse. Voir le chapitre consacré à « l'ennui chez Julie de Lespinasse ».

²⁸ Voir Bissy, *Histoire d'Emma*, 1752, tome II, pp. 118-122.

²⁹ *Les Méprises ou les Illusions du plaisir*, 1780, tome I, pp. 87-88.

On pourrait multiplier les exemples qui renvoient à un sentiment de la misère humaine. « [M]isérable globe », « fragile existence », « sommeil tranquille » : tant d'expressions et de métaphores décrivent le dégoût et le mécontentement du présent dont parlent l'abbé Trublet³⁰ et bon nombre de moralistes; des métaphores qui témoignent, pour ainsi dire, non seulement des détresses de l'existence mais aussi du misérable sort de l'homme. Dans ce contexte, si Jean-Baptiste Rousseau définit l'homme comme « un parfait miroir de douleurs »³¹, Feucher³² le considère comme le dupe de Dieu; l'auteur anonyme des *Dialogues des animaux ou le bonheur*³³ va même plus loin lorsqu'il estime que la condition des animaux est supérieure à celle des humains.

L'autre visage du XVIIIe siècle est ainsi dévoilé. Il s'agit du terrible visage de la triste réalité où domine le tragique de l'existence humaine. L'insécurité³⁴ pénètre l'intérieur de l'être. Le pessimisme envahit les pensées. L'inquiétude empoigne les esprits. L'ennui déchire les âmes. Les maladies de l'âme commencent à prendre le trône et le siècle des Lumières, qu'on appelle d'ailleurs préromantique, n'est guère loin de se griser dans le spleen³⁵ romantique. Le romantisme,

³⁰ « Les regrets et les repentirs du passé, les désirs et les inquiétudes pour l'avenir viennent se joindre au dégoût et au mécontentement du présent. Ainsi se passe la vie » (*Essais sur divers sujets de littérature et de morale*, tome III, p. 259).

³¹ *Anthologie poétique française XVIIIe siècle*, p. 60.

³² Feucher pense que Dieu, en créant l'homme, le prédestine aux malheurs. Même les qualités qui font de lui un homme raisonnable sont plutôt des pièges qui cachent des tourments. Les malheurs font partie de l'essence même de l'homme : « Que m'importe le vain trône de la nature si j'y suis malheureux. C'est le bonheur que je veux, et si la brute a moins de souffrances, c'est sa place que j'envie » (*Réflexions d'un jeune homme*, 1786, p. 13).

³³ Voir Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, pp. 57-58.

³⁴ À cet égard, La Caze, médecin de Louis XV, affirme : « nous sommes tout naturellement dans un état craintif, parce que nous ne renfermons point en nous ni les causes de notre sûreté ni celles de notre subsistance » (Cité dans Mauzi, « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », in *Maintenant sur ma route...*, Orléans Paradigme, 1994, p. 1).

³⁵ Comme en témoigne l'ouvrage de Pierre-Victor de Besenval, *Le Spleen*, éd. Pierre Testud, Mayenne, Zulma, 1992.

on le trouve [en effet] dans la prose de Jean-Jacques Rousseau, dans la quête du bonheur impossible de l'abbé Prévost, dans les tentatives théâtrales imitées de l'anglais, dans l'introduction en France d'Ossian, dans le genre troubadour remis à la mode par les érudits, dans la recherche de l'Eden inaccessible de Bernardin de Saint-Pierre, dans la contemplation des ruines...³⁶

Il n'est donc pas douteux que le XVIIIe siècle, une époque « où les euphories artificielles savaient admirablement endormir ou masquer le malaise des âmes »³⁷, connaisse les symptômes d'un mal existentiel³⁸ collectif. Ainsi Voltaire résume-t-il l'inévitable destin de l'homme qui est, semble-t-il, « né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui »³⁹.

Ancrée partout⁴⁰, cette léthargie s'empare des plus grandes personnalités du siècle. Ni la fortune ni la raison ne suffisent à les mettre à l'abri de l'ennui. Princes et

³⁶ Robert Sabatier, *La poésie du XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1975, p. 193.

³⁷ Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, p. 10.

³⁸ Dans son ouvrage *Madame du Deffand et son monde* (Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 101), Benedetta Craveri est consciente de l'existence d'un mal existentiel au XVIIIe siècle : « les vapeurs, l'ennui, la mélancolie sont les symptômes d'un mal existentiel qui, à partir du milieu du siècle fait un nombre toujours plus considérable de victimes, et qui s'impose comme une nouvelle façon d'être, comme l'expression d'une sensibilité plus complexe qui nourrit une partie importante de la littérature préromantique. »

³⁹ Voltaire, *Candide ou l'optimisme* in *Romans et contes*, Paris, GF-Flammarion (édition de René Pomeau), 1966, p. 257. C'est surtout dans ce conte que Voltaire traite le thème de l'ennui. L'ennui domine, en effet, plusieurs épisodes. D'abord, dans le pays d'Eldorado, Candide et Cacambo, après une série de mésaventures, découvrent un pays idéal où tout va bien, un pays doté de toutes les richesses et de toutes les perfections. Et malgré l'invitation chaleureuse du roi, les deux étrangers décident de quitter vite cet endroit magique de peur de sombrer dans l'ennui de l'insipidité et de l'inaction. Le thème de l'ennui réapparaît, ensuite, dans l'épisode de la visite chez le seigneur Pococurante qui souffre de l'ennui de la satiété et de la saturation. C'est pour cette raison que tout l'ennuie, même les plus belles filles d'Italie. Enfin, dans le dernier épisode, Candide et ses fidèles compagnons se réfugient dans une métairie, loin des abus et de l'absurdité du monde. Ils y vivent paisiblement, dans le repos et l'inaction jusqu'à ce qu'ils tombent dans un « ennui excessif ». Ennuyée, la vieille s'écrie : « Je voudrais savoir lequel est pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les pirates chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d'être disséqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire ? » (p. 257). La formule finale de Voltaire « il faut cultiver notre jardin » est une invitation à combattre l'ennui par le travail et le labeur : « [...] le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice, et le besoin » (p. 258).

⁴⁰ Boureau-Deslandes, qui ne démentit pas cette vérité, affirme : « On s'ennuie partout, à la Cour comme à la campagne, dans les grands postes comme dans l'obscurité » (*L'art de ne point s'ennuyer*, Paris, Étienne-Ganneau, 1715, p. 128).

rois⁴¹, écrivains et philosophes⁴² en sont, en effet, fréquemment la proie. Dans ses *Mémoires*, Madame de Pompadour⁴³ n'est pas inconsciente de l'ennui et de la mélancolie de Louis XV⁴⁴. Pour le tirer de cet état de langueur, elle fait bâtir Bellevue, un pavillon où la simplicité de l'art s'ajoute aux agréments de la nature⁴⁵. Dans ses *Lettres à Condorcet*, Julie de Lespinasse s'inquiète de l'état d'ennui et d'abattement de son ami d'Alembert⁴⁶. Dans sa *Correspondance* avec Galiani, Madame d'Épinay encourage son

⁴¹ L'ennui des rois n'est certainement pas un thème nouveau au XVIIIe siècle. Crébillon Fils en donne un exemple dans *Le Sopha* où il met en scène un Sultan souffrant quotidiennement de l'ennui : « Malgré de si grandes occupations, et des plaisirs aussi variés, il fut impossible au Sultan d'éviter l'ennui. [...] L'ennui enfin le suivait jusque dans l'appartement de ses femmes où il passait une partie de sa vie à les voir broder et faire des découpures [...] » (*Le Sopha*, Paris, Les Éditions Desjonquères, 1984, pp. 9-10).

⁴² Maître de son moi, Montesquieu affirme qu'il est exempt d'ennui : « Moi, je n'ai pour régime que de faire diète quand j'ai fait des excès, et de dormir quand j'ai veillé, et de ne prendre d'ennui ni par les chagrins, ni par les plaisirs, ni par le travail, ni par l'oisiveté » [*Mes Pensées (1720-1755)*, n° 35, in *Œuvres Complètes*, Paris, Les éditions du Sueil (préface de Georges Vedel, présentation et notes de Daniel Oster, 1964), p. 856]. Cette remarque de Montesquieu est intéressante car elle révèle en négatif les sources de l'ennui où voisinent les contraires, montrant que l'ennui a des racines plus profondes que l'activité et les sentiments de l'homme, des racines qui rejoignent l'être même de l'homme.

⁴³ Plus que toute autre maîtresse (e.g. Louis XIV : Madame de Maintenon, Louis XVI : Madame de Barry), Madame de Pompadour exerçait une influence déterminante sur l'empire de Louis XV. Dynamique et intelligente, cette favorite excelle à gouverner en politicienne accomplie qui dicte et suggère, embauche et congédie. La marquise de Pompadour personnifie certes la Femme d'État, célèbre autant par ses qualités que par ses défauts administratifs. Selon Maurice Lefèvre : « Pendant vingt ans, la marquise fut reine [...] Pas un jour elle ne fut tranquille. C'est par des miracles d'équilibre qu'elle se maintint au pouvoir. Avec une habileté consommée et par empiétements successifs, ayant deviné qu'avec un esprit aussi volage que celui de Louis XV, il fallait avant tout l'étourdir, elle toucha à tout, bouleversa tout : administration, finances, police, affaires étrangères, décida de la paix et de la guerre et contracta des alliances. Pour le bien comme pour le mal! [...] Elle est responsable de tout ce qui passa sous son règne. Les ministres étaient sa chose, et le roi obéissant docilement, heureux d'être débarrassé du souci importun des affaires de l'État... » (*La Femme à travers l'histoire*, Paris, Albert Fontemoing, 1902, p. 143).

⁴⁴ « Il nous fallait ces ressources pour nous tirer de cet état de langueur, où l'unité des amusements nous plongeait. J'avais employé ce que l'art a de plus raffiné pur dissiper la mélancolie du Roi : mais tout s'use à la fin. La coutume a cet effet qu'elle détruit la nouveauté qui seule fait expression sur nos sens » (*Mémoires de Madame de la Marquise de Pompadour*, Tome II, A Liège, 1766, p. 135).

⁴⁵ Voir *Mémoires de Madame de la marquise de Pompadour*, Tome II, p. 175.

⁴⁶ « M. d'Alembert, dit-elle, est dans un état le plus alarmant; il dépérit d'une manière effrayante; il ne dort plus, et ne mange que par raison; mais ce qui est pis que tout cela encore, c'est qu'il est tombé dans la plus profonde mélancolie; son âme ne se nourrit que de tristesse et de douleur; il n'a plus d'activité ni de volonté pour rien; en un mot, il périt si on ne le tire par un effort de la vie qu'il mène. Ce pays-ci ne lui présente plus aucune dissipation; mon amitié, celle de ses autres amis ne suffisent pas pour faire la diversion qui lui est nécessaire [...] » (*Lettres à Condorcet*, Paris, Les Éditions Desjonquères, 1990, pp. 37-38). Voir aussi les pages 41 et 59.

cher abbé qui semble, lui aussi, souffrir de « l'ennui de l'existence »⁴⁷. Dans ses *Lettres à Sophie Volland*, Diderot, qui laisse apparaître dans ses œuvres un « optimisme désespéré »⁴⁸, ne cache pas son ennui et décrit ainsi son malaise⁴⁹ : « J'ai des journées d'un ennui qui m'accable; alors je me déplaçais partout. Je cherche dans ma tête quelque'endroit où me réfugier »⁵⁰. Désespéré dans sa prison à Vincennes à la suite de la condamnation de *La Lettre sur les aveugles* en 1749, il pense même au suicide⁵¹. Enfin, même Voltaire dont le XVIIIe siècle immortalise la gloire, n'échappe pas à l'ennui⁵². Bien au contraire, les différentes déclarations qu'il écrit à Madame du Deffand le prouvent fort bien :

Le grand malheur de notre âge, Madame, c'est qu'on se dégoûte de tout. Un Pompignan amuse un quart d'heure, mais on retombe ensuite dans la langueur; on vit tristement au jour la journée, on attend que quelqu'un vienne chez vous par oisiveté, et il qu'il nous dise quelque nouvelle à laquelle nous ne nous intéressons point du tout. On n'a plus ni passion, ni illusion, on a le malheur d'être détrompé, le cœur se glace, et l'imagination ne sert qu'à nous tourmenter⁵³.

Absence de passion et d'intérêt, pas d'attrait pour le plaisir, pas d'illusion non plus : ces symptômes de l'ennui apparaissent avec pathétisme chez Jean-Jacques Rousseau. En

⁴⁷ « [...] si je n'avais pas reçu la lettre où vous me parlez de Sersale, dit-elle à Galiani, où votre âme est véritablement malade, je vous dirais de votre précédente lettre que vous n'êtes jamais si plaisant et si original que quand vous vous plaignez de l'ennui de votre existence, mais cette dernière m'a fait mal par le chagrin où je vous vois. Prenez courage mon cher abbé [...] » (Ferdinando Galiani, Louise D'Épinay, *Correspondance*, Paris, Les Éditions Desjonquères, 1993, lettre CCLXXVI, p. 199).

⁴⁸ Voir Jacques Vier, *Histoire de la littérature française XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, Tome I, 1965, p. 216.

⁴⁹ Il est rare que Diderot se plaigne de l'ennui dans sa *Correspondance*. En fait, l'ennui est plus présent dans ses écrits que dans sa *Correspondance* personnelle. Il l'analyse plus qu'il ne le vit. Il en parle, par exemple, dans *La Réfutation d'Helvétius*. Voir *infra*.

⁵⁰ Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, Tome I, Paris, Gallimard, édition de Babelon, 1950, Le 19 septembre 1767, p. 230.

⁵¹ Voir Arthur M. Wilson, *Diderot*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1972, p. 107.

⁵² Selon Reinhard Kuhn, Voltaire est le premier esthéticien de l'ennui : « Voltaire devoted his whole life to the hopeless attempt to fend off ennui. Failing to ward it off, he utilized it. The result is a brilliant series of works whose fabric is woven of boredom. Voltaire is the first esthetician of ennui » (*The Demon of Noontide: Ennui in Western Literature*, Princeton, Princeton University Press, 1976, p. 152).

⁵³ *Cher Voltaire, La Correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis Vissière, Paris, des femmes, 1987, le 11 octobre 1763. Voir aussi ses lettres écrites le 6 janvier 1764, le 22 mai 1764, le 22 février 1769.

effet, celui qui croit, comme Mme du Deffand⁵⁴, que « [s]a naissance fut le premier de [s]es malheurs »⁵⁵ a connu une existence des plus ennuyeuses du siècle. Ayant cultivé, dès son jeune âge, le goût de l'imaginaire par la lecture des romans, Rousseau se déclare l'ennemi de la société réelle qui fait, d'ailleurs, sans cesse l'objet de ses critiques⁵⁶. Et en butte à des reproches et à des vexations sans nombre, il ne réussit à s'intégrer dans aucun milieu social. Sans-demeure, il passe sa vie, au contraire, comme « un éternel errant »⁵⁷, divaguant d'une retraite⁵⁸ à une autre. Cette marginalité vis-à-vis du monde et de la société est la première cause de son ennui et de son profond dégoût de soi, de la société et des autres. Ainsi se confie-t-il à Roguin le 9 juillet 1745 : « Je suis si dégoûté de la société et du commerce des hommes [...] »⁵⁹. Plus les années avancent, plus la frontière entre Rousseau et la société grandit. Le mépris du monde et du siècle devient plus évident dans cette lettre écrite à Malesherbes le 12 janvier 1762 :

J'ai pris en mépris mon siècle et mes contemporains et sentant que je ne trouverais point au milieu d'eux une situation qui put contenter mon cœur, je l'ai peu à peu détaché de la société des hommes, et je m'en suis fait une autre dans

⁵⁴ Voir le chapitre consacré à « l'ennui chez Mme du Deffand ».

⁵⁵ Rousseau, *Les Confessions*, Paris, Garnier frères, édition de Jacques Voisine, 1980, premier livre, p. 6.

⁵⁶ À cet égard, Jean Starobinski affirme que « la révolte de Rousseau, dirigée contre l'essence même de la société contemporaine, est d'une telle envergure que, pour soutenir sa validité, elle doit venir d'un homme qui s'est exclu lui-même de la société. Il ne peut garantir le sérieux de son défi qu'en prenant pied – seul et contre tous – dans un lieu extérieur à la société mensongère. Le mal étant coextensif à l'univers social, le mensonge et l'hypocrisie prévalent aussi loin que s'étend la société » (*Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, p. 52).

⁵⁷ L'expression est de Pierre Trahard qui pense que « Rousseau est un homme que la société blesse et qui la blesse à son tour. Ses livres lui suscitent des ennuis incessants, que son caractère aggrave. Peu commode à vivre, incapable de trouver un refuge dans la société ou dans la famille, dans l'amitié ou dans l'amour, il est, au sens propre et au sens figuré du mot, un éternel errant » (*Les maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle (1715-1789)*, Genève, Slatkine Reprints, Tome III, 1967, p. 52).

⁵⁸ Au sujet de l'amour de la retraite de Rousseau, Chamfort lance l'appel suivant : « Il ne faut point s'étonner du goût de J.-J. Rousseau pour la retraite : de pareilles âmes sont exposées à se voir seules, à vivre isolées, comme l'aigle; mais, comme lui, l'étendue de leurs regards et la hauteur de leur vol est le charme de leur solitude » (*Maximes, Pensées, Caractères*, Paris, GF-Flammarion, 1968, n° 284, p. 114).

⁵⁹ *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Institut et Musée Voltaire, Tome II, 1965, p. 85.

mon imagination laquelle m'a d'autant plus charmé que je la pouvais cultiver sans peine sans risque et la trouver toujours sûre et telle qu'il me la fallait⁶⁰.

Alors que la société des hommes est source d'ennui, de peines et de chagrins, il n'y a de consolation que dans les charmes oniriques de l'imagination. Les rêveries qui transportent Rousseau loin de l'empire humain, produisent des moments d'extase inoubliables et contribuent à l'apaisement de son être. Elles créent, en d'autres termes, un sentiment de plénitude où dominant la jouissance de soi-même⁶¹ et l'oubli d'autrui. Ces rêveries semblent être un remède à l'ennui. Il est clair que les rêveries, dans la mesure où elles permettent de combler le vide ressenti à la suite du refus de sociabilité, jouissent d'un pouvoir certain dans l'esprit et la philosophie de Rousseau, une emprise qui se manifeste par la publication des *Rêveries d'un promeneur solitaire*. En voici un extrait où il décrit avec nostalgie les moments délicieux des rêveries :

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île [l'île Saint-Pierre], et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeait dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image, mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts⁶².

⁶⁰ *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, Tome X, p. 25.

⁶¹ Différent des autres, Rousseau reconnaît l'originalité de son *moi* : « Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaud pas mieux, au moins je suis autre » (*Les Confessions*, livre premier, p. 3).

⁶² *Les Rêveries d'un promeneur solitaire*, « cinquième promenade », Paris, Garnier Frères, édition de Henri Roddier, 1960, pp. 68-69.

Certes la magie des rêveries réside dans cette entière communion⁶³ de l'être avec la nature où la béatitude semble être éternelle et où le plaisir de l'existence paraît réel. Mais les rêveries, propices aux fantasmes, procurent-elles vraiment le bonheur éternel? Irving Babbitt n'y croit pas et ne voit dans les rêveries de Rousseau qu'une forme de passivité, voire une sorte de l'emprisonnement de l'être :

The happiness of which Rousseau dreamed, it has been made plain, was not this active and ethical happiness, but rather the passive enjoyment of the beautiful moment – the moment that he would like to have last forever. After seeking for the beautiful moment in the intoxication of love, he turned as we have seen to pantheistic revery. “As long as it lasts”, he says of a moment of this kind, “one is self sufficient like God”. Yes, but it does not last, and when he wakes from his dream of communion with nature, he is still solitary, still the prisoner of his ego⁶⁴.

Selon cette analyse, la rêverie, du fait même de son caractère illusoire et éphémère, ne peut pas être une solution à l'ennui. Elle peut le dissimuler temporairement, elle ne l'efface pas. Une imagination qui s'égare pourrait même l'aggraver.

Rousseau, Voltaire, Diderot, d'Alembert, Galiani... sans oublier les écrivains du roman noir⁶⁵ et de la poésie des ruines⁶⁶ : ces maîtres des Lumières seraient-ils aussi maîtres de l'ennui dont Diderot trace le portrait à travers le personnage du père Hoop, un chirurgien écossais qu'il rencontre chez le baron d'Holbach :

Je sens depuis vingt ans un malaise général, plus ou moins fâcheux; je n'ai jamais la tête libre. [...] J'ai des idées noires, de la tristesse et de l'ennui; je me trouve

⁶³ Cette communion de l'être avec la nature que procurent les rêveries est décrite aussi dans « la deuxième promenade » des *Rêveries*. On retrouve ce thème de la communion de l'être avec la nature dans les *Jardins* (chant II) où Delille considère le deuil de la nature en automne comme son propre deuil : « J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature » (*L'Homme des champs* suivi des *Géorgiques* et des *Jardins*, édition classique précédée d'une notice littéraire par F. Estienne, Paris, Imprimerie et Librairie classiques de Jules Delalain et fils, 1873, p. 183).

⁶⁴ Irving Babbitt, *Rousseau and Romanticism*, Boston, New York, Houghton Mifflin Company, 1965, pp. 348-349.

⁶⁵ Parmi les auteurs du roman noir, figurent, par exemple, Baculard d'Arnaud (*Épreuves du sentiment, Époux malheureux*) et Loaisel de Tréogate (*Soirées de mélancolie, Dolbreuse*). Dans leurs œuvres, la sensibilité s'associe constamment au sentiment de l'ennui.

⁶⁶ Citons, par exemple, Bernardin de Saint-Pierre qui décrit la beauté des ruines dans *Études de la Nature*, 3 Tomes, Paris, Deterville, 1804.

mal partout, je ne veux rien, je ne saurais vouloir, je cherche à m'amuser et à m'occuper, inutilement; la gaieté des autres m'afflige, je souffre à les entendre rire ou parler. [...] Voilà mon état ordinaire, la vie m'est en dégoût; les moindres variations de l'atmosphère me sont comme des secousses violentes; je ne saurais rester en place, il faut que j'aille sans savoir où. C'est comme cela que j'ai fait le tour du monde. Je dors mal, je manque d'appétit, je ne saurais digérer, je ne suis bien que dans un coche. Je suis tout au rebours des autres : je me déplaïs à ce qu'ils aiment, j'aime ce qui leur déplaît; il y a des jours où je hais la lumière, d'autres fois, elle me rassure, et si j'entraï subitement dans les ténèbres, je croyais tomber dans un gouffre⁶⁷.

Cette description résume les principales caractéristiques de l'ennui qui apparaît, d'emblée, comme un malaise insupportable. Il se caractérise par l'agressivité de ses symptômes qui se manifestent aussi bien sur le plan physique que sur le plan spirituel. L'ennuyé éprouve une sensation de douleur générale; il souffre non seulement d'insomnie, de manque d'appétit et de mauvaise digestion, mais aussi de la tristesse de l'esprit et de la noirceur de la pensée. Il s'agit d'une sorte de torpeur qui engourdit sa volonté et perturbe sa stabilité. C'est ce qui explique sa recherche inutile du divertissement. C'est ce qui explique aussi son désir d'évasion qu'il a du mal à définir. De cet excès de souffrance où dominant mauvaise humeur et confusion, résulte un sentiment plus grave, c'est le sentiment de dégoût que l'ennuyé ressent vis-à-vis du monde extérieur et des autres. Tel est l'état dépressif caractéristique de l'ennuyé que Diderot décrit à travers le personnage du père Hoop.

Si l'ennui tourmente les esprits des intellectuels, il est aussi présent dans leur écriture. D'une maladie bien réelle, il devient le thème favori des écrivains et philosophes qui tentent de l'analyser et d'en comprendre l'ambiguïté. L'image de l'ennui se reflète dans tous les domaines de la pensée au XVIIIe siècle. Les chefs-d'œuvre de littérature et

⁶⁷ Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, Tome I, Paris, Gallimard, édition de Babelon, 1950, le 31 octobre 1760, p. 168.

de poésie, de philosophie et de théorie critique deviennent, par conséquent, les chantres de l'ennui. L'ouvrage de Boureau-Deslandes *L'Art de ne point s'ennuyer* (1715) en offre, dès le début du siècle, l'illustration la plus convaincante. Se voulant fidèle peintre⁶⁸ de la réalité, Boureau-Deslandes souligne, dès la préface, l'importance de l'ennui auquel personne n'échappe :

Jamais matière ne fut plus intéressante que celle que j'ai entrepris d'éclaircir. Tous les hommes sont sujets à s'ennuyer. Les plus habiles cachent leur jeu : mais ils ne peuvent se tromper eux-mêmes⁶⁹.

Si l'ennui est global et, par conséquent, inévitable, il faut le combattre intelligemment, en s'éloignant des excès et des égarements de l'imagination. L'équilibre entre passion et raison apparaît, à cet égard, comme le remède-clé : « On ne s'ennuie dans le monde, que parce qu'on s'abandonne trop aux emportements d'une imagination déréglée »⁷⁰.

En 1719, Du Bos publie les *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* où il expose sa théorie psychologique du sentiment et du plaisir de l'art. Il consacre les trois premières sections de la première partie de son traité à décrire le rapport qui existe, d'une part, entre la passion et l'ennui, et, d'autre part, entre l'art et l'ennui. Son raisonnement est clair. Il dévoile d'abord le caractère pénible de l'ennui qui « suit l'inaction de l'âme » en le définissant comme « un mal si douloureux pour l'homme, qu'il entreprend souvent les travaux les plus pénibles, afin de s'épargner la peine d'en être tourmenté⁷¹ ». Du Bos est convaincu de l'efficacité d'un seul et unique remède à l'ennui : il s'agit de l'occupation de l'esprit. Si l'inaction de l'âme engendre l'ennui, l'occupation permet, au

⁶⁸ « On épuise les nouvelles publiques, on se regarde avec des yeux égarés, on s'ennuie à la fin. Je fais une peinture fidèle de ce qui arrive souvent dans le monde » (*L'Art de ne point s'ennuyer*, chapitre 11, p. 101).

⁶⁹ Boureau-Deslandes, « préface », p. 2.

⁷⁰ Boureau-Deslandes, chapitre I, p. 5.

⁷¹ Abbé Jean-Baptiste Du Bos, *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, I-III, Genève-Paris : Slatkine, 1982, p. 9.

contraire, de fuir l'ennui. Dans ce contexte, il identifie trois activités qui sont en mesure d'occuper l'esprit :

- 1) Les travaux du corps;
- 2) Les impressions que les objets extérieurs font sur l'âme, c'est ce qu'on appelle sentir;
- 3) Les spéculations que l'âme entretient elle-même sur des matières, c'est ce qu'on appelle réfléchir et méditer.

Du Bos procède à une analyse comparative de ces deux dernières manières d'occuper l'âme : la spéculation et l'impression. En décrivant, en premier lieu, le caractère abstrait et parfois trop imaginaire de la méditation et des réflexions, il se montre plus sceptique quant à l'efficacité de celles-ci à combattre l'ennui. Les réflexions pourraient être, au contraire, propices à l'ennui. Parce qu'elles exigent un niveau élevé de concentration, elles poussent l'âme à faire des efforts continuels. Or la moindre rêverie, la moindre confusion dans les idées ou la moindre indisposition des organes de cerveau rendent souvent ces efforts infructueux et conduisent à la stérilité de la pensée. Il en résulte une lassitude de l'esprit qui entraîne, bien évidemment, l'ennui. Pour se débarrasser des dangers de la méditation, Du Bos propose la solution suivante : l'habitude de méditer :

[...] il faut [...] s'être appliqué dès la jeunesse à des études et à des occupations dont les travaux demandent beaucoup de méditation : il faut que l'esprit ait contracté l'habitude de mettre en ordre ses idées et de penser sur ce qu'il lit; car la lecture où l'esprit n'agit point, et qu'il ne soutient pas en faisant des réflexions sur ce qu'il lit, devient bientôt sujette à l'ennui. [...] On acquiert, à force de méditer, l'habitude de transporter à son gré la pensée d'un objet sur un autre, ou de la fixer sur un certain objet.⁷²

Si *méditer* semble être pénible pour l'âme, *se livrer aux impressions que les objets étrangers font sur elle* apparaît plus facile et un moyen plus sûr dans la lutte contre l'ennui. L'étrangeté apporte du changement et de la nouveauté qui sont sources

⁷² *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, p. 9.

d'excitation pour les esprits inactifs. De là naît une course instinctive après le plaisir dont la recherche des passions est un exemple. Du Bos valorise le rôle des passions comme un remède à l'ennui. Il est conscient des peines qu'elles causent; il est toutefois convaincu que l'ennui de l'indolence est bien plus pénible et douloureux et donne raison aux « hommes [qui] craignent encore plus l'ennui qui suit l'inaction et trouvent dans le mouvement des affaires et dans l'ivresse des passions une émotion qui les tient occupés »⁷³. Il est certain que les passions, étant susceptibles d'émouvoir et de remettre en mouvement les esprits inoccupés, occupent une place centrale dans la théorie de l'ennui chez Du Bos. Le plaisir est dans la passion, l'ennui est dans l'absence de passion : telle est l'idée principale de la pensée de Du Bos qu'il reformule dans cette phrase : « Les hommes en général souffrent encore plus à vivre sans passion, que les passions ne les font souffrir »⁷⁴.

Du Bos analyse, à l'aide d'exemples tirés de l'histoire moderne et antique, les deux facettes des passions. Il s'avère, en effet, que les passions jouent deux rôles contradictoires. Si elles produisent des mouvements de plaisir qui remuent l'âme et la tiennent occupée⁷⁵, elles font aussi naître des impressions pénibles et durables qui déchirent le cœur. L'exemple des spectacles horribles illustre bien cette dualité. Dans ce contexte, les gens assistent en foule au supplice des criminels; les Romains se pressent aux spectacles de l'amphithéâtre où on voyait les gladiateurs s'entr'égorger par troupes; les Grecs, si respectueux envers l'humanité, subissent l'influence des Romains et forment

⁷³ *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, p. 10.

⁷⁴ *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, p. 10.

⁷⁵ Dans ce contexte, Du Bos affirme que : « le mouvement naturel de notre âme est de se livrer à tout ce qui l'occupe, sans qu'elle ait la peine d'agir avec contention. Voilà pourquoi la plupart des hommes sont assujettis aux goûts et aux inclinations qui sont pour eux des occasions fréquentes d'être occupés agréablement par des sensations vives et satisfaisantes » (*Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, p. 13).

leurs propres gladiateurs pour le plaisir de ces spectacles d'horreur; les Espagnols se plaisent à assister aux fêtes de taureaux qui ne sont pas moins dangereuses et coûtent bien souvent la vie aux combattants. Mais ces peuples qui cèdent par passion à l'attrait des spectacles les plus affreux en sont punis par une émotion trop forte car « les circonstances du supplice, [...] les gémissements de [leurs] semblables, [...] feront sur [eux] une impression durable qui [les] tourmentera longtemps avant que d'être pleinement effacée »⁷⁶. L'idée d'assister à des spectacles aussi originaux est plaisante, mais la réalité en est plutôt terrifiante. Par conséquent, le plaisir qu'on ressent au début du spectacle cède la place aux sentiments de chagrin et de tristesse. Ainsi, Dubos est-il convaincu que les passions ont des retours fâcheux⁷⁷. Ceux qui se passionnent pour des combats meurtriers ou ceux qui se livrent à d'autres passions, comme celles du vin ou du « gros jeu », sont conscients des mauvaises conséquences. Ils s'y abandonnent quand même, car cela va de soi, le « mouvement que la raison réprime mal, fait courir bien des personnes après les objets les plus propres à déchirer le cœur »⁷⁸. Si les passions réelles ont des suites fâcheuses, qu'en est-il des passions artificielles? Y aurait-il un moyen de pouvoir profiter du côté agréable des passions sans éprouver « des peines réelles et des afflictions véritables »? Du Bos trouve effectivement une réponse à ces questions dans la magie des arts.

Les Peintres et les Poètes excitent en nous, dit-il, ces passions artificielles, en présentant les imitations des objets capables d'exciter en nous des passions véritables. Comme l'impression que ces imitations font sur nous est du même genre que l'impression que l'objet imité par le Peintre ou par le Poète ferait sur nous; comme l'impression que l'imitation fait n'est différente de l'impression que

⁷⁶ *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, p. 10.

⁷⁷ *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, p. 13.

⁷⁸ *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, p. 10.

l'objet imité ferait, qu'en ce qu'elle est moins forte, elle doit exciter dans notre âme une passion qui ressemble à celle que l'objet imité y aurait pu exciter⁷⁹.

Telle est la théorie de l'art chez Dubos, la théorie, pour ainsi dire, du plaisir de l'art. L'art, qui est source de plaisir infini, ne présente aucun danger pour l'âme. Bien au contraire, étant capable d'exciter en nous des « fantômes de passions » grâce à l'imitation, il occupe délicieusement notre âme, sans la faire souffrir. Du Bos croit à la supériorité thérapeutique de l'art. Parce qu'il est beau, l'art inspire les plus belles des émotions, qui, contrairement aux vraies passions qui s'ouvrent également à la douleur, apportent un soulagement sûr à l'âme inoccupée. De ce fait, il est, selon Du Bos, un remède à l'ennui.

On pourrait multiplier les exemples des théoriciens de l'ennui. En 1754, Condillac publie son *Traité des sensations*, véritable traité psychanalytique où l'ennui est perçu comme stimulateur de désir. Helvétius expose aussi ses idées sur l'ennui en publiant deux ouvrages majeurs, *De l'esprit* (1758) et *De l'homme* (1771). Dans *De l'esprit*, il traite l'ennui dans un contexte historique. Il s'oppose à tous ceux qui font de l'ennui la force motrice de l'univers et en citant l'exemple de Lycurgue, d'Homère, de Milton, etc., il postule que « ce n'est pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes ». D'après lui, c'est plutôt la passion qui fait des miracles. Helvétius étudie conjointement les thèmes de l'ennui et de la passion. Il est vrai que la crainte de l'ennui pousse les hommes à agir et à penser, mais ce sont seulement les passionnés qui parviennent à produire les plus belles créations. L'ennui joue un grand rôle seulement lorsqu'il est lié à la passion :

Mais c'est surtout dans les siècles où les grandes passions sont mises à la chaîne, soit par les mœurs, soit par la forme de gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle : il devient alors le mobile universel.

⁷⁹ *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, p. 14.

Dans *De l'homme*, Helvétius étudie l'ennui dans une perspective sociale. Étant convaincu que le travail éloigne l'ennui, il postule que celui-ci attaque seulement les riches et les oisifs dont la vie est marquée par le vide et la passivité. L'ouvrier laborieux qui doit travailler toute la journée pour à peine gagner sa vie, bien qu'il soit épuisé physiquement, ne ressent jamais de l'ennui; la satisfaction qui suit l'action comble, en effet, son âme. Quant à l'opulent inactif, rien n'est susceptible de remplir le vide de son âme; même s'il achète tous les plaisirs (la chasse des femmes⁸⁰, par exemple), il en sera toujours dégoûté puisque « l'ennui est un gouffre sans fond que ne peuvent remplir les richesses d'un empire, et peut-être celle de l'univers entier. Le travail seul le remplit » (p. 259).

De ces débats sur l'ennui, émergent les idées du baron d'Holbach. Dans son *Système de la nature* (1770), il valorise, lui aussi, une morale de l'action pour lutter contre l'ennui. Comme le corps, l'âme a ses besoins. Si l'estomac a besoin d'aliments, l'âme a besoin d'idées, de désirs, de passions, de mouvements, etc. Elle a besoin d'être toujours occupée et nourrie. Et c'est l'action qui la ranime, qui l'empêche de tomber dans l'apathie de la passivité, car elle « est le véritable élément de l'esprit humain; dès qu'il cesse d'agir il tombe dans l'ennui »⁸¹. Les arguments d'Helvétius et d'Holbach annoncent ceux du marquis de Lezay-Marnésia, l'auteur des *Essais sur la nature champêtre* (1787). Définissant l'ennui comme le produit du luxe et de l'excès du divertissement, il propose un seul remède : l'occupation aussi bien du corps que de l'âme. L'extrait suivant donne un aperçu de ses analyses sur l'ennui :

⁸⁰ « L'oisif s'éveille; sa jalousie s'irrite; il est arraché à l'ennui. Il faut donc des coquettes aux oisifs et de jolies filles aux occupés. La chasse des femmes comme celle du gibier, doit être différente selon le temps qu'on veut y mettre. N'y peut-on donner qu'une heure ou deux? On va au tiré » (*De L'Homme*, Londres, Société Typographique, 1773, p. 220).

⁸¹ *Système de la Nature*, Londres, 1771, p. 355.

Des fléaux qui frappent la race humaine, le plus funeste c'est l'ennui. La méchanceté même ne fait pas autant de mal. [...] L'ennui est une des nombreuses et des plus puissantes causes par lesquelles les nations se démoralisent. Il tire les femmes de leurs ménages, distrait les négociants de leur commerce, arrache les artisans de leurs ateliers. [...] Il porte le désordre dans toutes les classes. Il peuple les cafés, les cabarets, les maisons de jeu, et ces assemblées frivoles qui ne tardent pas à devenir vicieuses. Par lui, tout languit, tout s'éteint; les états dépérissent. [...] Est-ce en multipliant, en variant les amusements pour le peuple qu'ils en triompheront? Non, mais en donnant de l'attrait aux devoirs du charme aux occupations, et de l'intérêt pour la chose publique. [...] La ville où l'on a le plus d'ennui est nécessairement celle où on ne cherche que l'amusement. [...] Quel remède? Un seul mais certain; une forte occupation, non seulement du corps, mais de l'âme⁸².

Le thème est loin d'être nouveau. La maladie est loin d'être rare. Mais, on vient de le voir, les remèdes proposés varient, de l'absence de passion et de la tranquillité à l'occupation et au travail qui tuent l'oisiveté : tout dépend du plan sur lequel on se place. L'ennui au XVIIIe siècle est non seulement un sentiment qui se manifeste sur le plan individuel; c'est un véritable phénomène psychosocial qu'on ressent, analyse et décrit.

C'est de cette prédominance de l'ennui au XVIIIe siècle que naissent les premières idées de ce projet. À cet égard, plusieurs études critiques nous y ont servi d'initiation. Dans son article « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », Robert Mauzi parle non seulement de l'ennui, mais aussi de la mélancolie, des vapeurs, de la vocation du malheur et des imaginations morbides au XVIIIe siècle⁸³. Dans son livre *L'Ennui dans la littérature européenne, des origines à l'aube du XXe siècle*, Norbert Jonard consacre un chapitre entier à la « psychologie de l'ennui » au siècle des Lumières⁸⁴. Frantz Antoine Leconte rédige une thèse sur *La Tradition de l'Ennui Splénétique en France, de*

⁸² *Pensées littéraires, morales et religieuses*, pp. 185-187, cité dans Roland Guy Bonnel, *Éthique et esthétique du retour à la campagne au XVIIIe siècle : L'œuvre littéraire et utopique de Lesay-Marnésia 1735-1800*, New York, Peter Lang Publishing, Inc., 1995, pp. 163-164.

⁸³ Robert Mauzi, « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », pp. 51-85.

⁸⁴ Norbert Jonard, *L'Ennui dans la littérature européenne des origines à l'aube du XXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998.

Christine De Pisan à Baudelaire où il analyse les différentes manifestations de l'ennui chez les grands écrivains à travers les siècles, du moyen âge jusqu'au XIXe siècle⁸⁵. Madeleine Bouchez accorde aussi à l'ennui une importance historique lorsqu'elle publie, en 1973, *L'ennui de Sénèque à Moravia*, un ouvrage intéressant où s'harmonisent bien analyses, témoignages et extraits de textes littéraires et critiques⁸⁶. Nous sommes aussi redevables aux deux ouvrages remarquables de Michèle Huguet *L'ennui et ses discours*⁸⁷

⁸⁵ Frantz Antoine Leconte, *La Tradition de l'Ennui Splénétique en France, de Christine De Pisan à Baudelaire*, New York, Peter Lang, 1995.

⁸⁶ Madeleine Bouchez, *L'ennui de Sénèque à Moravia*, Paris, Bordas, 1973.

⁸⁷ Michèle Huguet, *L'ennui et ses discours*, Paris, PUF, 1984. « Aujourd'hui comme autrefois, l'ennui n'a jamais été d'actualité en psychologie » : c'est avec cette affirmation pessimiste de Le Savoureux que Michèle Huguet ouvre son enquête sur *L'ennui et ses discours*, une enquête dont le but est de rendre avant tout le statut implicite de l'ennui, surtout en psychologie et en sciences humaines, explicite. Une telle investigation repose sur l'idée de considérer l'ennui comme une énigme. L'idée de l'ennui semble être, à première vue, évidente, du simple fait qu'elle se rattache au sentiment familier de vivre et d'exister. Cependant, vu son caractère paradoxal, étant à la fois muet et insaisissable, omniprésent et intraitable, Huguet est conscient de son ambiguïté. Selon elle, sa complexité émerge de son double registre somatique (c'est un état affectif douloureux) et psychologique (c'est une maladie de la vie intérieure). Bref, l'ennui est loin d'être concret ; Huguet le considère, bien au contraire, comme un malaise énigmatique, indéfinissable, qui échappe à toute détermination simple : d'où son aspect problématique qui dérange. Face à la complexité qu'il présente, l'ennui n'a pas été le sujet favori des scientifiques et psychologues. Huguet constate, en effet, que l'ennui est maltraité par le discours des sciences humaines. Contrairement au discours littéraire, surtout du XIXe siècle, qui fait de l'ennui de vivre un thème dominant, fécond et poétique, le discours psychologique, voire clinique, ne lui accorde qu'une importance négligeable, l'excluant de ses thématiques dominantes. De 1850 à nos jours, les dictionnaires de médecine et de psychanalyse ne font, en effet, aucune mention du thème, alors que les dictionnaires littéraires témoignent d'une abondance des définitions de l'ennui. Huguet trouve cette contradiction entre la richesse du discours littéraire et la pauvreté du discours scientifique de l'ennui frappante. À cet égard, elle décide d'entreprendre son projet dont l'objectif principal est de définir l'ennui dans un contexte psychosociologique, tout en adoptant une approche historique.

À travers cinq grandes parties dont chacune est formée de quatre ou cinq chapitres, Huguet explore des champs d'études variés, allant de l'histoire à la métaphysique, de la psychologie à la psychosociologie, de la pensée chrétienne à la neurasthénie et la théorie clinique, en vue d'examiner et de comparer les différents discours de l'ennui dans des contextes différents. Il s'agit d'un travail intelligent et savamment articulé où chaque partie, s'intéressant à un contexte bien déterminé, offre un nouveau regard sur l'ennui. Grâce à ce découpage contextuel, Huguet procède à une catégorisation de l'ennui, comme le montrent les désignations suivantes :

- L'ennui comme tourment de l'âme (partie I, chapitre 3)
- L'ennui comme humeur (partie I, chapitre 3)
- L'ennui comme tentation de l'ailleurs (partie I, chapitre 4)
- L'ennui comme épreuve de soi (partie I, chapitre 4)
- L'ennui comme impuissance d'amour (partie II, chapitre 4)
- L'ennui comme nostalgie d'une jouissance expérimentée (partie II, chapitre 4)
- L'ennui comme contrepoint de l'idée de bonheur (partie III, chapitre 1)
- L'ennui comme l'impossible atteinte d'un idéal socialement déterminé (partie III, chapitre 3)
- L'ennui comme « mal bourgeois » (partie IV, chapitre 4)

et *L'ennui ou la douleur du temps*⁸⁸ où l'auteur fait une véritable étude multidisciplinaire de l'ennui. Toutes les approches y sont, en effet, présentes : clinique, sociale, psychologique, théorique, métaphysique, littéraire, mystique, chrétienne. Émile Tardieu, dans *L'ennui : étude psychologique*, décrit les différents aspects et causes de l'ennui. Il s'agit d'une œuvre considérable composée de douze chapitres où chacun fait l'objet d'une analyse thématique de l'ennui⁸⁹ (e.g. « L'ennui par épuisement », « L'ennui par manque de variété », « L'ennui par monotonie », etc.). C'est l'ennui dans la littérature européenne qui intéresse Reinhard Kuhn. Dans son livre *The Demon of Noontide, Ennui in Western Literature*, il examine le rôle de l'ennui dans l'histoire de la pensée occidentale, partant de Sophocle en arrivant jusqu'à Beckett⁹⁰. Avec Guy Sagnes, on a droit à une des plus belles œuvres traitant de l'ennui. Dans *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, l'auteur fait ressortir aussi bien la beauté que les mystères de l'ennui romantique. Une œuvre riche et bien documentée où toute la génération romantique est évoquée et où l'ennui est analysé dans son rapport avec plusieurs autres thèmes tels que la nature, l'artifice, l'art, l'amour et le ciel⁹¹.

La liste est longue...⁹² Si toutes ces études et bien d'autres apportent de précieuses précisions sur le thème de l'ennui en général, elles ne négligent surtout pas l'examen de l'ennui au XVIIIe siècle. Beaucoup d'auteurs le font dans le cadre d'une

-
- L'ennui comme critique sociale à mi-chemin (partie IV, chapitre 4)
 - L'ennui comme tenant lieu d'un impossible absolu (partie IV, chapitre 5)
 - L'ennui comme mésaventure du rapport à la catégorie d'idéal

⁸⁸ Michèle Huguet, *L'ennui ou la douleur du temps*, Paris, Masson, 1987.

⁸⁹ Émile Tardieu, *L'ennui : étude psychologique*, Paris, Félix Alcan, 1903.

⁹⁰ Reinhard Kuhn, *The Demon of Noontide, Ennui in Western Literature*, New Jersey, Princeton University Press, 1976.

⁹¹ Guy Sagnes, *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, Paris, Armand Colin, 1969.

⁹² On trouvera en bibliographie les principales études que nous avons consultées.

étude plus globale qui s'étend de l'antiquité jusqu'au XXe siècle. D'autres sont obligés à y réfléchir pour traiter à fond leur sujet, étant donné la parenté qui relie les thèmes. C'est le cas, par exemple, de Jean Deprun, l'auteur de *La Philosophie de l'inquiétude au XVIIIe siècle* et de P. Naudin qui consacre un ouvrage sur *L'expérience et le sentiment de la solitude de l'aube des Lumières à la Révolution*. Emmanuel Bauchet fait une étude purement littéraire de l'ennui dans sa thèse intitulée *Le sentiment d'ennui dans la littérature française du XVIIIe siècle (1715-1778)*⁹³.

À cet égard, nous nous intéressons à examiner un seul aspect de l'ennui, un aspect intéressant qui n'a pas été bien étudié par les critiques contemporains⁹⁴ : l'ennui chez la femme au Siècle des Lumières. Si l'ennui est une maladie morale bien réelle au XVIIIe siècle, est-il plus présent dans la société féminine de l'époque? Affecte-t-il plus agressivement le monde féminin? Existe-t-il une spécificité de l'ennui féminin au XVIIIe siècle? Si les femmes au XVIIIe siècle se marient, en général, sans leur consentement⁹⁵ et reçoivent une pauvre éducation dans un couvent, jouissent-elles vraiment de la paix de l'âme? Dans l'excès de divertissements particulier au XVIIIe siècle, quelle sorte de vie morale mènent-elles vraiment? Plus encore, quelles sont les femmes qui sont plus propices à l'ennui? Les amoureuses, les libertines ou les vaporeuses? Les politiciennes,

⁹³ Emmanuel Bauchet, « Le sentiment d'ennui dans la littérature française du XVIIIe siècle », Diss., Université de Paris-Sorbonne (Paris-IV), 1998.

⁹⁴ William Klerks étudie l'ennui chez Madame du Deffand dans son Essai intitulé *Madame du Deffand : Essai sur l'ennui*, Universitaire Pers Leiden, Van Gorcum & comp., 1961. Nous en parlons plus en détail dans le chapitre de « L'ennui chez Madame du Deffand ». C'est la seule étude de l'ennui qui a été faite jusqu'ici chez une femme des Lumières.

⁹⁵ Selon les frères Goncourt, « généralement le mariage de la jeune fille se faisait presque immédiatement au sortir du couvent, avec un mari accepté et agréé par la famille. Car le mariage était avant tout une affaire de famille, un arrangement au gré des parents, que décidaient des considérations de position et d'argent, des convenances de rang et de fortune. Le choix était fait d'avance pour la jeune personne, qui n'était pas consultée, qui apprenait seulement qu'on allait la marier très prochainement [...] » (Edmond et Jules Goncourt, *La femme au dix-huitième siècle*, Paris, Flammarion, 1982, p. 60).

les salonnières ou les écrivaines? Telles sont les questions auxquelles nous nous proposons de répondre dans cette thèse dont l'originalité est incontestable. Bien que plusieurs études féminines aient vu le jour, aucun travail universitaire n'a été en effet consacré exclusivement à l'étude de l'ennui chez la femme. Nous voudrions, par la présente thèse, traiter ce sujet en prenant l'exemple de la femme des Lumières.

Quelques auteurs abordent brièvement la question sous forme de courtes réflexions comme Fauchery qui affirme que ce sont « les femmes qui ont appris aux hommes ce sentiment [l'ennui] »⁹⁶. Par contre, Émile Tardieu consacre un chapitre entier à « L'ennui chez la femme ». Étant convaincu de l'impuissance native de la femme, il postule que l'ennui est né avec elle, faisant partie de son organisme. D'où la pauvreté de ses sensations et l'incertitude de ses mouvements :

La femme connaît l'ennui en raison de l'indigence de sa nature et de l'infériorité de sa condition sociale; elle l'enfante à coups d'imagination quand elle ne se soumet pas aux lois d'airain de la réalité. L'ennui lui est immanent, organique, se trouvant inclus dans la pauvreté essentielle de ses sensations, dans l'incertitude de ses mouvements mal coordonnés; mais elle échappe à ses souffrances trop vives, grâce à sa résignation au sort et à l'insouciance providentielle de son être léger⁹⁷.

Il est clair que Tardieu profite de la délicatesse du sujet pour lancer une diatribe contre les femmes. Nourrissant ses idées de principes anti-féministes qui font de l'homme le « roi [...] de l'univers » et de la femme « l'esclave d'un triomphateur », il conclut tout simplement que « la femme vit dans l'ennui »⁹⁸. Ses arguments se résument ainsi :

- 1) La femme trouve l'ennui dans sa faiblesse innée;
- 2) Elle le confronte aussi dans l'humilité de sa condition;
- 3) Elle le découvre dans la sensibilité du cœur;
- 4) Elle l'attrape dans le vide intérieur, reflet de sa pauvreté mentale;
- 5) Elle le contracte dans la passivité;

⁹⁶ *La destinée féminine dans le roman européen du XVIIIe siècle*, Paris, A. Collin, 1972, p. 220.

⁹⁷ *L'ennui : étude psychologique*, p. 225.

⁹⁸ *L'ennui : étude psychologique*, p. 226.

- 6) Lorsqu'elle veut lutter contre cet ennui essentiellement séculaire, elle se pose en rivale de l'homme et se transforme en guerrière. Mais elle est vouée d'avance à l'échec, car l'ennui est sa loi.

Contrairement à Tardieu, Boureau-Deslandes, qui écrit au début du XVIII^e siècle, soutient que « les femmes sont moins sujettes à s'ennuyer que les hommes »⁹⁹. Il n'hésite pas à déclarer que « l'art de ne point s'ennuyer est particulièrement l'apanage des femmes. »¹⁰⁰ Le secret de ce privilège réside, d'une part, dans une occupation délicieuse de tout ce qui les concerne :

- 1) L'occupation de leurs sentiments;
- 2) L'occupation de leur apparence (ajuster une parure, étudier une mode nouvelle);
- 3) L'occupation de la conquête (surtout quand il y a des rivales);
- 4) L'occupation de la vie civile, en général.

Elles résistent, d'autre part, à l'ennui grâce à leur caractère :

- 1) L'orgueil et la délicatesse;
- 2) La fierté et la spiritualité;
- 3) Le raffinement de leur esprit.

Comme on le remarquera, les arguments de Boureau-Deslandes sont à double tranchant car ils véhiculent une image de la femme qui fait d'elle un être frivole, capricieux et vain. On ne reconnaît pas le Boureau-Deslandes qui, dans le même livre, comme on l'a vu ci-dessus, affirmait que l'ennui ne pouvait être combattu que par un équilibre entre raison et passion.

Jusqu'à quel point faut-il croire à la justesse de tous ces arguments? Dans notre thèse, nous lançons notre propre enquête en pénétrant « le paradis des femmes »¹⁰¹ du

⁹⁹ C'est le titre du chapitre XVI de *L'Art de ne point s'ennuyer*.

¹⁰⁰ *L'Art de ne point s'ennuyer*, p. 131.

¹⁰¹ C'est l'expression de Zulime, l'héroïne orientale de Godard d'Aucour qui tombe follement amoureuse de la France : « Oui, Dely, c'est ici le plus beau pays du monde; demeurons-y toujours, croyez-moi : malgré tous ses défauts et ses modes bizarres, j'aime la France à la folie; c'est le paradis des femmes » (Godard d'Aucour, *Mémoires Turcs*, Londres, 1782, p. 145).

Siècle des Lumières. Notre champ d'analyse comporte deux volets : le champ littéraire et le champ réel. L'ennui accompagne la voix féminine, que ce soit dans la réalité ou dans la fiction. À travers mémoires et correspondances, les femmes des Lumières expriment la même plainte : celle de l'ennui. Peu importe le rôle qu'elles jouent dans la société, elles n'échappent pas à l'ennui, comme Madame de Pompadour, d'ailleurs, qui se décrit ainsi :

La tristesse faisait des progrès sur moi. Il y avait des moments où tout me devenait insipide. J'éprouvai souvent, ce qu'avait dit une fois Madame de Maintenon, que dans tous les états de la vie, il y a un vide affreux. Ce qui augmentait ma peine, c'est qu'il fallait paraître gaie, dans le temps où une mélancolie affreuse me dévorait¹⁰².

L'ennui décore aussi l'univers fictif féminin. Combien d'héroïnes se sont-elles en effet plaintes d'ennui! Le nombre est, d'emblée, frappant. Juliette Catesby, Fanni Butlerd, la comtesse de Sancerre : les héroïnes de Mme Riccoboni vivent avec l'ennui; Julie d'Étanges éprouve le « dégoût du bien-être »¹⁰³; elle ressent, en d'autres termes, l'ennui au milieu même du bonheur : « Mon ami, je suis trop heureuse; le bonheur m'ennuie »¹⁰⁴. Bref, comtesses, marquises, présidentes sont toutes en proie à l'ennui. Dans *Prologue de l'ambitieux* de Destouches, la comédie s'ouvre sur l'ennui des deux héroïnes :

La comtesse.- C'est vous, ma chère présidente?
Vous venez à propos, car je suis seule ici,
Et je m'ennuyais fort.

La présidente. – Je m'ennuyais aussi¹⁰⁵.

¹⁰² *Mémoires de Madame de la marquise de Pompadour*, Tome II, p. 113.

¹⁰³ Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, sixième partie, lettre VIII, p. 682.

¹⁰⁴ Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, sixième partie, lettre VIII, p. 682.

¹⁰⁵ *Prologue de l'ambitieux*, scène 1, p. 24, in *Œuvres dramatiques*, Genève, Slatkine Reprints, 1971 (réimpression de « la nouvelle édition de 1822 »).

L'ennui fait même l'objet de l'intrigue dans *La Gageure imprévue* de Michel-Jean Sedaine où rien ne peut combler l'âme ennuyée de l'héroïne, sauf un dîner romantique avec un cavalier étranger. Voici l'histoire de sa journée :

Non, je ne veux pas plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous raconter l'histoire de ma journée; & la voici : je me suis ennuyée, mais très ennuyée; je me suis mise sur le balcon, la pluie m'en a chassé, j'ai voulu lire, j'ai voulu broder, faire de la musique, l'ennui jetait un voile si noir sur toutes mes idées, que je me suis remise à regarder sur le grand chemin. J'ai vu passer un cavalier, qui pressait fort sa monture; il m'a saluée : il m'a pris fantaisie de ne pas dîner seule. Je lui ai envoyé dire que madame la comtesse de Wordacle le priait d'entrer chez elle¹⁰⁶.

La thèse se divise en trois parties. Intitulée « Vers une définition de l'ennui », la première partie est d'ordre général; elle vise avant tout à définir l'ennui en concrétisant les ambiguïtés qui s'y rattachent. Elle comporte deux chapitres. Dans le premier chapitre nous faisons une étude sémantique de l'ennui. En nous basant sur des traités théoriques de l'époque ainsi que sur de nombreux dictionnaires, nous essayons de définir non seulement l'ennui mais aussi l'inquiétude et la mélancolie. C'est la triade mélancolie / ennui / inquiétude qui fera l'objet de ce chapitre. Quelles sont les différences entre ennui, mélancolie et inquiétude? Quelles sont les similarités? Présentent-ils les mêmes symptômes? Se situent-ils sur le même axe sémantique? Y a-t-il des degrés dans les manifestations de ces maladies? Notre objectif est de donner, dans le premier chapitre, des réponses à ces questions.

Du sémantique à l'historique : c'est l'évolution de l'ennui au travers des siècles qui fait l'objet du deuxième chapitre. De l'antiquité jusqu'à l'âge romantique, l'ennui subit-il une évolution définitionnelle? Apparaît-il sous différentes formes? Nous

¹⁰⁶ Sedaine, *La Gageure imprévue*, in *Théâtre*, Genève, Slatkine Reprints (édition de Georges d'Heylli), 1970, scène XXIII, p. 173.

procédons donc à des analyses ponctuelles de l'ennui chez des écrivains bien connus à travers l'histoire littéraire, des écrivains tels que Sénèque, Du Bellay, Montaigne, Pascal et Baudelaire.

Avec la deuxième partie qui s'intitule « Les différentes formes de l'ennui dans la littérature du XVIIIe siècle », nous entrons dans le vif du sujet. À partir de figures littéraires féminines, nous analysons l'ennui dans son rapport avec l'amour, avec le libertinage et avec les vapeurs. Nous étudions, en d'autres termes, trois causes ou conséquences de l'ennui : l'amour, le libertinage et les vapeurs. D'où les titres des trois chapitres : « L'ennui chez l'amoureuse », « L'ennui chez la libertine » et « L'ennui chez la vaporeuse ». L'étude de ces trois portraits féminins nous permettra donc d'analyser les quelques formes de l'ennui dans la littérature du XVIIIe siècle.

Avec la troisième et dernière partie de la thèse « L'analyse de l'ennui chez quatre femmes de lettres », nous quittons le domaine de la fiction pour entrer dans celui des mémoires et correspondances. Nous explorons la vie sociale, intellectuelle et morale de quatre femmes de lettres dans le but de comprendre la nature de leur ennui. Mme du Deffand, Julie de Lespinasse, Mme de Graffigny et Mme D'Épinay s'ennuient-elles de la même façon? Aux moments de l'ennui, expriment-elles les mêmes plaintes? L'ennui, comment se définit-il chez chacune de ces femmes? Est-il lié aux conditions de leur vie? Nous procédons d'abord à des analyses individuelles de l'ennui chez ces femmes de lettres pour pouvoir, ensuite, faire les comparaisons nécessaires et en tirer nos conclusions.

PREMIÈRE PARTIE

VERS UNE DÉFINITION DE L'ENNUI

Cette partie préliminaire de la thèse offre une présentation - d'abord sémantique ensuite historique - du thème de l'ennui. Elle se déroule successivement sur deux plans. Un premier chapitre est consacré, en premier lieu, à l'étude des trois maladies de l'âme au XVIIIe siècle : l'ennui, l'inquiétude et la mélancolie. Il y est question de les définir et d'en comprendre les spécificités afin de pouvoir les distinguer. Nous étudierons, en deuxième lieu, l'évolution du terme à travers les siècles, de l'antiquité jusqu'à l'âge romantique, à partir de l'analyse de l'ennui chez de grands écrivains tels que Sénèque, Du Bellay, Montaigne, Pascal et Baudelaire.

Chapitre II

Le champ sémantique de l'ennui

La mélancolie est cause d'ennui et l'ennui cause de mélancolie. Si celle-ci dure, de morale elle devient physique habituelle, quelquefois incurable... Comme il y a une mélancolie qui fait qu'on s'ennuie où l'on devait point s'ennuyer, il y a aussi un ennui tel qu'il jette dans la mélancolie, malgré beaucoup de gaieté naturelle. (L'Abbé Trublet, *Essais sur divers sujets de littérature et de morale*¹.)

Que l'ennui soit un malaise ambigu ou « une aberration incompréhensible »², cela ne doit étonner ni théoriciens ni psychologues. Les recherches actuelles, littéraires ainsi que scientifiques, le classent, en effet, parmi les malaises complexes et problématiques. Michèle Huguet ne cesse d'évoquer son ambiguïté qui, selon elle, vient surtout de son caractère complexe. Dès le début de son ouvrage *L'ennui ou la douleur du temps*, elle définit l'ennui comme « une souffrance psychique, familière, silencieuse, intime, souvent inavouée jusqu'au moment où elle devient discours [...]». C'est là son ambiguïté fondamentale », continue-t-elle³. De plus, les adjectifs dont elle se sert pour qualifier l'ennui dans son livre *L'ennui et ses discours* témoignent encore de sa complexité : « Insaisissable et insistant »⁴, « intraitable et omniprésent »⁵, « ses caractères mobiles, insaisissables [...], indéfinissable malaise, énigmatique »⁶, « inclassable, flou,

¹ cité dans Norbert Jonard, *L'ennui dans la littérature européenne*, pp. 53-54.

² Dans son article intitulé « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », Robert Mauzi définit les maladies de l'âme qu'il a décrites comme « des aberrations incompréhensibles » (« Les maladies de l'âme », *Maintenant sur ma route*, p. 85).

³ *L'ennui ou la douleur du temps*, p. X.

⁴ *L'ennui et ses discours*, p. 2.

⁵ *L'ennui et ses discours*, pp. 2-3.

⁶ *L'ennui et ses discours*, p. 7.

insaisissable, subjectif, indicible »⁷, « immuable et changeant »⁸. Par ailleurs, dans sa présentation du thème au tout début de son ouvrage *L'ennui de Sénèque à Moravia*, Madeleine Bouchez aborde, elle aussi, l'aspect problématique de l'ennui et pour appuyer son argument, elle cite Flaubert qui s'interroge sur le caractère inconstant et mobile de l'ennui : « Comment dire un insaisissable malaise, qui change d'aspect comme les nuées, qui tourbillonne comme le vent? »⁹ Bouchez constate que c'est d'abord au niveau du vocabulaire que le problème se présente. Selon elle, contrairement aux termes « argent », « faute », « héros » et « suicide » dont le sens, n'ayant pas changé au cours des siècles, reste clair et précis, le mot « ennui »¹⁰ suscite beaucoup d'ambiguïtés depuis son apparition dans l'histoire littéraire. Sa signification, remarque Bouchez, dépend non seulement de l'époque où il est employé mais aussi de sa forme (le genre, le type d'article). Il y a, en effet, d'après elle, une grande différence sémantique entre les mots « ennui » (singulier) et « ennuis » (pluriel) ou encore entre « un ennui » / « des ennuis » (avec un article indéfini) et « l'ennui » (avec un article défini). L'article défini attribue au mot « ennui » un caractère grave et profond. « L'ennui », c'est l'ennui de l'âme; c'est aussi l'ennui de la vie qui accable même les plus heureux sur terre, alors qu'« un ennui » ou « des ennuis » signifient « chagrin », ou une difficulté passagère liée à un problème particulier de la vie (le travail, l'argent, la famille, etc.).

⁷ *L'ennui et ses discours*, p. 11.

⁸ *L'ennui et ses discours*, p. 13.

⁹ *L'ennui de Sénèque à Moravia*, p. 6.

¹⁰ Charles Richet pense que l'ambiguïté du mot ennui vient de son étymologie qui est, affirme-t-il des plus obscures (« Les deux visages de l'ennui », *Revue des deux mondes*, 15 juillet 1932, tome 10, p. 313). Michèle Huguet ne pense pas le contraire; elle trouve que : « l'examen de l'étymologie attachée à l'ennui manifeste une incertitude » (*L'ennui et ses discours*, p. 20).

C'est ensuite le champ sémantique de l'ennui qui cause plus de problèmes, car, ayant parfois les mêmes symptômes, il est difficile de distinguer l'ennui des autres maladies de l'âme. Plusieurs chercheurs y ont, en effet, renoncé, comme, par exemple, Madeleine Bouchez qui n'a d'ailleurs pas peur de l'avouer :

Les choses se compliquent encore, dit-elle, quand on tente de différencier l'ennui de l'angoisse, de la lassitude, de la mélancolie. Nous avouons tout de suite y avoir renoncé, tant les distinctions entre ces divers mots et ces divers états s'avéraient artificielles¹¹.

Par ailleurs, Emmanuel Bauchet sait que l'ennui appartient à un vaste champ lexical et reconnaît les difficultés qui en découlent; il se contente, cependant, de poser de très brèves limites lexicales en conclusion puisque, comme il précise,

Ces limites sont rien moins qu'imperméables entre elles. L'ennui peut favoriser la mélancolie, le spleen peut conduire à l'ennui. Aucune réalité psychologique n'est évidemment figée et c'est là que viennent les difficultés de son interprétation. Un dogmatisme rigide serait à cet égard une grave erreur¹².

Il fait, par conséquent, la distinction entre l'ennui, la mélancolie et le spleen tout en rappelant aux lecteurs leurs principales acceptions. Au sujet de la mélancolie, Bauchet se réfère à la théorie antique des humeurs qui fait de la mélancolie un des quatre tempéraments de l'organisme. Selon lui, l'excès de la bile noire entraîne l'apparition d'un état vague de rêverie et de tristesse qui n'est pas toujours exempt de douceur. Il constate que même si la mélancolie évoque, comme l'ennui, l'idée d'un manque, elle laisse ouvertes les portes de l'espoir. En quelques lignes, Bauchet n'aborde que l'aspect positif de la mélancolie, comme en témoignent les mots qu'il utilise pour la définir : « une douceur », « le champ des possibles », « des espoirs ». Il constate, en terminant sa courte

¹¹ *L'ennui de Sénèque à Moravia*, p. 7.

¹² *Le sentiment d'ennui dans la littérature française du XVIIIe siècle (1715-1778)*, tome II, p. 512.

réflexion, que la mélancolie se confond avec l'« ennui du présent » au moment où elle embellit le passé par le biais de la nostalgie.

D'après Bauchet, la différence entre l'ennui et le spleen est très subtile. Il a été employé pour la première fois en France au XVIIIe siècle pour décrire un état maladif intermédiaire entre la mélancolie et l'ennui. Cet état intermédiaire, Bauchet le définit comme un désenchantement profond qui peut causer des désordres somatiques tels que l'abattement et l'irritation des nerfs. Le spleen, selon Bauchet, est le résultat d'une accumulation de contraintes extérieures, voire funestes. Le héros de Besenval, l'auteur du *Spleen*, lui sert, dans ce contexte, d'exemple pour décrire cette forme de mélancolie aiguë qu'est le spleen :

Tant de contrariétés réunies me plongèrent dans une mélancolie, dans un abattement dont rien ne pouvait me tirer¹³.

Enfin, Bauchet explicite les limites lexicales de l'ennui en établissant un schéma graduel où la douceur de la mélancolie, s'aggravant en désenchantement splénétique, s'exacerbe en ennui.

Conscient de la confusion qui existe surtout entre l'ennui et la mélancolie, vu la ressemblance de leurs symptômes, Norbert Jonard espère y mettre un peu d'ordre dans la conclusion de son ouvrage *L'Ennui dans la littérature européenne : Des origines à l'aube du XXe siècle* en suggérant quelques analogies et quelques différences entre ces deux concepts. Il n'est pas d'accord avec Guy Sagnes qui définit l'ennui comme un sentiment et le spleen comme une sensation qui désigne une perception organique de l'ennui. Jonard trouve, en effet, que le problème est beaucoup plus complexe et procède à

¹³ *Le sentiment d'ennui dans la littérature française du XVIIIe siècle (1715-1778)*, tome II, p. 510.

une peinture essentiellement psychosociologique de deux personnages qu'il qualifie avant tout de « sensibles » : l'ennuyé et le mélancolique. Nous résumons les conclusions de Jonard dans le tableau suivant.

Tableau 1 : Le mélancolique et l'ennuyé

Le mélancolique	L'ennuyé
<ul style="list-style-type: none"> - un sentimental inactif - blessé par le monde extérieur - il se réfugie dans un autre monde qu'il construit - il s'engloutit dans son imagination - un rêveur - un contemplatif dans la nature - une communion avec la nature - une haine envers les hommes - le romantisme de la désillusion - la mélancolie est volontiers lyrique ou élégiaque - la mélancolie est réfléchie - la vie affective du mélancolique peut être riche - il vit en marge de la société, mais il regarde le monde comme il va avec tristesse - le mélancolique est humoriste - il est un homme de sentiment - c'est un enfant de Saturne, un enfant de la nuit et de la mort. - l'eau est la substance mère de sa rêverie - l'automne est sa saison privilégiée 	<ul style="list-style-type: none"> - un sentimental inactif - blessé par le monde extérieur - absence d'intérêt - l'image du vide partout - il n'y a rien qui vaille la peine d'être vécu - un homme de la ville - le réalisme de la lucidité - l'ennui est problématique - l'ennui est subi - l'ennuyé a une sensibilité réduite - il est sans pitié pour les faiblesses humaines - l'ennuyé est ironiste qui affiche son dédain - il est un homme de ressentiment qui ne cesse de protester contre l'ordre du monde - l'ennui n'a pas de saison; il est de toutes les saisons (même si l'hiver, avec sa froideur et son manque de lumière semble le favoriser)

Vers la fin d'une analyse où l'auteur dresse simplement une liste de contrastes sans les analyser, Jonard est conscient de la subjectivité de ses arguments qui ne sont, insiste-t-il, que « des tendances, voire de simples perspectives critiques et des hypothèses de

travail »¹⁴. Il avoue, comme les auteurs mentionnés ci-dessus, que le travail qui consiste à distinguer l'ennui de la mélancolie n'est pas du tout simple, car les deux notions peuvent coexister effectivement chez le même auteur. Il donne l'exemple de Leopardi, un grand poète de la mélancolie dont les discussions sur l'ennui sont interminables.

Dans son article *Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle*, Robert Mauzi réfléchit sur les différentes formes des malaises de l'âme qui sont, d'après lui, le signe convaincant d'une grande crise de l'existence au XVIIIe siècle. Dans un style littéraire où il y a une alternance d'idées et de citations, Mauzi décrit successivement les principales caractéristiques de ce qu'il nomme aussi « les symptômes du mal de vivre »¹⁵, à savoir l'ennui, la mélancolie, les vapeurs, la vocation du malheur et les imaginations morbides.

Pour définir l'ennui, Mauzi se contente de citer la définition de Paradis de Raymondis qui fait de l'ennui « une maladie de l'esprit comme la fièvre est une maladie du sang »¹⁶. Il part de cette comparaison entre l'ennui et la fièvre pour lancer son analyse. Il fait deux constats. En premier lieu, l'ennui est inguérissable. À la différence de la fièvre qui peut avoir un remède spécifique, l'ennui n'en a tout simplement pas un. En deuxième lieu, si la fièvre caractérise l'état d'un homme malade, l'ennui définit celui d'un homme heureux. Le bonheur, lorsqu'il est excessif, se convertit en ennui. Mauzi continue à énumérer les différents aspects de l'ennui au XVIIIe siècle en se basant sur de courts témoignages - d'écrivains ou de personnages de fiction. Il découvre, d'une part, que l'ennui évoque constamment l'idée du vide et, qu'il provoque, d'autre part, toujours une maladie de l'âme.

¹⁴ *L'Ennui dans la littérature européenne : Des origines à l'aube du XXe siècle*, p. 208.

¹⁵ « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », *Maintenant sur ma route*, p. 51.

¹⁶ « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », *Maintenant sur ma route*, p. 52.

En outre, Mauzi est conscient des complicités qui existent entre l'ennui et la mélancolie et se sert, lui aussi, de la citation de Trublet mentionnée ci-dessus pour souligner que chacun des deux est cause de l'autre. Plus spécifiquement, il considère la mélancolie et les vapeurs comme une forme aggravée, voire figée de l'ennui. Mauzi met en lumière les deux conceptions de la mélancolie. Alors que certains moralistes austères font d'elle une preuve de la misère de l'homme, d'autres la recherchent et l'idéalisent comme étant une source de béatitude et de charme infinis. À cet égard, il cite l'exemple de Guillard de Beaurieu¹⁷, qui, à la vue d'un spectacle de tombeaux, assiste à la métamorphose de « ses vapeurs mélancoliques ». Par ailleurs, Mauzi décrit le statut de la mélancolie en tant qu'une maladie authentique, reconnue par ses symptômes physiques et moraux. Il se réfère, dans ce contexte, à plusieurs traités médicaux de l'époque, tel que *Méthode aisée pour conserver la santé jusqu'à une extrême vieillesse* dont l'auteur, Prévaille, soutient que la mélancolie est dangereuse et difficile à diagnostiquer à mesure qu'elle se développe. Quant au traité d'Andry qui est publié en 1784 et intitulé *Recherches sur la mélancolie*, il décrit les trois phases de l'évolution de la mélancolie. Les premiers symptômes de la maladie apparaissent sous forme de soupçons, d'irritabilité et d'un attachement excessif à des thèmes favoris. Ils s'aggravent, dans la deuxième phase, en tristesse, désespoir et obsession et se métamorphosent, enfin, en morbidité profonde qui conduit non seulement à la perte de la raison mais aussi au suicide. L'étude de ces traités permet à Mauzi de dégager deux conclusions importantes au sujet de la mélancolie. Il remarque que la mélancolie est, d'une part, un mal universel, car, selon

¹⁷ Il est l'auteur de *Pensées et maximes*, à la suite de *l'Heureux citoyen*, 1759, cité dans « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », *Maintenant sur ma route*, p. 60.

Andry, on est tous susceptibles de devenir mélancoliques et les plus heureux en sont, en effet, les plus proches¹⁸. Et d'autre part, selon Bressy, l'auteur des *Recherches sur les vapeurs* publié en 1789, la mélancolie est loin d'être une maladie nouvelle au XVIIIe siècle; cependant, puisqu'il s'agit, pour la première fois dans l'histoire, d'un mal général intense, cela donne l'impression qu'elle est un fléau nouveau¹⁹.

En ce qui concerne les traités qui traitent conjointement de la mélancolie et des vapeurs, Mauzi cite *l'Épître sur la consommation* de Guérineau de Saint-Péravi dont l'objet est de distinguer entre consommation, vapeurs et mélancolie. Selon lui, s'il existe une différence de degré entre consommation et vapeurs²⁰ (puisque la consommation est la forme la plus virulente des vapeurs), il existe une différence de nature entre vapeurs et mélancolie. Mauzi conclut que la mélancolie est beaucoup plus riche que les vapeurs; contrairement aux vapeurs qui n'affectent que les organes et dépendent simplement de facteurs extérieurs tels que le climat et l'activité du sang, la mélancolie est une « sensation douloureuse, mais affaiblie, d'une profonde douleur »²¹. En fait, elle n'est pas seulement « une profonde douleur », elle implique aussi les deux plans psychique et sentimental. La conclusion de Mauzi révèle sans doute le côté prestigieux de la mélancolie :

En somme, affirme-t-il, la mélancolie est un état beaucoup plus complexe et plus riche que les vapeurs. Elle suppose toute une élaboration psychique, une

¹⁸ « Il n'y a aucun homme qui ne puisse devenir mélancolique. Plus il est heureux, plus il est peut-être près de cette maladie » (cité dans « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », *Maintenant sur ma route*, p. 62).

¹⁹ « La mélancolie n'est pas précisément une maladie nouvelle, mais dans aucun autre siècle elle n'avait été aussi générale et n'avait eu autant d'intensité; de manière qu'on peut la regarder comme un fléau nouveau » (cité dans « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », *Maintenant sur ma route*, p. 63).

²⁰ Pour une analyse détaillée des vapeurs et de l'ennui, voir le chapitre intitulé « l'ennui chez la vaporeuse ».

²¹ « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », *Maintenant sur ma route*, p. 61.

orchestration de tous les sentiments de tonalité sombre. Les vapeurs se définissent, au contraire, par une léthargie absolue des aptitudes de l'âme²².

Lorsque Guy Sagnes déclare à la fin de l'introduction de son ouvrage que « nous avons jusqu'ici employé ces mots [tristesse, ennui, spleen, mélancolie] pêle-mêle »²³, il est loin d'ignorer le désordre qui est associé à l'emploi du vocabulaire de l'ennui. Il consacre, par conséquent, le premier chapitre à l'étude du « langage de l'ennui »²⁴ du XIXe siècle sans pour autant faire une étude sémantique complète, comme il l'affirme lui-même : « une étude sémantique complète ne s'impose pas ici »²⁵.

Sagnes distingue lui aussi des degrés dans la manifestation de l'ennui. Alors que la morbidesse est la ride la moins profonde de l'ennui, l'hypocondrie apparaît, au contraire, comme la forme la plus virulente du mal. Sagnes remarque que l'hypocondrie relève uniquement de la médecine; des écrivains, comme Gautier ou Émile Montégut l'emploient dans un sens médical pour décrire l'état physiologique détérioré de leurs « hypocondriaques ». Il ajoute encore que l'hypocondrie est un terme du XIXe siècle qui est pourvu d'un sens organique; il remplace tout simplement l'autre mot qui relève de la théorie des humeurs et que l'ancienne médecine appelait « mélancolie » pour désigner l'état de la bile noire.

En essayant de définir la mélancolie au XIXe siècle, Sagnes fait la même découverte que Mauzi : il existe deux visions de la mélancolie chez les écrivains romantiques. Selon lui, il y a, d'une part, la mélancolie morbide que plusieurs adjectifs tels que « affreuse », « noire », « bilieuse » dramatisent, et, d'autre part, la mélancolie

²² « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », *Maintenant sur ma route*, p. 62.

²³ *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, p. 42.

²⁴ C'est le titre du premier chapitre de son ouvrage cité ci-dessus.

²⁵ *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, p. 42.

« berceuse et douce » qui est, paraît-il, source d'apaisement. Dans ce contexte, pour Jules Janin, la mélancolie est proche de l'espérance; Théophile Gautier fait d'elle le meilleur des maux après l'oisiveté; Verlaine parle de la candeur de son caractère et de sa mollesse irrémédiable. Leconte de Lisle est fasciné par tout le charme qu'elle procure. Sagnes cite, en effet, un extrait de ses *Premières poésies* où il oppose l'amer vide de l'ennui au calme plaisir de la mélancolie :

Si l'inquiet bonheur, ce charme du désir,
 Ne produit qu'un plus cher, un plus calme plaisir;
 Si la mélancolie est douce au cœur tranquille,
 La tristesse est amère et n'est point si mobile.
 Mon Dieu! s'ils savaient bien le malheur d'être seul,
 Car ce n'est pas l'ennui, comme un vivant linceul,
 Qui dessèche la vie et nous fait chercher l'ombre,
 Car l'ennui c'est le vide. Oh! c'est le penser sombre
 Qui dans chaque blessure étend un doigt cruel,
 Et tourne vers la nuit l'œil qui cherchait le ciel!²⁶

En ce qui concerne la différence qui existe entre le spleen et l'ennui, Sagnes arrive à deux conclusions. Il remarque, d'abord, que la distinction n'est pas toujours facile à saisir au XIX^e siècle étant donné que ces deux mots sont, chez plusieurs écrivains comme Balzac ou les Goncourt, vaguement synonymes. Par contre, chez les poètes et les écrivains qui se sont particulièrement intéressés au mal, la distinction entre l'ennui et le spleen est presque évidente. Pour eux, constate Sagnes, si l'ennui est un sentiment intérieur, le spleen est une sensation qui se manifeste extérieurement. Bien qu'il soit un état passager qui n'entraîne pas l'altération définitive, le spleen demeure proche de l'hypocondrie en ce sens qu'il garde un sens physiologique et désigne une perception organique. Par conséquent, le spleen est plus perceptible que l'ennui. C'est la raison pour

²⁶ *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, p. 48.

laquelle, selon Sagnes, Baudelaire intitule ses poèmes où il parle de son ennui *Spleen*, c'est justement pour rendre cet ennui plus perceptible, plus concret. Autrement dit, ce n'est pas l'idée de l'ennui qui intéresse Baudelaire, c'est plutôt la sensation de l'ennui. Sagnes s'appuie sur plusieurs exemples où auteurs et écrivains se servent de termes qui relèvent de la physiologie pour décrire l'état du « spleen ». Sagnes remarque que Barbey d'Aurevilly, par exemple, définit la poésie de Baudelaire et d'Edgar Poe comme étant une « poésie du spleen, des nerfs et du frisson »²⁷; Jules Vallès fait aussi une description du spleen où dominent les termes médicaux ou physiologiques tels que « ronger », « un cancer », « la nausée », « narines », « palpiter », « odeurs », etc.²⁸.

Le spleen garde non seulement son sens physiologique mais aussi son origine anglaise. Les recherches de Sagnes révèlent que les écrivains n'hésitent pas à rappeler, non sans moquerie, l'origine anglaise du mot. Dans un de ses poèmes qui s'intitule *Après le bal*, Gautier parle du « spleen anglais » qui « s'assied » et cause la lenteur du temps. Plus encore, Baudelaire définit l'Angleterre comme « le pays du spleen », voire « les royaumes brumeux du spleen ». En fait, Sagnes constate que le spleen est toujours rattaché au temps brumeux de l'Angleterre. Il le définit, dans ce cas, comme « un ennui qui colle à la peau parce qu'[il] apportait du brouillard avec lui »²⁹. Chez plusieurs écrivains cités par Sagnes, le spleen anglais est la conséquence immédiate de l'humidité de l'air. Il suffit simplement de jeter un coup d'œil sur le *Spleen* de Baudelaire où abonde le lexique du mauvais temps tels que « une prison de pluie », « les années neigeuses »,

²⁷ *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, p. 62.

²⁸ « Le spleen ronge avec la glotonnerie d'un cancer la place où jadis ils croyaient avoir une âme, et fait monter la nausée du dégoût jusqu'à leurs narines qui palpitérent aux odeurs d'encens » (cité dans *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, p. 62).

²⁹ *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, p. 65.

« le Sahara brumeux ». Les mêmes images réapparaissent sous la plume de Flaubert qui meurt de spleen « un soir, au crépuscule, pendant une heure de brouillard et de neige »³⁰. Quant à Jules Laforgue, étant trop conscient de l'association qui existe entre le spleen et le temps brumeux, il se plaît à jouer avec les mots lorsqu'il déclare : « il pleut un rude spleen sur Berlin »³¹. L'analyse de Sagnes révèle le décor du spleen, un décor qui vient d'Angleterre où dominant les brumes, le brouillard, la pluie, la neige, etc. Ce décor est une des caractéristiques du spleen; il est, selon Sagnes, essentiel à l'apparition du spleen.

Par ailleurs, Michèle Huguet, auteur d'une véritable généalogie de l'ennui, aborde brièvement les distinctions entre l'ennui, la tristesse et la langueur lorsqu'elle parle de la notion d'humeur dans son ouvrage *L'ennui et ses discours*. Sachant que l'humeur au XVIIIe siècle témoigne des liens entre le corps et l'âme, et définissant l'ennui comme un dérèglement de l'âme qui se produit par un excès de l'humeur, Huguet trouve qu'il est légitime d'inscrire l'ennui dans les réflexions médicales qui traitent des phénomènes psychopathologiques, sans qu'il soit considéré comme une entité clinique. À l'aide de la citation de Trublet (qui sert d'épigraphe à ce chapitre), qui témoigne de l'interdépendance de la mélancolie et de l'ennui, Huguet dévoile le double statut de cause et d'effet attribué à l'ennui (« la mélancolie est cause d'ennui et l'ennui cause de mélancolie »). Ce double statut de l'ennui est, en effet, une preuve de sa nocivité. Huguet continue à parler de la mélancolie et d'autres maladies proches de l'ennui quand elle explique les notions d'irritabilité et de névrose³². S'inspirant de la théorie des passions chez Descartes³³, elle

³⁰ *Correspondance*, t. I, p. 47, 15 avril 1839, cité dans *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, p. 65.

³¹ *Œuvres Complètes*, t. IV, p. 215, 24 décembre 1882, cité dans *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, p. 66.

³² Voir *L'ennui et ses discours*, pp. 110-115.

décrit, du point de vue psychophysiologique, les différences entre l'ennui, la tristesse et la langueur. Ces trois affects, comme le constate Huguet, évoquent tous l'idée d'un défaut qui est assimilé à celui de la nourriture : il s'agit, dans les termes de Descartes, d'une « diminution de notre puissance d'agir ». Dans sa définition de la tristesse, par exemple, Huguet décrit le passage du mouvement du corps à celui de l'esprit. La tristesse engendre des morbidités physiologiques telles que le rétrécissement des orifices du cœur et le lent écoulement du sang avant de se convertir en malaise psychologique qui se traduit, selon Huguet, par un défaut de sensation. Une telle transformation du corporel au moral est bien mise en évidence dans la définition de la tristesse - conçue par Descartes et citée par Huguet : « La tristesse est une langueur désagréable en laquelle consiste l'incommodité que l'âme reçoit du mal ou du défaut que les impressions du cerveau lui présentent comme lui appartenant »³⁴. Huguet postule, en se référant à Descartes, que si la tristesse est toujours le signe d'un mal, que ce soit celui de l'âme ou du corps, l'ennui et la langueur peuvent évoquer l'idée de la satiété provenant de la durée du bien. Huguet passe ensuite à la définition de la langueur qui est, dit-elle, « une disposition à se relâcher et être sans mouvement »³⁵. Elle conclut que la langueur est productrice d'indifférence et d'inertie.

Tous ces auteurs tentent de distinguer brièvement l'ennui des autres maladies de l'âme (la mélancolie, le spleen, la langueur, la tristesse, etc.), en ayant tout de même conscience de la difficulté d'une telle entreprise. En comparant leurs conclusions, nous constatons qu'ils s'entendent presque tous sur deux aspects distinctifs entre l'ennui et la

³³ Descartes, *Traité des passions*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1965.

³⁴ *L'ennui est ses discours*, p. 111.

³⁵ *L'ennui et ses discours*, p. 112.

mélancolie : il s'agit, d'une part, de l'aspect plus physique, plus physiologique de la mélancolie (alors que l'ennui est plus intérieur, plus moral) et, d'autre part, de la vision plus positive de la mélancolie (alors que l'ennui ne suscite que pessimisme et négativisme). Quelles conclusions pourrions-nous en tirer de notre propre analyse du champ sémantique de l'ennui?

« La mélancolie est cause d'ennui et l'ennui cause de mélancolie » : l'affirmation de Trublet témoigne, d'emblée, de l'interdépendance de la mélancolie et de l'ennui. Par ailleurs, en 1759, comme nous l'avons remarqué dans l'introduction, Voltaire nous rappelle dans *Candide*, par la bouche de Martin, que l'homme est « né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui »³⁶. Dix ans plus tard, en 1769, il réaffirme, par la bouche du Second Adorateur, que l'homme est « continuellement en proie à deux fléaux que les animaux ignorent : l'inquiétude et l'ennui, qui ne sont que le dégoût de soi »³⁷. Voltaire dépasse le plan de la pure fiction lorsqu'il formule ces deux sentences; sa pensée correspond sans doute à celle des Lumières qui n'a pas ignoré l'importance et l'entrecroisement de ces maladies de l'âme. Ennui, inquiétude et mélancolie se superposent, en effet, sur l'axe des maladies de l'âme. Ainsi, peut-on parler d'une nouvelle triade des Lumières, celle qui définit la nouvelle condition de l'homme sensible. À cet égard, Norbert Jonard affirme : « Ennui, mélancolie inquiétude, c'est la triade qui définit désormais la nouvelle condition de l'homme sensible »³⁸. Dans le présent chapitre, nous procédons à une étude avant tout sémantique (sans ignorer, bien sûr, le contexte littéraire) de chacun de ces thèmes.

³⁶ Voltaire, *Candide ou l'optimisme* in *Romans et contes*, p. 257.

³⁷ *Les Adorateurs ou les louanges de Dieu*, *Œuvres*, t. XXVIII, p. 322.

³⁸ *L'Ennui dans la littérature européenne, des origines à l'aube du XXe siècle*, p. 54.

I. L'inquiétude

« Notre esprit trop inquiet et trop en mouvement pour se fixer sur rien de particulier, ne jouit véritablement de rien ». Il suffit de lire cette affirmation de Dubos³⁹ pour comprendre l'emprise de l'inquiétude sur l'esprit humain. Omniprésente, cette maladie de l'esprit nous hante perpétuellement. Elle s'étale dans toutes les circonstances de notre vie; elle intervient dans toutes nos occupations, dans tous nos actes et nos sentiments. Inhérente à l'existence ainsi qu'à la conscience, elle naît de tout et de rien : de l'action et du repos, des plaisirs⁴⁰ et des malheurs, de la solitude⁴¹ et de la compagnie. L'inquiétude est propre à notre être; elle est issue du « mouvement naturel » de l'âme conçu par Dieu, selon Malebranche⁴²; elle est perçue comme une disposition innée, inscrite dans l'organisme, selon Mably et bien d'autres moralistes⁴³. L'inquiétude est donc perçue comme une qualité humaine et la pensée des Lumières lui accorde un pouvoir supérieur. Alors que Leibniz pense qu'elle « est essentielle à la félicité des créatures »⁴⁴, Helvétius fait d'elle « un grand principe de vie et d'action »⁴⁵.

À un âge où l'on s'intéresse à la science de l'âme, les manifestations de l'inquiétude surgissent de toutes parts, à la ville comme à la campagne, dans la réalité comme en fiction. Le Siècle des Lumières, marqué par un « esprit inquiet et remuant »⁴⁶,

³⁹ Dubos, *Réflexions Critiques sur la poésie et sur la peinture*, p. 443.

⁴⁰ « Mes plaisirs étaient mêlés de continuelles inquiétudes » (Loaisel de Tregoaate, *Dolbreuse ou L'Homme du Siècle*, Amsterdam, Paris, Belin, 1783, p. 116).

⁴¹ Dans ses *Dialogues des Morts* (Paris, F. et J. Didot, 1819, édition originale en 1715, p. 365), Fénelon fait le lien entre inquiétude et solitude : « On cherche souvent la solitude par inquiétude. »

⁴² cité dans Deprun, *La philosophie de l'inquiétude en France au XVIIIe siècle*, p. 342.

⁴³ Voir Deprun, *La philosophie de l'inquiétude en France au XVIIIe siècle*, p. 11.

⁴⁴ Leibniz, *Nouveaux Essais*, II, XXI, p. 36, cité dans Deprun, *La philosophie de l'inquiétude en France au XVIIIe siècle*, p. 9.

⁴⁵ Helvétius, *Analyse du livre « De l'esprit »*, Discours 3, pp. 298-299.

⁴⁶ « [...] l'esprit inquiet et remuant de ce siècle qui bouleverse tout à chaque génération » (Rousseau, *Émile ou de L'Éducation*, Paris, Garnier Frères, édition de François et Pierre Richard, 1964, p. 252).

produit en effet des générations inquiètes. De Louis XIV à Louis XVI, de Montesquieu à Rousseau, de Madame de Lambert à Madame Roland, l'inquiétude subsiste comme un sentiment à la fois rigide et encombrant, qui apparaît, disparaît et reparaît, implicitement ou explicitement. Diderot a avoué une fois qu'il est « l'homme du monde le plus inquiet et le plus malheureux »⁴⁷. Voltaire n'a pas pu cacher son inquiétude à l'un de ses correspondants : « Mon ami, mon cher philosophe [...]. Vous ne sauriez croire combien j[e] suis inquiet; cela tire à conséquence »⁴⁸. L'Impératrice Joséphine se montre continuellement inquiète. À vrai dire, tout agite son âme : la santé de son mari, la situation de ses enfants, les nouvelles de ses amis, etc.⁴⁹ L'inquiétude n'épargne donc même pas les privilégiés de la société. L'homme des Lumières serait-il un être inquiet? Helvétius, dans son traité *De l'Homme*, n'est pas loin de l'affirmer lorsqu'il définit le *Mondain* en ces termes :

[...] toujours inquiet, toujours en mouvement, toujours promené dans un carrosse, c'est l'écureuil qui se désennuie en roulant sa cage⁵⁰.

Ancrée dans le réel, l'inquiétude fleurit aussi dans les productions de l'imaginaire. Dans le très vaste champ littéraire du XVIII^e siècle, elle se perpétue d'œuvre en œuvre : le thème de l'inquiétude s'impose comme une composante indispensable d'un genre qui retrouve un nouvel essor au siècle de Voltaire, celui du roman sentimental. Ce thème de l'inquiétude, on le rencontre dans les confidences de Juliette Catesby, l'héroïne célèbre

⁴⁷ Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, le 1^{er} décembre 1765, T. 2, p. 194.

⁴⁸ Voltaire, *Correspondance*, T. 90-92, p. 116, le 17 juillet 1775.

⁴⁹ « Mais, toi-même, ma chère Hortense, combien tu me donnes de crainte et de sollicitude! Je ne me figure que trop dans quel état tu es. Je suis si inquiète que j'envoie mon chambellan, M. de Turpin, près de toi pour qu'il me donne plus sûrement des nouvelles de ta santé. Je m'empresserais de partir moi-même pour peu que ma présence et mes soins te fussent utiles. Je sens vivement ta douleur » (*Correspondance, 1782-1814*, le 16 juin 1813, Paris, Payot et Rivages, 1996, p. 350).

⁵⁰ *De l'Homme*, p. 203.

de Mme Riccoboni. On le rencontre dans les méditations de Cleveland, le philosophe anglais de Prévost. On le rencontre dans les révélations de Marianne, l'héroïne marivaudienne.

L'ouvrage de Jean Deprun *La philosophie de l'inquiétude en France au XVIII^e siècle* témoigne effectivement de l'ampleur de ce sentiment au Siècle des Lumières. Douze chapitres accompagnés de nombreuses notes bibliographiques structurent cette étude qui s'intéresse à l'examen de l'inquiétude à partir des théories, implicites ou explicites, de l'époque telles que celles de Malebranche, de Locke, de Leibniz et de Condillac. L'auteur mène son enquête en suivant deux plans successifs. Alors que des chapitres se concentrent sur les représentations de l'inquiétude dans les grands secteurs de la vie culturelle :

- Musique (Chapitre II : Analyses musicales);
- Art des jardins (Chapitre III : L'inquiétude et la métaphysique des jardins);
- Architecture (Chapitre IV : L' « architecture parlante » et l'inquiétude);
- Médecine (Chapitre VI : Médecins au chevet de l'inquiétude);
- Littérature (Chapitre XI : Aspects de l'expression littéraire);
- Religion (Chapitre X : Les mystiques contre l'inquiétude).

D'autres chapitres, d'orientation plutôt philosophique, analysent l'évolution du concept de l'inquiétude chez quelques grands philosophes. Le chapitre V, par exemple, étudie la poétique de l'inquiétude chez Crousaz, d'Aguesseau, Helvétius et Diderot.

S'intéressant plutôt à l'histoire des idées, Deprun n'accorde aucune importance sémantique ou étymologique au terme « Inquiétude ». Aucune définition du mot n'a été donnée et aucun aperçu étymologique n'a été fait. Deprun s'intéresse, dès le début, à étudier les différents aspects de l'inquiétude par rapport à des théories et des contextes bien définis. Son premier objectif est de déterminer une poétique de l'inquiétude que ce soit chez les philosophes ou au sein des éléments de la vie extérieure. C'est un travail

théorique, thématique et relationnel qui est basé sur l'examen d'une série de relations entre l'inquiétude et les autres éléments extérieurs et concrets, mentionnés ci-dessus. Les conclusions de Deprun dépendent donc de la nature de la relation entre l'inquiétude et l'élément extérieur. C'est le rapport inquiétude / musique qui fait l'objet des deux premiers chapitres. Alors que le chapitre II est une mise en pratique où l'auteur fait l'analyse du thème à partir de quelques extraits musicaux, comme ceux de Lulli, de Destouches, de Campra et de Rameau, le chapitre premier est purement théorique. S'inspirant de la conception ramiste de l'inquiétude (celle de Rameau), Deprun y étudie la philosophie de l'inquiétude dans la théorie de la musique d'opéra. Il constate que l'inquiétude est la mère de la musique dans la mesure où les mouvements de l'âme inquiète et agitée affectent, sûrement, ceux de la musique. Deprun démontre que l'inquiétude joue un rôle central dans l'élévation de la voix, la variation du timbre et la transformation de la parole en chant.

Dans les chapitres III et IV, Deprun passe aux arts de l'espace où il est question de l'inquiétude et de la métaphysique des jardins. Il analyse, en se basant sur les théories des jardins comme celles de Lezay-Marnésia et de Jean-Marie Morel, le rapport entre l'architecture des jardins et la santé de l'âme. Il constate, par exemple, que la symétrie du jardin français ennuie, tandis que les détours arbitraires et les formes zigzags causent l'inquiétude.

Avant d'entreprendre notre analyse sémantique du mot "inquiétude", il convient sans doute de passer en revue les diverses acceptions qu'on a pu donner au terme.

Tableau 2 : Les définitions du mot "inquiétude" dans les dictionnaires

Dictionnaire	Définition
<p><i>Dictionnaire de la langue française</i> (Le Littré), Paris, Librairie Hachette et Cie, 1885.</p>	<ol style="list-style-type: none"> 1) Manque de repos, agitation. <i>Au plur.</i> Inquiétudes, douleurs vagues, surtout aux jambes, qui donnent de l'agitation, de l'impatience. 2) Agitation d'esprit, impatience causée par quelque passion. 3) Inconstance d'humeur qui fait qu'on ne demeure pas content de ce qu'on est ou de ce qu'on a. L'inquiétude naturelle à l'homme. 4) Agitation pénible et douloureuse qui cause une crainte quelconque.
<p><i>Trésor de la langue française : Dictionnaire de la langue du XIXe siècle et du XXe siècle (1789-1960)</i>, Paris, édition du centre national de la recherche scientifique, 1980.</p>	<p>A. – <i>Littér.</i> État de ce, celui ou celle qui bouge, qui est en mouvement.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. [Le compl. de nom désigne une chose] Mobilité. 2. [Le compl. désigne le corps d'une pers., une partie du corps] Agitation, tiraillement, tremblement. 3. <i>Au plur.</i> Petites douleurs qui donnent de l'agitation, de l'impatience, et qui se font sentir ordinairement dans les jambes. <p>B. État de préoccupation, de trouble ou de tourment qui empêche le repos, la sérénité.</p>
<p><i>Le Robert : Dictionnaire historique de la langue française</i>, Paris, Dictionnaire Le Robert, 1992.</p>	<p>Un emprunt (1447) au dérivé bas latin inquietudo « agitation » et spécialement « vexation », « ennui », « absence de repos moral, anxiété » dans le vocabulaire chrétien. <i>Inquiétude</i>, avec l'idée de « mouvement », d'« instabilité », signifie d'abord « manque de repos » (sens sorti d'usage), puis « état d'agitation d'un esprit insatisfait » (1530). Il est ensuite employé dans le domaine moral (1580), désignant un état pénible provoqué par l'attente, la crainte de qqch., sens aujourd'hui courant. À la fin du XVIe s., il s'emploie spécialement, avec la première valeur, pour désigner une agitation du corps (av. 1590), d'où <i>des inquiétudes</i> (av. 1685) « petites douleurs des membres qui provoquent une espèce d'impatience » ; ces</p>

Dictionnaire	Définition
	sens ont disparu, mais la locution figurée <i>avoir des inquiétudes dans les jambes</i> (1878) « avoir envie de donner des coups à qqn » s'est employée fin XIXe-début XXe siècle. Dans l'emploi philosophique et moral, le mot, lié à l'idée d' « instabilité » conserve jusqu'au XIXe s. un sens péjoratif ; la valeur favorable vient du fait que l'idée de « crainte » domine aujourd'hui.
<i>Le Robert méthodique</i> , Paris, Dictionnaire Le Robert, 1982.	1) État pénible déterminé par l'attente d'un événement, d'une souffrance que l'on craint, par l'incertitude où l'on est. 2) <i>Littér.</i> Insatisfaction de l'esprit tourmenté. L'inquiétude métaphysique.
<i>Le grand Larousse de la langue française</i> , Paris, Librairie Larousse, 1971.	1) Class. État d'agitation de celui qui ne peut se tenir en repos. 2) Vx et fam. (au pluriel) Ce qui procure de l'agitation, petites douleurs qui causent comme de l'impatience. 3) Fig. État d'agitation d'une personne instable, changeante. 4) Spécialem. Action de se procurer de ce qui est au-delà de nos connaissances : Inquiétude religieuse, métaphysique. 5) Trouble causé par la crainte, l'appréhension, l'incertitude.
<i>Le dictionnaire universel d'Antoine Furetière</i> , Paris, Dictionnaire Le Robert, 1978.	Chagrin, ennui, trouble et affliction d'esprit.
<i>Larousse : dictionnaire du français classique : le XVIIe siècle</i> , Paris, Larousse, 1992 (édition originale, 1988).	Agitation, besoin d'agitation. Au XVIIe s., on trouve surtout le sens actuel de « souci, tourment ».
<i>Le dictionnaire de l'Académie française</i> , Genève, Slatkine Reprints, 1978.	1) État de ce qui est inquiet, qui n'a pas le repos moral. [...] Il signifie quelquefois Inconstance d'humeur, amour du changement qui fait que l'on est toujours mécontent de l'état où l'on se trouve. L'inquiétude naturelle à l'homme. Il signifiait autrefois Manque de tranquillité, de repos physique. Il désigne quelquefois, en termes de Médecine, un État de trouble, soit sentimental, soit intellectuel, fréquent dans la pathologie des obsédés. Au pluriel, <i>Avoir des inquiétudes dans les jambes</i> , Éprouver de l'agitation, de l'impatience dans les jambes.

« Agitation », « inconstance », « instabilité », « état de celui ou celle qui bouge, qui est en mouvement », « trouble » : telles sont les expressions qui reviennent souvent dans les dictionnaires pour définir « l'inquiétude », des expressions qui suggèrent toutes l'idée du mouvement, de l'agitation, du manque de repos. De cette définition motrice de l'inquiétude naissent deux grandes définitions. Il existe, d'une part, une agitation du corps, notamment des jambes : d'où l'apparition du mot *inquiétudes* (au pluriel) qui désigne les petites douleurs des jambes. Et il existe, d'autre part, une agitation de l'esprit, plus pénible, qui enlève à l'esprit son repos et sa sérénité. Il s'agit, dans ce cas, de l'inquiétude (au singulier) qui relève plutôt du moral. Le degré de gravité de l'inquiétude dépend de la nature de ses causes que les dictionnaires ne manquent pas de nommer : quelque passion (*Le Littré*); l'attente, la crainte de quelque chose (*Le Robert*); l'attente d'un événement, d'une souffrance que l'on craint, par l'incertitude où l'on est (*Le Robert méthodique*); la crainte, l'appréhension, l'incertitude (*Le grand Larousse de la langue française*). Si l'inquiétude est à l'origine du « mécontentement de ce qu'on est ou de ce qu'on a » (*Le Littré, Le dictionnaire de l'Académie française*), elle s'aggrave et devient d'ordre métaphysique, voire religieux. Il est clair que les dictionnaires procèdent à une catégorisation du thème de l'inquiétude en distinguant trois types : l'inquiétude physique (avoir des inquiétudes dans les jambes), morale (agitation d'esprit) et métaphysique (mécontentement de l'état où l'on se trouve, insatisfaction de l'esprit tourmenté). Sur le plan moral, l'inquiétude a des synonymes; elle signifie « vexation, ennui, absence de repos moral, anxiété » (*Le Robert*). De plus, le *dictionnaire universel d'Antoine Furetière* la rattache brièvement à quatre concepts : « chagrin, ennui, trouble et affliction d'esprit ». Le thème de l'ennui est, par conséquent, loin d'être absent du domaine de l'inquiétude.

Bien au contraire, leur parenté est incontestable et certains dictionnaires les considèrent même comme synonymes. Ainsi les dictionnaires nous replongent-ils dans l'ambiguïté initiale, celle qui consiste à confondre *ennui* et *inquiétude*.

II. La mélancolie

« Touchante mélancolie d'un cœur amoureux! »⁵¹ La mélancolie apparaît surtout comme la maladie des amoureux. Elle est, en fait, un des symptômes de l'amour. Dans la littérature du XVIIIe siècle, l'amoureux est souvent mélancolique. La mélancolie, dans ce cas, est caractéristique du mouvement qui traverse la deuxième moitié du siècle, le mouvement qui fait l'essor du cœur, celui de la sensibilité⁵². Tous les précurseurs de la sensibilité ont traité de pair amour et mélancolie. Les romanciers font la peinture de la mélancolie des amants. L'amour fait naître la mélancolie. Il s'agit d'une sorte de souffrance agréable, d'« une heureuse langueur », pour reprendre le terme de Baculard D'Arnaud, dans laquelle s'abandonnent les amoureux sensibles. Dans *Les Épreuves du sentiment* de Baculard D'Arnaud, le héros ressent les délices du « véritable amour » à travers les charmes de la mélancolie :

Les leçons du ministre n'avoient pas empêché Fanny d'avoir un cœur, et elle le sentit à la vue du jeune lord. Il était revenu plusieurs fois chez le fermier, et chaque fois il trouvait de nouveaux charmes à Fanny; il devenait rêveur; tout l'art de la plaisanterie de Thoward ne pouvait le tirer de cet état; cette mélancolie, qui naît de la tendresse, est peut-être la première des voluptés : c'est le caractère du véritable amour⁵³.

⁵¹ Baculard D'Arnaud, *Les Épreuves du Sentiment*, Paris, le Jay, 1773, p. 212.

⁵² Mme de Genlis établit bien le parallèle entre 'mélancolie' et sensibilité' : « [...] cette enfant a un excès de sensibilité et une disposition à la mélancolie, qui, par la suite, si l'on n'y prend garde, pourraient faire son malheur » (*Adèle et Théodore*, Paris, M. Lambert, 1782, p. 459).

⁵³ Baculard D'Arnaud, *Les Épreuves du Sentiment*, Paris, le Jay, 1773, p. 9.

Dans *Nouvelles Lettres Anglaises* de Prévost, lorsque l'héroïne sombre « dans une profonde mélancolie »⁵⁴, on soupçonne qu'elle est amoureuse. Dans les romans de Mme Riccoboni, les premiers symptômes de l'amour s'identifient toujours à la mélancolie. Dans *L'Histoire de Miss Jenny*, dès qu'il commence à ressentir de l'amour pour Lady Sara, Édouard tombe dans une mélancolie qui inquiète son ami Milord Revell. Les larmes qu'inspire un cœur dévoré d'une passion se nourrissent souvent de la tristesse de la mélancolie. Sans mélancolie, il n'existe pas, en fait, de véritable passion. La mélancolie fait la force de l'amour. Plus la mélancolie est profonde, plus l'amour est profond. Ainsi, elle acquiert une connotation positive, étant liée à la volupté de la sensibilité. Dans leur éloge du sentimentalisme, les écrivains font l'éloge de la mélancolie. Pour eux, elle n'est pas toujours lieu de noirceur et de ténèbres, comme l'est l'ennui d'ailleurs, mais elle est susceptible d'inspirer le plus délicieux des sentiments et de faire répandre le charme, la beauté et la douceur autour du mélancolique. Les écrivains font souvent la peinture d'une mélancolie « douce », « charmante », « touchante », « tendre », « voluptueuse »⁵⁵ voire « auguste »⁵⁶. Mirabeau⁵⁷, par exemple, n'accorde à la mélancolie aucun aspect négatif; il la personnifie en lui attribuant les caractéristiques de sa bien-aimée :

Non, non, ma Sophie-Gabriel, je ne puis le croire; car si elle respire partout, cette mélancolie qui alimente les âmes sensibles, elle ne contient aucun de ces traits terribles qui décèlent le désespoir impuissant : elle est douce et touchante comme toi... hélas!

⁵⁴ Prévost, *Nouvelles Lettres Anglaises*, Amsterdam, Paris, 1784 p. 374.

⁵⁵ « Nous regardions tous deux la lune aux mêmes heures, et je faisais ainsi à ma fenêtre, avec une mélancolie voluptueuse, des méditations, dans lesquelles je savais que ma maîtresse était plongée de son côté » (Lesuire R.-M., *L'aventurier français*, Londres, Paris, Quillau, 1782, p. 189).

⁵⁶ Mercier, *L'An Deux Mille Quatre Cent Q*, Londres, S.N., 1774, p. 180.

⁵⁷ *Lettres Écrites du Donjon*, Paris, Garnery, (Strasbourg, Treuttel et Londres, de Boffe), 1792, p. 280.

La mélancolie alimente le discours amoureux. Elle est un moyen de communication qui accélère le rapprochement entre les amoureux. Elle sert à attiser les feux de l'amour naissant. Dans *Les Malheurs de l'inconstance* de Dorat, le libertin trouve dans la mélancolie de sa prochaine victime un signe de beauté⁵⁸ et « un trait de lumières », ce qui l'incite à la séduction :

[...] elle exerçait sur moi, et sentit elle-même quelques étincelles du feu qu'elle avait allumé. Elle ne me regardait plus: mais ses yeux, quoique baissés, me laissaient encore deviner leur expression. Il se répandit sur tous ses traits une mélancolie qui en relevait la beauté. Ce n'était point ce sérieux austère qui effarouche le sentiment, et qui décèle la sécheresse de l'âme; c'était cette douce tristesse qui ne va jamais sans quelques dispositions à l'amour »⁵⁹.

Cependant, plus que toute autre forme littéraire, c'est la poésie qui chante la mélancolie. Dans *Les Jardins*, Delille fait de la mélancolie une tendre compagne qu'il appelle tendrement : « viens, je me livre à toi, tendre mélancolie; viens »⁶⁰. Dans *Les Poésies Érotiques*, Parny décrit aussi le sentiment délicieux d'une « douce mélancolie ». Chénier reconnaît également les plaisirs que procure la mélancolie. Ses *Élégies* renferment un véritable chant d'une paisible mélancolie :

Douce mélancolie! Aimable mensongère,
des antres, des forêts déesse tutélaire,
qui vient d'une insensible et charmante langueur
saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur;
quand, sorti vers le soir des grottes reculées,
il s'égaré à pas lents au penchant des vallées,

⁵⁸ Cette idée de la mélancolie en tant que trait de beauté est présente aussi chez Rétif de La Bretonne : « [...] Je suis venu dans le coche avec cette incomparable prude; car elle l'est cent fois plus que jamais, et je crois plus jolie encore que prude: elle a un air de mélancolie douce qui cadre on ne peut mieux avec sa figure, et va au cœur » (Restif de la Bretonne, *Le paysan perversi*, Amsterdam, 1776, p. 22). On la retrouve aussi chez Florian : « C'est là que je vis cette Nisida; c'est là que je perdis le repos et le bonheur de ma vie. J'osai regarder ce visage céleste, cette taille charmante, ces yeux si tendres, dont l'éclat était tempéré par une légère empreinte de mélancolie; je sentis sur-le-champ le poison couler dans mes veines » (Florian, *Galatée*, Paris, A.A. Renouard, 1820, p. 67).

⁵⁹ Dorat, *Les Malheurs de L'inconstance*, Paris, Desjonquères, édition de Alain Clerval, 1983, p. 46.

⁶⁰ Delille, *Les Jardins*, p. 43.

et voit des derniers feux le ciel se colorer,
et sur les monts lointains un beau jour expirer⁶¹.

Si la fiction et la poésie du dix-huitième siècle décrivent la beauté enchantée de la mélancolie, qu'en disent les dictionnaires ? Afin de pouvoir situer la mélancolie sur l'axe sémantique des maladies de l'âme, il convient de résumer les différentes acceptions qu'on a pu donner au terme :

Tableau 3 : Les définitions du mot "mélancolie" dans les dictionnaires

Dictionnaire	Définition
<i>Dictionnaire de la langue française (Le Littré)</i> , Paris, Librairie Hachette et Cie, 1885.	<ol style="list-style-type: none"> 1) Terme d'ancienne médecine. Bile noire, humeur hypothétique, un des quatre éléments qui, suivant les anciens, constituaient le corps humain, et dont ils avaient placé le siège dans la rate. On regardait la mélancolie comme capable de produire les affections, les maladies hypocondriaques. 2) Dans la mélancolie actuelle, nom d'une lésion des facultés intellectuelles caractérisée par un délire roulant exclusivement sur une série d'idées tristes ; c'est la variété de la monomanie qu'Esquirol a nommé lypémanie. La mélancolie s'observe aussi chez les animaux dont on change brusquement les habitudes, chez ceux qu'on prive des sujets de leur affection. 3) Disposition triste provenant d'une cause physique ou morale, dite aussi vulgairement vapeurs du cerveau. 4) Tristesse déjà adoucie qui succède à une perte cruelle. Tristesse vague qui n'est pas sans douceur, à laquelle certains esprits et surtout les jeunes gens sont assez sujets, et qui n'a pas été sans action sur la poésie moderne de l'Europe.
<i>Trésor de la langue française : Dictionnaire de la langue du XIXe siècle</i>	<p>A. – <i>PATHOLOGIE</i></p> <ol style="list-style-type: none"> 1) <i>MÉD. ANC.</i> Une des quatre humeurs qui,

⁶¹ Chénier, *Élégies*, in *Œuvres Complètes*, édition de Gérard Walter, Paris, Gallimard, 1958, p. 57.

Dictionnaire	Définition
<p><i>et du XXe siècle (1789-1960)</i>, Paris, éditions du centre national de la recherche scientifique, 1980.</p>	<p>selon la théorie ancienne des tempéraments, était supposée avoir son siège dans la rate et prédisposer à la tristesse, à l'hypocondrie [...] état causé par cette humeur.</p> <p>2) <i>PSYCHOPATHL.</i> État morbide caractérisé par un abattement physique et moral complet, une profonde tristesse, un pessimisme généralisé, accompagné d'idées délirantes d'autoaccusation et de suicide.</p> <p>B. 1) État affectif plus ou moins durable de profonde tristesse, accompagné d'un assombrissement de l'humeur et d'un certain dégoût de soi-même et de l'existence.</p> <p>2) <i>En partic., littér.</i> Sentiment d'une tristesse vague et douce, dans laquelle on se complaît, et qui favorise la rêverie désenchantée et la méditation (thème poétique et littéraire cher au préromantiques et aux romantiques). <i>Synon. chagrin, ennui, langueur, nostalgie, spleen (littér.)</i></p>
<p><i>Le Robert : Dictionnaire historique de la langue française</i>, Paris, Dictionnaire Le Robert, 1992.</p>	<p>Un emprunt (v. 1176) au latin <i>melancholia</i> transcription du grec <i>melankholia</i> « bile, humeur noire » dont le premier élément représente melas « sombre, noir » adjectif souvent employé dans la formation de termes techniques et poétiques (mélano) ainsi que dans les noms propres Mélanie et Mélanésie, proprement « région insulaire des Noirs » [...]. Le second élément, <i>-kholia</i> est tiré de kholé « bile », dit également pour la vésicule biliaire, l'encre de la seiche, un poison (de plantes ou de serpents) et quelquefois pris au sens de « courroux » dans la langue poétique. Cette forme existe à côté de kholos, pris rarement au sens de « bile », mais surtout employé au sens figuré « amertume, colère, ressentiment.</p> <p>*En français, pour mélancolie (anciennement aussi <i>mélancholie</i> et <i>mérancolie</i>), le sens psychologique a précédé le sens médical (1256) parce que le mot était entré dans le vocabulaire littéraire courtois, recouvrant un</p>

Dictionnaire	Définition
	registre d'états et de sentiments allant de la tristesse profonde à l'inquiétude, et même à la folie et au délire.
<i>Le Robert méthodique</i> , Paris, Dictionnaire LE Robert, 1982.	1) <i>Littér.</i> État de tristesse accompagnée de rêverie. 2) <i>Littér.</i> Caractère de ce qui inspire un tel état. Tristesse. Mélancolie d'un paysage.
<i>Le dictionnaire universel d'Antoine Furetière</i> , Paris, Dictionnaire Le Robert, 1978.	1) C'est une des quatre humeurs qui sont dans le corps, la plus pesante et la plus incommode. La mélancolie cause la tristesse, le chagrin. La mélancolie noire cause quelquefois la folie. 2) En termes de Médecine, est aussi une maladie qui cause une rêverie sans fièvre, accompagnée d'une frayeur et tristesse sans occasion apparente, qui provient d'une humeur ou vapeur mélancolique, laquelle occupe le cerveau, et altère sa température. Cette maladie fait dire ou faire des choses déraisonnables, jusqu'à faire des hurlements à ceux qui en sont atteints et cette espèce s'appelle <i>lycantropie</i> [...]. 3) La mélancolie signifie aussi la tristesse même, le chagrin qui vient par quelques fâcheux accident. Ce revers de fortune l'a plongé dans une grande mélancolie. Il ne veut voir personne, tant la mélancolie est grande. 4) La mélancolie signifie aussi une rêverie agréable, un plaisir qu'on trouve dans la solitude, pour méditer, pour songer à ses affaires, à ses plaisirs ou à ses déplaisirs. Les poètes, les amants entretiennent leur mélancolie dans la solitude.
<i>Larousse : dictionnaire du français classique : le XVIIe siècle</i> , Paris, Larousse, 1992 (édition originale, 1988).	Une des quatre « humeurs » du corps humain, selon l'ancienne médecine, et qui avait son siège dans la rate. * accès de folie. * Humeur sombre, farouche ; neurasthénie. Le XVIIe s. connaissait aussi le sens actuel de « tristesse vague et douce ».

Dictionnaire	Définition
<i>Le dictionnaire de l'Académie française</i> , Genève, Slatkine Reprints, 1978.	Terme de médecine. Bile noire et disposition triste que l'ancienne médecine attribuait à un excès de bile noire. Il se dit aujourd'hui d'une variété de maladie mentale. <i>Accès de mélancolie. Atteint de mélancolie.</i> Il désigne dans le langage courant une certaine disposition de l'âme à la tristesse.

De ce tableau surgissent les deux grandes acceptions de la mélancolie : le sens médical et le sens moral. Tous les dictionnaires présentent, d'abord, la mélancolie comme un terme médical, un terme d'ancienne médecine. Elle est, dans ce contexte, définie comme une des quatre humeurs du corps humain qui est placée dans la rate. L'excès de la bile noire déclenche l'état morbide de la victime et la plonge dans la tristesse et l'hypochondrie. Le médical fait donc naître le moral. Les dictionnaires insistent, ensuite, sur la portée morale de la mélancolie actuelle. D'où la présence d'une série de définitions qui se ressemblent :

- un délire roulant exclusivement sur une série d'idées tristes (*Le Littré*) ;
- état morbide caractérisé par un abattement physique et moral complet, une profonde tristesse, un pessimisme généralisé, etc. (*Le Trésor de la langue française*) ;
- un registre d'état et de sentiments allant de la tristesse profonde à l'inquiétude, et même à la folie et au délire (*Le Robert*) ;
- État de tristesse accompagnée de rêverie (*Le Robert méthodique*) ;
- La mélancolie signifie [...] la tristesse même (*Le dictionnaire universel d'Antoine Furetière*) ;
- [...] une disposition de l'âme à la tristesse (*Le dictionnaire de l'Académie française*).

« Idées tristes », « une profonde tristesse », « État de tristesse accompagnée de rêverie », « la tristesse même », « une disposition de l'âme à la tristesse », « une tristesse sans occasion apparente » : tels sont les mots que les dictionnaires utilisent le plus souvent pour définir la mélancolie. La mélancolie n'est nulle autre que la tristesse. Elle se définit tantôt comme une profonde tristesse qui aboutit au dégoût de soi-même et de l'existence et tantôt comme une tristesse vague et douce qui favorise la rêverie et la méditation. On

retrouve ici la vision positive de la mélancolie analysée ci-dessus, une vision qui se concrétise notamment dans le dictionnaire universel d'Antoine Furetière qui définit, en quatrième lieu, la mélancolie comme « une rêverie agréable, un plaisir qu'on trouve dans la solitude, pour méditer, pour songer à ses affaires, à ses plaisirs ou à ses déplaisirs ». La mélancolie apparaît, dans ce contexte, comme la compagne des amants et des poètes.

Médical ou moral, humeur ou tristesse : le thème de la mélancolie semble être clair et sans ambiguïtés ; or la confusion subsiste lorsque certains dictionnaires associent la mélancolie à d'autres maladies de l'âme telles que « les vapeurs du cerveau » (Le *Littré*), « l'ennui » (Le *Trésor de la langue française*), « l'inquiétude » (Le *Robert*) et « la folie » (Le *Robert*, *Larousse*, Le *Littré*).

III. L'ennui

Si le XVIII^e siècle, comme nous l'avons démontré dans l'introduction, a bien connu l'ennui, comment l'a-t-il défini ? Les définitions de l'ennui varient, en effet, sous les plumes des encyclopédistes et théoriciens du siècle des Lumières. Dans *La Morale Universelle*, D'Holbach fait une analyse profonde du thème ; il le définit tantôt comme une « langueur, [une] stagnation mortelle que produit dans l'homme l'absence des sensations »⁶², tantôt comme un tourment, et plus particulièrement « le plus cruel des tourments »⁶³. La définition de l'ennui en tant qu'absence des sensations réapparaît sous la plume de D'Holbach qui s'en sert de nouveau pour définir encore une fois l'ennui non seulement comme un sentiment de fatigue, « la fatigue de nos sens remués par des

⁶² D'Holbach, *La Morale Universelle*, Amsterdam, M.M. Rey, 1776, p. 226.

⁶³ *La Morale Universelle*, p. 210.

sensations uniformes »⁶⁴, mais aussi comme un sentiment de désœuvrement⁶⁵. Stagnation, fatigue, tourment, désœuvrement, absence des sensations : des termes variés qui désignent tous la même maladie : celle de l'ennui que D'Holbach lui-même qualifie, dans *Système de la Nature*, d'une maladie de l'âme, « le malaise des âmes engourdies »⁶⁶. On retrouve, d'ailleurs, cette définition de l'ennui en tant que maladie de l'âme chez plusieurs écrivains. Helvétius, par exemple, fait de l'ennui une maladie de l'âme dont le principe est l'absence de sensations assez vives pour nous occuper⁶⁷. Delisle de Sales partage cette opinion ; d'après lui, l'ennui est avant tout une maladie qui s'empare de l'âme⁶⁸. Selon Paradis de Raymondis, l'ennui s'empare plutôt de l'esprit. Dans *Traité élémentaire de morale et de bonheur*, il définit l'ennui comme une maladie de l'esprit. Dans sa définition, il fait une analogie très intéressante qui consiste à comparer l'ennui à la fièvre :

L'ennui est cette langueur qui s'empare de nous, dès que l'esprit et le corps cessent à la fois d'être émus. C'est une maladie de l'esprit comme la fièvre est une maladie du sang ; l'une se manifeste par la langueur et l'autre par l'agitation ; mais elles minent également le corps et détruisent tout l'agrément de la vie⁶⁹.

Quant à l'abbé Raynal, il considère l'ennui comme un malaise plus général qui s'attaque à tout, y inclus soi-même ; c'est, dit-il, une « lassitude de tout et de soi-même »⁷⁰. Par ailleurs, nous avons constaté que D'Holbach définit l'ennui comme une absence de sensations ; Jaucourt le définit plutôt comme une privation de plaisir qui est à l'origine du

⁶⁴ *La Morale Universelle*, p. 15.

⁶⁵ *La Morale Universelle*, p. 137.

⁶⁶ D'Holbach, *Système de la Nature*, p. 447.

⁶⁷ *De L'Homme*, p. 213.

⁶⁸ « un sentiment vague d'ennui s'emparerait de son âme » (Delisle de Sales, *De la Philosophie de la Nature*, Amsterdam, Arkstee et Merkus, 1770 p. 16).

⁶⁹ Paradis de Raymondis, *Traité élémentaire de morale et de bonheur* (1784), I, p. 57, cité dans Robert Mauzi, *Maintenant sur ma route*, « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », p. 52.

⁷⁰ L'abbé Raynal, *Histoire Philosophique et Politique*, Tome 6, p. 14.

malaise et du dégoût qui sont difficiles à vivre. En basant son analyse sur celle de Du Bos, il rédige un long article sur l'ennui dont il reconnaît l'ambiguïté dès le début :

Espèce de déplaisir qu'on ne saurait définir : ce n'est ni chagrin, ni tristesse ; c'est une privation de tout plaisir, causée par je ne sais quoi dans nos organes ou dans les objets du dehors, qui au lieu d'occuper notre âme, produit un malaise ou dégoût, auquel on ne peut s'accoutumer⁷¹.

Une stagnation, un tourment, un sentiment de fatigue, de lassitude, une privation de plaisir, une absence de sensations, une maladie de l'âme ou de l'esprit, un dégoût de tout et de soi : telles sont les définitions que le XVIIIe siècle attribue à l'ennui.

Pour pouvoir le distinguer des deux autres maladies de l'âme, l'inquiétude et la mélancolie, il importe de résumer les différentes définitions de l'ennui données par les dictionnaires.

Tableau 4 : Les définitions du mot "ennui" dans les dictionnaires

Dictionnaire	Définition
<i>Dictionnaire de la langue française (Le Littré)</i> , Paris, Librairie Hachette et Cie, 1885.	1) Tourment de l'âme causé par la mort de personnes aimées, par leurs absences, par la perte d'espérances, par des malheurs quelconques. 2) Sorte de vide qui se fait sentir à l'âme privée d'action ou d'intérêt aux choses. [...] Dégoût de tout. Tomber dans un ennui profond. L'ennui de la vie. Mélancolie vague. L'ennui de René. [...] REM. Dans le style relevé, ennui est un mot d'une grande force et qui s'applique à toutes sortes de souffrances de l'âme : les ennuis du trône ; des ennuis cuisants. Dans le langage ordinaire, il perd beaucoup de sa force et se borne à désigner ce qui fait paraître le temps long.

⁷¹ *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts, et des métiers*. Article « Ennui » de M. le chevalier de Jaucourt.

Dictionnaire	Définition
<i>Dictionnaire Quillet de la langue française</i> , Paris, Librairie Aristide Quillet, 1975.	Vide intérieur que l'esprit ressent en présence de ce qui ne l'intéresse pas ou de ce dont il est las.
<i>Dictionnaire général de la langue française</i> (Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter)	1) <i>Vieilli</i> . Peine que l'on ressent vivement. Par ext. Contrariété. 2) Malaise que ressent l'âme quand elle n'a rien qui l'intéresse, qui l'occupe.
<i>Trésor de la langue française : Dictionnaire de la langue du XIXe siècle et du XXe siècle (1789-1960)</i> , Paris, éditions du centre national de la recherche scientifique, 1980.	A. – <i>Vieilli ou régional</i> . Abattement causé par une grave peine, une profonde douleur. B. – <i>Moderne</i> 1) Sentiment de lassitude coïncidant avec une impression [...] de vide, l'inutilité qui ronge l'âme sans cause précise ou qui est inspiré par des considérations de caractère métaphysique ou moral. Dans ce sens, le mot est souvent associé à abattement, langueur, mélancolie, tristesse. 2) Sentiment de fatigue, de découragement provoqué par l'inaction, ou le manque total d'intérêt de quelqu'un ou de quelque chose. Dans ce sens, le mot apparaît souvent en assoc. Avec dégoût, désœuvrement, fatigue, oisiveté. 3) Sentiment de désagrément, de contrariété, voire d'inquiétude, motivé par une cause extérieure passagère plus ou moins grave.
<i>Le Robert : Dictionnaire historique de la langue française</i> , Paris, Dictionnaire Le Robert, 1992.	1) (<i>langue class.</i>) « Tourment de l'âme causé par la mort de personnes aimées, par leur absence, par la perte d'espérances, par des malheurs quelconques » (<i>Littre</i>). – affliction, chagrin, désespoir, désolation, douleur, peine, tourment. 2) (<i>Un, des ennuis</i>). Peine qu'on éprouve d'une contrariété ; cette contrariété. 3) Malaise, impression de vide, de lassitude causée par l'inaction (désœuvrement), par une occupation monotone ou dépourvue d'intérêt (fatigue, lassitude). 4) Mélancolie vague, lassitude morale qui fait qu'on ne prend d'intérêt, de plaisir à rien (abattement, accablement, hypocondrie, langueur, lassitude, [...])

Dictionnaire	Définition
<i>Le Robert méthodique</i> , Paris, Dictionnaire Le Robert, 1982.	spleen, tristesse, vide). 1) (Souvent <i>plur.</i>) Peine qu'on éprouve d'une contrariété ; cette contrariété. 2) (<i>Sing.</i>) * Impression de vide, de lassitude causée par le désœuvrement, par une occupation monotone ou sans intérêt. * <i>Littér.</i> Mélancolie vague, lassitude morale qui fait qu'on ne prend d'intérêt, de plaisir à rien. 3) <i>Littér.</i> Mélancolie vague, lassitude morale qui fait qu'on ne prend d'intérêt à rien.
<i>Le grand Larousse de la langue française</i> , Paris, Librairie Larousse, 1971.	1) <i>Class. et littér.</i> Violent désespoir, grand tourment moral. 2) Lassitude causée par l'inaction, la monotonie, l'absence d'intérêt pour toute chose. Malaise moral, mélancolie vague des romantiques. 3) Contrariété passagère. 4) <i>Fam.</i> Désagrément occasionné par un contretemps, par une difficulté.
<i>Le dictionnaire universel d'Antoine Furetière</i> , Paris, Dictionnaire Le Robert, 1978.	Chagrin, fâcherie que donne quelque discours, ou quelque accident déplaisant, ou trop long.
<i>Le dictionnaire de la langue française du XVIIe siècle</i> (E. Huguet), Paris, Librairie Didier, 1973.	Affliction, douleur, tristesse.
Larousse : dictionnaire du français classique : le XVIIe siècle, Paris, Larousse, 1992 (édition originale, 1988).	1) Chagrin, tourment, désespoir (auj. sens atténué « contrariété »). 2) « Lassitude, dégoût que cause la monotonie, le désœuvrement », était également usuel au XVIIe siècle.
<i>Le dictionnaire de l'Académie française</i> , Genève, Slatkine Reprints, 1978.	1) <i>Class.</i> Peine très vive, tourment de l'âme, désespoir. 2) Langueur, lassitude d'esprit causée par le désœuvrement ou par une occupation dépourvue d'intérêt. Par ext. Lassitude morale engendrée par le sentiment de la vanité des choses. L'ennui de vivre, le dégoût de la vie 3) Contrariété, souci.

Ce tableau récapitulatif fait ressortir deux grandes définitions de l'ennui. D'une part, l'ennui se définit comme un tourment ou un malaise de l'âme. Comme le corps, l'âme a ses maladies ; l'ennui est, en effet, une des maladies de l'âme. D'autre part, certains dictionnaires préfèrent utiliser le mot « esprit » et considèrent l'ennui comme « une maladie de l'esprit ». C'est non seulement le cas du *dictionnaire Quillet de la langue française* mais aussi du *dictionnaire de l'Académie française* (nous avons remarqué que les deux définitions, « l'ennui comme une maladie de l'âme », et « l'ennui comme une maladie d'esprit », apparaissent au XVIIIe siècle). De toute évidence, qu'il soit un malaise de l'âme ou de l'esprit, l'ennui est avant tout une maladie morale, ce que les dictionnaires ne cessent de répéter (lassitude morale, malaise moral, grand tourment moral). Or, alors que l'ennui est une maladie morale qui s'attaque à la partie intérieure et insaisissable⁷² de l'être, il a des causes extérieures. Le *Littré* en nomme quatre : la mort de personnes aimées, leur absence, la perte d'espérance, des malheurs quelconques. Plus que la perte des personnes aimées, c'est la perte de l'occupation de l'âme, la perte de tout ce qui peut l'intéresser qui est source première de l'ennui selon le *Dictionnaire général de la langue française*. Quant au *Trésor de la langue française*, il n'attribue à l'ennui aucune cause précise ; la cause en est justement ambiguë étant donné le caractère métaphysique de l'ennui.

« Grand tourment moral », l'ennui est aussi un sentiment. Le tableau ci-dessus nous le montre sous plusieurs visages. Il apparaît, en effet, non seulement comme un sentiment de vide (le *Littré*, le *Dictionnaire Quillet de la langue française*, le *Trésor de la*

⁷² Dans ce contexte, Flaubert définit l'ennui comme : « un insaisissable malaise qui change d'aspect comme les nuées, qui tourbillonne comme le vent » (*Madame Bovary : Mœurs de province*, Paris, Fasquelle éditeurs, 1857, partie I, chapitre 7, p. 43).

langue française, le *Robert*, le *Robert méthodique*) mais aussi comme un sentiment de fatigue, de lassitude (le *Trésor de la langue française*, le *Robert*, le *Robert méthodique*, le *Larousse*). De plus, alors que le *Trésor de la langue française* le définit aussi comme un sentiment de découragement et d'inutilité, le *Dictionnaire de la langue française du XVIe siècle* le considère comme un sentiment de tristesse. À cette liste de sentiments négatifs qui définissent l'ennui, viennent s'ajouter le sentiment de désespoir (le *Grand Larousse de la langue française*) et le sentiment de dégoût (le *Larousse : dictionnaire du français classique : le XVIIe siècle*).

Les analyses de ce premier chapitre révèlent que l'inquiétude apparaît comme naturelle à l'homme, inhérente à l'existence. Alors qu'au niveau métaphysique et spirituel, l'inquiétude a une connotation positive car elle engendre un questionnement positif sur la condition humaine ainsi que sur Dieu, elle rend, au niveau moral et social, plutôt une connotation négative dans la mesure où elle engendre le tourment dans la vie quotidienne. En d'autres termes, il s'agit, dans le premier cas, comme le font remarquer les philosophes cités à la page 48, d'un questionnement positif sur l'existence, qui peut toutefois engendrer trouble et absence de satisfaction quant à l'existence, voire anxiété, comme le soulignent les définitions des dictionnaires. Cependant, dans le deuxième cas, il s'agit tout simplement de dérangement de la vie causée par des facteurs externes qui peuvent entraîner des peurs bien précises. Les définitions des dictionnaires indiquent que dans sa dimension morale, l'ennui est lié à l'inquiétude sous forme de relation causale : elle serait la conséquence de l'ennui. L'ennui engendre une inquiétude générale qui se traduit par l'agitation, une agitation qui vise à échapper à l'ennui. Autrement dit, on cherche à fuir l'ennui par l'intermédiaire de l'agitation. Dans la dimension métaphysique

ou spirituelle de l'inquiétude, il y aurait plus de difficultés à la distinguer de l'ennui. On relève une certaine identité entre ennui et inquiétude : idée de trouble qui engendre une absence de satisfaction. Dans ce cas, les dictionnaires rejoignent les remarques des philosophes de la page 48 sans toutefois mentionner la connotation positive.

Le rapport entre inquiétude et ennui passerait, par conséquent, par l'idée de trouble et de questionnement. Alors que dans le cas de l'inquiétude, c'est un trouble et un questionnement à connotation positive, c'est plutôt un trouble et un questionnement à connotation négative qui s'associent à l'ennui en ce sens qu'ils conduisent au dégoût et au désespoir : l'ennui s'apparente, dans ce cas, au *tædium vitæ*. Pour mieux comprendre l'ennui, il faudrait aussi retourner au grec classique « acédie » (akédia) qui désigne tout d'abord le manque d'intérêt pour une chose et dont le sens, au travers du christianisme, a pris le sens d'abattement, de découragement, d'accablement, de lassitude face à tous les soucis de la vie ou face au vide. L'acédie finit par engendrer le *tædium vitæ*⁷³. C'est ce qui se rapproche le plus de l'ennui ; d'ailleurs l'usage moderne utilise « ennui » au lieu d'« acédie ». Nous pourrions ainsi décrire l'ennui comme une attitude spirituelle – ou une « attitude » de l'âme – qui tend au dégoût de la vie, en aboutissant ultimement à la mort de l'âme. Ainsi l'ennui prend-il à son origine une coloration de négligence, de laisser-aller au niveau moral et spirituel. Pour mieux cerner l'ennui, il est, en effet, nécessaire d'en avoir une conception dynamique. L'ennui n'est pas statique : c'est un mouvement ; pour reprendre la métaphore médicale, il est comme un cancer qui se développe et s'étend. Défini comme un dégoût de l'action, l'ennui, au premier degré de son

⁷³ Pour une analyse de l'acédie comme une forme d'ennui, voir le deuxième chapitre « L'ennui au travers des siècles ».

développement appellerait à l'instabilité et à l'agitation : il conduit à tout commencer et à ne rien achever ; puis, croissant et inspirant le dégoût pour la vie présente, il demanderait qu'on change de vie ; et lorsqu'il domine totalement la victime, il aboutit au désespoir. Dans tous les cas d'ennui, l'isolement semble être un facteur d'aggravation de la maladie. À ce niveau, l'une des sources de l'ennui pourrait être le sentiment de ne pas aimer et de ne pas être aimé.

Comme nous l'avons remarqué, il est plus facile de distinguer la mélancolie de l'ennui. La mélancolie apparaît surtout liée à l'amour ; elle a une connotation positive, alors qu'au contraire, comme nous venons de le voir, l'ennui a pour l'une de ses causes le fait de ne pas aimer –ou de ne plus être aimé. La mélancolie est une « joyeuse tristesse », une « douce tristesse » qui se marque même par une altération physique des traits du visage. La mélancolie véhiculée par la poésie est de même nature, bien qu'elle ne soit pas causée par l'amour mais par le contact avec la nature. Chénier lie bien la mélancolie à l'amour de la nature ; le lieu de cette mélancolie est le cœur ; son sentiment en est la langueur - et non la torpeur qui est fille de l'ennui. Ces descriptions positives de la mélancolie s'opposent donc à la connotation négative du terme véhiculé dans les dictionnaires, que ce soit au niveau médical ou psychologique. La seule définition proche ayant une connotation positive est la quatrième définition de Furetière, comme nous l'avons vu : la mélancolie est source de plaisir.

Pour mieux distinguer l'ennui de la mélancolie, faudrait-il donc envisager deux types de tristesse ? Peut-on dire que la mélancolie est une tristesse positive opposée à la tristesse négative qui serait la tristesse de l'ennui et qui pourrait conduire à l'abattement et au désespoir ? D'une part, une tristesse à connotation positive : ce serait la mélancolie.

D'autre part, une tristesse négative qui conduirait au dégoût et au désespoir : l'ennui. En adoptant une telle approche, on fait passer le rapport entre mélancolie et ennui par la tristesse. Ce qui correspondrait aux caractéristiques traditionnelles de l'acédie dont la tristesse négative est un élément constitutif. Nous devrions nous demander, par ailleurs, s'il peut y avoir passage de la mélancolie à l'ennui comme *tædium vitæ*. L'analyse de l'ennui chez l'amoureuse devrait pouvoir permettre de répondre à cette question.

Les définitions de l'ennui données par les dictionnaires révèlent toutes ce caractère négatif qui entre en jeu dans les distinctions faites entre inquiétude, mélancolie et ennui. L'ennui est une maladie. Qu'il soit un tourment ou un malaise de l'âme qui s'attaque à la partie intérieure de l'être, qu'il soit un sentiment de vide, de fatigue, de lassitude allant jusqu'au désespoir et jusqu'au sentiment de dégoût, il existe indéniablement un caractère métaphysique de l'ennui. L'ennui ne serait-il pas, par conséquent, l'exacerbation à la négative d'un questionnement sur l'existence qui tomberait dans le désespoir ? Selon cette tentative d'explication de l'ennui, l'âme (ou l'esprit – peu importe à ce niveau) apparaît ainsi comme une énergie qui, en s'extériorisant, peut engendrer diverses formes : d'une part des formes positives où on trouve l'inquiétude métaphysique et mélancolie, et d'autre part, des formes négatives à des degrés divers qui aboutissent à ce qu'on appelle l'ennui, dont le degré ultime serait le dégoût ou désespoir – le *tædium vitæ*.

Le domaine des maladies de l'âme est celui de l'illusion et du mensonge. Chénier l'a bien noté à propos de la mélancolie⁷⁴ lorsqu'il l'appelle « mensongère ». Comme toutes les maladies de l'âme, elle crée une illusion, car elle repose ultimement sur une

⁷⁴ Chénier, *Élégies*, p. 57.

interprétation de la réalité qui s'opère dans le cœur. Étant toujours conséquence d'une lecture subjective des faits, on ne peut pas dire qu'il y a une objectivité de l'ennui. C'est ce qui en fait la définition si délicate. Le chapitre suivant sur l'évolution de l'ennui au travers des siècles devrait servir à illustrer que l'ennui ne peut pas être considéré comme un bloc et qu'on en a toujours eu une conception aux limites mouvantes.

Chapitre III

L'Évolution de l'ennui au travers des siècles

L'existence de l'ennui comme maladie morale est [...] suffisamment prouvée par l'histoire et l'observation; sa fréquence est hors de doute. C'est surtout aux époques d'indifférence générale, de doute et d'individualisme, qu'il exerce ses ravages. (A. Brierre de Boismont, « De l'ennui, Tædium Vitæ », *Extrait des Annales médico-psychologiques*, Paris, Imprimerie de L. Martinet, 1850, p. 39).

Brierre de Boismont affirme que l'ennui est ancré dans l'histoire. Norbert Jonard est convaincu que l'ennui n'a pas d'âge et remonte à la nuit des temps¹. L'auteur des « Confidences d'un hypocondriaque »² définit l'ennui comme une vieille maladie qui est connue depuis longtemps. Autant d'affirmations qui prouvent que l'ennui n'est ni moderne ni méconnu. Il a, certes, marqué l'histoire, traversé les époques et contaminé des générations. Mais l'a-t-il toujours fait de la même façon? Autrement dit, l'ennui a-t-il gardé le même sens à travers les siècles? Ou a-t-il plutôt évolué en suivant la modernisation du temps et les changements des inquiétudes et préoccupations humaines? Dans le présent chapitre, nous survolons les siècles afin d'examiner l'évolution de l'ennui dans le temps, de l'antiquité jusqu'au XIXe siècle. L'analyse de l'ennui chez des légendes des siècles dont la vie ou l'écriture ont été imprégnées d'ennui telles que Sénèque pour l'antiquité, Du Bellay pour la Renaissance, Pascal pour le XVIIe siècle, Baudelaire et les romantiques pour le XIXe siècle nous permettra non seulement de

¹ Norbert Jonard, *L'Ennui dans la littérature européenne, des origines à l'aube du XXe siècle*, p. 7.

² Émile Montégut, « Les confidences d'un hypocondriaque » *Types littéraires et fantaisies esthétiques*, Paris, 1882.

dégager les différentes formes de l'ennui mais aussi de voir ce que chacun apporte de nouveau ou de traditionnel à une définition de l'ennui.

I. L'ennui chez Sénèque

« Le mal n'est pas dans les choses; il est dans l'âme »³, écrit Sénèque dans l'une de ses lettres adressées à Lucilius. Philosophe, dramaturge et homme d'état⁴, Sénèque mérite aussi le titre de médecin des âmes lorsqu'il réfléchit sur les problèmes et les anomalies de la vie intérieure ainsi que sur les moyens de parvenir au calme psychique et intérieur. Aussi bien dans sa correspondance avec Lucilius que dans ses traités moraux et philosophiques, ce « personnage historique [qui] fait partie, comme Cicéron, du personnel de la grande histoire »⁵ ne cesse d'exposer sa propre thérapie de l'âme, une thérapie qui vise avant tout à vaincre tout tremblement moral.

La notion du « *tædium vitæ* » n'est donc pas étrangère à Sénèque. Bien au contraire, elle se trouve au centre des ses préoccupations philosophiques. *Les Lettres à Lucilius*, par exemple, abondent en idées et réflexions sur les sentiments d'ennui, de vide et de dégoût de la vie. Ainsi la lecture de ce passage décèle-t-elle la présence d'un 'spleen antique'⁶ comparable à celui des Romantiques :

L'homme de cœur, le sage ne s'enfuit pas de la vie; il en sort. Surtout évitons jusqu'à cette passion qui s'est emparée de beaucoup : l'envie de mourir. C'est

³ Sénèque, *Entretiens. Lettres à Lucilius*. Édition Paul Veyne. Paris : Robert Laffont (Collection Bouquins), 1993, Livre II, lettre 17, 12, p. 642.

⁴ Pour un résumé de la carrière politique et littéraire de Sénèque, voir Pierre Grimal, *Sénèque ou la conscience de l'empire*, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

⁵ Pierre Grimal, *Sénèque ou la conscience de l'empire*, p. 43.

⁶ Plusieurs écrivains contemporains ont étudié ce rapprochement entre 'le spleen antique' et 'le spleen romantique'. Par exemple, dans son étude consacrée aux *Moralistes sous l'empire romain* (Paris : Librairie Hachette, p. 25), Constant Martha élève Sénèque au rang des romantiques en affirmant que : « Dans cette profonde et saisissante analyse du spleen antique, comme on sent bien que Sénèque ne fait pas une description de fantaisie et qu'il est aux prises avec la plus réelle et la plus indéfinissable maladie morale! Si à ces angoisses d'une âme qui se dévore elle-même se mêlaient encore des peines d'amour inconnues de l'antiquité, nous oserions dire que Sénèque a voulu éclairer et consoler un Werther ou un René romain. »

que, mon cher Lucilius, comme pour d'autres objets, il existe pour la mort même une inclination inconsidérée qui souvent saisit les généreux, ceux du plus fougueux naturel, souvent les lâches, les démoralisés : ceux-là méprisent la vie, à ceux-ci elle pèse. Il en est que gagne la satiété de faire et de voir les mêmes choses : ils n'ont pas la vie en haine, mais en dégoût; et c'est une pente où nous pousse pour son compte la philosophie; alors que nous disions : « Jusqu'à quand les mêmes choses? Eh! Oui, qu'est-ce qui m'attend? M'éveiller, dormir, avoir faim, m'emplir, avoir froid, avoir chaud. Rien ne trouve son terme, c'est un enchaînement circulaire des éléments du monde, ils fuient et s'entre-suivent. La nuit chasse le jour, et le jour la nuit, l'été se perd dans l'automne, l'automne est serré de près par l'hiver qui s'arrête devant le printemps : tout ne passe que pour revenir. Je ne fais rien de nouveau, je ne fais rien de nouveau. On en a quelquefois jusqu'à la nausée. » Dans la pensée de bien des gens, vivre n'est pas douloureux; c'est oiseux⁷.

Ce qui nous frappe, de prime abord, en lisant cet extrait, c'est sans doute la singulière modernité de cette pensée. Il s'agit en effet d'un cri perçant aux accents baudelairiens, un cri de désespoir qui dénonce fortement cet aspect circulaire et caténaire de la vie. Il s'avère donc bien que la génération de Sénèque n'était pas du tout plus heureuse que celle de Baudelaire dans la mesure où elle se laissait désespérément influencer par ce courant sombre et pessimiste qui traversait l'ère antique. Loin d'être un objet de bonheur et de satisfaction, la vie n'inspire alors que haine, mépris et dégoût. C'est parce qu'elle n'offre rien de nouveau que la vie n'est pas digne d'intérêt et de considération; c'est parce qu'elle se présente sous forme répétitive et uniforme que la vie paraît monotone, voire harassante et dérisoire. Et c'est pour cette raison que les gens lâches et les démoralisés tentent d'échapper à cette « nausée de l'existence »⁸ en se donnant la mort. Au dégoût de la vie (lieu de perdition) correspond alors le goût de la mort⁹ (lieu de salut).

⁷ Livre III, lettre 24, 25-26, p. 663.

⁸ Il est intéressant de noter que même sur le plan stylistique, et plus précisément au niveau lexical, ce stoïcien insiste sur cette idée de la nausée et de la pesanteur de la vie. Ce passage abonde effectivement en vocabulaire de la souffrance et du profond mécontentement : « s'enfuir », « envie de mourir », « la mort », « lâches », « démoralisés », « méprisent la vie », « elle pèse », « haine », « dégoût », « chasse », « se perd », « serré », « la nausée », « douloureux », « oiseux ».

⁹ Sénèque se sert de cette dualité vie / mort pour nous dévoiler la psychologie malade de ces âmes. Cette alternance se répète à plusieurs reprises dans les analyses philosophiques sénéquiennes. En voici quelques

Sénèque établit ainsi un rapport étroit entre le « *tædium vitæ* » et le suicide¹⁰ : deux indices corrélatifs d'une forte détresse morale sous l'empire romain :

Aussi persuadons-nous bien que le mal dont nous souffrons ne vient pas des lieux, mais de nous, qui n'avons la force de rien supporter : travail, plaisir, nous-mêmes, toute chose au monde nous est à charge. Il y a des gens que cela mène au suicide : comme leurs perpétuelles variations les font tourner indéfiniment dans le même cercle et qu'ils se sont rendu toute nouveauté impossible, ils prennent en dégoût la vie et l'univers et sentent monter en eux le cri des cœurs qui pourrit la jouissance : « Eh quoi! toujours la même chose? »¹¹

II. L'acédie

L'histoire de l'ennui se rattache également à la tradition chrétienne. Contrairement au lieu de débauche et de perdition, le lieu de prière, où on se trouve continuellement en communication spirituelle avec Dieu et où domine, par conséquent, la paix, la foi et la raison mystiques, devrait être en principe l'endroit le plus propice à la santé morale. Guide Suprême (Dieu), sentiments de reconnaissance et de satisfaction, âme toujours en mouvement : tous les ingrédients du bonheur intérieur sont là pour protéger contre la sécheresse et la fluctuation morales. D'ailleurs, c'est par un appel à la prière que plusieurs philosophes et moralistes¹² encouragent à combattre l'ennui et le dégoût de la vie. Et pourtant, quelques sécuritaires qu'ils soient, ces endroits saints et sacrés ne sont pas pour autant exempts de cette contagion morale et connaissent, en cela, l'incubation de

exemples révélateurs : « nous mourons plus mauvais que nous ne sommes nés » (Livre III, lettre 22, 15, p. 656); « La mort ne compte pas les années. Tu ne sais où elle t'attend : attends-là donc en tout lieu » (Livre III, lettre 26, 7, p. 666); il cite aussi Épicure qui dit : « C'est chose ridicule de courir à la mort par dégoût de la vie, alors que c'est ton genre de vie qui t'a obligé de courir à la mort » (Livre III, lettre 24, 22, p. 663).

¹⁰ Au temps de Sénèque, loin d'être un phénomène négligeable et insignifiant, « le suicide fut une véritable maladie contagieuse; les hommes éprouvaient comme une sorte de besoin de mourir. La vie leur paraissait une chose superflue. On vit périr de leurs propres mains une foule d'hommes distingués, de guerriers habiles. Horace dans ses satires, raconte que les gens ennuyés et désespérés allaient au pont Fabricius, mettre un terme à leurs souffrances » (A. Brierre de Boismont, « De l'ennui, *tædium vitæ* », pp. 2-3).

¹¹ Sénèque, *De la tranquillité de l'âme*. Édition Paul Veyne. Paris : Robert Laffont (Collection Bouquins), 1993, Livre II, 15, p. 349.

¹² Notamment Pascal qui voit en la religion le véritable remède à l'ennui. Voir *infra* pour une analyse détaillée de l'ennui pascalien.

ce mal. Point de répit et point de frontières! L'ennui voltige partout. Un mal puissant, il traverse furtivement et insensiblement les murs et réussit à s'infiltrer dans les cellules des moines, perturbant ainsi la joie et la douceur de leur vie contemplative.

Poussant dans les déserts où vivaient jadis ermites et ascètes grecs, les germes de cette maladie morale apparaissaient sous une forme grave et dangereuse : il s'agit de l'acédie (*a-kèdia* : *Αχηδία*¹³), qui, « dans la langue des écrivains spirituels », signifie, comme on l'a déjà souligné au chapitre précédent, surtout « l'ennui et le découragement qui s'emparent d'une âme incapable de se fixer et d'accomplir les tâches auxquelles elle devrait se livrer »¹⁴. Véritable poison moral, l'acédie est capable de perturber la conscience du moine en le plongeant dans une sorte de tristesse accablante. Au repos et à la tranquillité de sa vie solitaire succèdent, par conséquent, la lassitude de son âme et la torpeur de sa vie spirituelle. En effet, saisi par un sentiment de dégoût général (dégoût de la prière, du travail, de la vie), le moine acédiaste devient insensible aux devoirs divins. Cloîtré et toujours face à lui-même, il n'est pas loin de connaître la mort de l'âme dans la mesure où il perd le désir de servir Dieu et de lui rendre grâce; de là, il tombe dans le péché. C'est parce qu'elle éteint tout entrain spirituel, c'est aussi parce qu'elle ouvre la voie aux vices et aux tentations, que l'acédie constitue un péché capital au même titre que l'avarice et la gourmandise. Saint Nil n'en est que trop conscient :

L'acédie : une affection vague, qui vous fait tourner en rond et mépriser tout entrain au travail; ennemie déclarée de l'*hèsychia*, elle est la tourmente de la psalmodie, la paresse dans la prière, le relâchement de l'ascèse. C'est l'engourdissement qui vous gagne à tout moment, le sommeil qui tourne autour, la

¹³ C'est le titre du chapitre que Pierre Miquel consacre à l'analyse de l'acédie dans son livre *Lexique du désert : Étude de quelques mots clés du vocabulaire monastique grec ancien*. Bégrolles-en-Mauges : Abbaye de Bellefontaine, 1986, pp. 19-35. Pour l'analyse de l'ennui comme héritier de l'acédie classique et chrétienne, nous nous inspirons des analyses de Pierre Miquel.

¹⁴ *Le Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, Paris : Beauchesne, 1937, cité dans Norbert Jonard, *L'Ennui dans la littérature européenne, des origines à l'aube du XXe siècle*, p. 23.

pesanteur du « cafard », la haine de la cellule, le refus de tout effort. Elle contrebalance le courage, freine la contemplation, vous rend inintelligibles les Écritures, va de pair avec le chagrin, est obsédée par l'heure qu'il est. [...] [C'est] l'atonie de l'âme qui n'a pas de ressort ou l'indifférence de l'âme atteinte par l'amour des plaisirs¹⁵.

L'acédie est donc néfaste au salut de l'âme. Affection aiguë et particulièrement perniciose, elle entraîne la détérioration de la spiritualité de l'anachorète, transformant son ardente dévotion en tiède indifférence, son goût pour l'activité en besoin de passivité et, somme toute, son chemin vers le Paradis en descente en Enfer. Elle engendre, en d'autres termes, la pesanteur de l'âme, voire une sorte de paralysie morale et spirituelle. L'acédie représente donc le trait d'union entre le diable et le cénobite; et ce n'est assurément pas par hasard que les grands mystiques la qualifient de « démon de l'acédie » ou de « démon de midi ». Évagre nous en décrit minutieusement les symptômes :

Le démon de l'acédie, qui est appelé aussi « démon de midi », est le plus pesant de tous; il attaque le moine vers la quatrième heure et assiège son âme jusqu'à la huitième heure. D'abord le soleil paraît lent à se mouvoir, ou immobile, et le jour semble avoir cinquante heures. Ensuite, ce démon force le moine à avoir les yeux continuellement fixés sur les fenêtres, à bondir hors de sa cellule, à observer le soleil pour voir s'il est loin de la neuvième heure et à regarder de-ci, de-là. En outre, il lui inspire de l'aversion pour le lieu où il est, pour son état de vie même, pour le travail manuel, et de, plus, l'idée que la charité a disparu chez les frères, qu'il n'y a personne pour le consoler. Et s'il se trouve quelqu'un qui, dans ces jours-ci, ait contristé le moine, le démon se sert aussi de cela pour accroître son aversion. Il l'amène alors à désirer d'autres lieux, où il pourra trouver facilement ce dont il a besoin et exercer un métier moins pénible et qui rapporte davantage; il ajoute que plaire au Seigneur n'est pas une affaire de lieu : partout, en effet, est-il dit, la Divinité peut être adorée. Il joint à cela le souvenir de ses proches et de son existence d'autrefois, il lui représente combien est longue la durée de la vie, mettant devant ses yeux les fatigues de l'ascèse; et, comme on dit, il dresse toutes ses batteries pour que le moine abandonne sa cellule et fuie le stade. Ce démon n'est suivi immédiatement d'aucun autre : un état paisible et une joie ineffable lui succèdent dans l'âme après la lutte¹⁶.

¹⁵ Saint Nil, PG 79, 1157 CD, cité par Miquel, p. 21.

¹⁶ Évagre, *Traité pratique*, 12, PG 40, 1273, SC 171, pp. 521-527, cité par Miquel, p. 20.

Saint Nil et Évagre identifient les symptômes de l'acédie qui sont : la paresse, le mépris du travail, l'engourdissement qui survient à tout moment, le refus de tout effort, la pesanteur du cafard, la haine de la cellule, l'indifférence et l'atonie de l'âme, l'aversion pour le lieu et l'état de vie, l'impression que la vie est trop longue, etc. Or ces symptômes ne rejoignent-ils pas ceux du « *tædium vitæ* » décrits par Sénèque? Ne rappellent-ils pas ceux de l'ennui – en général – que nous avons essayé de définir dans le premier chapitre? Les réponses à ces questions nous permettent effectivement d'affirmer que l'acédie ne signifie pas seulement « l'ennui spirituel » dont parle F. Thierry-Marie Hamonic¹⁷; elle n'est rien d'autre que l'ennui à l'état pur dont nous avons décrit les caractéristiques au premier chapitre. L'acédie, c'est l'ennui. D'ailleurs, d'après M. de Martonne, le mot *accidia* est traduit, dans les vieux dictionnaires latins-français, par *ennui*, *parcesce*, tandis que le verbe *accidiare* est traduit par ennuer (ennuyer)¹⁸.

III. L'ennui chez Du Bellay

« J'ay, quant à moy, choisi celuy des vers / pour desaignir l'ennuy qui me tourmente »¹⁹ : tel est l'état d'âme d'un poète qui essaie de combattre son ennui en ayant recours à sa propre poésie. En effet, bien qu'il soit un enfant de la Renaissance, cet âge d'optimisme,

¹⁷ F. Thierry-Marie Hamonic, « L'acédie et l'ennui spirituel selon saint Thomas » in Didier Nordon, éd., *L'ennui : Féconde mélancolie*, Paris, Les Éditions Autrement, 1998, pp. 88-109. Dans son article, Hamonic présente les réflexions de saint Thomas sur l'acédie qui diffèrent de celles des Pères du désert. Hamonic remarque que saint Thomas refuse d'identifier l'acédie à la paresse ; pour lui, l'acédie est une forme particulière de mauvaise tristesse, « une tristesse par rapport au bien spirituel ». C'est ce qu'il appelle précisément « l'ennui spirituel » qui porte sur les biens divins et ce qui permet de les atteindre. Hamonic résume ainsi le mystère de l'acédie telle que l'entend saint Thomas : « On devrait éprouver de la joie à prier, du désir à chercher Dieu, et, si on ne les ressent pas, on devrait à tout le moins s'en inquiéter, s'en affliger. Mais justement, l'acédiaque n'éprouve rien de tout cela » (p. 94).

¹⁸ Voir M. de Martonne, « Recherches sur l'acédia, chapitre d'un livre inédit d'études philosophiques et littéraires » *Société Académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin*, 9 (1851) : 187-199.

¹⁹ Du Bellay, Joachim, *Les Regrets in Œuvres poétiques, Tome II*, Paris, Classiques Garnier, Bordas (Édition D. Aris & F. Joukovsky), 1993, p.37. Toutes nos citations seront tirées de cette édition.

de rire²⁰ et de joie de vivre, Du Bellay apparaît comme le poète de la souffrance et du déchirement, malgré ses débuts positifs comme théoricien et linguiste. Ayant mené une vie assez douloureuse, pleine de déceptions, de tourments et de mauvaises circonstances, il se présente continuellement avec une conscience triste et malheureuse, incapable de jovialité et de jouissance. Le terme ‘malheur’ apparaît en fait comme un « leitmotiv » tout au long de ses œuvres poétiques : « Ayant tant de malheurs gemy profondement »²¹; « Le malheur me poursuit, et tousjours m’importune »²²; « Je n’escriis de bon heur, me trouvant malheureux »²³; « Combattons le malheur. Quant à moy, je proteste »²⁴; « Tout le malheur qui nostre aage dedore »²⁵; « Je m’en iray rendre hermite, / pour mieulx pleurer mon malheur »²⁶.

Loin d’être cette « douce poésie »²⁷, c’est donc une poésie élégiaque²⁸, mélancolique, aux accents pétrarquistes que le lecteur va découvrir en lisant l’œuvre

²⁰ Pénétrant aussi bien la littérature que la médecine de l’époque, la notion du “rire” se trouve en effet intimement liée à la notion de “Renaissance”. Dans son livre intitulé *La Renaissance et le rire* (Paris : PUF, 1995), Daniel Ménager souligne l’importance du rire à la Renaissance, en affirmant que : « La Renaissance passe pour une époque joyeuse. [...] C’est à la Renaissance que s’élabore une théorie du rire, œuvre surtout des médecins. Aidés par les philosophes, ils découvrent sa complexité. Le rire possède pour les auteurs de cette époque quelque chose de démesuré. Il est lié d’autre part à certaines formes de culture populaire qui sont loin de pénétrer dans la culture des élites. »

²¹ *Le Songe*, Tome II, p. 31.

²² *Les Regrets*, Tome II, p. 60.

²³ *Les Regrets*, Tome II, p. 78.

²⁴ *Les Regrets*, Tome II, p. 67.

²⁵ *Les Antiquités de Rome*, Tome II, p. 15.

²⁶ *Divers Jeux Rustiques*, Tome II, p. 165.

²⁷ *Les Regrets*, Tome II, p. 37.

²⁸ Dans leurs analyses littéraires qui portent sur Du Bellay et sa poésie, les écrivains et critiques n’ont pas été aveugles face à cet environnement de tristesse, d’angoisse et de désespoir qui caractérise la poésie de Du Bellay. Olivier Soutet, par exemple, remarque qu’ « [u]ne impression générale de tristesse sinon de désespoir ressort de l’œuvre de Du Bellay » (*La littérature Française de la Renaissance*, Paris : PUF, pp. 74-75). De même, dans son analyse de la poésie de Du Bellay, Daniel Aris et Françoise Joukovosky n’hésitent pas à établir un rapport entre la mélancolie de ce poète et son signe astrologique : « Certains détails, en effet, semblent présenter cette mélancolie comme une prédisposition propre aux individus nés sous le signe de Saturne. Cette neurasthénie serait donc en rapport avec le tempérament médical et astrologique du Saturnien. Du Bellay place d’ailleurs son départ sous le signe de Saturne (s. 25) O. Pot et Ph. Walter reconnaissent dans les sonnets élégiaques des *Regrets* les types saturniens classiques. [...] À cet égard, les symptômes de la mélancolie semblent déterminés tout autant par une tradition savante que par une réalité vécue » (Introduction de leur Édition, *Du Bellay : Œuvres poétiques*, Tome II, , p. XLI).

poétique de Du Bellay. Dans ce décor sombre et morose qui exclut toute étincelle d'espoir, le poète se montre en proie à l'ennui. En effet, loin d'être négligeable et insignifiant, l'ennui semble être le thème majeur et dominant des *Regrets* où il surgit dès la première strophe :

Si je n'ay plus la faveur de la Muse,
Et si mes vers se trouvent imparfaits,
Le lieu, le temps, l'aage où je les ay faits
Et mes ennuis leur serviront d'excuse²⁹.

Il est important de souligner le fait que Du Bellay se sert de toutes les formes du mot 'ennui' pour exprimer éloquemment son mal. Qu'il soit employé au singulier (ennuy) ou bien au pluriel (ennuis / ennuys), comme adjectif (ennuyeux) ou comme verbe (m'ennuyent), peu importe : l'ennui poursuit partout le poète en l'étouffant, en le rendant languissant « sur ce bord estrange »³⁰. *Les Regrets* nous offre en effet l'exemple d'un ennui qui est causé par l'exil, provoqué par un fort sentiment de nostalgie. Dans l'espoir de s'enrichir autant intellectuellement que matériellement et en vue de vivre une expérience diplomatique inoubliable loin de ses occupations routinières en France, le poète choisit Rome comme le pays d'un exil volontaire et prometteur. Mais une ville où « paix et le bon temps ne regnent plus [...] »³¹ et où « se trouve confusément enclos / Tout ce qu'on void de bien, et de mal en ce monde »³², ne peut être qu'une source d'angoisses et de regrets déchirants. Sur un ton qui mélange la tristesse et le repentir, Du Bellay n'hésite pas à avouer sa grande déception, se retrouvant entouré de la curie romaine :

- Ce triste repentir, qui me ronge, et me lime,
Ne vient (car j'en suis net) pour sentir quelque crime,
Mais pour m'estre trois ans à ce bord arresté :

²⁹ *Les Regrets*, Tome II, p. 35.

³⁰ *Les Regrets*, Tome II, p. 52.

³¹ *Les Regrets*, Tome II, p. 80.

³² *Les Regrets*, Tome II, p. 78.

Et pour m'estre abusé d'une ingrante esperance,
 Qui pour venir icy trouver la pauvreté,
 M'a fait (sot que je suis) abandonner la France³³.

- Ô beaux discours humains! Je suis venu si loing,
 Pour m'enrichir d'ennuy, de vieillesse, et de soing,
 Et perdre en voyageant le meilleur de mon aage³⁴.

Aussi bien par l'image désolante de son passé (les ruines et décombres) que par l'environnement corrompu de son présent, Rome est donc un symbole de détérioration complète et générale. Milieu sauvage et infertile, elle conduit inconditionnellement l'humanité vers la perte et le dépérissement. Et c'est pour cette raison que lors de son « trop long séjour »³⁵ à Rome, le poète n'a éprouvé que de « la peine et [du] malheur d'une esperance vaine, la douleur, le souci, les regrets [et] les ennuis »³⁶. Le cri perçant d'ennui se nourrit et s'intensifie, par conséquent, de colère et de mécontentement. Le poète ne cesse, en effet, d'exprimer son indignation et son dégoût pour cette ville, « Rome [qui] est de tout le monde un publique eschafault / Une scène, un théâtre, auquel rien ne default »³⁷. Contrairement à la France, « [sa] terre Angevine »³⁸, ce pays grandiose et majestueux tant par ses hommes que par ses arts, ses armes et ses lois, Rome³⁹ n'est qu'un désastre monumental qui apparaît sous forme diabolique et monstrueuse. Car,

³³ *Les Regrets*, Tome II, p. 53.

³⁴ *Les Regrets*, Tome II, p. 55.

³⁵ *Les Regrets*, Tome II, p. 68.

³⁶ *Les Regrets*, Tome II, p. 56.

³⁷ *Les Regrets*, Tome II, p. 80.

³⁸ *Les Regrets*, Tome II, p. 48.

³⁹ Notons aussi que ces cris d'indignation et de mépris pour Rome font l'objet d'un autre célèbre poème, *Les Antiquités de Rome* (1554) où Du Bellay continue sa peinture satirique de cet univers microcosmique des vices humains. Dans ce contexte et étant conscient des effets négatifs et subversifs que Rome a produits sur l'esprit et le moral de son émigré, Reinhard Kuhn analyse cette hostilité en ces termes : « Rome no longer exists [...] Rome is no more, but he who would seek to find what nature, art, and the gods are capable of must try to conceive of its former grandeur. But this is a hopeless task, for the remains of the monuments are only the "lifeless painting" of the city. [...] The spirit of Rome seems to emanate a debilitating poison that enchants him and keeps him prisoner » (*The Demon of Noontide*, pp. 83-84).

Icy se void le eu de la Fortune [...]
 Icy chacun se monstre, et ne peult, tant soit caut,
 Faire que tel qu'il est, le peuple ne le nomme.
 Icy l'ambition, et la finesse abonde :
 Icy la liberté fait l'humble audacieux,
 Icy l'oysiveté rend le bon vicieux,
 Icy le vil faquin discourt les faicts du monde⁴⁰.

Du Bellay tombait alors de rêve en cauchemar. Confronté à cette terrible et pénible réalité – celle de vivre en Italie pendant trois longues années –, il devient l'esclave de l'ennui et de la souffrance, obsédé par la longueur et la lourdeur du temps. L'ennui qu'éprouve l'auteur des *Regrets* acquiert donc une dimension non seulement psychologique mais aussi temporelle. L'ennui de l'exil est aussi l'ennui du temps qui pèse. Ceci se manifeste surtout par l'utilisation constante et régulière non seulement de l'adjectif "long / longue" et de l'adverbe "longuement" [« si long voyage »⁴¹; « un trop long séjour »⁴²; « faire attendre long temps »⁴³; « longue prison »⁴⁴; « Heureux qui longuement vit hors de sa maison »⁴⁵], mais aussi des compléments circonstanciels de temps [« nuict et jour »⁴⁶; « ses journées »⁴⁷; « tousjours »⁴⁸; « Malheureux l'an, le mois, le jour, l'heure, et le point »⁴⁹; « la fleur des mes ans en l'hyver de ma vie »⁵⁰].

⁴⁰ *Les Regrets*, Tome II, p. 80.

⁴¹ *Les Regrets*, Tome II, p. 36.

⁴² *Les Regrets*, Tome II, p. 68.

⁴³ *Les Regrets*, Tome II, p. 99.

⁴⁴ *Les Regrets*, Tome II, p. 86.

⁴⁵ *Les Regrets*, Tome II, p. 86.

⁴⁶ *Les Regrets*, Tome II, p. 106.

⁴⁷ *Les Regrets*, Tome II, p. 106.

⁴⁸ *Les Regrets*, Tome II, p. 50.

⁴⁹ *Les Regrets*, Tome II, p. 51.

⁵⁰ *Les Regrets*, Tome II, p. 57.

IV. L'ennui chez Montaigne

À la névrosité de Du Bellay succédait la sérénité de Montaigne. Si Du Bellay est mécontent des autres qui ne cessent de l'étouffer et de l'ennuyer dans le pays de l'exil, Montaigne est avant tout content de lui-même. Dans ce chaos extérieur, cet « universel naufrage du monde »⁵¹ où règnent les vices, l'épidémie et les guerres civiles et religieuses, Montaigne choisit de s'expatrier dans son monde intérieur, son « arriere boutique »⁵², afin de pouvoir jouir loyalement de son être. Loin de cette turbulence de la vie sociale et politique⁵³, il se complaît, en ayant recours à l'écriture⁵⁴, à s'observer et à se disséquer lui-même tout en suivant ses propres règles de conduite. Cette recherche du moi⁵⁵ retrouve certainement toute son acuité lorsque ce partisan du “dedans” déclare en toute fierté que :

Le monde regarde tousjours vis à vis; moy, je replie ma veue au dedans, je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soy; moy, je regarde dedans moy : je n'ay affaire qu'à moy. Je me considere sans cesse, je me contrerolle, je me gouste. Les autres vont tousjours ailleurs, s'ils y pensent bien; ils vont tousjours avant, moy je me roule en moy mesme⁵⁶.

⁵¹ Livre III, « De l'utile et de l'honneste », p. 8. Toutes nos citations seront tirées de Michel de Montaigne, *Essais*, 3 vol., Paris, GF-Flammarion, 1969.

⁵² Livre I, « De la solitude », p. 292.

⁵³ Il faut noter qu'avant sa retraite volontaire et fructueuse, Michel de Montaigne, à l'exemple de son père dévoué, s'était activement engagé dans la vie publique et politique. Après avoir été conseiller au Parlement ainsi que gentilhomme de la chambre du roi de Navarre, il était réélu maire de Bordeaux le 1^{er} août 1583, où il jouait un rôle très important dans la mise en marche des négociations entre les adversaires politiques.

⁵⁴ L'écriture permet, bien sûr, à Montaigne de ne pas s'abandonner au vide et de vivre dans une constante réjouissance. Convaincu que la mélancolie de Montaigne est à l'origine de son œuvre, Pierre Leschemelle parle d'une « thérapeutique de l'encre et du papier » qui est si caractéristique de Montaigne (Voir *Montaigne ou le mal de l'âme*, Paris, Imago, 1991).

⁵⁵ Cette recherche du moi est si chère à cet homme du XVI^e siècle qu'il ne cesse de l'évoquer et de l'appeler, de la louer et de l'admirer tout au long de ses *Essais*. En voici d'autres exemples fort révélateurs : « je veus estre maistre de moy, à tout sens » (Livre III, « sur des vers de Virgile », p. 57); « C'est une absolue perfection, et comme divine, de sçavoir jouyr loiallement de son estre » (Livre III, « de l'experience », p. 327); « Je ne vis que pour moy : mes desseins se terminent là » (Livre III, « Des trois commerces », p. 44); « la vraye liberté, c'est pouvoir toute chose sur soy » ; « Je me tiens sur moy » (Livre, III, « De mesnager sa volonté », p. 216).

⁵⁶ Livre II, « De la præsumption », p. 320.

Montaigne privilégie donc une philosophie de la vie qui est basée sur l'intériorité, une philosophie qui accorde au "moy" une confiance suprême, voire un pouvoir absolu. Il en résulte une sagesse exemplaire : d'où naît cette paix et cette tranquillité de l'âme qui caractérisent les *Essais*.

Dans sa recherche raisonnée du plaisir, Montaigne accorde peu d'importance à l'ennui et aux autres maladies de l'âme, bien qu'il en connaisse parfaitement le vocabulaire⁵⁷. Épicurien et stoïcien, il semble être bien équipé pour se protéger contre ce danger moral et affectif. D'ailleurs, dès le début de son chapitre intitulé « De la tristesse »⁵⁸, il admet qu'il est « des plus exempts de cette passion [i. e. la tristesse] et [qu'il] ne l'ayme ni l'estime. » Et un peu plus loin dans le chapitre « Que philosopher, c'est apprendre à mourir »⁵⁹ il se définit comme une personne « non melancholique, mais songecreux. » Ainsi sort-il victorieux d'un combat secret invisible avec le démon de l'ennui, à l'encontre de ses prédécesseurs (e. g. Sénèque et Pétrarque). Contrairement aux apparences, Montaigne se laisse parfois aller à de sombres et amères réflexions. Son étude qui porte sur l'existence humaine est parsemée de maximes et d'observations sur la mort, sur la fragilité et l'aspect éphémère de notre destin. S'il se livre à de telles méditations, c'est qu'il ressent certainement une profonde angoisse métaphysique : « je [fus] en continuelle frayeur et frenesie », avoue-t-il en toute tendresse et mélancolie, « car

⁵⁷ En effet, Montaigne emploie fréquemment le lexique de l'ennui dans ses *Essais*. On constate alors l'utilisation abondante de l'adjectif "ennuyeux" employé dans le sens de "fastidieux", "insipide" et "contrariant", comme le montrent clairement ces exemples : « si je deschargeois mes espauls d'un ennuyeux poix » (Livre I, « Que le goust des biens et des maux depend en bonne partie de l'opinion que nous en avons », p. 104); « la société la leur rend plus tot ennuyeuse » (Livre I, « De l'inegalité qui est entre nous », p. 316); « long et ennuyeux chemin » (Livre I, « De l'institution des enfants », p. 195); « un babil ennuyeux » (Livre III, « Du Repentir », p. 33); « une nuit obscure et ennuyeuse » (Livre I, « De l'amitié », p. 241). Quant au verbe "ennuyer", il n'est utilisé que rarement par Montaigne : « Je m'ennuie que mes Essais servent les dames de meuble commun seulement, et de meuble de sale » (Livre III, « Sur des vers de Virgile », p. 62).

⁵⁸ Livre I, « De la tristesse », p. 43.

⁵⁹ Livre I, « Que philosopher, c'est apprendre à mourir », p. 133.

jamais homme ne se défia tant de sa vie, jamais homme ne fait moins d'estat de sa durée. [...] À chaque minute, il me semble que je m'eschape »⁶⁰. Angoisse mais aussi désespoir. En effet, d'une nature commune et ordinaire, Montaigne connaît aussi bien les hauts que les bas. Dans les moments les plus difficiles de sa vie, il lui arrive de s'abandonner facilement au désespoir, oubliant ainsi les remontrances de la raison. Les sentiments de persévérance et de ténacité familiers au sage cèdent donc la place à des sentiments de fragilité et de vulnérabilité, voire d'impuissance : « Quand je suis en mauvais estat, je m'acharne au mal, je m'abandonne par desespoir et me laisser aller vers la cheute »⁶¹. Mais après tout, ce n'est peut-être pas de sa faute si Montaigne sombre dans le désespoir. Car cette qualité malade fait partie de notre nature humaine; elle naît avec nous et détermine dès lors nos fâcheuses tendances vers le mal et le malheur : « Nostre estre est simenté de qualitez malades; l'ambition, la jalousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le desespoir, logent en nous d'une si naturelle possession que l'image s'en reconnoist aussi aux bestes »⁶². Affaibli aussi bien par l'âge que par la maladie, Montaigne ressent donc non seulement les souffrances corporelles mais aussi les souffrances de l'âme⁶³. Et s'il lui arrive de céder à une « humeur melancolique [...] très ennemie de [s]a complexion naturelle, produit par le chagrin de la solitude »⁶⁴, il lui arrive aussi de connaître l'ennui, l'ennui-vide qui est certainement plus grave qu'une simple contrariété et qui est le résultat de « ne rien faire », comme le prouve cette citation : « Si ce livre me fasche, j'en prends un autre; et ne m'y addonne qu'aux heures

⁶⁰ Livre I, « Que philosopher, c'est apprendre à mourir », p. 133.

⁶¹ Livre III, « De la vanité », p. 160.

⁶² Livre III, « De l'utile et de l'honnête », pp. 5-6.

⁶³ Bien qu'il avoue dans l'un de ses chapitres qu'il éprouve surtout et bien vivement des souffrances corporelles, alors que « les souffrances qui nous touchent simplement par l'âme [l']affligent beaucoup moins qu'elles ne font la plus-part des autres hommes » (Livre II, « De la ressemblance des enfans aux peres », p. 42).

⁶⁴ Livre II, « De l'affection des peres aux enfans », p. 56.

où l'ennui de rien faire commence à me saisir »⁶⁵. C'est effectivement « l'ennui de ne rien faire » qui est lié au repos, à la passivité, au vide que Pascal analysera dans ses *Pensées*. Nicholas Hammond ne pense pas autrement; il est convaincu que c'est Montaigne qui a modernisé le concept d'ennui et croit que Pascal s'inspire de Montaigne :

Montaigne is the first author to utilise 'ennui' in a more modern sense. Indeed, as is well known, Pascal derived much of his inspiration from the great essayist, and it is likely that he developed Montaigne's initial concept of ennui. However, the underlying tragedy within ennui, so original to Pascal, is lacking in Montaigne's works⁶⁶.

V. L'ennui chez Pascal

Avec Pascal, l'ennui atteint son paroxysme. L'ennui est considéré, de prime abord, comme une constituante de la nature humaine, de la condition de l'homme : « condition de l'homme : inconstance / ennui / inquiétude »⁶⁷. Il est vu comme un symbole de la misère humaine. Il est, par conséquent, ancré dans chaque individu. L'homme est né⁶⁸ avec le sentiment de l'ennui. La progression de l'ennui est en effet parallèle au développement de l'homme. À vrai dire, selon Pascal, l'homme s'ennuie sans cause précise. L'homme s'ennuie du simple fait qu'il vit :

Ainsi, l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion; et il est si vain, qu'étant plein de milles causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse suffisent pour le divertir⁶⁹.

⁶⁵ Livre II, « Des livres », p. 80.

⁶⁶ Nicholas Hammond, « The theme of ennui in Pascal's pensées », *Nottingham French Studies*, 1987, 26:2, p. 1.

⁶⁷ Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, Garnier frères (Édition de Ch.-M. des Granges), 1964, pensée n°. 127., p. 108. Toutes nos citations seront tirées de cette édition.

⁶⁸ On retrouve cette conception de l'ennui qui est né avec l'homme, de l'ennui qui n'a pas de cause précise chez Mme du Deffand. Pour une analyse de l'ennui chez Mme du Deffand, voir *infra*.

⁶⁹ *Les Pensées*, pensée n°. 139, p. 112.

Pour échapper à l'ennui, l'homme doit avoir recours au divertissement comme à un antidote. Le divertissement est une porte de secours :

Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. Ainsi qui ne la voit pas, excepté de jeunes gens qui sont tous dans le bruit, dans le divertissement et dans la pensée de l'avenir? Mais, ôtez leur divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui; ils sentent alors leur néant sans le connaître, car c'est bien être malheureux que d'être dans une tristesse insupportable; aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être point diverti⁷⁰.

Le divertissement, dans ce cas, est considéré comme un lieu de félicité de l'homme. Il s'agit d'un remède parfait pour lutter contre l'ennui. Sans divertissement, l'homme se dégradera dans l'ennui; il baignera dans la noirceur, dans le sentiment noir de l'ennui et de la « tristesse insupportable »⁷¹. Sans divertissement, la vie perd désormais sa signification et son poids; elle devient un simple néant où l'homme ne s'aperçoit que de son propre échec, de sa propre misère. Le divertissement joue ainsi le rôle d'un réconciliateur entre l'homme et sa propre condition humaine. En d'autres termes, grâce au divertissement, l'homme diverti devient un homme ressuscité de joie, bonheur, plaisir. Car « sans divertissement, il n'y a point de joie; avec le divertissement, il n'y point de tristesse »⁷². Le divertissement apparaît comme un synonyme de joie, voire de la vie. Dire divertissement, c'est dire mouvement, agitation, communication, activités; c'est dire manque ou absence de repos. Né pour vivre et pour agir, l'homme évite le repos. Car «notre nature est dans le mouvement, le repos entier est la mort »⁷³. Si le divertissement est synonyme de vie, le repos est synonyme de mort. Le repos est lieu de passivité, d'engourdissement physique et intellectuel, un engourdissement qui déclenche graduellement la mort :

⁷⁰ *Les Pensées*, pensée n°. 164, pp. 118-119.

⁷¹ *Les Pensées*, pensée n°. 164, p. 119.

⁷² *Les Pensées*, pensée n°. 139, p. 113.

⁷³ *Les Pensées*, pensée n°. 129, p. 108.

Rien n'est insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent, il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit et le désespoir⁷⁴.

Dans cette citation, l'ennui possède tout son poids. À l'aide de nombreux substantifs appartenant au même champ sémantique, Pascal met en lumière la gravité du « repos. » L'homme qui vit en plein repos est un homme qui vit le vide intérieur et le vide extérieur, un homme dépourvu de puissance, de passions. Il est intéressant de noter la signification de la préposition « sans » qui accentue cet aspect du vide qui caractérise l'homme en plein repos. L'homme en plein repos devient alors le modèle de l'homme-échec. Dépourvu de passions et de divertissement, il ne s'aperçoit que de son propre vide. Il est intéressant de noter le glissement de sens : repos → néant / vide → ennui. Tombé dans le vide, l'homme sombre, par conséquent, dans l'ennui. Il sera désormais déchiré entre toutes sortes de sentiments noirs (tristesse / chagrin / dépit / désespoir / noirceur / etc.). Parce qu'il déclenche le vide, parce qu'il paralyse l'homme en le transformant en une simple statue, le repos est comparable à une maladie qui entraîne insensiblement sa victime vers la mort. Celui ou celle qui jouit d'un repos temporaire (pendant sa vie terrestre) pourrait désormais vivre un repos définitif, infini (la mort). Pascal diabolise le repos. En déclenchant l'ennui, le repos transforme tout en obscurité. Et c'est pour cela que l'homme recherche à tout prix le divertissement :

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court : on n'en voudrait pas, s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on

⁷⁴ *Les Pensées*, pensée n°. 131, p. 108.

recherche ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit⁷⁵.

Pour éviter le repos, et par conséquent, l'ennui, l'homme plonge dans le divertissement qui lui ouvre les voies du plaisir et de l'amusement. Ce n'est nullement l'argent qu'il vise dans le divertissement, mai plutôt l'amusement, l'amusement de son âme vide et malade.

Tel homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours peu de choses. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point : vous le rendez malheureux. On dira peut-être que c'est qu'il recherche l'amusement du jeu, et non pas le gain. Faites-le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement tout seul qu'il recherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera⁷⁶.

L'ennui chez Pascal est donc lié au divertissement, et vice-versa. Alors que l'ennui est lieu de tristesse, de désespoir, de chagrin et de vide, le divertissement nous transporte, par contre, dans un univers de plaisir, de joie, un univers qui conduit non à la mort – mais à la guérison en ce sens qu'il procure un remède contre l'ennui. Pascal analyse parallèlement le mal et le remède; il analyse le mal par l'intermédiaire du remède, et vice-versa : il s'agit d'une technique familière à Pascal, lui qui est connu surtout par ses analyses philosophiques de la grandeur et de la misère : deux éléments / caractéristiques qui mettent en lumière « la duplicité de l'homme »⁷⁷.

Le divertissement pascalien n'est pas toujours un lieu de félicité, il apparaît aussi aux yeux de Pascal comme une voie de perte. S'il est une nécessité, il est aussi un danger qu'on doit à tout prix éviter :

La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus

⁷⁵ *Les Pensées*, pensée n°. 139, p. 110.

⁷⁶ *Les Pensées*, pensée n°. 139, pp. 112-113.

⁷⁷ *Les Pensées*, pensée n°. 417, p. 174.

solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort⁷⁸.

Paradoxalement, on assiste maintenant à un renversement de rôles. Contrairement au divertissement qui nous propose des solutions superficielles – et certainement temporaires – pour nous faire éloigner de l'ennui, l'ennui – le mal lui-même – nous conduit vers des moyens plus efficaces et solides. Alors que le divertissement nous amuse et nous conduit insensiblement vers la mort, l'ennui nous chagrine et nous attriste et nous conduit vers le salut, vers la paix intérieure tant recherchée. Ainsi apparaît un aspect fondamental qui se trouve au centre des préoccupations philosophiques de Pascal : il s'agit de « la misère de l'homme sans Dieu. » Si Pascal fait la louange de l'ennui, c'est parce que cet ennui nous permet de nous rapprocher de Dieu tout en essayant de nous réfugier dans la religion. La religion⁷⁹ permet de nourrir l'âme vide et de la remplir de paix et de tranquillité. Basé sur des ornements frivoles (toutes les formes d'amusements : jeu, conversation, chasse, etc.), le divertissement n'offre qu'un masque au moyen duquel l'ennuyé serait en mesure de masquer temporairement son ennui et d'oublier, par conséquent, sa condition misérable et lamentable. Il possède donc un pouvoir restreint et limité, à l'encontre de la religion qui offre une paix éternelle et inépuisable.

Ainsi, moyen de conciliation, la religion a-t-elle le pouvoir de transfigurer l'ennui en l'embellissant, en le débarrassant de ses valeurs négatives. En présence de Dieu, la

⁷⁸ *Les Pensées*, pensée n°. 171, p. 119.

⁷⁹ La religion occupe une place importante dans les analyses de Pascal. Il lui consacre plusieurs chapitres : « Misère de l'homme sans Dieu », « La Morale et la doctrine », « Les Preuves de Jésus-Christ », « Les Miracles ». Ayant le pouvoir de guérir l'âme, la religion (le retour vers Dieu) seule nous conduit immédiatement vers les portes du bonheur : « Il faut que pour rendre l'homme heureux, elle lui montre qu'il y a un Dieu; qu'on est obligé de l'aimer; que notre vraie félicité est d'être en lui, et notre unique mal d'être séparé de lui, qu'elle reconnaisse que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connaître et de l'aimer; et qu'ainsi nos devoirs nous obligent d'aimer Dieu [...] » (pensée n°. 430, p. 178). « Dieu a voulu racheter les hommes, et ouvrir le salut à ceux qui le cherchaient » (pensée n°. 430, p. 181). « La vraie nature de l'homme, son vrai bien, et la vraie vertu, la vraie religion sont choses dont la connaissance est inséparable » (pensée n°. 442, p. 188).

solitude se transforme en compagnie; le repos devient une source de plaisir agréable et le mal (l'ennui) se métamorphose, par conséquent, en un bien. Loin d'être un univers de noirceur où dominant l'ennui, le chagrin, la tristesse et le désespoir, l'univers de Dieu est un univers de clarté qui s'ouvre vers l'espoir, vers « l'espérance d'une autre vie » qui laisse entrevoir l'exclusion de « la misère » et l'inclusion de « la grandeur » (pour utiliser les mots de Pascal). Adoptant une philosophie qui privilégie les dualités (grandeur / misère; ange / bête; etc.), Pascal nous transmet les deux visages de l'ennui : d'une part, lié au divertissement, l'ennui apparaît comme un mal qui menace toute l'humanité. Il prend alors la forme du diable auquel il faut sans cesse échapper. D'autre part, lié à la religion, l'ennui apparaît comme un bien en ce sens qu'il nous ouvre la voie vers Dieu, une voie plus paisible et à l'abri des dangers du monde extérieur. Angela Bianchini Fales analyse cette vision positive de l'ennui chez Pascal; elle constate qu'il est salué, dans ce cas, comme « une sorte de symbole divin »⁸⁰.

Si l'ennui pascalien a fait l'objet de plusieurs études, c'est parce qu'il occupe une place importante dans l'histoire du concept d'ennui. Alors qu'il s'enrichit du passé, il annonce d'autant plus l'avenir. Nous avons remarqué que Nicholas Hammond relie l'ennui pascalien à l'ennui qu'évoque Montaigne; Reinhard Kuhn le rattache non seulement à l'*acedia* du moyen âge, mais aussi à l'ennui de Mme du Deffand et au «mal du siècle» des romantiques. Telle est sa réflexion sur ce sujet :

L'ennui de Pascal est davantage lié à l'idée médiévale de l'*acedia*, l'effrayant «démon de midi» des *Psaumes* qui s'attaquent aux premiers anachorètes, plus tard

⁸⁰ Angela Bianchini Fales, « le développement du mot ennui de la Pléiade jusqu'à Pascal », *Cultura Neolatina*, Vol. XII, 1952, p. 237. Dans son analyse de l'ennui chez Pascal, Bianchini établit une distinction assez intéressante entre l'ennui chez Pascal et l'ennui chez Charron en disant : «On voit donc à la conclusion de son raisonnement, quel abîme le sépare de Charron : quelle distance existe entre l'ennui de Charron, qui était un des signes visibles de la misère humaine, et l'ennui de Pascal, qui est presque un lien qui unit Dieu à l'homme » (p. 237).

évolua vers la maladie monastique qui rongait les cénobites. [...] En lui [l'ennui pascalien] nous pouvons déjà voir ce que Mme du Deffand devait décrire dans une lettre à Horace Walpole comme "...le tombeau de tous les sentiments" (27 juin 1770). [...] C'est "le mal du siècle" des romantiques, "le vautour affreux" que chante Musset⁸¹.

Quelles sont les spécificités de cet ennui romantique qui semble être avant tout, selon Guy Sagnes et d'autres critiques⁸², d'essence pascalienne?

VI. L'ennui chez les Romantiques

Par delà le XVIIIe siècle, qui constitue le pôle de cette étude, et par delà la tourmente révolutionnaire, le XIXe siècle⁸³ porte les traces d'un ébranlement sur les plans moral, intellectuel et socio-politique. La population subit un choc psychologique après avoir été témoin des massacres de la Révolution. Le siècle s'ouvre sur la noirceur et les décombres, décoré par les images de l'horreur et des guerres. Ce qui domine les esprits, c'est en effet une vision sombre de la vie, une vision qui tend vers le découragement et le désespoir. Dans cette atmosphère lugubre, sous l'effet de la Révolution et du siècle précédent, les hommes connaissent une crise morale assez intense, ce que Alfred de Vigny appelle « un naufrage universel des croyances »⁸⁴. Ne pouvant oublier toutes ces scènes de massacres, ils ressentent la pesanteur du temps présent et perdent tout espoir en

⁸¹ Reinhard Kuhn, « Le Roi dépossédé : Pascal et l'ennui », *The French Review*, Vol. XLII, n° 5, April 1969, pp. 661-662.

⁸² Dans son article « Pascal and nineteenth-century ennui » (*Romance Notes*, 1976, 17, pp. 21-23), Lewis Kamm développe les idées de Guy Sagnes et de Reinhard Kuhn pour examiner la relation entre l'ennui de Pascal et celui des romantiques. Qu'il évoque les obsessions malades de René, d'Oberman et d'Emma Bovary ou qu'il parle du « monstre délicat » de Baudelaire, de la « force défunte » de Mallarmé ou de « l'ennui septique » de Lazare, le héros de Zola dans *La joie de vivre*, Kamm constate toujours un recouplement entre l'ennui de Pascal et celui des romantiques.

⁸³ Avant d'aborder l'ennui chez les romantiques, il importe d'étudier brièvement les causes du romantisme en décrivant l'ambiance sociale, politique et littéraire du siècle. Pour cela, nous basons notre analyse sur trois livres qui traitent du romantisme : 1) Henri Peyre, *Qu'est-ce que le romantisme*, Paris, PUF, 1971; 2) Roger Duhamel, *Aux sources du Romantisme français*, Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa, 1964; 3) *XIXe siècle : littérature, textes et documents*, Collection Henri Mitterand, Dominique Rincé, Bernard Lecherbonnier, Introduction historique de Pierre Nora, Paris, Éditions Nathan, 1966.

⁸⁴ Cité dans Frantz Antoine Leconte, *La tradition de l'Ennui splénétique en France de Christine De Pisan à Baudelaire*, New York, Peter Lan Publishing, 1995, p. 177.

l'avenir. Leur vie continue ainsi dans un gouffre. Il naît alors une sensation de claustration et d'étouffement de l'âme. La Révolution française a grandement contribué à l'éclatement des états maladifs, envahis par les sentiments noirs de pessimisme et de claustration. Plusieurs auteurs en ont été conscients. Henri Peyre⁸⁵ décrit l'attitude des Français suite aux événements révolutionnaires de 1789. Roger Duhamel⁸⁶ n'ignore pas non plus la crise qui accable le siècle après la Révolution et considère le romantisme comme la conséquence « d'une époque durement ébranlée, fortement agitée, où il est difficile de retrouver l'équilibre. [...] Il était [donc] naturel qu'après ces années troublées la foi religieuse subit une crise; il en va souvent ainsi dans les moments de bouleversement général. » C'est un bouleversement général qui conduit « les enfants du siècle »⁸⁷ à en vivre un autre plus personnel : celui où domine une profonde lassitude, qui anticipe déjà le « *tædium vitæ* » des Romantiques.

Si le climat socio-politique joue un rôle considérable dans l'apparition des esprits désespérés, le domaine littéraire ne manque pas non plus de leur préparer le terrain. Auteur des *Rêveries du promeneur solitaire*, Rousseau a beaucoup influencé la génération romantique du dix-neuvième siècle. Beaucoup de critiques voient effectivement en Chateaubriand le disciple de Rousseau. Reconnu par son penchant pour la solitude et les rêveries au sein de la nature, un penchant qui se manifeste clairement dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Rousseau est sans doute l'initiateur de ce mouvement mélancolique qui traverse le dix-neuvième siècle. Tout le monde lit *La Nouvelle Héloïse* ; tout le monde apprécie le style littéraire de Rousseau. Avec Rousseau, Bernardin de

⁸⁵ Voir *Qu'est-ce que le romantisme*, p. 89.

⁸⁶ *Aux sources du Romantisme français*, p. 18.

⁸⁷ C'est en se servant de cette expression que Musset intitule son ouvrage *La Confession d'un enfant du siècle*, Paris, Garnier frères, 1960 (première édition, 1936), qui décrit les ravages de l'ennui chez son personnage âgé de dix-neuf ans.

Saint- Pierre et d'autres écrivains de la fin du XVIIIe siècle, on parle déjà du mouvement préromantique.

La mélancolie était alors à la mode. Tous les facteurs, socio-politiques aussi bien que littéraires sont là pour entraîner les gens dans ce courant de désenchantement moral qui fait de la sensibilité le maître royal de leurs comportements. À ce sentiment collectif de morbidité vient s'en ajouter un autre d'une nature plus révolutionnaire : il s'agit d'un sentiment de révolte suscité sans doute par le désir de créer une nouvelle société, un nouvel état de civilisation. Dans le domaine littéraire, les écrivains manifestent aussi leur désir de changer les conventions littéraires. Il se forme, par conséquent, un genre littéraire marqué par le signe de la Révolution, qui privilégie la révolte et la liberté. Les idées révolutionnaires pénètrent non seulement l'esprit politique mais aussi l'esprit littéraire. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les écrits de Chateaubriand et de Mme de Staël. Alors que dans son essai intitulé *De la littérature* (1805), Mme de Staël appelle à la liberté sociale et politique, Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme* (1802), met l'accent sur une nouvelle poétique basée sur le mystère et le mysticisme. En effet, selon Chateaubriand, la nouvelle littérature doit s'inspirer de la Bible, doit faire l'hommage de la religion chrétienne. La morale libérale est une morale de la religion. Libre est l'homme qui prie seul avec Dieu, qui se promène dans les bois tout en se libérant d'autres dieux. Libre et souverain est tout homme qui s'élève vers le Beau-Idéal, qui conduit vers les chimères de l'imagination. Avec Chateaubriand se forme le thème du « vague des passions » relatif aux états d'âme. Autour de Chateaubriand et de Mme de Staël, la France découvre une nouvelle littérature qui incite à la révolte et à la liberté aussi bien spirituelle que sociale, une littérature qui traite plus particulièrement les états d'âme

morbides. L'homme avec ses désirs et ses tourments se trouve au centre de leurs préoccupations. On assiste, par conséquent, à la formation d' « un nouvel humanisme », un humanisme moderne qui se penche plutôt sur l'aspect sentimental et intérieur de l'homme, contrairement à l'humanisme de la Renaissance qui s'intéressait jadis à l'aspect intellectuel de l'homme, à l'intelligence de l'homme.

La création de cette nouvelle littérature suscite un réveil général de la sensibilité qui se trouve au centre des préoccupations romantiques. Autour de Chateaubriand naît toute une génération romantique. Dans *le Génie du christianisme*, Chateaubriand laisse apparaître des thèmes considérés déjà comme romantiques : mélancolie et ennui, refuge dans la nature (ruines, ciel, étoiles, lune), rêveries, méditation. Avec la parution des *Méditations Poétiques* (1820), Lamartine relance la vogue de la sensibilité poétique. Il en résulte une alliance de musicalité et de sensibilité. Toutes les pièces qui composent cette poésie (« Le Lac », « Le Vallon », « L'automne », « L'isolement », « L'immortalité ») mettent en scène une inquiétude languissante et des regrets douloureux. *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire sont une illustration de la douleur humaine aussi. Spleen et inquiétude, regrets et remords, sentiment de dégoût et sentiment d'échec, tous les thèmes sont là pour faire des *Fleurs du Mal* « une véritable épopée de l'ennui »⁸⁸.

Avec le règne du Romantisme vers les années 1840, on assiste à l'avènement d'un état d'âme collectif qu'on appelle « le mal du siècle ». En effet, véritable épidémie morale, l'ennui se propage partout, d'une génération à une autre, accablant et noircissant ainsi le siècle entier. Il s'agit d'un mal généralisé qui attaque jeunes et vieux, femmes et hommes, riches et pauvres. Même les hommes d'esprit (romanciers, poètes et artistes)

⁸⁸ Guy Sagnes, *L'ennui dans la littérature française de 1848 à 1884*, p. 164.

n'ont pas été à l'abri de cette « maladie morale »⁸⁹ contagieuse. Dans une lettre écrite en 1844 à un ami, Flaubert met en lumière le caractère destructeur de cet ennui qui apparaît tantôt comme une maladie moderne, tantôt comme une maladie de jeunesse :

Connaissez-vous l'ennui ? Non pas cet ennui commun, banal, qui provient de la fainéantise ou de la maladie, mais cet ennui moderne qui ronge l'homme dans les entrailles, et d'un être intelligent, fait une ombre qui marche, un fantôme qui pense. Ah ! Je vous plains, si cette lèpre-là vous est connue. On s'en croit guéri parfois ; mais un beau jour on se réveille souffrant plus que jamais. Vous connaissez ces verres de couleur qui ornent les kiosques des bonnes-tiers retirés. On voit la campagne en rouge, en bleu, en jaune. L'ennui est de même. Les plus belles choses, vues à travers lui, prenant sa teinte et reflètent sa tristesse. Quant à moi, c'est une maladie de jeunesse qui revient à mes mauvais jours, comme aujourd'hui⁹⁰.

Si Flaubert dénonce l'ennui dit « moderne », Barbey d'Aurevilly va plus loin en parlant non seulement d'un ennui universel mais aussi d'un ennui constitutionnel. Ainsi affirme-t-il en 1867 :

L'ennui donc, l'ennui universel, voilà le mal, et pour nous servir d'un mot ennuyeux aussi le mal constitutionnel du XIXe siècle ! [...] L'ennui est à califourchon sur nos nuques: solide cavalier qu'on ne désarçonne pas! L'ennui, le fils des civilisations excessives, arrivées à ce point d'épuisement qu'on n'a plus qu'à répéter les mots déjà dits!⁹¹

Passé à l'état constitutionnel et à l'état universel, l'ennui jouit d'un pouvoir royal au XIXe siècle, pénétrant non seulement la société, mais aussi l'art et la littérature. En effet, la littérature de l'époque témoigne de l'ampleur de cette « maladie de la vie »⁹². À l'aube du siècle, Chateaubriand lui accorde une noblesse particulière, faisant de l'ennui la trame

⁸⁹ Dans son article intitulé « La maladie morale du dix-neuvième siècle » (*Revue des deux mondes*, V. 3, 1849, pp. 671-685), Émile Montégut décrit les symptômes de cette maladie morale chez un homme qu'il avait connu.

⁹⁰ *Corr.*, t. I, p. 151, cité dans Guy Sagnes, *L'ennui dans la littérature française de 1848 à 1884*, p. 7.

⁹¹ *Le Nain jaune*, 23 juin 1867 ; *Les Ridicules du temps*, p. 207, cité dans Guy Sagnes, *L'ennui dans la littérature française de 1848 à 1884*, p. 15.

⁹² Dans *le journal d'un poète* (Pléiade, t. II, p. 1019, 1835, cité dans Guy Sagnes, *L'ennui dans la littérature française de 1848 à 1884*, p. 22), Vigny affirme que « l'ennui est la maladie de la vie : pour la guérir, il suffit de peu de choses : aimer et vouloir ».

de son roman *René*. Senancour⁹³ suit le cheminement de Chateaubriand en mettant en scène des personnages, Aldomen et Oberman, qui sont, au même titre que René, accablés par le fardeau du vide et le dégoût de l'existence. Condamnant la société où ils vivent et cherchant refuge dans la nature, ces deux héros senancouriens penchent vers les rêveries et la mélancolie. Par ailleurs, appartenant aussi à ce groupe de peintres de l'ennui, Benjamin Constant met en scène un héros, Adolphe, qui transforme tout en indifférence. Mais plus que tout autre écrivain romantique, c'est Baudelaire qui donne à l'ennui sa vraie majesté. En effet, chez lui, l'ennui prend une dimension existentielle et se transforme en un mal incurable et carcéral. Aussi bien dans sa vie que dans ses œuvres, Baudelaire ne cesse de parler de ce « gouffre de l'ennui »⁹⁴. Dans une lettre écrite à sa mère vers la fin de 1857, Baudelaire décrit son état d'esprit. Ces phrases sont un véritable cri d'ennui :

Je me demande sans cesse : à quoi bon ceci? À quoi bon cela? C'est le véritable esprit du spleen. Sans doute en me rappelant que j'ai subi des états analogues et que je me suis relevé, je serais porté à ne pas trop m'alarmer, mais aussi je ne me rappelle pas être tombé jamais si bas et m'être traîné si longtemps dans l'ennui⁹⁵.

Deux ans plus tard, souffrant toujours du même mal, il écrit à son ami : « Quant au moral triste, je m'ennuie et je me dégoûte de tout le monde avec une rapidité étonnante. Je pensais dernièrement que je n'ai plus d'amis que ma mère et vous »⁹⁶. Loin d'être joyeuse, la vie de Baudelaire est donc marquée par un profond sentiment d'ennui, un ennui qui isole, attriste et dégoûte. Chez Baudelaire, l'ennui prend toutes les formes :

⁹³ Pour une analyse de l'ennui chez Senancour, nous invitons les lecteurs à lire l'article de G. Padgett, « Senancour's Ennui and its relation to his ideas », *Nottingham French Studies*, 1967, Vol. 6, pp. 2-18.

⁹⁴ Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « Le possédé », Paris, Calmann Lévy, éditeur (Ancienne maison Michel Lévy Frères), 1896, p. 139.

⁹⁵ *Corr.*, t. II, p. 108, 30 déc. 1857, cité dans Guy Sagnes, *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, p. 143.

⁹⁶ *Corr.*, t. II, p. 349, 1859, cité dans Guy Sagnes, *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*, p. 143.

qu'il se nomme « ennui » ou « tristesse »⁹⁷, « spleen »⁹⁸ ou « mélancolie »⁹⁹, il est toujours dangereux aux yeux de Baudelaire dans la mesure où il est comparable à cet « obscur ennemi qui lui ronge le cœur »¹⁰⁰, ou à ce poignard qu'il aiguisait lentement sur son cœur¹⁰¹. Âme sensible dès son jeune âge, Baudelaire connaît très tôt l'ennui. Être insatisfait de soi, s'ennuyer d'être lui-même et non de la personne de ses rêves : voilà, en effet, les aspects qui caractérisent au premier abord « l'ennui baudelairien »¹⁰². La triste réalité à laquelle il était sans cesse confronté (des dettes énormes, un conseil judiciaire, la pauvreté) fait de lui un être à jamais insatisfait de lui-même. Ce qui le pousse à réfléchir sur la brièveté de la vie et à être envahi par les pensées noires. Insatisfaction de soi, regrets et remords, impuissance de la volonté et affaiblissement du désir, isolement et solitude¹⁰³, privation de la jouissance : tous les ingrédients de l'ennui se regroupent pour transformer ce « mangeur d'opium »¹⁰⁴ en misérable créature, une créature prisonnière du temps et de l'espace. L'ennui de Baudelaire atteint-il sans doute le sommet de son âcreté.

Baudelaire a non seulement souffert de l'ennui, mais il a aussi beaucoup écrit sur « ce monstre délicat »¹⁰⁵. Toute son œuvre est, en effet, parsemée d'images et de métaphores qui évoquent l'idée de l'ennui. Dès le début de son célèbre poème *Les Fleurs*

⁹⁷ « Mais la tristesse en moi monte comme l'air » (*Les Fleurs du Mal*, « Causerie », p. 171).

⁹⁸ « Spleen » est le titre d'un poème dans *Les Fleurs du Mal*, pp. 202-203.

⁹⁹ « Paris change, mais rien dans ma mélancolie n'a bougé » (*Les Fleurs du Mal*, « Le Cygne », p. 259).

¹⁰⁰ *Les Fleurs du Mal*, « L'Ennemi », p. 101.

¹⁰¹ « J'aiguisais lentement sur mon cœur le poignard » (*Les Fleurs du Mal*, « La Béatrice », p. 317).

¹⁰² « L'ennui baudelairien » (*Annales de Bretagne*, tome XLI, 1934, n°. 1 et 2) est le titre d'un article intéressant et très analytique écrit par Louis Legras. On y trouve une analyse des aspects ainsi que de l'évolution de l'ennui chez Baudelaire. On y trouve aussi une analyse des cinq caractères de l'ennui baudelairien qui sont, d'après lui : 1) la sensation de la longueur du temps; 2) l'impression polaire (de solitude et de nuit, de froid, de mort); 3) l'insensibilité à la nature; 4) dans l'horreur ressentie, la tentation de blasphème; 5) l'appel à la débauche et à la mort (p. 260).

¹⁰³ Il est important de souligner que l'ennui chez Baudelaire va de pair avec la solitude : « L'âme d'un vieux poète erre dans la gouttière » (*Les Fleurs du Mal*, « Spleen », p. 198); « Assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux!/Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,/Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche/Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche! » (*Les Fleurs du Mal*, « Spleen », p. 200).

¹⁰⁴ *Un Mangeur d'opium* est le titre d'une des œuvres de Baudelaire.

¹⁰⁵ Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « préface », p. 81.

du Mal, dans la *Préface*, Baudelaire classe l'ennui parmi les vices les plus monstrueux, le comparant tantôt au « Satan Trismégiste »¹⁰⁶ tantôt au « Diable »¹⁰⁷:

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris,
Et dans un bâillement avalerait le monde;

C'est l'ennui ! – Œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
Hypocrite lecteur, – mon semblable – mon frère¹⁰⁸.

Baudelaire l'appelle un « monstre délicat », Flaubert le définit comme un « malaise insaisissable » et le compare aux « nuées » et au « vent », Barbey d'Aurevilly parle d'un « ennui universel » et l'assimile à un « solide cavalier » : les métaphores sont bien au service des poètes et écrivains (eux-mêmes victimes d'ennui) qui se plaisent à décrire l'ennui et à examiner toutes ses formes et toutes ses facettes. Mais bien que les métaphores varient, le mal demeure commun, unique. Baudelaire, Flaubert, Musset, D'Aurevilly, Constant, Lamartine, Vigny, Saint-Beuve s'entendent tous sur les caractéristiques de cet ennui qu'ils ont bel et bien vécu et qui se nourrit évidemment du romantisme : lassitude et sentiment de déclin, évasion et sentiment de la nature, souffrance, solitude et méditation, langueur, agitation et tourments de l'âme, individualisme, insatisfaction et recherche de l'idéal; toutes ces manifestations se regroupent autour du grand « dégoût de la vie » pour faire de cet ennui parfait et absolu,

¹⁰⁶ *Les Fleurs du Mal*, « préface », p. 79.

¹⁰⁷ *Les Fleurs du Mal*, « préface », p. 80.

¹⁰⁸ *Les Fleurs du Mal*, « préface », pp. 80-81.

pour citer encore une fois Vigny, rien d'autre qu'une puissante « maladie de la vie », une maladie de la vie qui caractérise celle de toute une génération, la génération romantique dont René est sans doute l'incarnation parfaite. Ce cri d'ennui n'est pas propre seulement à René; c'est plutôt le cri de tous les romantiques :

Hélas! J'étais seul, seul sur la terre! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance, revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui¹⁰⁹.

Les analyses de ce chapitre confirment ce que nous avons constaté dans la conclusion du premier chapitre : l'aspect mouvant et non-statique de l'ennui. Il change, en effet, de formes et d'acceptions non seulement d'un siècle à un autre, mais aussi d'un auteur à un autre. Dans l'antiquité, chez Sénèque, l'ennui apparaît sous forme de 'dégoût de la vie'; il se manifeste sous forme d'*acédie* chez les Pères du désert au moyen-âge; chez Du Bellay, l'ennui n'a aucun sens tragique; il signifie plutôt 'chagrin', voire nostalgie, étant lié à l'exil et à la lourdeur du temps loin de la terre natale; chez Montaigne, l'ennui n'est pas dépourvu de nuances : il signifie tantôt 'le chagrin de la solitude', tantôt 'la tristesse' et peut même exprimer 'le vide' qui anticipe, à bien des égards, la théorie de l'ennui chez Pascal. Après Pascal et avec l'avènement d'abord du préromantisme à la fin du XVIIIe siècle et ensuite du romantisme au XIXe siècle, c'est la 'nausée de l'existence' qui se déguise sous l'ombre de l'ennui. L'ennui romantique est l'accumulation virulente de toutes ces formes d'ennui qui traversent les siècles; c'est le 'tædium vitæ' de l'antiquité; c'est l'*acédie* de la tradition chrétienne, c'est la 'douleur' et la 'nostalgie' de Du Bellay; c'est le 'chagrin de solitude' de Montaigne, c'est le 'vide' de Pascal; bref, l'ennui c'est,

¹⁰⁹ Chateaubriand, *René*, p. 50.

comme nous avons remarqué dans la conclusion du premier chapitre, une maladie, l'ultime « maladie de la vie ».

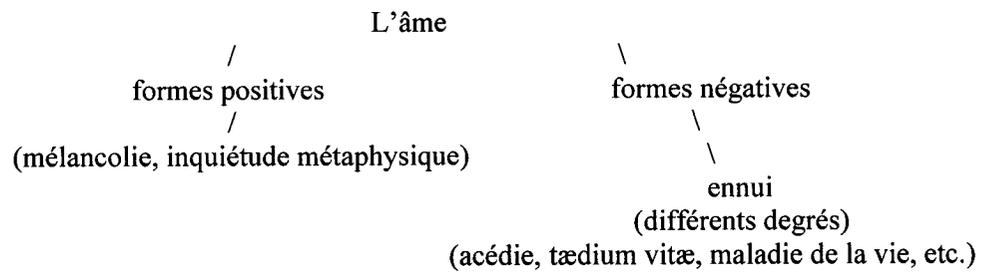
Conclusion de la première partie

Dans notre tentative de distinguer l'ennui de l'inquiétude, nous avons tout d'abord fait la constatation suivante : l'inquiétude engendre un questionnement sur les plans métaphysique, moral et social. Si elle engendre un questionnement d'ordre métaphysique (Dieu, l'existence, la condition humaine), c'est un questionnement positif - qui pourrait toutefois engendrer le trouble, l'absence de satisfaction et l'anxiété : c'est justement à ce niveau-là qu'il subsiste un recoupement de sens entre l'ennui et l'inquiétude. Par contre, si l'inquiétude fait naître un questionnement d'ordre moral et social, il s'agit plutôt d'un questionnement négatif qui cause le tourment et le dérangement de la vie et qui conduit au désespoir et au dégoût. C'est ici qu'on retrouve la forme de l'ennui comme 'tædium vitæ'. À partir de cette hypothèse d'analyse, nous avons établi la distinction suivante entre l'ennui et l'inquiétude : l'inquiétude est un questionnement à connotation positive (qui ne conduit certainement pas au dégoût) alors que l'ennui est un questionnement à connotation négative qui aboutit au dégoût et au désespoir. C'est cet ennui-là qui se trouve rattaché à l'*acédie* des Pères grecs et qui finit par engendrer, à force de découragement, de lassitude et d'accablement, le 'tædium vitæ' dont parle Sénèque et les romantiques.

Pour distinguer l'ennui de l'inquiétude, nous avons identifié deux types de questionnement : un questionnement positif et un questionnement négatif. Pour distinguer l'ennui de la mélancolie, nous avons cependant identifié deux types de tristesse : une

tristesse négative (c'est la tristesse de l'âme et de la vie, c'est l'ennui) et une tristesse positive (c'est la mélancolie dont chantent les poètes et qui est liée à l'amour et à la sensibilité du cœur). Il semble que le rapport entre l'ennui et la mélancolie passe par l'intermédiaire de la tristesse.

Dans le deuxième chapitre, nous avons remarqué que l'ennui prend diverses formes et couleurs. Il apparaît chez Sénèque ainsi que chez les Pères du désert sous une forme grave : c'est le 'tædium vitæ' et l'acédie. Il apparaît chez Du Bellay sous une forme moins grave, identifiée au chagrin et à la nostalgie. Il apparaît chez Montaigne tantôt sous une forme banale (le chagrin de la solitude) et tantôt sous une forme grave (l'ennui du vide). Il reprend chez Pascal la forme grave puisqu'il parle d'un ennui qui est lié au vide de l'existence. Chez les romantiques, l'ennui apparaît sous sa forme la plus grave, car, en s'enrichissant de ces diverses formes d'ennui, il aboutit à la maladie de la vie. À partir de ces analyses, nous ne pouvons pas dire que l'ennui subit une évolution définitionnelle au travers des siècles car autrement, pourquoi l'ennui signifie-t-il 'tædium vitæ' dans l'antiquité et au XIXe siècle? Nous pouvons cependant parler d'une exacerbation de l'ennui. Les différentes formes d'ennui que nous avons identifiées chez ces auteurs constituent en fait des degrés dans la manifestation de l'ennui – à connotation négative. Ceci confirme donc notre conclusion du premier chapitre au sujet de l'âme : tout dépend de l'âme, du mouvement de l'âme. Si l'âme engendre des formes positives : c'est la mélancolie et l'inquiétude métaphysique; si l'âme engendre des formes négatives : ce sont les différents degrés de l'ennui. D'où le schéma suivant :



Peut-on dire que le XVIIIe siècle va adopter ce schéma dans son traitement de l'ennui? Sinon, qu'apportera-t-il de nouveau? Dans la deuxième partie de la thèse, nous pénétrerons les trois domaines de l'amour, du libertinage et des vapeurs pour décrire quelques manifestations spécifiques de l'ennui : l'ennui chez l'amoureuse, chez la libertine ainsi que chez la vaporeuse.

DEUXIÈME PARTIE

LES DIFFÉRENTES FORMES DE L'ENNUI DANS LA LITTÉRATURE DU XVIII^e SIÈCLE

Cette deuxième partie de la thèse offre une analyse littéraire, voire contextuelle, de l'ennui au XVIII^e siècle, sans pour autant ignorer les conclusions des théoriciens et moralistes de l'époque. Elle vise, plus particulièrement, à révéler, à partir de l'étude de trois portraits féminins (l'amoureuse, la libertine et la vaporeuse), la nature du rapport qui existe entre l'ennui et trois autres thèmes importants du XVIII^e siècle : l'amour, le libertinage et les vapeurs. Elle contient trois chapitres. « L'ennui chez l'amoureuse », « L'ennui chez la libertine » et « L'ennui chez la vaporeuse » ont un objectif commun : dévoiler les mystères de l'ennui féminin, d'abord, chez l'amoureuse, ensuite, chez la libertine et, enfin, chez la vaporeuse tout en faisant l'étude de ses causes et de ses conséquences.

Chapitre IV

L'ennui chez l'amoureuse

L'amour fait tous les biens et tous les maux; il perfectionne les âmes bien nées; car l'amour dont je parle est un censeur sévère et délicat, qui ne pardonne rien. Les caractères mélancoliques y sont plus propres. Qui dit amoureux, dit triste; mais il n'appartient qu'à l'amour de donner des tristesses agréables (Madame de Lambert, *Œuvres*, Librairie Honoré Champion, Paris, 1990, p. 234).

« Aimez, si vous voulez [...]. C'est l'unique recette contre le vide, l'inquiétude et l'ennui. »¹ L'appel que lance Mirabeau nous enseigne qu'il faut aimer pour combattre l'ennui et les maladies de l'âme. Ainsi, l'art d'aimer conduit-il à *l'art de ne point s'ennuyer*². Bien des affirmations présentent, en effet, l'amour comme un remède efficace contre l'ennui. Définissant l'amour comme « l'école de l'honneur et de la vertu, et [...] partout où il règne il y apporte la paix, l'abondance et la félicité », Jourdan est convaincu du triomphe de l'amour sur l'ennui :

C'est l'amour enfin qui dissipe l'ennui mortel dont nous serions dévorés, si par les désirs qu'il allume en notre âme, il ne la réveillait sans cesse de son assoupissement³.

L'auteur des *Études de la Nature* reconnaît aussi les bienfaits de l'« amour honnête ».

D'après lui,

[...] dès qu'on est capable de sentir, on est capable d'aimer. L'amour honnête suspend les peines, bannit l'ennui, détourne de la prostitution, des ennuis et des inquiétudes du célibat : il remplit la vie de mille perspectives délicieuses⁴.

¹ Mirabeau, *L'Ami des hommes*, Avignon, 1756, p. 566.

² C'est le titre du livre de Boureau-Deslandes (Paris, 1715) dont nous avons parlé dans l'introduction.

³ *Le Guerrier Philosophe*, La Haye, P. de Hondt, 1744, p. 173.

⁴ Bernardin de St-Pierre, *Études de la Nature*, T. 3, p. 467.

De plus, bien qu'il se montre plus sceptique sur le pouvoir thérapeutique de l'amour, Helvétius constate dans *De l'Homme* que « l'amour et la jalousie sont [...] les seuls remèdes à l'ennui »⁵. Les écrivains des Lumières n'ignorent certainement pas le caractère utilitaire de l'amour. Comme le feront les Romantiques, ils chantent la conception poétique de l'amour : l'amour qui fait les délices de la vie et de l'âme; l'amour qui permet l'épanouissement de l'être; l'amour qui apparaît, enfin, comme une puissance qui « fait tous les jours de plus grands miracles »⁶. La croyance dans l'amour devient si forte que De Boissy déclare par la bouche de son héros le marquis : « sans l'amour et sans ses charmes, tout languit dans l'univers »⁷. Gresset ne parle pas autrement que De Boissy.

Dans *Sidnei*, on retrouve le même langage et les mêmes élans :

[...] ma chère Rosalie; ne voyez que l'amour qui vient me ranimer. Le jour ne serait rien sans le bonheur d'aimer; partagez mes destins : je vous dois tout mon être; c'est pour vous adorer que je viens de renaître⁸.

Au bonheur d'aimer s'oppose donc l'ennui, la langueur et la futilité de la vie. Au soleil de l'amour s'oppose la grisaille de l'ennui. De fait, l'amour est au-dessus de l'ennui. Il jouit de tous les pouvoirs. Du creux de leur ennui, les personnages le considèrent comme un sauveur, qui, grâce à ses lumières transcendantes, guérit leur léthargie. Ils le considèrent aussi comme une force motrice qui stimule le désir, nourrit le cœur⁹ et fait avancer la

⁵ *De l'Homme*, p. 215.

⁶ Lesage, *Le Diable Boiteux*, in *Romanciers du 18e siècle*, éd. Étiemble, T.1, Paris, Gallimard, 1960, p. 294.

⁷ *Le Français à Londres*, in *Répertoire Général du Théâtre Français*, T. 43, Paris, Menard et Raymond, 1813, p. 52.

⁸ *Œuvres Complètes*, T.2, Paris, Furne, 1830 p. 125.

⁹ Dans *La Surprise de l'Amour* (in *Théâtre Complet*, éd. F. Deloffre, Tome 1, Paris, Garnier 1968, p. 192), Marivaux écrit : « [...] sans l'aiguillon de l'amour [...], notre cœur à nous autres est un vrai paralytique : nous restons là comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remue pour remuer. »

vie¹⁰. Bref, l'amour, c'est le bonheur lui-même. Cécile Volanges l'avoue avec enthousiasme :

[...] l'amour, ah! L'amour!... un mot, un regard, seulement de le savoir là, eh bien! C'est le bonheur. Quand je vois Danceny, je ne désire plus rien; quand je ne le vois pas, je ne désire que lui¹¹.

Derrière cette déclaration au ton apparemment naïf, se cache une vision positive de l'amour qui est celle du XVIIIe siècle. En effet, contrairement à une partie du XVIIe siècle qui associe l'amour à l'illusion et au danger, une problématique que pose clairement *La Princesse de Clèves*, le XVIIIe siècle accorde à l'amour un prestige réel. L'amour qui fortifie le sens de l'existence est générateur du vrai bonheur : telle est l'idée maîtresse que développe la littérature romanesque des Lumières. Il n'est pas rare qu'on établisse alors un rapport entre l'amour et le bonheur¹². Véritable peintre de la psychologie amoureuse, Bernardin de Saint-Pierre illustre bien cet amalgame. L'amour qui règne entre les héros de *Paul et Virginie* suffit seul à transformer leur existence isolée en parfaite idylle. Mais le plus grand lyrisme émerge de la main de Nougaret selon lequel il existe une véritable harmonie entre l'amour et le bonheur :

Je l'ai trouvé le vrai bonheur, le seul moyen d'être heureux. Il ne consiste point à pâlir sur des in-folio poudreux, à faire une étude continue des lois, à se rendre l'exemple et l'oracle du Barreau; il réside tout entier dans les charmes de l'amour,

¹⁰ « L'amour et la plus jeune des grâces nous font signe d'avancer » (Piron, A. *Arlequin-Deucalion*, In *Œuvres Choiesies*, Paris, Garnier, 1833 (1722), p. 346).

¹¹ Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, LV, p. 136.

¹² Dans son *Discours sur le bonheur* (Édition critique et commentée par Robert Mauzi, Paris, 1961) Mme du Châtelet considère l'amour comme une des « grandes machines du bonheur. » Elle fait l'association à plusieurs reprises : « Cette passion [l'amour] est peut-être la seule qui puisse nous faire désirer de vivre, et nous engager à remercier l'auteur de la nature, quel qu'il soit, de nous avoir donné l'existence » (28); « [...] une âme tendre et sensible est heureuse par le seul plaisir qu'elle trouve à aimer; je ne veux pas dire par là qu'on puisse être parfaitement heureux en aimant, quoiqu'on ne soit pas aimé; mais je dis que, quoique nos idées de bonheur ne se trouvent pas entièrement remplies par l'amour de l'objet que nous aimons, le plaisir que nous sentons à nous livrer à toute notre tendresse peut suffire pour nous rendre heureux » (pp. 29-30).

dans l'union intime de deux cœurs faits l'un pour l'autre. Oui, voilà l'unique félicité, elle seule adoucit les peines de la vie¹³.

Or, si l'amour semble réserver le bonheur, il n'en demeure pas moins associé à l'idée de la souffrance morale. En effet, sous la plume des écrivains et chez les personnages, l'amour a un double visage et une double fonction¹⁴. S'il est remède à l'ennui, il en est aussi la source. À l'image de l'amour noble qui suscite tant d'éloges et tant de lyrisme, correspond l'image de l'amour humiliant qui entraîne l'ennui et l'abattement de l'âme. Dans un extrait de Loaisel de Tregoaate tiré de *Dolbreuse ou L'Homme du Siècle*, le lien entre l'amour et l'ennui apparaît explicitement :

On a beau se faire illusion sur l'amour et sur ses plaisirs, il est un moment après lequel l'existence devient pénible. Il est un terme au-delà duquel on ne trouve que vide et qu'ennui. Trop de sensations délicieuses rassemblées à la fois dans le cœur, épuisent l'homme et détruisent ses organes¹⁵.

On pourrait multiplier les exemples. Alors que Rousseau affirme de la voix de Julie qu'

[...] il y a peu de gens [...] qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus... Combien alors il est à craindre que l'ennui ne succède à des sentiments trop vifs, que leur déclin sans s'arrêter à l'indifférence ne passe jusqu'au dégoût¹⁶,

Madame Riccoboni décrit ainsi les sentiments de l'une de ses héroïnes :

Le sentiment qu'elle ne pouvait éteindre n'était plus qu'un triste mouvement qui portait le désespoir dans son âme. Elle chercha dans ses principes, dans la force de la morale, des ressources contre l'ennui dont elle était pressée¹⁷.

¹³ Nougaret, *Les Méprises ou les Illusions du plaisir*, T. I, p. 5.

¹⁴ Cette double facette de l'amour est bien mise en lumière dans les traités de morale, entre autres dans *Le Spleen* de Besenval : « L'amour, dont les trompeuses faveurs nous donnent des instants qui semblent nous élever au-dessus de l'humanité, pour nous plonger dans des abîmes de maux et d'inquiétudes, que son séduisant empire sait encore nous faire chérir et regretter » (p. 101).

¹⁵ Loaisel de Tregoaate, *Dolbreuse ou L'Homme du Siècle*, p. 149.

¹⁶ Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, p. 89.

¹⁷ Madame Riccoboni, *Histoire du marquis de Cressy*, p. 125. Il faut cependant noter que, s'interrogeant sur « les sources du vrai bonheur », Mme Riccoboni, en tant que romancière essentiellement sentimentale, postule que « le bonheur prend ses racines dans le cœur. » C'est, précisément, dans l'opinion de Rivers qu'elle développe sa théorie : « Est-on vraiment heureux dans le secret de son âme par de hautes dignités, par d'immenses possessions? Écartez de la vue de l'ambitieux une foule jalouse de son élévation, cachez-lui ses concurrents humiliés et chagrins, son bonheur n'existe plus. Séparons l'homme opulent du pauvre

L'ennui pénètre dans le cœur et atteint, par conséquent, même le sentiment d'amour. Il transforme alors le plaisir d'aimer en « péché moral [qui] énerve l'esprit et dégrade l'âme »¹⁸. Les personnages les plus sensibles et les plus passionnés finissent par l'éprouver sans cesse. L'ennui est en fait le fruit de l'excès des sentiments. Il est le parasite de l'amour-passion. Plus l'amour augmente, plus l'ennui devient obsédant et incontrôlable. La maxime de Rousseau résume bien le bilan de cette partie de notre analyse de l'ennui des passions : « [...] quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui »¹⁹.

Cette formule s'applique bien aux amoureuses qui, comme le constate Pierre Fauchery²⁰, ne savent pas aimer modérément et exigent de l'amour leur raison d'être. Les femmes portées par la passion sont aussi susceptibles de souffrir d'ennui. Le portrait psychologique de l'amoureuse dans la littérature du XVIIIe siècle ne dément pas cette vérité. Toujours en quête d'un amour absolu, l'amoureuse n'est jamais satisfaite. Cette insatisfaction, à force de l'obséder, se convertit en un malaise profond de l'âme. D'où l'apparition de l'ennui, du vide, de l'inquiétude et de bien d'autres maux moraux auxquels elle se trouve incessamment confrontée. L'expression féminine de la passion amoureuse s'accompagne donc de l'expression de l'ennui. La folie²¹ d'aimer produit une douloureuse sensation d'ennui. Le personnage de Fanni Butlerd nous en fournit,

qui l'envie... ; en cessant de regarder sa fortune comme une distinction, il cessera de la priser. Mais l'amour se suffit à lui-même. Il n'établit point ses jouissances sur les privations d'autrui; la félicité de tous n'altérera jamais le bonheur d'un seul » (cité dans Emily Crosby, *Madame Riccoboni, sa vie, ses œuvres, sa place dans la littérature anglaise et française du XVIIIe siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 113).

¹⁸ Helvétius, *De l'Homme*, p. 76.

¹⁹ Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, p. 783.

²⁰ « Tout le roman postule, en effet, que les virtualités de la femme ne peuvent se réaliser pleinement hors de l'amour » (*La destinée féminine dans le roman européen au XVIIIe siècle*, Paris, A. Colin, 1972).

²¹ « L'amour = folie aimable » (Chamfort, *Maximes et Pensées; Caractères et anecdotes*, Paris, Garnier-Flammarion, édition de Jean Dagen, 1968 p. 82).

d'ailleurs, la preuve. Éperdument amoureuse d'un colonel qui est toujours absent, Fanni, l'héroïne révoltée de Mme Riccoboni, se plaint sans cesse de l'ennui. En fait, l'ennui ne la quitte presque jamais. Parfois, elle s'ennuie tellement qu'elle regrette d'avoir même aimé : « Jamais ennui ne fut comparable à celui que je sens, si j'avais pu le prévoir, je n'avais point aimé »²², confie-t-elle à son amant. Un tel aveu met en évidence le rapport de causalité entre amour et ennui. L'amour, ici, s'investit d'une fonction problématique. Chez Fanni Butlerd, il est, sans équivoque, la première cause de l'ennui. Fanni n'a pas l'habitude de s'ennuyer; cependant, dès le début de son amour pour Alfred, tout ce qu'elle ressent, en dehors de son amour, c'est l'ennui. Il lui arrive même d'en tenir son amant pour responsable: « savez-vous bien que vous m'avez fait connaître l'ennui? » s'exclame-t-elle. « De tous les dégoûts dont la vie est mêlée, c'est celui auquel je suis le moins sujette »²³. Ainsi sont-elles nombreuses les déclarations qui mettent en lumière le rapport entre amour et ennui. Chez Fanni Butlerd, dire « je vous aime », c'est dire d'emblée « je m'ennuie ». En fait, véritable poison moral, l'amour fait naître en elle non seulement de l'ennui, mais aussi de tristes réflexions²⁴ et des combats d'âme²⁵. À un moment donné, tout son univers lui devient déplaisant : « Tout me déplaît, m'ennuie et m'afflige »²⁶. À une telle affirmation fait écho celle de Juliette Catesby, une autre amoureuse riccobonienne, qui ne s'exprime pas différemment : « Mon humeur devient

²² Lettre LXIX, p. 38.

²³ Lettre LXXXV, p. 52.

²⁴ Lettre XXX, p. 16.

²⁵ « Le sommeil me fuit; pourquoi m'obstiner à le chercher? Il peut calmer le trouble de mes sens; mais la douceur du repos vaut-elle l'agitation que donne l'amour? Je prends un livre, je le laisse; c'est votre lettre que je lis; je la finis, je la recommence : je voudrais l'oublier, pour la relire encore. [...] c'est bien assez de n'avoir point écrit hier; je ne veux pas vous chagriner par le détail des combats de mon âme » (Lettre XIII, pp. 6-7).

²⁶ Lettre LVIII, p. 31.

fâcheuse, tout m'ennuie »²⁷. Il paraît, par conséquent, que les feux de l'amour attisent ceux de l'ennui. Dans l'œuvre épistolaire de Mme Riccoboni, il est clair que l'ennui domine au même titre que l'amour.

Si l'amour est déclencheur d'ennui, c'est en partie à cause de l'absence fréquente de l'amant, car comme l'affirme Guy Sagnes, « s'ennuyer c'est souffrir d'une absence »²⁸. En effet, ce dont l'amoureuse se plaint sans cesse, c'est de l'ennui causé par l'absence. Aucune amoureuse n'en est exempte. L'ennui de l'absence apparaît comme le pire des tourments. Il s'appesantit sur l'esprit de l'amoureuse en la privant de tout plaisir et de toute tranquillité. Le tableau ci-dessous met en relief l'acuité du sentiment de l'ennui dans le discours féminin de l'absence²⁹.

Tableau 5 : L'ennui dans le discours féminin de l'absence

Fanni Butlerd	<i>Oh, mon cher Alfred, je ne vous ai point vu hier, toutes mes idées se ressentent de l'ennui que votre absence m'a fait éprouver.</i>
Juliette Catesby	<i>Mes réponses lui exprimaient l'ennui que me causait son absence; ennui que rien ne pouvait dissiper.</i>
Zilia	<i>L'illusion me quitte, l'affreuse vérité prend sa place, mes pensées errantes, égarées dans le vide immense de l'absence,</i>
Mademoiselle Fanchette	<i>Mademoiselle Fanchette s'ennuie beaucoup de votre absence.</i>

La plainte est unanime : par l'ennui qu'elle cause et l'inquiétude qu'elle suscite, l'absence fait mal à l'âme de l'amoureuse. Elle est, selon le langage de Fanni, « le poison

²⁷ Lettre X, p. 82.

²⁸ *L'ennui dans la littérature française de 1848-1884*, p. 70.

²⁹ Selon Roland Barthes, « Historiquement, le discours de l'absence est tenu par la Femme: la Femme est sédentaire, l'Homme est chasseur, voyageur; la Femme est fidèle (elle attend), l'Homme est coureur (il navigue, il drague). C'est la Femme qui donne forme à l'absence, en élabore la fiction, car elle en a le temps; elle tisse et elle chante; les Fileuses, les Chansons de toile disent à la fois l'immobilité (par le ronron du Rouet) et l'absence (au loin, des rythmes de voyage, houles marines, chevauchées) » (*Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, p. 20).

de l'amour [parce qu'] elle flétrit tous ses plaisirs »³⁰. Sans doute mettant en scène une « intrusion de la mort dans la vie », comme le remarque Michèle Huguet³¹, l'absence est-elle ressentie comme la mort temporaire de l'amant. Dès qu'il s'absente, que de cris, que de pleurs, que d'ennui ! À l'excès de bonheur que procure sa présence correspond un excès d'ennui lors de son absence. Pour l'amoureuse, l'amant est aussi important que l'existence elle-même. Alors que sa présence embellit l'existence, son absence la flétrit. On retrouve cette idée de l'embellissement de l'existence que procure la présence de l'amant surtout chez Fanni Butlerd :

Je suis triste, mon cher Alfred, & tout me le paraît depuis que je ne vous vois plus. Un amant aimé embellit tout; il répand l'agrément dans les lieux qu'on habite, sur les personnes qu'on voit, il prête sa grâce à tous les objets qui nous environnent; le charme inexprimable attaché à sa présence, semble s'étendre sur l'univers, et rendre tout plus aimable et plus riant. L'absence au contraire sème l'insipidité sur tout; elle suspend la gaieté, ou du moins amortit les désirs. On s'éveille sans goûter le plaisir de revivre; on se lève sans dessein, sans se rien promettre. La nonchalance préside à la toilette; on se mire, sans se voir; on se coiffe sans choix; on s'habille sans se parer. L'habitude fait mouvoir la machine, mais ses mouvements n'intéressent point. Le jour paraît long; il dure, passe, finit, rien ne l'a marqué : il est anéanti, on ne se souvient pas qu'il a été : la vivacité, l'esprit, l'enjouement, ne peuvent percer le voile qui les obscurcit. Ces dons renfermés en nous-mêmes y sont comme de belles fleurs dans un parterre où l'on se promène la nuit; la variété de leurs couleurs existe, mais sans être aperçue³².

Tout se rattache donc à l'amant. Chez Fanni Butlerd comme, bien sûr, chez toute autre amoureuse passionnée, l'amant tient lieu de tout. Par le faste qui l'environne et par l'éclat qui l'entoure³³, il est non seulement le décor qui orne ses lieux privés et publics³⁴, mais aussi le centre de ses inspirations et de ses motivations. C'est en fait à travers lui qu'elle

³⁰ Lettre LI, p. 27.

³¹ *L'ennui et ses discours*, p. 28.

³² Lettre LV, p. 29.

³³ *Fanni Butlerd*, Lettre XCII. Dorénavant, on utilise le symbole *FB* pour se référer à ce roman de Mme Riccoboni.

³⁴ « Que mon cher Alfred ornât les lieux qu'ils remplissaient [...], une simple cabane, une âme tendre, un naturel doux, un amant tel que le mien, aimé comme le mien » (*FB*, LXXXV).

arrive à donner un sens à sa vie. Et c'est pour cette raison que son absence provoque une crise d'âme, sous le signe d'un amer ennui, une crise qui s'étend sur toute son existence³⁵. Sans lui, le jour lui paraît long, le soir et le matin ennuyeux et l'existence vaine. À part les heures du sommeil, qui sont d'ailleurs rares³⁶, toute minute de sa vie devrait être investie dans l'adoration de son amant. Or, quand celui-ci n'est pas présent, tout lui semble être un abîme que rien ne peut combler, même pas la compagnie du monde et les dissipations mondaines. C'est l'amant seul qui peut désormais remplir le vide de la vie : « Venez, mon cher Alfred, venez me dédommager de tout l'ennui que j'ai éprouvé hier. Le plaisir de vous parler peut seul me faire oublier tant de fadeur que l'usage oblige d'entendre... Ah! Quelle humeur! Quelle tristesse! Cette entière privation m'est affreuse : ni vous, ni rien de vous! »³⁷. Michèle Huguet donne un aperçu psychologique de l'ennui de l'absence dont sont victimes les héros d'Homère :

L'ennui peut sembler, ici, proche de la nostalgie. Mais il faut prêter attention à la « modernité » d'une expérience affective qui exprime la souffrance de l'absence – ce qui est un des sens courants de l'ennui. Les héros d'Homère donnent à voir dans cette épreuve du vide qui les isole dans le même temps où elle les confronte à l'impossibilité d'atteindre l'objet aimé, dont l'absence se manifeste comme présence interdite, un ennui, qui ne se nomme pas comme tel, mais a le statut d'un affect corporel. Il est subi, éprouvé, offert comme témoignage de l'amour porté à l'objet perdu, inclus dans le rituel du deuil³⁸.

De cet ennui de l'absence surgit un autre type d'ennui : l'ennui provoqué par le monde et la compagnie. En effet, ennuyée par l'absence de son amant, l'amoureuse fuit sans ménagement et sans réserve le monde extérieur; elle tend, au contraire, à la

³⁵ « Votre absence me fait connaître combien vous êtes devenu nécessaire à mon repos, à mon bonheur, à mon existence même » (FB, LVIII).

³⁶ À plusieurs reprises, Fanni éprouve des difficultés à s'endormir : « Je vous dis que je veux dormir : entendez-vous, Mylord, je veux dormir. Bon soir : adieu... Pas possible; dès que je ferme les yeux, un lutin les ouvre malgré moi » (FB, XXXI).

³⁷ FB, XLVII.

³⁸ *L'ennui et ses discours*, p. 29.

contemplation et à la rêverie. Elle tend à remplir cette absence réelle de l'amant par une présence imaginaire. Au milieu de son ennui, elle préfère se réfugier dans son monde intérieur où domine l'image de son amant lointain. Fanni Butlerd, par exemple, s'isole continuellement dans son espace intime. À part quelques sorties, elle passe tout son temps dans son appartement et en particulier dans son cabinet dont elle fait ouvertement l'éloge dans sa XXI^e lettre :

Je ne veux pas me coucher; non je ne le veux pas : je veux rester là. Je n'aime de mon appartement que l'endroit où je suis. Ma chambre est un pays étranger pour moi : je ne vous y ai jamais vu. Ici, tout est vif, tout est riant. Tout a reçu l'empreinte chérie : ce cabinet est mon univers.

Contrairement à la sphère publique qui est lieu de rassemblement, le cabinet devient pour Fanni le lieu par excellence, un lieu qui favorise l'imagination et les rêveries provoquées par la vue et le toucher des objets intimes tels que le portrait et les lettres de l'amant. Fanni se sent proche de son amant lorsqu'elle se trouve entourée de ces objets de l'intimité amoureuse. En cela, source de consolation, « l'aimable portrait » lui offre, d'abord, un tout³⁹; l'amant lui paraît, ensuite, comme « le patron le plus révérend dans [son] simple hermitage »⁴⁰; il devient, enfin, sacré pour elle étant « toujours le dieu de son cœur »⁴¹. Bref, le portrait remplace l'amant. Lorsque celui-ci est absent, on voit souvent Fanni contempler son portrait, lui adresser des vœux⁴² et s'entretenir avec lui :

Hélas où vous êtes déjà? Ce portrait est donc tout ce qui me reste? Il me paraît moins mal qu'hier; à force de le tourner, de le pencher, j'y trouve une ombre légère de ce que j'aime; je sens qu'il me devient cher; il a un drôle de petit nez qui ressemble à un autre⁴³.

³⁹ *FB*, LI.

⁴⁰ *FB*, LI.

⁴¹ *FB*, LI.

⁴² « Le portrait que je tiens de sa main, placé dans le lieu le plus éminent [...]. Je lui adressai des vœux qui ne le toucheront plus : n'importe, je sentirai toujours la douceur à m'occuper de lui, mais en secret » (*FB*, LI).

⁴³ *FB*, LI.

L'ennui causé par l'absence la pousse, par conséquent, à être créative et romanesque. L'amant n'est pas là, à ses côtés, mais Fanni peut le rendre vivant en se réfugiant dans son espace intime. Et c'est dans cet espace privé que Fanni essaie d'anéantir l'ennui de l'absence en se créant une joie temporaire et surtout illusoire au contact avec les objets de la communication amoureuse. Alors que tout ce qui appartient à son espace intime lui devient nécessaire pour combattre l'ennui de l'absence, tout ce qui fait partie de l'espace public ne fait qu'aigrir cet ennui. Comme toute autre amoureuse, Fanni s'ennuie même quand il y a de la compagnie et des visites. Les fréquentations mondaines ne tranquillisent guère son âme. Elles ne sont susceptibles, au contraire, qu'à rompre l'harmonie qui règne entre elle et son espace intime. La présence d'autrui ne comble jamais le vide laissé par l'absence de l'amant. En fait, toute autre personne l'ennuie plus qu'elle ne la soulage. Il est évident que Fanni n'est jamais satisfaite du monde qui l'entoure. Elle ne cesse, tout au long de ses lettres, de se plaindre de cet « ennuyeux cérémonial »⁴⁴ qui consiste à multiplier les fêtes et les distractions sociales. Et même les personnes qu'elle aime et qui l'aident à envoyer le courrier amoureux l'énervent et lui donnent du tempérament (Sir Thomas et Miss Betzi). De plus, la porte⁴⁵, qui interrompt sa méditation amoureuse, est aussi continuellement l'objet de ses mécontentements :

Je commence le jour par vous donner des preuves de ma tendresse, je voudrais l'employer tout entier à vous écrire. Que je puis-je m'enfermer, ne voir personne!

⁴⁴ *FB*, XLVI.

⁴⁵ Dans son analyse des décors et des choses, Henri Lafon explique le rôle des portes dans le récit : « D'autres objets ont un effet [...] sur la vitesse du récit, créant des ruptures qui sont autant de bonds en avant, ou au contraire des ralentissements, des freins, des retards. Une sorte d'accélération est créée dans le temps du récit lorsqu'un élément du décor qui cachait ou isolait voit sa fonction s'inverser, qu'il s'ouvre et se dévoile. En l'espace de quelques mots l'imprévu fait irruption. Telle est la valeur ordinaire de ces portes qui semblent n'exister que pour être brusquement ouvertes et créer la surprise » (*Les Décors et les choses dans le roman français du dix-huitième siècle de Prévost à Sade*, Oxford, 1992, p. 95).

Cette porte s'ouvre, on annonce, qui? un importun, toujours celui que je ne désire point. Ce n'est jamais mylord Erford, ce nom chéri ne se fait plus entendre⁴⁶.

Bref, un seul homme l'intéresse, un seul homme la tire de sa léthargie : l'amant, le bien-aimé. Vivre pleinement, c'est vivre exclusivement avec son amant, du matin au soir. Elle n'ouvre les yeux le matin que pour voir son amant. Toute autre occupation lui est insignifiante :

Vous ne voulez pas que je sois triste, vous me priez de m'amuser : ah! je ne le puis! J'ouvre des yeux stupides, je ne rencontre plus ceux dont les regards portaient la joie dans mon âme. Vous me la rendez cette joie, mon cher Alfred; vous seul pouvez me la rendre⁴⁷.

Si l'amoureuse s'ennuie en compagnie, elle se plaît dans la solitude qui est source de joies secrètes. L'isolement avec elle-même, elle le recherche non seulement dans son espace privé, comme on l'a déjà analysé ci-dessus, mais aussi au sein de la nature. Combien d'amoureuses, en effet, ont manifesté leur goût pour la solitude rurale! S'ennuyant dans une société qui lui donne peu de satisfaction⁴⁸, Juliette Catesby ne retrouve la paix intérieure que dans la nature⁴⁹. Elle décrit ainsi élogieusement ces lieux champêtres:

Je vous écris du lieu le plus agréable qui soit peut-être dans la nature : de ma fenêtre je découvre des bois, des eaux, des près, un paysage admirable. Tout peint ici le calme et la tranquillité; ce séjour si riant est l'image de la paix douce dont jouit l'âme du sage qui l'habite. Cette aimable demeure porte insensiblement à

⁴⁶ *FB*, LVIII.

⁴⁷ *FB*, LXII.

⁴⁸ Lettre XII, p. 85.

⁴⁹ La nature est toujours amie de l'amour. Dans la littérature du XVIIIe siècle, la nature nourrit les sentiments de l'amour et vice versa. On note souvent l'entrecroisement de ces deux thèmes. Citons à titre d'exemple *Le Spectateur Français* de Marivaux in *Journaux et Œuvres diverses*, éd. Deloffre et Gilot, Paris, Garnier, 1969, p. 140) : « Vous voici dans les terres de l'amour; ce palais antique est sa demeure; et moi, je suis l'estime, compagne inséparable de ce dieu d'amour. De grâce, expliquez-moi, lui dis-je, ce que signifient ces arbres, ces fleurs fanées dont l'odeur me réjouit encore. Cette terre me paraît excellente; pourquoi ne la cultive-t-on point? Ce n'est plus qu'un désert. L'amour manque-t-il de sujets? [...] Tout ce que vous voyez, me dit-elle, n'est fait que pour votre instruction; c'est une image des effets que produit autrefois l'amour chez les hommes... »

réfléchir, à se retirer en soi-même; mais, tous les temps ne sont pas propres à faire goûter cette espèce de retraite; il en est où l'on trouve au fond de son cœur des importuns plus fâcheux que ceux dont la solitude nous délivre⁵⁰.

De plus, la comtesse de Sancerre⁵¹, une autre amoureuse riccobonienne, n'hésite pas à avouer son dédain pour le monde. Exprimant son désir de solitude, elle décrit à son ami le décor préféré de sa retraite, pour le besoin de son repos :

J'ai passé deux jours à Nevilli chez ma sœur; il y avait trop de monde. Rien ne me plaît, rien ne m'amuse; rien ne m'attache; il me semble que le plaisir habite la solitude : j'aimerais un simple hermitage, situé au pied d'une montagne, à l'abri du tumulte et du bruit⁵².

Zilia, l'héroïne de Mme de Graffigny, qui ressent une grande passion pour Aza, s'ennuie aussi beaucoup dans le monde occidental qui lui est étranger. Cet ennui la pousse à chercher refuge dans le jardin :

Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde et le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire; jusqu'à la tendre satisfaction de Céline et de son époux. Tout ce que je voyais m'inspirait une indignation approchant du mépris. Honteuse de trouver des sentiments si injustes dans mon cœur, j'allais cacher l'embarras qu'ils me causaient dans l'endroit le plus reculé du jardin⁵³.

L'ennui causé par l'absence donne aussi naissance à une autre sorte d'ennui : celui du courrier. En effet, objet important de l'intimité amoureuse au même titre que le portrait, la lettre est indispensable pour la survie morale de l'amoureuse. Elle nourrit son âme assoiffée en ce sens qu'elle permet de supporter l'ennui de l'absence. Pour l'amoureuse, la lettre est aussi importante que le manger et le boire. Elle se réveille le matin, et ne

⁵⁰ III, 74.

⁵¹ La comtesse de Sancerre s'ennuie non seulement à Nevilli, mais aussi et surtout à Paris, le trouvant trop bruyant. Elle s'ennuie en effet de « voir toujours les mêmes objets, entendre sans cesse médire, se trouver tous les soirs au milieu de ce triste cercle de fous qui extravaguent et ne sont pas plaisants. » Elle avoue plus tard que l'air de la campagne convient mieux à son âme : « je suis malade, l'air de ce pays ne me vaut rien, je m'ennuie, j'enrage, vous me ferez mourir; et puis vous diriez que je vous chagrine. Après tout, de quoi vous plaignez-vous? Je vous aime; voilà tous mes torts avec vous. » (p. 330)

⁵² CS, XLI.

⁵³ XXXI, 333.

voyant pas son amant à ses côtés, il lui faut immédiatement ses lettres. Le moindre retard postal déclenche, par conséquent, une crise d'ennui. L'ennui causé par le retard du courrier est une réalité quotidienne avec laquelle l'amoureuse a appris à vivre. Le pouvoir des lettres est sûr. Elles tranquilisent, même temporairement, l'âme et constituent un remède à l'ennui de l'absence. Mercier, dans son *Tableau de Paris*, en reconnaît l'utilité :

Les lettres trompent l'ennui, la solitude, l'infortune; amusent tous les âges, remplissent tous les instants; et Ciceron quoi qu'homme d'état, en a fait un éloge qui a toujours les grâces de la nouveauté⁵⁴

Madame Riccoboni a bien montré l'importance de la lettre dans *Les Lettres de Fanni Butlerd*. Moyen de communication, la lettre est avant tout un objet qui parle à la sensibilité, qui crée toutes sortes d'attitudes, de réactions et de gestes. Pour Fanni, la lettre devient, en effet, un déclencheur d'émotions : « Je lis cette lettre, je ris, je pleure, je suis contente; attendrie, charmée »⁵⁵. Objet sensible, la lettre devient de plus en plus un objet aimé, adoré. Chez Fanni Butlerd, l'amour de la lettre dépasse parfois l'amour de l'amant absent : « Que votre lettre est si tendre! Qu'elle est vive! Qu'elle est jolie! Je l'aime... Je l'aime mieux que vous, je vous quitte pour la relire »⁵⁶; un objet aimé qui a droit aussi à des baisers et des caresses : « Oh la tendre, la délicieuse lettre! méritais-je de la recevoir, de la lire! [...] Que je l'ai baisée, cette lettre »⁵⁷. Loin d'être dépourvue de signification, la lettre est, par conséquent, un objet-signe pour Fanni Butlerd, signe d'un amour toujours vivant, en dépit de l'absence de l'amant. La lettre agit comme un portrait. Elle reflète non seulement le langage séduisant de l'amant, mais aussi son image, sa propre ombre. Fanni voit effectivement son amant chaque fois qu'elle reçoit ses lettres :

⁵⁴ Mercier, *Le Tableau de Paris*, Amsterdam, 1782, T.1 à T. 4, p. 286.

⁵⁵ *FB*, XLVII.

⁵⁶ *FB*, XII.

⁵⁷ *FB*, LXXIX.

« Quand je reçois une lettre de vous, je l'ouvre avec ce plaisir extrême que je sens en vous voyant »⁵⁸. La lettre n'est plus la création, le chef-d'œuvre d'un amant, mais plutôt l'amant lui-même. Recevoir une lettre, c'est recevoir l'amant; lire son écriture, c'est l'entendre parler : « J'ai mis tout mon visage sur ce papier, qui a été dans vos mains. Je croyais vous entendre parler, voir cette mine aimable, cette bouche dont le silence aussi doux que les expressions, plus animé peut-être... »⁵⁹; serrer la lettre, c'est serrer l'amant lui-même : « J'ai mis la lettre sur mon sein, mon visage sur la lettre, et je l'ai baignée de mes larmes... Elle sera sur mon cœur cette lettre que tu as touchée, elle y sera toujours »⁶⁰. Il en résulte la personnification de la lettre. Elle représente, d'une part, l'amant, sa main, son cœur, son esprit : « Que j'aime vos lettres, la main qui les écrit, le cœur qui les dicte, votre esprit, les folles idées, tout toi! »⁶¹. Elle remplit, d'autre part, la place laissée vide par l'amant dans les moments les plus intimes : « C'est donc à votre réveil que vous recevez mes lettres? à votre réveil, mon cher Alfred? mon dieu, que j'aimerais à vous réveiller! J'approcherais sans bruit; j'ouvrerais doucement le rideau; je passerais mon bras sous votre tête : un baiser...ah quel baiser!... et puis, je m'enfuirais... »⁶². Joan Hinde Stewart observe :

Letters have such a capital importance for Fanni that in some respects the papers seem to replace its writer. The eventual result of dealing with the letter rather than with the lover is the personification of the former; letters gain an existence of their own, independent of their creator⁶³.

⁵⁸ *FB*, LXXIV.

⁵⁹ *FB*, LIX.

⁶⁰ *FB*, XLVIII.

⁶¹ *FB*, LXV.

⁶² *FB*, LX.

⁶³ *The Novels of Mme Riccoboni*, Chapel Hill, U.N.C. Dept. of Romance Languages, 1976, p. 67.

Nous avons analysé au début du chapitre les deux visions de l'amour telles qu'elles se manifestent dans l'écriture fictionnelle et non-fictionnelle du XVIIIe siècle. Nous avons, en effet, démontré qu'il existe, d'une part, une vision positive de l'amour qui est opposé à l'ennui, l'amour thérapeutique qui inspire le bonheur et la joie de l'existence et, d'autre part, une vision négative de l'amour-passion qui est propice à l'ennui et aux autres maladies morales. L'analyse du comportement de l'amoureuse dans quelques romans sentimentaux, notamment ceux de Madame Riccoboni, justifie bien le rôle destructeur de l'amour-passion. Comme nous avons pu le remarquer chez Fanni Butlerd et d'autres héroïnes, l'exacerbation du sentiment amoureux enlève la paix de l'âme et se considère, de ce fait, comme la première cause de l'ennui chez l'amoureuse passionnée. Cet ennui vient, paraît-il, de tout et de rien. À cet égard, la moindre contrariété peut entraîner une crise d'ennui interminable. C'est la raison pour laquelle l'amant, qui représente tout pour elle, est susceptible de déclencher l'ennui de son amante lorsqu'il ne réussit pas à combler son cœur avide. Pendant que l'amant s'absente, l'amoureuse passionnée s'ennuie. Il s'agit beaucoup plus que de la simple sensation de manque (« il me manque » ; « je m'ennuie de lui ») ; il y a véritablement émergence de l'ennui. Dès lors, commence une série de cercles vicieux où alternent causes et conséquences de l'ennui. L'absence de l'amant en est, à coup sûr, l'élément déclencheur. Lorsqu'elle s'ennuie à cause de l'absence de son amant, l'amoureuse retombe dans le vide, même temporaire, du cœur et de la vie. Cette absence lui fait naître des tourments de l'âme qui fragilisent sa vie intérieure déjà trop vulnérable: elle analyse et surveille de très près le comportement de son amant ainsi que le style de ses lettres ; elle s'inquiète de la moindre froideur ; elle a peur qu'il la quitte pour une autre femme ; elle se jette dans l'univers de

l'imagination obsédante et en pensant trop à lui, elle s'isole dans son espace privé. Elle commence, par conséquent, à vivre à travers le portrait et les lettres de son amant qui sont pour elle la seule source de consolation. Aussitôt qu'elle remarque un étrange retard du courrier amoureux, elle sombre de nouveau dans l'ennui et le désœuvrement de l'âme. Engloutie dans un univers intime qui lui est cher et qui la rapproche de son amant, elle ne ressent pour le monde et la société que haine et insatisfaction et la compagnie ne lui inspire, plus précisément, que pur ennui.

Nous avons analysé, dans ce chapitre, les effets de l'amour-passion sur l'âme de l'amoureuse passionnée tout en décrivant les aspects de l'ennui qui la tourmente. Nous analyserons, dans le chapitre suivant, les formes de l'ennui dont souffre la libertine. En d'autres termes, nous avons démontré que l'amour, lorsqu'il est porté à la passion, est loin d'être un antidote à l'ennui ; il en est plutôt la cause. Qu'en est-il du libertinage ?

Chapitre V

L'ennui chez la libertine

J'imagine que l'ennui d'une habitude où le cœur languit est la seule chose qui détermine une femme vers l'inconstance : elle ne voit plus dans un amant ces désirs tumultueux [...]. (Crébillon Fils, *Le Sylphe*, p. 44)

Il suffit de lire cette citation pour comprendre les raisons qui poussent une femme au libertinage. Selon Crébillon Fils, « l'ennui d'une habitude » en est le plus grand coupable. Le raisonnement de Crébillon Fils est clair : sous l'effet de l'habitude, qui est une des conséquences fâcheuses des relations durables, l'ennui s'installe; il transforme tout en froideur en entraînant non seulement l'affaissement de l'amour (« le cœur languit ») mais aussi la perte des désirs tumultueux. Aux yeux de celle qui s'ennuie, il existe un seul remède à l'ennui, un seul moyen de sortir de cette fadeur des sens et des sentiments : un nouvel amant et, par conséquent, une nouvelle liaison. Il est clair que le lien entre l'ennui et le libertinage n'est ni ambigu ni mystérieux; plusieurs citations, comme nous allons le voir, en témoignent. Néanmoins, vu qu'aucune étude n'y a été exclusivement consacrée, une analyse approfondie des caractéristiques, des aspects et des enjeux de ce rapport ne serait pas inutile et enrichirait considérablement notre étude. C'est ce que nous nous proposons de faire dans ce chapitre dont l'objet est d'évaluer l'efficacité du libertinage en tant que remède à l'ennui.

C'est onze heures du matin. Un rayon de soleil, qui transperce le volet, vient éclairer la chambre à coucher. La marquise se réveille, relève le rideau, caresse son bichon et sonne. La femme de chambre accourt pour servir Madame. Petit-déjeuner,

toilette, coiffure, habillage : alors que la servante s'occupe de l'apparence de sa maîtresse, celle-ci s'absorbe dans ses réflexions. Pour que sa journée soit couronnée de succès, elle n'a pas de temps à perdre; il lui faut choisir ses victimes et préparer ses conquêtes : des idées machiavéliques qu'elle mettra plus tard en action.

La toilette finie, les cheveux nattés, le corps serré dans une robe de la dernière mode; le grand moment du lever du rideau est arrivé et voici la marquise qui s'apprête à mener le jeu. Avec un air qui affiche sa supériorité, elle reçoit son public. C'est un chevalier, ou un marquis, l'amant du jour dont elle se sert pour satisfaire ses désirs et faire triompher ses vengeances. C'est un comte qu'elle considère, aux besoins de la scène, tantôt comme complice et tantôt comme adversaire. C'est une cousine qui vient lui raconter, innocemment, ses soucis concernant sa fille, sortante du couvent. Et au milieu de ce cercle de familiers, les yeux saillants de malice et de coquetterie, elle trompe et séduit, domine et influence, se venge et compatit. Véritable actrice, elle joue parfois la bonne amie et la tendre tante, parfois la méchante femme et la capricieuse amante. Experte dans l'art de feindre et de tromper, elle met tout à son service pour arriver à ses fins : personnes, écriture, objets, mots, lieux, fiction, etc. Bref, rien ne lui échappe, tout est calculé : à chaque scène, un scénario; à chaque acte, un masque; à chaque correspondant, un style. Cet esprit du mal à l'état pur, c'est la marquise de Merteuil qui l'incarne lorsque Laclos en fait le portrait dans *Les Liaisons dangereuses*.

Si, au goût de Mme Riccoboni, Laclos pousse trop loin la théorie du libertinage féminin¹, il n'en est cependant pas l'inventeur. Nombreux sont, en effet, les romanciers

¹ C'est le reproche que lui fait Mme Riccoboni : « [...] Je ne suis pas surprise qu'un fils de M. de Choderlos écrive bien. L'esprit est héréditaire dans sa famille; mais je ne puis le féliciter d'employer ses talents, sa facilité, les grâces de son style, à donner aux étrangers une idée si révoltante des mœurs de sa

qui mettent en scène des libertines scélérates. Dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, Crébillon Fils présente le personnage de Mme de Lursay qui, experte dans l'art de séduire au même titre que Versac, enseigne au jeune Meilcour des cours de libertinage. Le narrateur la décrit ainsi :

[Mme de Lursay] avait l'esprit vif, mais sans étourderie, prudent, même dissimulé. [...] Elle avait étudié avec soin son sexe et le nôtre, et connaissait tous les ressorts qui les font agir. Patiente dans ses vengeances, comme dans ses plaisirs, elle savait les attendre du temps, lorsque le moment ne les lui fournissait pas.

Quelques années plus tard, Dorat vient augmenter le nombre de ces libertines lorsqu'il crée le personnage de Mme d'Ercy dans *Les Sacrifices de l'Amour*. Comme ses consœurs, elle est tout à fait capable de toutes les perfidies : quête des plaisirs voluptueux, goût de la vengeance, volonté de domination. C'est dans ces termes que Versenai, qui lui doit beaucoup d'ailleurs, peint les traits de son caractère :

Léger, superficiel, altier. Sa tête la trompe sur les mouvements de son cœur : Dieu sait ce qui résulte de ce faux calcul. Elle est jalouse avec hauteur, exigeante sans tendresse, capricieuse à un excès que je peindrais mal; et le caprice est presque toujours chez les femmes en proportion de leur froideur.

Mais le portrait de la libertine la plus accomplie vient certainement de la plume de Vivant Denon, l'auteur de *Point de Lendemain* dont l'héroïne réussit à tromper à la fois son mari, son amant en titre et un jeune innocent qui lui sert d'amant d'un soir, sans pour autant perdre ni sa dignité ni sa réputation. Dans un décor luxueux qui met en relief la théâtralité de cette véritable mise en scène, les gestes érotiques se succèdent et

nation et du goût de ses compatriotes. [...] On n'a pas besoin de se mettre en garde contre des caractères qui ne peuvent exister, et j'invite M. de Laclos à ne jamais orner le vice des agréments qu'il a prêtés à Mme de Merteuil » (*Correspondance entre Madame Riccoboni et M. de Laclos*, avril 1782, in *Laclos : Œuvres Complètes*, édition de Maurice Allem, Paris, Gallimard, 1967, p. 757).

s'accélèrent. Dans son grand égoïsme immoral, la maîtresse réduit son amant à une sorte de marionnette dont elle se sert pour sa propre satisfaction charnelle.

Le libertinage est donc loin d'être uniquement une vocation masculine. Bien au contraire, les femmes ne sont pas moins libertines² que les hommes. Charme, esprit, mais aussi perversité et rouerie : c'est certainement l'image du « démon femelle »³, pour reprendre l'expression de Laurent Versini, qui se reflète dans les romans du XVIIIe siècle. En ce « siècle du libertinage »⁴, il n'est pas surprenant que la femme occupe une place importante dans la comédie des libertins. Michel Delon reconnaît ce fait :

[L]a libertine [...] brave la condamnation morale et jouit des applaudissements de ses semblables. [Elle] prend le relais du roué masculin et peut confondre éducation intellectuelle et séduction physique des jeunes gens qui entrent dans le monde⁵.

Ainsi donc, se plaît-elle à semer « les fleurs du mal » autour d'elle. Nul doute que derrière « les fleurs du mal » se cache l'ennui.

Si le libertinage s'inscrit dans le cadre d'une mode caractéristique de l'aristocratie⁶, il traduit aussi une attitude de réaction contre l'ennui. La crainte de l'ennui entraîne en effet le désir du libertinage. C'est pour repousser l'ennui que la libertine se réfugie dans le libertinage. Cette doctrine, qui privilégie avant tout la volupté dans toutes ses formes, lui paraît prometteuse dans sa lutte contre l'ennui. Plus concrètement, puisque

² Pour une analyse détaillée du libertinage féminin, voir l'ouvrage de Philippe Laroch intitulé *Petits-mâtres et roués : évolution de la notion de libertinage dans le roman français du XVIIIe siècle*, Québec, Presses de l'université Laval, 1979.

³ Laurent Versini, *Le roman le plus intelligent : Les Liaisons dangereuses de Laclos*, Paris, H. Champion; Genève, Slatkine, 1998, p. 105.

⁴ Selon l'expression de Colette Cazenobe, *Le système du libertinage de Crébillon à Laclos, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, v. 282, p. 7.

⁵ Michel Delon, P.-A. Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, première édition, Paris, PUF, 1986, p. 34.

⁶ Voir Colette Cazenobe, *Le système du libertinage de Crébillon à Laclos*, p. 33 où l'auteur évoque le concept d'un libertinage aristocratique.

l'ennui est une réalité faite de platitude et de néant, il faut l'attaquer sous forme de transcendance du plaisir extrême. De la conscience de l'ennui naît fondamentalement la conscience voluptueuse. C'est sous cet angle que Duclos analyse le comportement libertin de Madame de Persigny :

[...] c'était alors que l'imagination de Madame de Persigny travaillait, que les messages couraient, et qu'il était indispensablement nécessaire de trouver de quoi remplir un intervalle qui se trouvait vide. La crainte de l'ennui était un ennemi pour elle : c'était lorsqu'il fallait remplacer une partie qu'elle devenait caressante; son esprit était insinuant, et c'est avec ce caractère que la femme la plus extravagante fait approuver et partager aux hommes toutes les folies⁷.

En fait, puisque le libertinage est une école qui dicte les mêmes principes à ses élèves, le comportement libertin de la femme n'est pas du tout différent de celui de l'homme. Les axes de similarité se recoupent sur tous les plans et les mêmes *égarements du cœur et de l'esprit* caractérisent ce qu'on appelle le libertinage mondain au XVIIIe siècle. Le concept de libertinage féminin n'est ni original ni spécifique. On l'introduit dans le cadre de notre étude comme une justification supplémentaire du rapport entre l'ennui et le libertinage. Dans la suite de notre analyse de l'ennui et du libertinage, le discours masculin accompagnera son homologue féminin.

Tout bien considéré, le lien entre l'ennui et le libertinage est loin d'être imperceptible. Dans la littérature du XVIIIe siècle, ils apparaissent, en effet, comme un couple indissociable. Beaumarchais le remarque d'ailleurs dans la bouche de Bartholo qui déclare : « mon maître est libertin par ennui. »⁸ On retrouve une affirmation semblable sous la plume de Dorat qui définit le libertin comme « un homme [qui] promène dans la

⁷ *Les Confessions du Comte de***, édition de Laurent Versini, Paris, Didier, 1969, p. 225.

⁸ *Le Mariage de Figaro*, Paris, Larousse, 1971, Acte I, scène 4.

société son ennui inquiet. »⁹ Crébillon Fils, conscient de cette interdépendance entre ennui et libertinage, fait aussi du libertin un misérable « ennuyé »; son héros Meilcour s'adonne corps et âme au *commerce des femmes*, justement par ennui :

Au milieu du tumulte et de l'éclat qui m'environnaient sans cesse, je sentis que tout manquait à mon cœur : je désirais une félicité dont je n'avais pas une idée distincte; je fus quelque temps sans comprendre la sorte de volupté qui m'était nécessaire. Je voulais m'étourdir en vain sur l'ennui intérieur dont je me sentais accablé; le commerce des femmes pouvait seul le dissiper¹⁰.

Tandis que l'ennui est une désolation, le libertinage apparaît comme une consolation. L'humiliation de l'ennui fait la grandeur du libertinage. Et ces désœuvrés, ces victimes de l'ennui, se transforment volontairement en libertins cyniques pour qui le plaisir devient un Dieu¹¹, voire « la véritable reine à laquelle il falloir sacrifier. »¹² C'est à travers cette quête des *plaisirs des sens*¹³ que les libertins recherchent une victoire sur l'ennui et font du plaisir le fondement d'une morale. Dans son traité sur *L'Art d'aimer et poésies diverses*, Gentil-Bernard prône une morale hédoniste qui idéalise le plaisir et rabaisse l'ennui :

L'homme [...] sans âme et sans force,
D'aucun penchant ne connaissant l'amorce;
Séché d'ennui, de langueur consumé;
Obscur, rampant, vivant inanimé;
Réduit, sans voir, sans jouir, sans connaître;
Au froid plaisir de végéter et d'être;
S'il eut alors des succès éclatants;
Si l'art d'aimer fut le même en tout temps,

⁹ *Les Malheurs de l'inconstance*, p. 105.

¹⁰ *Les Égaréments du cœur et de l'esprit*, édition de Etiemble, Paris, Gallimard, 1977, p. 10.

¹¹ « Je reconnais les Dieux au plaisir que je sens » (Jean Baptiste Guiard de Servigné, *Les sonnettes, ou Mémoires du marquis D****, 1749, p. 28).

¹² « O Plaisir! Pourquoi t'a-t-on tant négligé? N'es-tu pas la véritable reine à laquelle il falloir sacrifier [...] » (André François Boureau-Deslandes, *Pigmalion*, p. 59).

¹³ « Libertinage : C'est l'habitude de céder à l'instinct qui nous porte aux plaisirs des sens » (*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, T. IX, p. 476).

L'art de jouir augmenta d'âge en âge¹⁴.

De plus, c'est dans ces vers tirés de ses *Poésies érotiques* que Parny exprime sa conception du plaisir, conception opposée à celle de l'ennui :

Va, crois-moi, le plaisir est toujours légitime;
L'amour est un devoir, l'ennui seul est un crime¹⁵.

Parny ne s'en tient pas à décrire le plaisir comme légitime. *Aux Infidèles*, il présente ses hommages :

Pour moi, je vous dis grand merci
Vous seuls de ce triste monde
Avez l'art d'égayer l'ennui;
Vous seuls variez la scène
De nos goûts et de nos erreurs;
Vous piquez au jeu les acteurs;
Vous agacez les spectateurs
Que la nouveauté vous amène¹⁶.

Écrivains et poètes enseignent donc *l'art d'égayer l'ennui*. Leur leçon est simple : il ne faut songer qu'aux jouissances de la vie. C'est dans le cadre d'une didactique du plaisir, qui « est le premier mobile de toutes les actions des hommes »¹⁷, que les libertins, loin d'être coupables, passent pour des modèles. Leur conduite devient un exemple; leur jeu devient un défi; leur frivolité devient une arme triomphante qui vise à combattre l'ennui. Dans ce contexte, l'ennui de l'uniformité s'oppose clairement au plaisir de la nouveauté.

¹⁴ Gentil-Bernard, *L'Art d'aimer et poésies diverses*, Paris, 1775, in *Des poètes français*, Paris, 1821, tome 23, chant troisième, p. 34.

¹⁵ Parny, *Poésies érotiques*, 1778, *Fragment d'Alcée, poète grec*, p. 26.

¹⁶ Parny, p. 50.

¹⁷ Jean-Charles Gervaise de Latouche, *L'histoire de dom Bougre*, p. 187. Il est important de noter que Voltaire considère aussi le plaisir comme le seul moteur des mortels. Ces quelques vers, tirés du *Cinquième discours en vers sur l'homme* (dans *Les œuvres complètes de Voltaire*, t. 17, pp. 504-505) sont révélateurs de l'entrecroisement entre la philosophie des Lumières et la psychologie libertine :

Par le seul mouvement il [le Dieu de la nature] conduit la matière;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains [...]
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense [...]
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.

Alors que l'amour honnête « qui fait soupirer, gémir et languir pour un objet unique »¹⁸ est source d'ennui, la multiplicité des liaisons semble être au contraire source de plaisirs infinis. La passion est lieu de désespoir, de dégoût et d'emprisonnement; seule l'inconstance est plaisante.¹⁹ Véritable ressort de la volupté, elle dispose à l'espoir et à l'optimisme, car elle libère l'âme et lui ouvre « la route des plaisirs. »²⁰ L'inconstance cesse d'être un crime; elle devient plutôt une pratique normale, courante, au sein de la *bonne compagnie*. Comme le plaisir, elle devient le fondement d'une nouvelle morale. Ainsi, la littérature des Lumières renferme-t-elle de nombreux réquisitoires contre la constance et l'uniformité dans les liaisons. Ces quelques exemples le prouvent.

Tableau 6 : Réquisitoires contre la constance et l'uniformité dans les liaisons

Auteur	Citations	Références
Marmontel	je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité, c'est l'ennui : or l'ennui vient de l'égalité dans le caractère; de la constance dans la liaison; de la solidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaisir.	<i>Contes Moraux</i> , T. 1, p. 192.
Chicaneau de Neuville	Rien n'est plus ennuyeux que ces liaisons, qui durent si longtemps.	<i>Histoire chinoise</i> , ch. 2, pp. 87-88.
Duclos	Les sentiments de la marquise ne me touchaient plus. Je ne sentais que l'ennui et le dégoût d'un plaisir uniforme.	<i>Les Confessions du comte de ***</i> , 1741, in <i>Romans libertins du XVIIIe siècle</i> , p. 186.
Crébillon Fils	Elle vous demande ce que vous pensez de la constance; vous répondez ingénument qu'il n'est rien de plus ennuyeux.	<i>Lettres de la Marquise de M*** au comte de R***</i> , p. 126.

¹⁸ Nerciat, *Le Diable*, III, 208.

¹⁹ C'est ainsi que Marivaux, dans la notice de *La Dispute*, définit l'inconstance : « L'inconstance est un mal, un vice, mais qu'elle est plaisante, comme elle communique un ardent goût de vivre. La constance est un bien, une qualité, mais qu'elle est ennuyeuse, qu'elle se fait peu aimer! »

²⁰ La Morlière, *Angola*, édition de Jean-Paul Sermain, Paris, Dejonquères, 1991, p. 100.

Procurant « l'agrément de la variété »²¹, l'inconstance apparaît comme une force d'enchantement assez suffisante en vue de combattre l'ennui. Puisqu'elle tient aussi de la nature, comme le précise Bernard Lamy²², il n'est pas surprenant qu'elle soit le principe capital qui caractérise toute psychologie libertine. En fait, ce principe n'est pas seulement visible chez le roué, il influe aussi sur le comportement de *la petite-maîtresse*. « On se convient, on s'ennuie, et on se quitte »²³ : c'est en suivant cette logique que la libertine se trouve entraînée par la nécessité des changements auxquels engage l'inconstance elle-même. Qu'on en juge par ce portrait que Marmontel fait d'Artenice :

Artenice était une de ces femmes pour qui l'amour est un arrangement de société, qui s'offensent d'un long respect, qui s'ennuient d'un amour constant, et qui comptent assez sur la probité des hommes, pour s'y livrer sans réserve, et les quitter sans ménagement²⁴.

Avec la figure de la « femme décidément *cavalière* et libertine »²⁵, le discours féminin dévoile l'aspiration idéale qui préside à toutes les conquêtes et à tous les désirs des libertines. Un tableau vivant se dessine alors en faveur de ce « mal inévitable. »²⁶ Dans les *Bijoux indiscrets* de Diderot, Fanni critique la manière dont « on aime à présent » et expose ses idées sur l'inconstance :

²¹ Louis-Jean Lévesque de Pouilly, « Théorie des sentiments agréables. Où l'on établit les principes de la morale », *Recueil de divers écrits sur l'amour et l'amitié, la politesse, la volupté, les sentiments agréables, l'esprit et le cœur*, 1736, p. 17.

²² « Ce n'est pas [...] le seul caprice qui rend la variété nécessaire : la nature aime le changement » (Bernard Lamy, *La Rhétorique ou l'art de parler*, L. III, p. 231). À cette maxime répond celle de Marmontel : « On n'est obligé de se voir qu'autant que l'on s'amuse, et rien n'est plus naturel que de changer quand on s'ennuie » (*Contes Moraux*, T. 1, p. 108).

²³ Marmontel, *Contes Moraux*, T.2, p. 16. Il y a une affirmation semblable dans *Les Égaréments du cœur et de l'esprit* de Crébillon Fils où Madame de Senanges déclare : « On est amoureux quelques temps. Les yeux s'ouvrent à la fin, on voit ce qu'on a pris, on s'ennuie de l'avoir, on en rougit, et l'on quitte » (p. 145).

²⁴ *Contes Moraux*, T. 2, p. 11.

²⁵ Nerciat, *Le Diable*, I, 87.

²⁶ « L'inconstance est un mal inévitable » (Crébillon, *Le Sylphe, Œuvres*, t. II, p.622).

[E]n prendre à son aise; tenir tant qu'on s'amuse; quitter dès qu'on s'ennuie, ou que la fantaisie parle pour un autre. L'inconstance offre une variété de plaisirs inconnus à vous autres transis²⁷.

De la théorie à la pratique : dans une mise en scène où la sensualité excite le désir, Mademoiselle de D*** décrit la vivacité de ses sensations lorsqu'elle commet, dans l'obscurité de la nuit et sans le savoir, l'acte d'inconstance. Cet extrait tiré d'*Antipaméla* offre un véritable spectacle de volupté où l'éloquence vient au service de l'héroïne pour plaider la cause de l'inconstance :

Je n'avais jamais ressenti une volupté si piquante : le chevalier lui-même semblait avoir redoublé de vivacité. Ciel! Disais-je en moi-même, que les plaisirs dérobés sont doux! [...] Le jour commençait à peine à paraître. Mon amant dormait encore; j'écartai un des rideaux pour le contempler; mais, quel prodige! Je reculai d'effroi, en reconnaissant Keil, c'était lui qui m'avait écrit sous le nom du Chevalier; c'était lui [...] à qui j'avais prodigué les plus tendres caresses, en croyant ne le faire que pour un amant favorisé. [...] J'allais éclater, lorsqu'une réflexion m'arrêta. J'étais outrée du tour qu'il m'avait joué; mais, le dirais-je? Le ressouvenir de la nuit me demandait grâce pour lui. [...] Le plaisir a diverses faces? Je ne l'avais jamais envisagé sous celle qu'il m'offrait. La nouveauté de l'objet me séduisit; je suivis la pente qu'elle me présentait; mes sens en reçurent l'image enchanteresse [...]. La sensualité prévalut sur l'amour de sentiment²⁸.

« La sensualité prévalut sur l'amour de sentiment » : cette conclusion est sans doute révélatrice de l'esprit libertin selon lequel les mouvements du corps triomphent de ceux du cœur. C'est le corps qui dicte, pour ainsi dire, les véritables lois du désir. Quant au

²⁷ Diderot, *Les Bijoux indiscrets*, pp. 198-199. Isabelle, l'héroïne de la Motte (*L'amante difficile*, in *Répertoire du théâtre français*, Paris, 1824, t. IV, acte V, scène 4, p. 95), semble s'engager sur la même pente :

Sylvia, *en homme*

On m'a dit en effet que vous en étiez désabusée : mais vous voudriez, dit-on, le remplacer par Légio que vous ne seriez pas fâchée d'enlever à Sylvia

Isabelle

[...] Légio me paraissait aimable : mais, je ne sais pourquoi mes idées se changent tout à fait à son égard. Son amour respectueux et confiant a d'abord quelque chose de flatteur; mais il n'a pas cette vivacité qui excite et qui nourrit les sentiments. Une langueur perpétuelle et pas un moment de joie; une tendresse qui dégénère en fadeur. Oh! avec un homme de ce caractère, il n'y a pas loin de l'amour à l'ennui.

²⁸ Claude Villaret, *Antipaméla*, 1742, pp. 97-101.

cœur, il éveille simplement les sentiments qui créent, semble-t-il, des illusions pénibles. Le corps procure, en effet, des plaisirs réels, vécus, authentiques; le cœur est susceptible de sentimentalisme qui trouve sa force dans les fantasmes du rêve et de l'imagination. À l'encontre du roman sentimental dont Rousseau et Madame Riccoboni assurent le succès, le roman libertin fait la représentation de la mécanique des « sentiments du corps. »²⁹ Il s'agit d'une conception matérialiste des sentiments. De ce point de vue, le sentiment est loin d'être le fruit de la vie affective; il n'est acceptable que dans la mesure où il fait naître une sensibilité instinctuelle, corporelle³⁰, « une sensibilité physique »³¹, pour reprendre l'expression de Helvétius. Le vrai sentiment est « celui que le plaisir fait naître »³², affirme Diderot dans les *Bijoux indiscrets*. Cette action mécanique des sentiments est évidente chez Fougeret de Monbron. Dans *Fanny Hill, la fille de joie*, ce sont les parties intimes du corps qui revivifient les sentiments « anéantis » de l'héroïne. Fanny se trouve dans les bras de son amant « sans aucun sentiment, excepté dans ces parties favorites de la nature où nos âmes, notre vie et toutes nos sensations étaient alors entièrement concentrées. »³³ À proprement parler, l'idée du sentiment n'existe guère en dehors du corps. La conviction de Fanfiche appuie la thèse que le roman libertin ne cesse

²⁹ Voir Marc André Bernier, *Libertinage et figures du savoir : Rhétorique et roman libertin dans la France des Lumières (1734-1751)*, Saint-Foy, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 184.

³⁰ Ernest Sturm n'ignore pas cette représentation corporelle du sentiment chez les libertins de Crébillon Fils qui « propose une forme d'amour libre, sans mystère, savoureuse, conforme aux désirs instinctuels de l'homme. [...] son pragmatisme se fonde sur la certitude [de] l'immixtion du sentiment dans le domaine sexuel [...] » (*Crébillon Fils et le libertinage au dix-huitième siècle*, Paris, Nizet, 1970, p. 92).

³¹ « L'homme est une machine physique qui mise en mouvement par la sensibilité physique doit faire tout ce qu'elle exécute. C'est la roue qui mue par un torrent, élève les pistons et après eux les eaux destinées à se dégorger dans les bassins préparés à les recevoir » (Helvétius, *De l'homme*, p. 194-195).

³² Diderot, *Les bijoux indiscrets*, p. 260. Pour une étude sur le désir dans l'œuvre de Diderot, voir J. E. Fowler, *Voicing Desire : Family and sexuality in Diderot's Narrative*, Oxford, 2000.

³³ Fougeret de Monbron, *Fanny Hill, la fille de joie*, p. 64.

de répéter : « Qui nous guide? Le sentiment? Je ne trouve rien d'aussi puéril que cette expression dont on se pare à tout propos. Ce sont les sens qui nous mènent. »³⁴

Si les libertins métamorphosent la vraie vertu du sentiment, c'est, entre autres, parce qu'ils associent le sentimentalisme à la Rousseau et à la Richardson à l'ennui. Ennemi de la raison, le sentiment se trouve en effet chargé d'une connotation négative qui symbolise la passivité dont l'ennui est la parfaite expression. Plus l'homme se livre aux élans du sentiment, plus il se trouve confronté à un assouvissement des désirs et, par conséquent, à l'ennui. Temporaire, l'apogée des sentiments se dégrade et se dessèche naturellement en uniformité. Le culte du sentiment devient alors à long terme inhibiteur de plaisir. Les libertins qui cherchent avant tout cette fièvre des sens se trouvent plutôt encerclés dans une série de *plaisir uniforme* et répétitif. La mort du désir provoque donc la mort de l'âme. Et rien n'est désormais savoureux dans cette routine dépourvue d'excitation et de nouveauté. Il s'ensuit que l'ennui du libertin est un ennui physique, provoqué par l'extinction de la flamme du désir. Mirabeau nous en explique les faits :

L'ennui bâille avec nous sur le sein de nos belles : l'amour fuit, l'essaim des plaisirs s'envole, et l'on s'en dort pour ne jamais se réveiller. Voilà des dégradations que j'éprouvai chez la duchesse pendant quinze jours³⁵.

Chez le libertin, alors que l'*art d'aimer* n'est qu'un leurre, l'*art de jouir* est une réalité thérapeutique qui ferme les portes à l'ennui. C'est à partir de la conscience libertine que l'on peut comprendre la conception, certainement amoral, de l'amour³⁶ chez les libertins. Il s'agit sans doute d'un amour faux qui se nourrit d'une fausse sentimentalité.

³⁴ Jean-Baptiste Grimat de Bonneval, *Fanfiche ou Mémoires de Mademoiselle de****, 1748, p. 59.

³⁵ *Le libertin de qualité*, p. 49.

³⁶ La Morlière expose la conception de l'amour des libertins par la bouche d'Almaïr : « Nous dissertions sérieusement sur l'amour, Madame, répondit Almaïr, et sur tous les inconvénients où on s'expose en s'y livrant, et nous convenions, le prince et moi, que ce n'est qu'en le fuyant, ou en le traitant *cavalièrement* qu'on peut se soustraire à sa tyrannie (*Angola*, 149).

Incapables d'aimer de peur de perdre leur autonomie affective, les libertins se servent en effet des sentiments pour tromper autrui et dominer sur autrui³⁷. Dans ce contexte, les liens qu'ils nouent avec leurs partenaires ne ressemblent pas du tout aux liens habituels de l'amour réciproque. Il s'agit plutôt d'une relation de maîtres (ou de maîtresses) envers leurs esclaves dont il faut se servir pour affirmer leur propre supériorité. En fait, dans le cadre de leur volonté de supériorité, les libertins n'ont pas besoin de partenaires; ils ont plutôt besoin de victimes auprès desquelles ils ne cherchent qu'une distraction. Ils ne recherchent pas l'amour, mais plutôt des aventures qu'ils préparent minutieusement et lucidement sans que la moindre sensibilité ne vienne déranger leurs entreprises. Et pas n'importe quelles entreprises, mais seulement celles qui présentent des difficultés, les obstacles les plus insurmontables. La difficulté prend ainsi plusieurs valeurs : si elle « est un divertissement, c'est-à-dire une façon d'oublier l'ennui existentiel »³⁸, elle traduit aussi une volonté de dépassement et un moyen de prouver sa toute-puissance à l'égard des autres tout en exaltant sa prouesse. C'est la raison pour laquelle Valmont accorde une importance particulière au projet de séduire la Présidente de Tourvel:

Dépositaire de tous les secrets de mon cœur, je vais vous confier le plus grand projet que j'aie jamais formé... Vous connaissez la Présidente de Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà ce que j'attaque; voilà l'ennemi digne de moi; voilà le but où je prétends atteindre³⁹.

L'amour n'est, par conséquent, ni le but ni la préoccupation des libertins, il est simplement un moyen de séduction, une tactique parmi d'autres pour s'assurer le succès des conquêtes. Sur ce sujet, l'exemple de la Marquise de Merteuil, « Tartuffe femelle

³⁷ « Le libertinage véritable, qui n'est ni bonnes fortunes ni vulgaires coucheries, est la volonté de domination sur autrui » (Roger Laufer, *Style Rococo des « Lumières »*, Paris, 1963, p. 139).

³⁸ Didier Nordon, « L'ennui, théoricien irréfutable », p. 91. Dans cet article, Nordon définit la difficulté comme une « arme contre l'ennui ».

³⁹ Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, p. 82.

comme dit Baudelaire [ou] Don Juane »⁴⁰ est convaincant : se voulant experte dans l'étude du cœur humain, elle se sert des manifestations du sentiment pour conduire l'objet de sa conquête dans le piège qu'elle lui a tendu. Ayant appris, dès sa jeunesse, à « régler les divers mouvements de [sa] figure », elle joue la « femme sensible » et n'hésite jamais à pleurer. Ainsi écrit-elle à Valmont : « Mais voulant frapper le coup décisif, j'appelai les larmes à mon secours ». À une autre occasion, lorsqu'elle s'ennuie de son aventure avec Belleruche, elle décide de « lui montrer plus d'amour, pour en venir à bout plus facilement. [Elle] le surcharger[a] à tel point d'amour et de caresses ». Les différentes manifestations de la sensibilité (larmes, caresses, etc.) deviennent, par conséquent, une arme que les libertins utilisent pour feindre le sentimentalisme et manipuler leurs victimes : une habileté qui confirme certainement la primauté de l'intelligence sur le cœur. Cet extrait d'une lettre de la Marquise de Merteuil met en lumière cette ambivalence :

Une fois fixée sur ces trois objets, le dernier seul présentait quelques difficultés dans son exécution; j'espérai les vaincre et j'en méditai les moyens. Je commençai à m'ennuyer de mes plaisirs rustiques, trop peu variés pour ma tête active; je sentais un besoin de coquetterie qui me raccommoda avec l'amour; non pour le ressentir à la vérité; mais pour l'inspirer et le feindre⁴¹.

Or pour pouvoir garder la suprématie de l'esprit et l'autonomie de la volonté, il est indispensable de rejeter tout lien affectif. En effet, toute marque d'amour représente un danger parce qu'elle produit un effet négatif sur la pensée. *A fortiori*, l'amour entrave le bon fonctionnement de la pensée : « votre cœur abuse votre esprit », écrit la Marquise à Valmont. Il égare l'intelligence, paralyse la volonté, aliène la lucidité, entraîne le délire, l'amour représente sans équivoque une vraie menace à laquelle il faut échapper pour ne

⁴⁰ Cité dans Michel Delon, *P.-A. Choderlos de Laclos, Les Liaisons dangereuses*, p. 93.

⁴¹ Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, p. 96.

pas tomber dans l'abrutissement de l'être dont témoigne sans doute la passion de Madame de Tourvel. De cette conscience du danger naît un mépris pour l'amour et pour tout engagement sentimental. L'amour est indigne; c'est un mal, affirme Mme de Merteuil : « Je dis l'amour; car vous êtes amoureux. Vous parler autrement, ce serait vous cacher votre mal. » Les libertins le considèrent en fait comme un lieu d'échec, de faiblesse et d'avilissement. L'amour d'autrui est « ennuyeux »⁴² « Pusillanime »⁴³, il ne mène à rien sinon à l'esclavage et à la contrainte. C'est l'amour de soi⁴⁴ qu'il faut, par contre, savoir cultiver. Le vrai amour est l'amour de soi⁴⁵ : « L'amour! l'amour! Ce mot ne signifie plus rien. [...] On épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on aime que soi. »⁴⁶ Le vrai triomphe est aussi le triomphe de soi qui conduit véritablement au sommet de la gloire. À cet égard, le libertinage, s'opposant au conformisme traditionnel, trouve son essence non pas dans l'essor de la sensibilité, mais plutôt dans le culte d'un individualisme⁴⁷ absolu. Dans *Laclos : Connaissance des Lettres*, René Pomeau explique l'importance de cette éthique du moi chez les libertins :

Le libertin pratique le culte de son moi. Ses prouesses : autant d'exercices où s'éprouve et se confirme le sentiment de son excellence. Champion solitaire, pour qu'il déploie ses talents, il est utile que soient coupés autour de lui les liens qui retiennent l'homme ordinaire. Aussi ce désert familial [...] est exigé aussi par la logique du personnage. [...] Point de frère [...], ni d'oncle⁴⁸.

⁴² Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, p. 115.

⁴³ Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, p. 125.

⁴⁴ Le thème du « soi » est un thème majeur de la philosophie des Lumières. À ce sujet, voir Jean A. Perkins, *The concept of the self in the French Enlightenment*, Genève, Librairie Droz, 1969.

⁴⁵ À cet égard, Ernest Sturm nous rappelle la formule freudienne qui vient appuyer notre analyse : « L'expérience libertine, telle que la conçoit Clitandre, tente de bannir cette espèce d'amour qui, pour reprendre l'idée de Freud, "sous la forme du désir et de la privation, diminue l'estime de soi" » (*Crébillon Fils et le libertinage au dix-huitième siècle*) (Paris, Nizet, 1970).

⁴⁶ Saurin, *Les Mœurs du temps*, comédie en 1 acte en prose, 1764, scène 6.

⁴⁷ Cet individualisme absolu caractérise, en particulier, l'univers de Sade. En fait, chez les libertins sadiens, l'amour n'existe tout simplement pas.

⁴⁸ Pomeau, *Laclos : Connaissance des Lettres*, Paris, Hatier, 1977, p. 112.

« [D]ésert familial », désert sentimental, désert moral : dans cet univers où les libertins sont maîtres de soi, y aurait-il vraiment un remède à l'ennui?

Ernest Sturm parle du « crépuscule du libertinage »⁴⁹; Philippe Laroch décrit « le déclin du libertinage » et évoque l'idée de « la fin d'un mythe »⁵⁰; Colette Cazenobe conclut à un « échec du libertinage. »⁵¹ Autant de réflexions qui témoignent de la dégradation du libertinage comme système social. Cette dégradation est, à juste titre, la preuve de l'impuissance du libertinage à apporter le bonheur. La ronde perpétuelle des divertissements artificiels, l'absence de spontanéité dans ce jeu continu de dissimulation, le mépris de l'autre et la fierté de soi : toutes ces raisons contribuent à rendre bientôt les plaisirs insipides et monotones. Le libertinage n'est, en fait, qu'une autre forme de monotonie. L'enchaînement des plaisirs devient avec le temps une habitude⁵², une routine comme toute autre. À cet égard, le raisonnement par analogie de Rémy de Gourmont est intéressant :

L'ennui! Mot terrible et justement redouté! Que de remèdes [...] souvent plus ennuyeux encore que l'ennui même. Leur nom général est « plaisirs » [...]. Les plaisirs quoique abondants et communs, sont une recherche, et presque toujours vaine. Quand on réussit à opposer au géant Ennui l'armée des nains Plaisirs, le géant étouffe les nains en quelques gestes et reprend sa pose lassée. L'ennui, à vrai dire, est invincible⁵³.

⁴⁹ Voir *Crébillon Fils et le libertinage*, p. 107.

⁵⁰ Voir *Petits-maitres et roués*, p. 337.

⁵¹ Voir *Le Système du libertinage de Crébillon à Laclos*, p. 444.

⁵² La sentence de Voltaire confirme notre thèse : « La nature à mes yeux n'est rien qu'une habitude » (*Le fanatisme ou Mahomet le prophète*, acte IV, scène 1). L'affirmation de Versini n'est pas différente : « le libertinage [...] est une habitude, et même une nature » (*Laclos et la tradition*, p. 43).

⁵³ Remy de Gourmont, « Essai sur l'ennui », *Promenades philosophiques* (microfiche), 1858-1915, p. 211.

Les plaisirs sont donc de faux-remèdes. Même l'inconstance, à force de la répéter⁵⁴, perd de sa volupté et se transforme elle-même en uniformité⁵⁵. Elle devient une sorte de « paradis perdu. »⁵⁶ C'est dans ces termes que Mademoiselle de D*** explique les raisons de cet émoussement :

Tout nous frappe dans nos premières années : nous saisissons avec avidité les objets qui nous environnent, le sentiment qu'ils excitent en nous pénètre jusqu'à notre âme avec d'autant plus de facilité, qu'il ne rencontre aucun obstacle. Cette disposition à recevoir les impressions, s'émousse insensiblement par l'habitude où nous sommes de les recevoir⁵⁷.

Ainsi, le vrai visage du libertinage se dévoile : non seulement se révèle-t-il incapable de combattre l'ennui, il conduit aussi à la triste réalité de l'ennui. À vrai dire, l'ennui est consubstantiel au libertinage. De toute évidence, le « théâtre des méchants »⁵⁸ est aussi un théâtre de l'ennui. Dans leur perfectionnisme outré, les libertins confrontent partout l'uniformité et, par conséquent, l'ennui, « y compris dans ce qui plaît le plus ! »⁵⁹ Avides de désirs, ils se mettent à multiplier les liaisons. Or le désenchantement persiste et chaque nouvelle liaison débouche sur une autre crise d'ennui. La conclusion est la même pour toute liaison : alors que le début enchante, la fin ennuie. Voués à la liberté, les libertins se trouvent paradoxalement enfermés dans ce cercle vicieux où plaisirs et ennui alternent et se succèdent interminablement. Ce zigzag perpétuel finit par rompre l'équilibre entre les

⁵⁴ Dans ce contexte, John P. Sisk mentionne: « [...] unless some people prefer the excitement of change to the comfort of repetition, repetition itself will soon cease to be comfortable » (« The End of Boredom », *The Georgia Review* 39: 1 (1985), p.1.

⁵⁵ Sylvère Monod a raison d'affirmer que : « [l]a volupté devrait être un moyen d'échapper à l'ennui, mais elle inspire vite le dégoût, l'horreur, ou l'ennui à son tour. » (« Le chantre de l'ennui : Graham Greene 1978-1982 », *Études anglaises*, T. XXXVI : 2-3 (1983), p. 142).

⁵⁶ Voir *Petits-mâîtres et roués*, p. 188.

⁵⁷ Claude Villaret, *Antipaméla*, p. 1-2.

⁵⁸ L'expression vient de Laurent Versini dans *Laclos et la tradition, essai sur les ressources et la technique des Liaisons dangereuses*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 59.

⁵⁹ Didier Nordon, « L'ennui, Théoricien irréfutable », p. 92.

« amusements de l'âme »⁶⁰ et ceux du corps. Il en résulte la lassitude. Les libertins sont inévitablement condamnés à l'ennui des liaisons.

On peut donc parler de l'ennui du libertinage. Cette catégorisation de l'ennui met en lumière deux aspects qui semblent être, pour le moins, contradictoires. Alors que l'ennui est une maladie intérieure et morale qui s'empare de l'âme, le libertinage se définit comme un système social qui privilégie l'excès de matérialité et tire sa force de l'univers extérieur, de l'entourage de l'individu. C'est en fait de cette incompatibilité entre le mal (l'ennui) et le remède (le libertinage) que naît un aspect important de cet ennui du libertinage. En effet, comme nous l'avons déjà analysé, c'est pour combattre l'« ennui intérieur »⁶¹ que les libertins se livrent sans gêne et sans scrupule au libertinage. Les plaisirs du jeu, les plaisirs de la séduction, les plaisirs de la vengeance, les plaisirs de la chair, les plaisirs du pouvoir : lieu de « félicité »⁶², le libertinage se présente, en apparence, comme l'école du plaisir où le bonheur s'annonce permanent. Accablés d'ennui et avides de joie de vivre, les libertins font du libertinage leur passion. Ils se mettent, par conséquent, à le cultiver avec art⁶³. L'art de tromper, l'art de séduire, l'art de conquérir : c'est en un mot l'art de faire le mal que les libertins pratiquent pour guérir leur malaise intérieur. D'ailleurs, c'est sous cet angle que Ronald C. Rosbottom analyse le comportement de Valmont et de la Marquise de Merteuil :

As libertines, they are by nature arch-enemies of boredom; they plot and scheme because they are bored. In fact, the ethics of libertinism justify any attempt that seeks to alleviate ennui. [...] they are bored with any affair that lingers (Letter 113); they are bored with writing and copying letters (Letters 34 and 51); they are

⁶⁰ Crébillon Fils, *Le Sopha*, Paris, Éditions Desjonquères, 1984, p. VI.

⁶¹ Crébillon, *Les égarements du cœur et de l'esprit*, p. 10.

⁶² Crébillon, *Les égarements du cœur et de l'esprit*, p. 10.

⁶³ Dans ce contexte, Colette Cazenobe considère le libertinage comme « l'un des Beaux-Arts » (*Le Système du libertinage de Crébillon à Laclos*, p. 51).

bored with others in society (Letter 110), and so forth. The entire novel, in fact, is a commentary on social boredom and the means employed to lessen its impact. Bored at the beginning of the novel, Merteuil and Valmont, in order to alleviate that boredom, form plots to manipulate others [...]⁶⁴.

Mensonge, dissimulation, hypocrisie, chantage, vengeance, jeu, machiavélisme, conquêtes : les libertins « sataniques »⁶⁵ s'engagent fidèlement à mettre en action l'anti-morale dont Versac énumère les principes dans *Les égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon.

Tableau 7 : Principes libertins

Principes libertins	Références
Vous devez apprendre à déguiser si parfaitement votre caractère.	p. 172
Il faut encore que vous joigniez à l'art de tromper les autres, celui de les pénétrer.	p. 172
Il vaut souvent mieux donner mauvaise opinion de son esprit, que de montrer tout ce qu'on en a.	p. 172
Une chose encore extrêmement nécessaire, c'est de ne s'occuper jamais que du soin de se faire valoir.	p. 173
Il est plus sûr de subjuguier les autres, que de leur immoler sans cesse les intérêts de notre amour propre.	pp. 173-174
Être passionné sans sentiment, pleurer sans être attendri, tourmenter sans être jaloux : voilà tous les rôles que vous devez jouer, voilà ce que vous devez être.	p. 176.

Mais n'est-ce pas une entreprise infructueuse que de prétendre guérir une maladie morale par le moyen de l'immoralité? Le moral ne se nourrirait pas de l'immoral. Le moral ne se réconcilierait pas avec l'immoral. L'incompatibilité entre le mal et le remède s'avère

⁶⁴ Ronald C. Rosbottom, « Boredom and Meaning: A Reading of Laclos's *Les Liaisons dangereuses* », *Forum*, 16 : 2 (1978), pp. 16-17.

⁶⁵ L'expression appartient à Jean-Luc Seylaz qui explique l'importance du mal chez Valmont et la Marquise de Merteuil: « [...] il y a chez Valmont et Merteuil, au lieu de haine, une telle insouciance à l'égard de Cécile ou de Mme de Tourvel [...] que le lecteur éprouve le sentiment d'être en présence du *mal pur*, d'une méchanceté gratuite mais sans faille » (*Les Liaisons dangereuses et la création romanesque chez Laclos*, Genève, Librairie Droz, 1965, p. 101).

inévitable. La guerre⁶⁶ des libertins contre l'ennui ne réussit pas et l'univers de l'immoralité dans lequel ils se baignent accentue ce sentiment du vide intérieur dont ils sont victimes. La recherche excessive des plaisirs matériels et des dissipations aux dépens d'autrui, l'épanouissement du moi dans le mal finissent par faire naître le sentiment d'un vide moral. Il n'existe aucun fondement moral chez les libertins. Le mal leur tient lieu d'éthique. En fait, ils n'ont même pas d'âme, comme l'explique Jean Sgard :

Les libertins n'en ont pas [d'âme] : totalement socialisés, ils ont perdu leurs sentiments, leurs rêves, leur for intérieur. Ils n'en sont pas moins habités par une sorte de nostalgie, qui se traduit d'abord par l'ennui⁶⁷.

Une nostalgie des valeurs morales? C'est, en tout cas, sous forme d'un grand vide moral que l'ennui des libertins s'affirme et se réaffirme. Un vide moral qui fait naître de tristes réflexions, comme celle qui est faite par Zulma : « Las de la vie errante que je menais, [...] je commençai à m'ennuyer de ma destinée »⁶⁸; et un peu plus tard il ajoute : « [...] las encore de mes courses, dégoûté du monde, sentant alors avec horreur à quel point il m'avait perverti, je n'étais pas fâché d'entendre morale, [...] je la regard[ai] comme une chose qui pouvait m'être salutaire »⁶⁹.

Au vide moral vient s'ajouter le vide sentimental. En effet, si les libertins ressentent une nostalgie des valeurs morales, il ne sera pas étonnant qu'ils éprouvent aussi une nostalgie de l'amour. Comme nous l'avons déjà vu, les libertins ont une vision négative de l'amour. Fiers, libres, intelligents et indépendants, l'amour est leur plus grand ennemi. Il symbolise la soumission, entraîne le désordre total de l'être et nuit à la pensée.

⁶⁶ On reprend le vocabulaire d'Anthony Woodward dont l'article s'intitule: « Graham Greene : The War against Boredom », *Seven Studies in English*, Robert Gildas, W.S. Mackie, éds, Cape Town and London, Purnell & Sons, 1971, pp. 64-105.

⁶⁷ Jean Sgard, « Préface », Crébillon Fils, *Le Sopha*, pp. VI-VII.

⁶⁸ Crébillon Fils, *Le Sopha*, p. 79.

⁶⁹ Crébillon Fils, *Le Sopha*, p. 82.

D'ailleurs, on ne manquerait pas d'exemples, dans la littérature libertine du XVIIIe siècle, de réquisitoires contre l'amour.

Cependant, derrière ce refus de sentimentalité qui est associé aux principes libertins, se cache une certaine attirance envers l'amour. Le cœur, qui a besoin de sentiments, y incite les libertins. Lorsque ces derniers refusent de s'y prendre, le cœur devient insatisfait. Cette secrète insatisfaction entraîne le vide du cœur. L'ennui des libertins se traduit par le vide du cœur.

Chapitre VI

L'ennui chez la vaporeuse

L'ennui les consume et les tue; ils passent leur vie à le fuir et à en être atteints, ils sont accablés de son poids insupportable : les femmes, surtout, qui ne savent plus s'occuper ni s'amuser, en sont dévorées sous le nom de vapeurs; il se transforme pour elles en un mal horrible qui leur ôte quelquefois la raison et enfin la vie. (Rousseau, *Émile ou de L'Éducation*, p. 686)

« Consumer », « tuer », « accablés », « poids insupportable », « dévorées », « un mal horrible », « ôter la raison et la vie » : Rousseau choisit des mots violents pour décrire deux maux violents qui apparaissent conjointement sous sa plume : l'ennui et les vapeurs. Il présente, d'abord, le thème de l'ennui comme étant l'ennemi imbattable des hommes, en général. Il évoque, ensuite, l'ennui chez la femme en précisant qu'elle en souffre surtout sous forme de vapeurs. Certes, Rousseau établit un lien entre l'ennui féminin et les vapeurs. Par contre, il ne définit pas clairement la nature de ce lien. Ainsi, il paraît légitime de s'interroger sur l'identité de l'ennui et des vapeurs : s'agit-il vraiment de la même maladie chez la femme? La maladie des vapeurs existe-t-elle en dehors de l'ennui? Les vapeurs, est-ce un mal féminin ou un symptôme de l'ennui chez la femme? Ce chapitre offre des réponses à ces questions à l'aide de l'analyse de nombreux extraits littéraires.

Des lavements rafraîchissants, des sels de bain, des herbes émollientes, des tisanes et du pédiluve, des bouillons de poulet, de tortue et de grenouilles, des potions huileuses et adoucissantes, des eaux minérales acidulées...! Que de remèdes les médecins des

Lumières n'ont-ils pas inventés contre cette maladie si singulière et « indéfinissable »¹ que l'époque² appelle de ce terme médical et poétique : *les vapeurs*. Au progrès de la science correspond en effet l'empire des vapeurs. Alors que les traités consacrés aux affections vaporeuses³ soulignent la gravité de la maladie et la dimension dramatique des symptômes, les correspondances, les confessions et les mémoires témoignent de la prolifération de ce malaise qui déborde l'univers féminin⁴. Il n'est pas de lettre, pas de confidence où la plainte des vapeurs ne revienne comme un refrain, comme un gémissement étouffé. Il s'agit en fait d'une lamentation continuelle sur cet état de délabrement physique qui ôte toute activité et toute énergie vitale. Et à travers émotions et expressions, c'est toujours le même cri de douleur qui retentit sous la plume des plus grandes et des plus célèbres : « [...] Monsieur, consolez-moi. Écartez les vapeurs noires qui m'environnent »⁵. À cette prière de Madame du Deffand viennent répondre les nombreuses plaintes de Madame de Graffigny⁶ : « Je ne sais ce que je vais t'écrire, mon

¹ Antoine-Joseph Pernety, *Observations sur les maladies de l'âme*, Berlin, 1777, p. 46.

² Il faut mentionner que les vapeurs ne sont pas l'invention du Siècle des Lumières. La maladie existait déjà au XVIIIe siècle notamment chez Mme de Sévigné : « J'ai eu bien des vapeurs, et cette belle santé, que vous avez vue si triomphante, a reçu quelques attaques dont je me suis trouvée humiliée » (Au comte de Bussy-Rabutin, le 6 août 1675, *Madame de Sévigné, Lettres*, Paris, Garnier-Flammarion, 1976, p. 167).

³ Voir en particulier :

- Jean Chastelain, *Traité des convulsions et des mouvements convulsifs qu'on appelle à présent vapeurs*, 1691.
- Raulin, *Traité des affections vaporeuses du même sexe*, 1758.
- Pomme fils, *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, 1767.
- Bressy, *Recherches sur les vapeurs*, 1789.

⁴ Bien que les femmes soient plus touchées par les vapeurs que les hommes à cause de leur physiologie, les vapeurs ne sont pas un mal féminin; si elles attaquent les femmes sous le nom d'« affection vaporeuse hystérique », elle sont connues chez les hommes comme « affection vaporeuse hypocondriaque ou mélancolique » (Voir Pomme, *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, pp. 31-32). Dans ce contexte, on remarque, par exemple, que Diderot n'est pas exempt des vapeurs. Dans *Lettres à Sophie Volland*, il avoue avoir « des accès de vapeurs qu'[il va] dissiper dans l'île » (Tome 1, p. 256).

⁵ Isabelle & Jean-Louis Vissière, *Cher Voltaire, La correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire*, Dijon-Quetigny, des femmes, le 2 mai 1764, p. 139.

⁶ Mme de Graffigny est une grande vaporeuse. Toute sa *Correspondance* témoigne de l'emprise des vapeurs sur tout son être. Le grand nombre de citations qu'est, à cet égard, frappant : « [...] il me prit des vapeurs affreuses » (Tome 1, L. 14, p. 13); « [...] j'ai eu un grand accès de vapeurs. [...] j'avais hier tant de vapeurs » (Tome 1, L. 37, p. 71); « Les vapeurs dominant un peu, mais doucement » (Tome 1, L. 38, p. 80);

ami. Je bouffe d'ennui et de vapeurs » (L. 235, p. 310), « La tête me tourne d'ennui et de vapeurs » (L. 402, p. 232). Les *Pseudo-Mémoires* de Madame d'Épinay révèlent la même intensité du mal. Insatisfaite de sa vie conjugale, l'auteur de l'*Histoire de Madame de Montbrillant* éprouve une sorte de torpeur qui appesantit son âme et engourdit son corps. Sous l'effet d'un long traumatisme émotionnel, elle devient « une femme à vapeurs » (*HMM*, p. 257) sujette à la faiblesse, aux coliques et aux évanouissements :

[...] je suis malade depuis douze jours et voilà pourquoi je ne vous ai point écrit l'ordinaire dernier. J'ai eu une colique qui m'a prise dimanche 3 de ce mois et qui m'a forcée d'être 4 jours dans le bain, dans les cataplasmes, et puis la faiblesse, les vapeurs, la tête, etc. » (*HMM*, p. 99)

Les cas se multiplient à travers le siècle... mais rien ne peut arrêter cet affreux vent des vapeurs! La maladie agit en effet comme une véritable épidémie qui frappe sans merci écrivains, salonnières et princesses⁷. Ainsi cette société d'élite féminine se transforme-t-elle en communauté de belles vaporeuses⁸.

La littérature du XVIIIe siècle, loin d'ignorer les préoccupations de l'actualité médicale française, apporte d'authentiques témoignages sur l'expansion du mal. Il semble même légitime de parler d'« un océan de vapeurs »⁹ littéraire. C'est en fait la littérature qui donne naissance au personnage de la « Vaporeuse » dont Rétif de la Bretonne fait le portrait dans *Les Nuits de Paris* en 1788. D'innombrables écrivains, trop conscients de

« Je crève de vapeurs aujourd'hui » (Tome 1, L. 41, p. 94); « [...] les vapeurs me désolent » (Tome 1, L. 46, p. 118).

⁷ Il faut citer l'exemple de la princesse de Lamballe qui, loin d'être à l'abri des vapeurs, en était gravement atteinte, se trouvant mal à l'odeur d'un bouquet de violettes ou à la vue d'un homard, même en peinture. Ses fréquents évanouissements et crises de nerfs la poussent à chercher, tout au long du siècle, des remèdes auprès des médecins les plus connus et des charlatans. Par ailleurs, parmi les princesses qui courent aux diables pour se guérir des vapeurs, Mme de Pompadour consulte le Bontemps et la princesse de Conti accueille les bergers parce qu'ils diagnostiquent en interrogeant les lièvres (voir Maurice Bardèche, *Histoire des femmes*, Paris, Stock, 1968, p. 245).

⁸ On reprend l'expression de Jacques Delille : « Dans le même salon là viennent se confondre / La belle vaporeuse et le triste hypocondre » (*L'Homme des champs*, chant III, Paris, Imprimerie et Librairie classiques de Jules Delalain et fils, 1873, p. 54).

⁹ Bonnet, *Contemplation de la Nature*, p. 135.

l'invasion des « noires vapeurs »¹⁰ dans le monde féminin, mettent en scène de grandes vaporeuses. Ainsi Mme Riccoboni fait-elle des ses héroïnes non seulement des amoureuses mais aussi des vaporeuses. Dans ce contexte, Fanni se plaint souvent des vapeurs à son amant : « [...] j'ai des vapeurs... de l'humeur, je crois. »¹¹ La comtesse de Sancerre en est tellement accablée qu'elle considère les vapeurs comme une « cruelle maladie »¹². Les libertines ne sont pas moins vaporeuses non plus. Les vapeurs décoorent, en effet, leur univers théâtral et deviennent un élément important du jeu libertin. Il est clair que les libertins de Dorat excellent dans « le jeu des vapeurs et celui des caprices »¹³ et font tourmenter leurs victimes par « toutes les vapeurs de l'amour-propre »¹⁴. En fait, même les libertins de Laclos se servent des vapeurs pour s'assurer le succès de leurs comédies. Il suffit simplement de paraître « perdu de vapeurs »¹⁵ pour inspirer, par exemple, la pitié et gagner le cœur d'une femme sensible. Enfin, qu'elle soit amoureuse ou libertine, maîtresse de maison¹⁶ ou reine¹⁷, la femme mondaine dans la littérature des

¹⁰ L'expression abonde sous les plumes des écrivains du XVIII^e siècle, comme le montrent ces exemples : « [...] elle ne tarderait guère à se voir délivrée de ses noires vapeurs » (Lesage, *Histoire de Gil Blas*, p. 1188); « [...] ces noires vapeurs qui obsédaient depuis si longtemps mon âme » (Prévoist, *Le Philosophe Anglais*, T. 4, p. 63); « [...] mais dissipons ces noires vapeurs! » (Rétif de La Bretonne, *La Paysanne Pervertie*, p. 21); « [...] pour dissiper les noires vapeurs qui lui dérangent la cervelle » (De Varenne, *Mémoires du Chevalier de Ravanne*, p. 148); « [...] a-t-on toujours de ces vapeurs noires, qui gâtent en vérité tous vos charmes? » (D'Arnaud, *Épreuves du Sentiment*, p. 321).

¹¹ Madame Riccoboni, *Les Lettres de Fanni Butlerd*, p. 32.

¹² « [...] depuis un peu de temps je ne suis pas dans mon état naturel; j'ai des vapeurs, peut-être. [...] mon esprit se trouble et ma raison s'égaré, effet de la cruelle maladie » (Madame Riccoboni, *Les Lettres d'Adélaïde de Dammartin, comtesse de Sancerre*, pp. 174-175).

¹³ Dorat, *La Déclamation théâtrale*, p. 81.

¹⁴ Dorat, *Les Malheurs de l'Inconstance*, p. 114. Rousseau évoque aussi la notion des « vapeurs de l'amour-propre » : « [...] le souvenir de la compagnie que j'y avais laissée m'y suivait dans la solitude; les vapeurs de l'amour-propre et le tumulte du monde ternissaient à mes yeux la fraîcheur des bosquets et troublaient la paix de la retraite » (*Les rêveries du promeneur solitaire*, p. 139).

¹⁵ Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, page à vérifier....

¹⁶ Dans *La Folle Journée* de Beaumarchais, la maîtresse de maison souffre sans cesse de vapeurs, ce qui rend apparemment sa femme de chambre, Suzanne, très occupée : « Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle? Suzanne. – Vous êtes en colère! Le comte. – Vous voulez quelque chose apparemment? Suzanne, timidement. – C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourais vous prier de nous prêter votre flocon d'éther. Je l'aurais rapporté dans l'instant. Le Comte le lui donne. – Non, non, gardez-le pour vous-même. Il ne tardera pas à vous être utile » (p. 320).

Lumières est avant tout vaporeuse. Il est rare¹⁸ qu'elle en soit exempte; elle en est, au contraire, toujours atteinte, traînant partout ses « infernales vapeurs »¹⁹ avec elle, même dans un carrosse : « L'humble vinaigrette [...] traîne une femme à vapeurs, qui s'évanouirait dans la hauteur d'un carrosse »²⁰. À vrai dire, tout est susceptible de déclencher chez elle une crise de vapeurs : les liquéfactions d'un pays²¹, un séjour prolongé²², l'ameublement d'un château²³, la société la plus morne²⁴, la compagnie d'un malade²⁵, les longs narrés et harangues²⁶, le verbiage²⁷ d'une femme... bref, même les odeurs lui causent des vapeurs, comme c'est le cas de la maîtresse de Cléanthis dans *L'Île des Esclaves* de Marivaux :

J'allais parler des vapeurs de mignardise auxquelles madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sait pas qu'un jour je mis à son insu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en serait. J'attendais une vapeur, elle est encore à venir²⁸.

¹⁷ Crébillon fils fait le portrait d'une reine « accablée de vapeurs » : « La reine, peu d'années après ma naissance, accablée de vapeurs, se retira dans le dix-neuvième monde [...]. On la regretta peu, parce qu'elle ennuyait beaucoup; et que malgré sa réputation de bonté, elle ne faisait de bien à personne » (*Ah Quel Conte*, p. 336).

¹⁸ Cazotte établit une analogie très intéressante lorsqu'il nomme une de ses héroïnes Rare, « femme très particulière, aimable sans se piquer de l'être [...] sans vapeurs » (*Les Mille et Une Fadaïses*, p. 492).

¹⁹ Prévost, *Le Monde Moral*, p. 96.

²⁰ Mercier, *Tableau de Paris*, p. 117.

²¹ « [...] on croit qu'elle commencera par s'établir à Venise; et qu'elle séjournera dans le royaume de Naples, malgré toutes les liquéfactions de ce pays-là qui lui donnent des vapeurs » (Voltaire, *L'Homme aux quarante écus*, p. 94).

²² « Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé » (Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, p. 79).

²³ « [...] Figurez-vous cette société rassemblée dans un vaste château dont l'ameublement seul vous donnerait des vapeurs » (Mme de Genlis, *Adèle et Théodore*, p. 141).

²⁴ « C'est le séjour le plus riant, mais la société la plus morne! J'aurais des vapeurs pour quinze jours » (Dorat, *Les Sacrifices de l'amour*, p. 111).

²⁵ « [...] les vapeurs qu'il a contractées près d'un malade » (Prévost, *Lettres anglaises*, Tome 6, p. 219).

²⁶ « [...] les longs narrés me causent des vapeurs » (Fougeret de Monbron, *Le Cosmopolite*, p. 139); « Cette longue harangue était plus faite en effet pour lui donner des vapeurs » (Crébillon fils, *Ah Quel Conte*, p. 578).

²⁷ « [...] – ah! Quel verbiage! Renvoyez cette femme-là, renvoyez-la : elle tient des discours d'une fadeur, d'une platitude qui me donne des vapeurs » (Marivaux, *Le Cabinet du Philosophe*, p. 361).

²⁸ P. 527.

Il est donc évident que les vapeurs sont une maladie commune, « une maladie à la mode »²⁹ dont souffrent, en particulier, les femmes du temps des Lumières. Il s'agit, pour ainsi dire, d'un phénomène généralisé dont l'explosion n'est qu'une preuve de l'excès et de l'extravagance du peuple parisien. D'Argens le sait bien d'ailleurs :

Il arrive journellement dans ce pays des preuves convaincantes des excès où elle peut entraîner le peuple. Dans le moment que je t'écris, il y a peut-être à Paris deux mille personnes, qui sont attaquées de vapeurs, qui tiennent du démoniaque, et dont les extravagances et les fureurs passent par des miracles³⁰.

Mercier, de son côté, ridiculise le phénomène lorsqu'il se moque des docteurs qui, à force de soigner les vaporeuses, considèrent toute maladie comme vapeurs :

Nos docteurs accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes, ne connaissent plus que les vapeurs, et les maux de nerfs. Quand un fort de la halle est malade, ils disent qu'il a des vapeurs, et ils le mettent au bouillon de poulet et à l'eau de tilleul³¹.

C'est, par conséquent, sur un ton de moquerie que plusieurs écrivains et moralistes du XVIIIe siècle traitent la maladie ou le phénomène des vapeurs. Devant le nombre excessivement croissant des cas, surtout entre 1750 et 1789, ils mettent en doute la crédibilité du mal et se demandent s'il s'agit vraiment de « vapeurs bien fondées. »³² Nombreux sont en effet les tournures et clichés qui mettent en lumière leur scepticisme à l'égard des vapeurs. Dans ce contexte, on s'aperçoit que, chez un grand nombre d'écrivains, les vapeurs ne sont qu'une simple maladie imaginaire. Se crée ainsi toute une satire des vapeurs au XVIIIe siècle. Il suffit de lire *Les Bijoux indiscrets* de Diderot, qui

²⁹ Diderot, *Les Bijoux indiscrets*, p. 76. Par ailleurs, il serait intéressant de voir l'explication de Hoffmann qui considère aussi les vapeurs comme une maladie à la mode : « En 1756, paraissent deux ouvrages d'hygiène, adressés au grand public, aux femmes en particulier. Les vapeurs sont devenues une maladie à la mode, chez les femmes du monde, Hunauld et Vandermonde décèlent tous deux quelque complaisance à s'en déclarer atteintes. Aussi Hunauld établit-il une classe particulière de vapeurs, qu'il appelle "les vapeurs à la mode" » (*La femme dans la pensée des Lumières*, p. 181).

³⁰ D'Argens, *Lettres Juives*, p. 60.

³¹ Mercier, *Tableau de Paris*, p. 164.

³² Diderot, *Les Bijoux indiscrets*, p. 76.

consacre un chapitre entier aux fameuses vapeurs hystériques, pour en voir tout le ridicule. En voici un extrait révélateur :

Alcine, sans se déconcerter, simula quelque temps un assoupissement; cependant les femmes chuchotaient qu'elle avait des vapeurs. « Eh oui, dit un petit-maître, des vapeurs! Cicogne les nomme hystériques; c'est comme qui dirait des choses qui viennent de la région inférieure. Il a pour cela un élixir divin; c'est un principe, principiant, principié, qui ravive [...]»³³.

Les vapeurs se dégradent, à coup sûr, en objet de raillerie; loin d'évoquer une souffrance réelle, elles n'éveillent que soupçons et critique. Aux yeux des critiques, en effet, elles se transforment en une maladie des riches qui se répand au sein de la bourgeoisie et de la *bonne compagnie*, dans les cours³⁴ et les salons, notamment chez « les personnes de qualité »³⁵, selon l'expression de Marmontel. Il n'y a aucune véracité et aucun principe à une maladie qui s'affiche plutôt comme un signe de noblesse, un « bel air »³⁶ de mode, comme en témoigne le jugement de Diderot par la bouche d'un courtisan :

[...] C'est un air à une femme que d'avoir des vapeurs. Sans amants et sans vapeurs, on n'a aucun usage du monde; et il n'y a pas une bourgeoise à Banza qui ne s'en donne. Mangogul sourit et se détermina sur-le-champ à visiter quelques-unes de ces vaporeuses³⁷.

Les vapeurs deviennent alors une maladie de bon ton, qui fait partie du bon usage du monde. Il s'agit effectivement d'un « mal de condition » auquel les pauvres paysannes ne pourraient pas avoir accès :

Suzanne. – Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc? C'est un mal de condition qu'on ne prend que dans les boudoirs³⁸.

³³ Diderot, *Les Bijoux indiscrets*, p. 14.

³⁴ « [...] une femme de la cour aurait, sans doute, des vapeurs [...] » (D'Holbach, *Théologie Portative*, p. 149).

³⁵ Marmontel, *Contes Moraux*, Tome 2, p. 187.

³⁶ « [...] il y a des temps où il est du bel air d'avoir des vapeurs » (Mme de Lambert, *Réflexions nouvelles sur les femmes*, Éd. Milagros Palma, Paris, Côté-femmes, 1989).

³⁷ *Les Bijoux indiscrets*, p. 76

³⁸ P. 320.

Lorsque le dix-huitième siècle, cet âge d'or de la sociabilité, se met à renouveler les mœurs en faisant l'*Apologie de la frivolité*³⁹, lorsqu'il découvre un art de vivre basé sur le divertissement mondain et la chasse aux plaisirs, il donne aussi naissance à un véritable type : la vaporeuse. En effet, à force de se plonger dans le tourbillon du monde, dans ce tourbillon des soupers et des spectacles, la femme connaît « un tourbillon de vapeurs non légères »⁴⁰; elle se métamorphose ainsi progressivement en un être fragile, à la tête étourdie et « à mauvais nerfs. »⁴¹ Dans le bruit des jours et des nuits, son âme étouffe et son corps s'affaiblit. L'excès de distractions devient, par conséquent, un excès de fièvre qui va jusqu'au délire; l'ivresse d'une vie vertigineuse lui cause des convulsions nerveuses et des évanouissements. De la « passion de la multitude »⁴² résulte, à coup sûr, le grand mal qui ne lâche jamais sa proie. Rétif de la Bretonne est conscient du danger que « la vie oisive »⁴³ et « dissipée »⁴⁴ représente pour la santé de ses *contemporaines*:

³⁹ C'est le titre d'un traité publié en 1750 par Boudier de Villemert, moraliste et avocat au parlement de Paris.

⁴⁰ Voltaire, *La Pucelle d'Orléans*, p. 27.

⁴¹ L'expression est celle de l'auteur anonyme du conte intitulé *Les Vapeurs* dont l'affirmation est intéressante : « De combien de sentiments bizarres et douloureux les gens à mauvais nerfs ne sont-ils pas susceptibles » (dans *Journal Étranger*, octobre 1777, n° IK, p. 32).

⁴² C'est la grande passion de la duchesse du Maine.

⁴³ Dans l'article « Vapeurs » de l'*Encyclopédie*, la vie oisive est considérée comme une des causes des vapeurs : « Ce mal [les vapeurs] est plus commun aujourd'hui qu'il ne fut jamais, parce que l'éducation vicieuse du sexe y dispose beaucoup, & que les jeunes gens se livrent ou à la passion de l'étude, ou à toute autre avec une égale fureur, sans mesure et sans discernement; l'esprit s'affaiblit avant d'être formé, et à peine est-il né, qu'il devient languissant. La gourmandise, la vie oisive, les plaisirs habituels entretiennent cette malheureuse passion de passer pour bel esprit; et les vapeurs attaquent le corps, le ruinent et le font tomber en consommation. »

⁴⁴ Diderot établit aussi un rapport direct entre 'vapeurs' et 'vie dissipée', comme le montre cet extrait de scène dans *Mystification* (in *Œuvres*, Bouquins, tome II, 437-38):

Desbrosses,	<i>en soupirant</i> : Vie dissipée, vie délicieuse, vie funeste.
Mlle Dornet :	Vie funeste, c'est bien dit.
Desbrosses :	Et puis [...] vie triste, vie ennuyée, vie plus funeste encore.
Mlle Dornet :	Mais où voyez-vous cela?
Desbrosses :	Cela est écrit là, là et là encore. La tristesse passe mais ses traces demeurent. Et puis le malaise.
Mlle Dornet :	Et oui, le malaise.
Desbrosses :	Les vapeurs.
Mlle Dornet :	J'en suis rongée.

Plaisirs bruyants! Vifs et délicieux plaisirs que l'urbanité donne aux heureux du siècle, que laissez-vous, quand vous êtes évaporés? L'ennui, l'affaissement, la langueur, l'inertie absolue, les vapeurs⁴⁵.

Il semble donc évident que la vaporeuse est une citadine⁴⁶. Négligeant les valeurs morales, elle mène une vie voluptueuse où dominant les vanités qui enivrent et les passions qui brûlent. Elle mène aussi une vie nocturne où règne l'insomnie. Amants, promenades, voyages de campagne, toilettes, rendez-vous, visites, dîners, soupers, salons, opéras, courrier, lectures, jeu, jalousie, rivalités : rien ne pourrait ébranler davantage l'organisme de la femme que cette vie trop matérielle et dérégulée. Sans doute le mode de vie apparaît-il propice à l'apparition des vapeurs. Grand médecin des femmes et auteur du *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, Pomme se rend effectivement compte de la grande influence qu'exerce une mauvaise hygiène de vie sur l'aggravation des symptômes vaporeux :

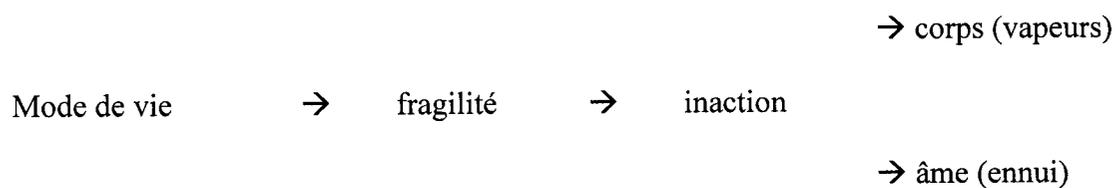
[...] Voyons d'abord quelles sont les personnes qui sont sujettes aux vapeurs. Les femmes tiendront ici le premier rang. Les médecins conviennent que celles qui habitent les grandes villes, & qui sont élevées dans la mollesse, étant par cette raison d'une nature plus faible & plus délicate, leurs nerfs sont plus susceptibles d'ébranlement. La vie sédentaire & voluptueuse que mènent les unes; les passions violentes auxquelles les autres se livrent sans mesure et sans discrétion [...] fournissent ordinairement chez elles les causes de leurs infirmités. Ajoutons, sur toute chose, l'adversité, qui est presque inséparable de leur état. [...] Il n'en sera pas de même des femmes de la campagne, accoutumées à l'exercice et au travail, elles seront plus robustes dans un âge avancé, que les femmes délicates des villes ne le sont dans leur jeunesse : leurs nerfs seront moins susceptibles d'ébranlement et d'irritation⁴⁷.

⁴⁵ *Les Nuits de Paris*, Folio (1739), édition M. Delon, 2^{ième} nuit, p. 37.

⁴⁶ Marmontel confirme cette idée : « Je demandai ce qu'avait madame; on me répondit qu'elle avait des vapeurs. Sais-tu ce que c'est que des vapeurs? – Hélas! Non, mais je me doute que c'est quelqu'un de ces maladies que l'on gagne à la ville » (*Contes Moraux*, Tome 2, p. 187).

⁴⁷ *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, Lyon, Duplain, 1767, pp. 44-45.

Il existe, par conséquent, une interaction constante entre ‘ennui féminin’ et ‘constitution féminine’. Fragiles tant par le mode de vie qu’elles mènent que par la fausse éducation⁴⁸ qu’elles ont reçue, les femmes du monde⁴⁹ sont propices aux vapeurs et à l’abattement. Accoutumées à une vie passive qui exclut tout effort manuel, elles connaissent l’inaction aussi bien du corps que de l’âme. À cette inaction de l’âme qu’est l’ennui correspond, en effet, l’inaction du corps qu’on appelle vapeurs. Il en résulte une interdépendance entre les éléments suivants :



Les vapeurs sont l’expression physiologique de l’ennui. Au moment où l’ennui vient tourmenter l’âme de la victime, les vapeurs bouleversent son corps. La femme qui souffre d’ennui connaît en effet deux opérations simultanées qui déclenchent sa grande souffrance : l’une est intérieure qui cible l’âme, c’est l’ennui; l’autre est extérieure qui vise le corps, ce sont les vapeurs. Les vapeurs sont au corps ce que l’ennui est à l’âme.

Dans *Les Vapeurs*, l’auteur anonyme met en lumière l’étroite relation entre l’ennui et les

⁴⁸ D’Holbach introduit cette idée de l’éducation en parlant des vapeurs dans son ouvrage *La Morale Universelle* : « Les femmes devraient recevoir une éducation plus mâle; elle les rendrait plus robustes, capables de produire des enfants mieux constitués; elle les garantirait d’une foule d’infirmités, de vapeurs, de faiblesses dont elles sont communément affligées. Mais dès l’âge le plus tendre, l’éducation semble se proposer d’affaiblir le corps des enfants, et de leur gâter l’esprit et le cœur par des idées fausses » (p. 56). Dans ce contexte, il est intéressant de lire *La pédagogie féminine : Extrait des principaux écrivains qui ont traité de l’éducation des femmes depuis le XVIe siècle* (Paris, Librairie Delagrave, 1887), un traité de Paul Rousselot qui cite, entre autres, Dupuy (1707). Ce dernier décrit les principaux éléments de cette mauvaise éducation féminine : « Pour satisfaire le goût de certaines personnes, il faudrait pendant le printemps de la vie, pendant ce temps précieux où l’on sème ce que l’on doit recueillir dans la suite, il faudrait laisser une fille dans une entière ignorance de ses devoirs les plus essentiels; ne l’entretenir que des moyens de plaire; ne lui parler depuis le matin jusqu’au soir que de taille fine, que d’air noble et aisé, que d’ajustements, d’assemblées, de plaisir, d’avidité pour les honneurs et pour les richesses [...] » (p. 44).

⁴⁹ « [...] [une] femme du monde qui a des vapeurs et qui s’occupe à faire des nœuds » : tel est le portrait de la femme du monde que trace Pierre-Jean Baptiste Nougaret dans *Lucette ou Les Progrès du libertinage*, Londres, 1765, première partie, p. 4.

maux de tête, une des manifestations des vapeurs : « Des plus sombres ennuis j'ai la tête affectée »⁵⁰. De plus, Dans *Cleveland*, l'amoureuse Fanny est consciente du lien entre ses « vapeurs du poison » et sa mélancolie. Elle décrit ses « vapeurs mélancoliques » ainsi :

Les vapeurs du poison qui me dévorait, ne se dissipant par aucune voie, s'élevèrent au cerveau et s'épaissirent [...]. C'est ainsi que les médecins ont expliqué en France les évanouissements auxquels je devins sujette, et qui duraient quelquefois des heures entières. Cependant si ces vapeurs mélancoliques cherchaient un passage, il est étonnant qu'elles n'en trouvassent point avec mes larmes, car je passais les jours et les nuits à pleurer⁵¹.

L'ennui, qui naît du vide et de l'insatisfaction, se concrétise par l'apparition de symptômes physiques tels que les convulsions de nerfs, les migraines et maux de tête⁵², les douleurs de jambes⁵³, les bâillements⁵⁴, les évanouissements⁵⁵, les étouffements et les battements de cœur⁵⁶, la faiblesse⁵⁷. Telles sont en effet les manifestations des vapeurs dont les différentes désignations accentuent bien l'aspect physique : les vapeurs de la rate⁵⁸, les vapeurs de la bile⁵⁹, les vapeurs de tête, les vapeurs du cerveau⁶⁰. Voyant au-delà des symptômes physiques, Mme Riccoboni présente les vapeurs sous un nouveau visage : celui d'un « mal sans douleur » :

⁵⁰ *Journal Étranger*, octobre 1777, n° IK, pp.15-16.

⁵¹ *Œuvres de Prévost*, Paris, Leblanc, 1810, *Cleveland*, livre IX, tome III, p. 200.

⁵² « [...] ces vapeurs et tous ces petits désordres de tête [...] rendent les jeunes personnes plus malheureuses et non moins intéressantes » (Beaumarchais, *Mémoires contre M. Goezmann*, p. 80).

⁵³ Selon Marmontel, les vapeurs, « [Les vapeurs] [...] ôtent l'usage des jambes aux personnes de qualité » (*Contes Moraux*, p. 187).

⁵⁴ « La malheureuse femme était couchée sur des coussins; elle bâillait à faire pitié. Je demandai ce qu'avait madame; on me répondit qu'elle avait des vapeurs » (Marmontel, *Contes Moraux*, Tome 2, p. 187)

⁵⁵ Toutes les vaporeuses sont sujettes aux évanouissements continus. Dans *Ollivier*, Cazotte met en scène une héroïne malade chez qui « les larmes, le hoquet, les vapeurs et l'évanouissement se succèdent presque sans intervalle » (p. 142).

⁵⁶ Vapeurs et battements de cœur sont assez fréquents chez les filles. Dans *La Princesse de Babylone*, Voltaire nous apprend que « les filles ont toujours de certaines petites incommodités qui demandent de certains soins, comme vapeurs de tête, battements de cœur, coliques, étouffements auxquels il faut mettre un certain ordre dans de certaines circonstances » (Voltaire, *La Princesse de Babylone*, p. 130).

⁵⁷ « [...] car sujette comme j'étais aux vapeurs et aux évanouissements, il n'y a point de doute que je ne fusse tombée en faiblesse » (Mouhy, *La paysanne parvenue*, p. 271).

⁵⁸ « [...] tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate » (Voltaire, *Épîtres*, p. 424).

⁵⁹ « Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile » (Piron, *La Métromanie*, p. 204).

⁶⁰ « [...] diminuer, abattre, dissiper, les vapeurs du cerveau » (D'Argens, *Lettres juives*, p. 113); « les vapeurs de votre cerveau » (*Le Diable amoureux*, p. 376).

[...] c'est [les vapeurs] un mal sans douleurs, n'est-ce pas? L'imagination se frappe, se fixe sur un objet; on le voit toujours, on veut en vain n'y pas songer, la même idée revient sans cesse; le moindre bruit cause de la terreur, le cœur palpite, on ne sait ce que l'on désire; on veut, on ne veut pas; rien ne plaît, tout fatigue... Mon Dieu, c'est ma situation⁶¹!

Peu importe le type de symptômes, les vapeurs sont toujours la traduction physique de l'ennui. Vapeurs et ennui coexistent, en effet, et contribuent à la dégradation progressive du corps ainsi que de l'âme. Ils finissent par se confondre, selon Jean-Marie Chassignon qui définit l'ennui comme étant des « vapeurs, brouillards de cerveau »⁶². Les vapeurs apparaissent, par conséquent, comme une spécificité de l'ennui féminin, de cet ennui qui rompt l'harmonie entre le corps et l'âme. Le désœuvrement s'aggrave en convulsion; et la convulsion se détériore sous forme d'abattement et d'une complète léthargie.

Conclusion de la deuxième partie

Si la première partie de la thèse met en lumière la complexité tout au moins sémantique de l'ennui, la deuxième partie témoigne d'une complexité plus générale et plus concrète qui se manifeste sous différents aspects. La complexité de l'ennui réside, d'abord, dans l'impossibilité de le vaincre, dans la vanité de tout remède à le combattre. Elle réside, ensuite, dans le fait qu'il se nourrit des autres sentiments (dont la passion) pour torturer sa victime; de nature étrange, l'ennui, le mal, se nourrit du remède lui-même. Notre but dans cette partie était d'étudier la nature du rapport qui existe entre l'ennui et l'amour, l'ennui et le libertinage et l'ennui et les vapeurs afin d'examiner, entre autres, l'efficacité de l'amour et du libertinage en tant que remèdes à l'ennui. Nos analyses démontrent l'insuffisance, voire l'échec de l'amour et du libertinage comme

⁶¹ Mme Riccoboni, *Lettres d'Adélaïde de Dammartin*, p. 174.

⁶² *Cataractes*, 1779, tome II, p. 114.

antidotes à l'ennui. Car des chapitres « L'ennui chez l'amoureuse » et « L'ennui chez la libertine » se dégagent la même conclusion : le triomphe de l'ennui. En ce qui concerne l'amour, nous avons remarqué au début du chapitre « L'ennui chez l'amoureuse » que le XVIII^e siècle, notamment la littérature sentimentale, lui attribue des pouvoirs thérapeutiques en ce sens qu'il peut guérir la léthargie de l'âme et remplir, par les sentiments nobles, le vide du cœur et de l'existence. Certes, nombreux sont les témoignages qui révèlent la conception élogieuse de l'amour au XVIII^e siècle. Mais nombreuses sont aussi les déclarations qui énumèrent les méfaits de l'amour-passion. Lorsque l'amour tend vers la passion, le remède lui-même devient souvent cause d'ennui. Notre analyse démontre que l'ennui est justement le fruit de la passion. L'exemple de l'amoureuse dont la passion cause plus d'ennui que de bonheur confirme bien cette vérité. Nous avons constaté que, bien que les prémices de l'amour soient, en général, heureuses, l'amoureuse passionnée, à l'instar de Fanni Butlerd, commence à ressentir de l'ennui au fur et à mesure que les obstacles de l'amour apparaissent. Chaque contrariété devient, à cet effet, une cause d'ennui.

Les libertins (dont, bien sûr, les libertines) ne sont pas contre cette philosophie qui fait de la passion une source d'ennui. Comme nous l'avons remarqué dans le chapitre « l'ennui chez la libertine », ils considèrent la passion comme un lieu d'emprisonnement et de danger et associent les sentiments non seulement aux fantasmes trompeurs mais aussi à l'ennui et à la souffrance morale en général. Ils préfèrent plutôt parler des « sentiments du corps », d'une sensibilité plutôt physique qui fait naître avant tout le plaisir de la chair et non la langueur du cœur. Et c'est la raison pour laquelle ils choisissent le libertinage dans leur lutte contre l'ennui. Notre analyse dévoile les

principes ainsi que la progression de cette lutte, une lutte qui se fait essentiellement au nom du plaisir. Mettre en pratique le plaisir sous toutes ses formes : tel est, aux yeux du libertin, le meilleur remède à l'ennui. Nous avons, dans ce contexte, analysé l'importance qu'ils accordent à l'inconstance pour combattre l'ennui de l'uniformité; nous avons également remarqué qu'ils profitent de la naïveté des gens pour afficher leur supériorité et réaliser l'épanouissement de leur être; nous avons enfin démontré qu'ils se servent de l'immoralité pour combler le vide de leur vie et donner un sens à leur existence. Cependant, tous ces moyens s'avèrent vains et inefficaces face à la toute-puissance de l'ennui. Nous avons analysé vers la fin du chapitre les aspects de cet « ennui du libertinage » tout en parlant de l'ennui des liaisons comme une conséquence de l'inconstance, de l'ennui du cœur (le vide sentimental) comme un résultat du rejet des sentiments et de l'ennui de l'âme comme une forme de vide moral. Rien ne change dans l'état d'âme des libertins, car, comme nous l'avons remarqué pour l'amour, le remède lui-même est cause d'ennui.

De « l'ennui chez l'amoureuse », de « l'ennui chez la libertine » à l'« ennui chez la vaporeuse » : un autre élément de la complexité de l'ennui apparaît, c'est qu'il ravage non seulement le moral mais aussi le physique. À l'ennui du cœur, à l'ennui de l'âme et à l'ennui de la vie correspond, en effet, l'ennui du corps. Notre analyse met en lumière la nature du rapport qui existe entre l'ennui en tant qu'une maladie de l'âme et les vapeurs en tant qu'une maladie du corps. Elle révèle, en premier lieu, l'interdépendance de cinq éléments qui forment soi-disant un cycle. Tout commence avec le style de vie trop excessif de la femme de la société des Lumières qui vient à l'encontre de son bien-être physique et moral et cause sa fragilité; cette fragilité entraîne aussi bien l'inaction de

l'âme qui est l'ennui que celle du corps qui s'exprime sous forme de vapeurs. Notre analyse prouve, en deuxième lieu, que les vapeurs ne sont rien d'autre que la manifestation physiologique de l'ennui. Car la femme qui se plaint de l'ennui se plaint en même temps des vapeurs, une maladie qui regroupe, comme nous avons vu, une variété de symptômes allant d'un simple bâillement jusqu'aux fréquentes convulsions de nerfs et aux évanouissements. La fin de l'analyse confirme que l'ennui et les vapeurs sont en fait la même maladie. Nous avons remarqué que les auteurs finissent souvent par les confondre.

Alors que les chapitres « l'ennui chez l'amoureuse » et « l'ennui chez la libertine » témoignent de la persistance de l'ennui, d'un ennui intérieur, abstrait, caché malgré la souffrance morale qu'il cause, le chapitre « l'ennui chez la vaporeuse » démontre la persistance d'un ennui extérieur et concret qui engendre des douleurs physiques et bien réelles. Le chapitre « l'ennui chez la vaporeuse » sert à prouver, en d'autres termes, que l'ennui chez la femme est une réalité, une réalité qui se concrétise sans équivoque par l'intermédiaire des vapeurs.

Dans la troisième partie, nous pénétrerons l'univers de cet ennui qui s'affirme comme une réalité indomptable en analysant ses différentes formes, manifestations, causes et conséquences chez quatre femmes de lettres du siècle des Lumières : Madame du Deffand, Mademoiselle de Lespinasse, Madame de Graffigny et Madame d'Épinay.

TROISIÈME PARTIE

L'ANALYSE DE L'ENNUI CHEZ QUATRE FEMMES DE LETTRES

La dernière partie de cette étude analyse l'ennui chez quatre femmes de lettres : Mme du Deffand, Mlle de Lespinasse, Mme de Graffigny et Mme d'Épinay. Le but de cette analyse est de dresser une sorte de phénoménologie de l'ennui à partir d'une analyse détaillée des mémoires et correspondances de ces auteurs. Il y est question des symptômes et des différents degrés de cette maladie. Il y est question aussi des multiples causes et conséquences de l'ennui, sans nous limiter au cadre strict de l'amour et du libertinage, dont il a été dit au chapitre précédent qu'ils pouvaient être considérés tout autant comme causes que comme conséquences de l'ennui.

Chapitre VII

L'ennui chez Madame du Deffand

Elle a des moments de ténèbres, on voit s'éclipser tout à coup les lumières de son esprit. Quelquefois Mme du Deffand semble interdite; son âme a des temps où elle est pour ainsi dire, toute délaissée dans son corps; elle s'y trouve comme dans une maison déserte, démeublée et abandonnée, où il ne revient que des fantômes qui l'épouvantent et la remplissent d'amertume et de tristesse : elle se plaint, elle se sent dans un état de misère et de découragement. (*Portrait de Mme du Deffand par M. du Châtel, dans Correspondance inédite, Paris, 1809, tome II, pp. 188-191*)

Mondaine et aristocrate¹, douée d'une intelligence vive et d'un esprit² lucide, amie des personnalités littéraires et royales, françaises et étrangères, salonnière³ célèbre et raffinée, habituée assidue de la Cour de Sceaux et des fameux soupers du Palais Royal : rien ne manque, à première vue, à la marquise du Deffand⁴ pour être parfaitement heureuse. Et pourtant, cette grande dame qui passe sa vie à se dissiper ne jouira jamais du « vrai

¹ F. Desplantes et P. Pouthier affirment que « sa famille appartenait à la plus haute aristocratie de ce temps. [...] Elle tenait [...] à tout ce qu'il y avait de plus élevé dans la société du temps » (*Les femmes de lettres en France, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 235*).

² Plusieurs de ses contemporains mettent l'accent sur la supériorité remarquable de son esprit : « [...] Je trouve qu'il est impossible d'avoir plus d'esprit, de l'avoir plus continu, plus facile, plus à la main; d'avoir plus d'imagination, de feu, de force et de grâce que vous en avez » (M. de Lescure, *Correspondance Complète de la marquise du Deffand, Genève, Slatkine Reprints, 1971, [c'est de cette édition que nous tirons toutes nos citations, sauf celles qui concernent Voltaire qui sont tirées de l'édition d'Isabelle et Jean-Louis Vissière, Cher Voltaire, La Correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire, Paris, des femmes, 1987], la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand, le 25 juin 1767); « Il est impossible d'avoir plus d'esprit qu'elle; il est si difficile d'en avoir autant, que je la mettrais au-dessus de tout ce que je connais, si elle ne devait jamais voir ce portrait » (*Portrait de Mme la marquise du Deffand par M. de Forcalquier, cité dans Benedetta Craveri, Madame du Deffand et son monde, Paris, Seuil, 1982, p. 87*). Voir aussi François Crouzet, « L'esprit de Mme du Deffand », *Spectacle du monde*, août 1987.*

³ Voir André Bellessort, « Le Salon de Madame du Deffand », *Les Grands Salons littéraires, Paris, Payot, 1928*.

⁴ Pour un compte rendu bibliographique sur l'épistolière, voir, entre autres, Caryl-L. Lloyd, « Marie de Vichy-Chamrond, Marquise du Deffand », dans Eva Martin Sartori et Dorothy Wynne Zimmerman, éd., *French Women Writers : A Bibliographical Source Book, New York, Greenwood, 1991*.

bonheur. »⁵ Pourquoi⁶? Rien n'est plus clair que cette réponse : « ce qui s'oppose à mon bonheur, dit-elle à Walpole le 17 mars 1776, c'est l'ennui qui ressemble au ver solitaire et qui consume tout ce qui pourrait me rendre heureuse. » Ainsi apparaît le plus grand mal⁷ qui la ronge toute sa vie : c'est l'ennui, l'incurable, l'incontrôlable ennui, « ce vilain monstre à combattre » (À l'abbé Barthélémy, le 31 juillet 1772), ce mauvais génie de Mme du Deffand, pour reprendre l'expression de M. de Lescure⁸. Jamais une femme ne s'est autant plainte d'ennui. Son « ennemi le plus grand »⁹ envahit les champs de sa conscience et de son écriture. L'ennui apparaît comme le thème central de toute sa correspondance; il est le refrain de ses plaintes et le mobile de ses actions. Toujours aux aguets, il agit en véritable démon qui déränge le fonctionnement normal de son âme ainsi que de sa vie :

Quand je suis dans mes grandes vapeurs, mes grands ennuis, je fais des efforts pour en sortir, je ne suis plus naturelle, je cherche mon âme et je n'en ai que la réminiscence. (À l'abbé Barthélémy, le 21 février 1772)

Sans doute, Mme du Deffand est-elle la plus grande « ennuyée » du Siècle des Lumières. Ses portraits et autoportraits mettent en évidence son inclination naturelle pour l'ennui. À peine âgée de 31 ans, elle fait d'elle-même ce portrait à la troisième personne où l'ennui s'impose déjà comme une réalité insupportable avec laquelle il faut vivre :

⁵ « [...] le vrai bonheur est d'être exempt d'ennui » (À Walpole, le 3 mai 1767). En fait, Mme du Deffand ne cesse de cacher sa défiance à l'égard du bonheur : « Ne parlons plus de bonheur, c'est la pierre philosophale qui ruine ceux qui la cherchent; on ne se rend point heureux par système » (À Voltaire, le 17 juin 1764); « Vous dites, madame, que rien n'est heureux, depuis l'ange jusqu'à l'huître » (Montesquieu à Mme du Deffand, le 12 septembre 1751).

⁶ C'est effectivement la question qu'elle-même pose à la duchesse de Choiseul, le 19 janvier 1774 : « Pourquoi faut-il trouver des obstacles invincibles pour parvenir au bonheur ? »

⁷ C'est la conviction de Montesquieu qui lui dit dans une lettre datée du 15 juin 1741 : « la chose du monde qui vous fait le plus de mal, c'est l'ennui. »

⁸ Voir M. de Lescure, *Correspondance Complète de la marquise du Deffand*, tome I, Genève, Slatkine Reprints, 1971, p. L.

⁹ « Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui » (Voltaire, *Épître à Mme Denis*, dans *Œuvres Complètes*, Tome 10, Paris, Garnier, 1877).

Souvent elle tombe dans un ennui qui éteint toutes les lumières de son esprit! Cet état lui est si insupportable, et la rend si malheureuse, qu'elle embrasse aveuglément tout ce qui se présente sans délibérer; de là vient la légèreté dans ses discours et l'imprudence dans sa conduite, que l'on a peine à concilier avec l'idée qu'elle donne de son jugement quand elle est dans une situation plus douce¹⁰.

Et lorsqu'on la retrouve à un âge très avancé, son ennui semble être plus sombre et plus accablant encore. À mesure qu'elle s'enfonce dans le désenchantement de la vieillesse, le mal empire et se transforme en « tristesse invincible », voire en « mélancolie âpre », pour reprendre le mot d'André Bellessort¹¹. Mme de Genlis nous la décrit ainsi :

[...] on voyait sur son visage l'expression d'une morne tristesse. [...] Elle était accablée de vapeurs et d'une tristesse invincible, et elle redoutait mortellement les conversations sérieuses. [...] C'est une chose extraordinaire de voir une personne de cet âge, infirme, souffrante, mélancolique, exiger des autres une éternelle gaieté, qu'elle ne paraissait jamais partager¹².

Les témoignages fréquents de ses contemporains confirment la même vérité : Mme du Deffand est l'incarnation même de l'ennui. Celle qui a été à certains moments de sa vie « la fable du public »¹³ marque l'histoire littéraire par son ennui. Mme du Deffand se fait surtout connaître par son « malaise singulier »¹⁴ qui lui conserve la notoriété après sa mort. En effet, loin de passer sous silence, l'ennui chez Mme du Deffand attire sans cesse l'attention de la critique. Michèle Huguet lui consacre, par exemple, un chapitre et conclut à l'existence d'« une véritable histoire d'ennui »¹⁵ chez Mme du Deffand. Benedetta Craveri l'étudie aussi dans un chapitre entier qui s'intitule « La maladie » et arrive à la conclusion que « Mme du Deffand [...] donne une formule définitive de son

¹⁰ *Correspondance Complète*, Paris, 1865, tome II, p. 767.

¹¹ *XVIII^e siècle et Romantisme*, Paris, 1941, cité dans Lionel Duisit, *Madame du Deffand épistolière*, Genève, Droz, 1963, p. 115.

¹² Cité dans W. Klerks, *Madame du Deffand : Essai sur l'ennui*, Leiden, Universitaire Pers Leiden, 1961, p. 19.

¹³ Voir *Lettres de Mlle Aïssé, suivies de celles de Montesquieu et de Mme du Deffand au chevalier d'Aydie*, par Eugène Asse, Paris, 1873, Slatkine Reprints, Genève, 1970, lettre XVI, pp. 283-286.

¹⁴ Voir André Monglond, *Le Prémantisme français*, Paris, Librairie José Corti, 1965, p. 29.

¹⁵ *L'ennui et ses discours*, p. 127.

pessimisme. »¹⁶ Dans son étude sur « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », Robert Mauzi fait de Mme du Deffand « la plus illustre et la plus parfaite incarnation »¹⁷ de l'ennui. Mais de tous les biographes et théoriciens, c'est certainement Wilhelm Klerks qui éternise la mémoire de cette grande dame avec son « mal incurable. » Dans son ouvrage *Madame du Deffand, Essai sur l'ennui*, Klerks tente de comprendre les symptômes et les manifestations de l'ennui chez Mme du Deffand. Après avoir fait la distinction entre ennui passager (ennui accidentel, normal) et ennui chronique (ennui morbide, métaphysique), il procède à une analyse descriptive de l'ennui chez Mme du Deffand, une analyse par association, comme le montrent les titres des différentes parties de son essai: « l'ennui et les relations humaines », « sensibilité ou raison? », « ennui et conscience », « ennui et pessimisme ». La conclusion de Klerks est visiblement semblable à celles des autres :

Chez la marquise l'ennui ne se présente dans ses écrits que comme une simple constatation, complètement dénuée de poésie : ses plaintes ne sont pas comme des amulettes qui pourraient immuniser son mal. Nous avons toutes les raisons de croire qu'il ne s'agit pas d'une pose mais d'une souffrance authentique. L'ennui est resté chez elle l'obsession qui a gêné le déploiement de sa vie normale¹⁸.

Souffrance authentique, malaise singulier, obsession gênante, voilà les qualificatifs employés pour rendre compte de la profondeur de l'ennui chez Mme du Deffand. Mais après tout, qu'est-ce qui caractérise l'ennui deffandien? Sans prétendre répondre encore une fois à une question déjà bien traitée, nous nous proposons de définir, dans le présent chapitre, les différents aspects qui lui sont particuliers.

¹⁶ *Madame du Deffand et son monde*, p. 103.

¹⁷ *Maintenant sur ma route...*, Orléans, Paradigme, 1994, p. 54.

¹⁸ *Madame du Deffand, Essai sur l'ennui*, p. 20.

« J'ai vu avec douleur », avoue avec regret Mme du Deffand au président Hénault¹⁹ le 5 juillet 1742, « que j'étais aussi susceptible d'ennui que je l'étais jadis. » Cet aveu révèle l'originalité de l'ennui chez Mme du Deffand. L'ennui deffandien n'est, en effet, ni passager ni bénin. Durable et agressif, il réapparaît chez elle comme un mal ancien. Il est clair que Mme du Deffand ressent l'ennui depuis longtemps. Est-il donc lié aux expériences du passé²⁰? Rien ne le prouve. À vrai dire, la force de l'ennui chez Mme du Deffand dépasse le cadre extérieur; elle réside plutôt dans l'intérieur de l'être, de l'organisme, et plus précisément dans les gènes. C'est effectivement le terrain génétique qui définit la susceptibilité de Mme du Deffand à l'ennui. Il existe chez Mme du Deffand une prédisposition malade à l'ennui.

Le mal dont souffre la marquise porte, par conséquent, les signes d'une fatalité pesante et assujettissante qui entraîne inévitablement la ruine de son être et qui contribue progressivement au délabrement de son corps et de son esprit. Indomptable, l'ennui la métamorphose en héroïne cornélienne²¹, prédestinée à une existence malheureuse mais héroïque. Ainsi dit-elle à sa sœur le 3 mars 1755 : « je suis née mélancolique, encline aux réflexions tristes. » À cet égard, « la plus grande maladie de l'âme »²² dont elle est victime se révèle innée; elle est considérée d'emblée comme « l'ouvrage de la nature »²³ puisque, comme l'explique Delisle de Sales, elle « s'empar[e] de son âme dès le premier

¹⁹ Le président Hénault était l'amant de Mme du Deffand avant que celle-ci ne tombe amoureuse de Horace Walpole. Plusieurs études traitent de la nature de leur lien. Voir, entre autres, L. Perey, *Le président Hénault et Mme du Deffand*, Paris, 1893.

²⁰ Mme du Deffand n'aime pas évoquer les souvenirs du passé qui lui sont douloureux : « je ne gagnerais rien en me souvenant du passé; il augmenterait le goût du présent » (À Walpole, le 13 juin 1766).

²¹ Lorsque Mme du Deffand s'est plainte à Voltaire « de n'avoir rien qui l'occupe », ce dernier lui donne justement ce conseil : « Occupez-vous de Pierre Corneille, il en vaut la peine par son sublime et par l'excès de ses misères » (Voltaire à Mme du Deffand, le 18 août 1761).

²² « L'ennui est la plus grande maladie de l'âme et la cause la plus ordinaire de celles du corps » (À l'abbé Barthélémy, le 14 juillet 1773).

²³ « [N]otre bonheur ne peut être que l'ouvrage de la nature » (À Craufurt, le 23 mai 1767).

instant de sa naissance. »²⁴ Et c'est pour cette raison qu'elle n'accuse personne, sauf la nature²⁵ : « c'est à la nature que je m'en prends », écrit-elle à Horace Walpole le 7 septembre 1776, « je suis restée telle qu'elle m'a faite; je n'ai pas à me louer d'elle. »

Mona Ozouf décrit ainsi la conception de la nature chez Mme du Deffand :

Elle est [...] en procès avec la nature. Celle-ci, objet de la vénération du siècle, n'est pour elle que l'abrégé des contraintes qui pèsent sur les hommes, créatures de peu, perchées à mi-chemin entre les anges et les huîtres sur l'échelle invariable des êtres. C'est la nature qui distribue les caractères, répartit à la naissance les vices et les vertus, décide du bonheur et du malheur de chacun et burine les destins. Car nul ne saurait rien tenter contre ses passions ou son égoïsme²⁶.

Naître, c'est par conséquent courir vers la catastrophe qui se révèle être la vie, c'est être condamné à l'ennui qui « est le pire de tous les états » (Voltaire à Mme du Deffand, le 14 juin 1764), à un ennui perpétuel qui empoisonne le reste de l'existence. Le mal deffandien tourne désormais en vraie malaise existentiel; l'événement heureux de la naissance, qui devrait être synonyme d'éclosion et d'épanouissement, n'évoque chez elle que les images de la douleur et les présages d'un malheur certain : « le plus grand de tous les malheurs était d'être né » (À Voltaire, le 16 mai 1764); deux ans plus tard, elle continue sur le même ton : « Pour moi, Monsieur, je l'avoue, je n'ai qu'une pensée fixe, qu'un sentiment, qu'un chagrin, qu'un malheur, c'est la douleur d'être née²⁷ » (À

²⁴ Delisle de Sales, *De la Philosophie de la Nature*, Amsterdam, Arkstee et Merkus, 1770, p. 16. D'Holbach aussi fait le lien entre l'ennui et la nature. D'après lui, « l'ennui [...] est un bourreau qui perpétuellement châtie au nom de la nature ceux qui n'ont point appris à régler leurs désirs » (*La Morale Universelle*, Amsterdam, Rey, 1776, p. 168).

²⁵ Le sort de l'homme est, sans contredit, entre les mains de la nature : telle est la conviction personnelle de la marquise du Deffand qui la pousse malgré tout à accepter patiemment son mal. À plusieurs reprises, elle affirme : « nous apportons en naissant nos vices et nos vertus, et conséquemment notre bonheur et notre malheur; nous n'y pouvons rien changer » (À Walpole, le 15 juin 1777); « [...] c'est une maladie de l'âme dont nous afflige la nature en nous donnant l'existence » (À Walpole, le 7 février 1773).

²⁶ Mona Ozouf, *Les mots des femmes : Essai sur la singularité française*. Paris, Fayard, 1995, p. 32.

²⁷ Trois ans plus tard, cette pénible sensation de l'existence ne l'a guère quittée. Dans une autre lettre adressée à Voltaire le 8 février 1769, elle répète : « Pour moi, monsieur, qui n'ai point de talent et qui ne regrette pas de n'avoir point de passion, je voudrais n'être pas née. » À quoi son « seul philosophe » répond le 22 février 1769 : « Il vaudrait mieux n'être pas né, dites-vous; d'accord, mais vous savez si la chose a

Voltaire, le 28 février 1766). Lamentable tragédie que la vie de Marie du Deffand! C'est bien le « poison »²⁸ de l'ennui qui corrompt sa raison et altère sa vision de la vie, en semant le désordre dans tout son être et sa pensée. Derrière son existence, cette grande ennuyée du Siècle des Lumières n'aperçoit que le néant. En fait, tout se réduit au néant, à rien, à une vie sans but ni issue : ainsi se résume la philosophie pessimiste de l'existence de Mme du Deffand. Si la vie, ce vrai tombeau qui ensevelit à tout jamais le bonheur, n'offre que douleur et nausée, l'espoir se présente peut-être sous le signe du néant: « Quelle cruauté de se marier, tirer des individus du néant! Tout ce qui existe est malheureux, un ange, une huître, peut-être un grain de sable; le néant, le néant, voilà ce qui vaut le mieux » (À Walpole, le 20 avril 1767). L'ennui apparaît ici sous sa forme la plus virulente. Tel un « ver solitaire »²⁹, il infecte non seulement l'âme et l'esprit mais aussi l'existence de tout ce qui est matériel (choses, objets, organismes). Sur ce sujet, la réflexion de la Comtesse de Sancerre, une héroïne de Mme Riccoboni³⁰, nous paraît pertinente :

dépendu de nous. Mais non seulement la nature nous a fait naître sans nous consulter, mais elle nous fait aimer la vie malgré que nous en ayons.» Ce regret d'être né semble caractériser certainement l'esprit moderne des philosophes des Lumières : nous le retrouvons par exemple chez Montesquieu (les *Lettres Persanes*), Diderot (*La Religieuse*) et Voltaire (*L'Histoire du bon bramin*).

²⁸ C'est dans une lettre datée du 21 septembre 1747 que Mme de Staal se sert de ce mot pour qualifier l'intensité du mal de son amie : « ce sont les intervalles de plaisir qui font l'ennui; dès qu'on y est accoutumé, on ne le sent plus. Vous le prouvez. Cet exemple est bien fort de votre part; car c'était, en effet, votre poison. » Prévost s'en sert également. Ainsi, au livre XV de *Cleveland*, le héros dit à Cécile : « Vous nourrissez dans le fond de votre cœur un poison qui vous consume [...]. Qui peut vous inspirer cette haine de vous-même? » (Prévost, *Cleveland*, livre XV, tome IV, pp. 334-335). Par ailleurs, Voltaire définit l'ennui « [comme] le poison de la vie » (*Essai sur L'Histoire Générale*, Genève, Cramer, 1756, p. 292).

²⁹ La métaphore du « ver solitaire » revient à plusieurs reprises sous la plume de Mme du Deffand : « [...] j'ai dans l'âme un ver du même genre qui s'appelle l'ennui, qui fait sur mon âme le même effet que le solitaire fait sur le corps » (À la duchesse du Choiseul, le 3 janvier 1773); « [...] c'est le ver solitaire qui absorbe tout, et qui fait que rien ne nous profite » (À Walpole, le 7 février 1773).

³⁰ Le rapprochement entre Mme du Deffand et Mme Riccoboni n'a pas été ignoré. Voir Jurgen Siess, « Images et rapport de places dans le discours épistolaire de Madame du Deffand et Madame Riccoboni », *Esprit Créateur*, Hiver 2000, 40 :4, pp. 38-49.

[...] nous existons; mais nous ne chérissons pas notre existence : tous les objets nous deviennent indifférents; de cette indifférence naît l'ennui, des maux de la vie le plus insupportable! Je dis, avec l'Héloïse de Pope, *son poison cruel ternit le plus beau jour, flétrit la verdure, ôte aux fleurs leurs parfums, aux zéphirs leur fraîcheur, par lui tout languit, tout s'attriste dans la nature*³¹.

L'ennui est, par conséquent, un mal contagieux et dangereux³² qui provoque la souillure universelle, morale et physique. Il émerge d'un univers ténébreux qui interdit tout accès à la jouissance et au plaisir. Il se traduit, en d'autres termes, par une perte totale de cette joie de vivre qui constitue les délices de l'existence car il est le « sentiment d'une existence froide et lente. »³³ À cette inclination malade au néant³⁴ correspond donc l'impossibilité d'être heureux sur terre. D'où la naissance d'un profond dégoût de la vie tel qu'il est décrit par la marquise :

[...] je m'ennuie, et vous, vous amusez; vous trouvez des ressources en vous; je ne trouve en moi que le néant, et il est aussi mauvais de trouver le néant en soi, qu'il serait heureux d'être resté dans le néant. Je suis donc forcée à chercher à m'en tirer; je m'accroche où je peux, et de là viennent toutes les méprises, tous les mécontentements journaliers, et un dégoût de la vie qui est peut-être bon à quelque chose; il me fait supporter patiemment les délabrements de la vieillesse, et diminue la vivacité et la sensibilité pour toutes choses. (À Walpole, le 26 juin 1768)

Le sentiment d'ennui s'associe en effet au sentiment de nullité personnelle. Il exprime de ce fait cette incapacité de se suffire à soi-même faute de talents³⁵, de compétence et de

³¹ Madame Riccoboni, *Lettres d'Adélaïde de Dammartin, Comtesse de Sancerre*, dans *Œuvres Complètes*, Tome 4, Paris, Foucault, 1818, p. 164.

³² « L'ennui est le plus dangereux ennemi de notre être » (Le chevalier de Jaucourt, Article « Ennui », *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts, et des métiers*).

³³ Marmontel, *Les Incas*, Paris, Lacombe, 1777, p. 190.

³⁴ On note chez Mme du Deffand un véritable attrait pour le néant. Les vœux d'anéantissement reviennent comme un leitmotiv dans toute sa correspondance : « [...] il n'y a point de rôle qu'on puisse jouer sur le théâtre du monde auquel je ne préférasse le néant » (À Voltaire, le 28 février 1766).

³⁵ « [...] l'amusement ou l'ennui va dépendre de notre talent » (Diderot, *Entretiens sur le Fils Naturel*, dans *Œuvres Esthétiques*, Ed. P. Vernière, Paris, Garnier, 1966, p. 123).

connaissances³⁶. D'ailleurs, Mme du Deffand n'hésite pas à faire le lien entre son ennui invincible et sa pauvreté intellectuelle flagrante lorsqu'elle trace, en 1747, son autoportrait moral :

Née sans talent, incapable d'une forte application, elle est très susceptible d'ennui, et ne trouvant point de ressources en elle-même, elle en cherche dans ce qui l'environne, et cette recherche est souvent sans succès³⁷.

Génératrice d'ennui, cette insuffisance au niveau du soi devient haine et intolérance. Devant le miroir de cette âme malade et insatisfaite, « l'âme la plus délaissée du purgatoire de ce monde-ci » (À Voltaire, le 24 mars 1760), se reflète l'image d'un moi, réel mais non idéal, qui s'avère impuissant et improductif, voué à l'échec. Il en résulte inévitablement un rejet total de soi. Chez Mme du Deffand, la maladie de l'âme se définit, entre autres, comme une maladie du soi, une sorte de deuil de soi qui symbolise cette grave perte d'autosatisfaction³⁸. Objet de mécontentement continu, le soi ne lui inspire qu'un atroce et invincible dégoût : « on ne peut avoir plus de dégoût de quoi que ce soit que je n'ai de moi-même » (À Walpole, le 15 juin 1777); « Mais ne parlons plus de moi, je suis ce que je hais le plus dans le monde »³⁹ (À Voltaire, le 26 octobre 1765). Source de mépris, le soi est aussi source de malheurs infinis puisque « quiconque est à soi-même, livré à la seule faculté de penser, doit être le plus malheureux des hommes »⁴⁰

³⁶ Mme du Deffand se plaint à plusieurs reprises de ne pas avoir acquis les connaissances nécessaires, voire les ressources naturelles pour lutter contre l'ennui : « je n'ai plus de ressources contre l'ennui; [...] Je voudrais avoir acquis des goûts, des connaissances, de la curiosité, en un mot quelques ressources pour m'occuper, m'intéresser ou m'amuser » (À Voltaire, 1^{er} avril 1772).

³⁷ *Correspondance de la marquise du Deffand*, Tome II, p. 767.

³⁸ Selon Carmen Boustani, « Madame du Deffand creuse dans son être une zone de permanente insatisfaction » (« L'écriture bisexuée dans la correspondance de Mme du Deffand à Voltaire » dans Georges Bérubé et Marie-France Silver, *La Lettre au XVIII^e siècle et ses avatars*, Toronto, GREF, 1996, p. 131).

³⁹ Voir Christophe Cave, « La Correspondance entre Voltaire et Mme du Deffand : 'Ne parlons plus de moi, je suis ce que je hais le plus dans le monde' », *Recherches et Travaux*, 2002, 61 : 105-135.

⁴⁰ Et à Voltaire, le 26 mai 1767, elle disait : « si on n'avait pas à vivre avec soi-même on serait trop heureux. »

(À Walpole, le 2 novembre 1773). À travers cet auto-dénigrement assez poussé, la marquise du Deffand expose une théorie subversive du soi. Le grand coupable, c'est le soi, ce fléau destructeur d'un monde intérieur déséquilibré et désorganisé⁴¹. La vieille dame nous donne donc l'impression de n'avoir qu'un ennemi : elle-même. Peut-être aurait-elle préféré changer et devenir autre? En tout cas, dans une lettre écrite à Walpole le 11 décembre 1767, elle exprime le désir de revenir à l'âge de quatre ans pour recevoir une bonne et complète éducation, sous les préceptes d'Horace :

[...] j'accepterais avec grand plaisir de revenir à quatre ans, d'avoir pour gouverneur un Horace qui me ferait tout apprendre, langues, sciences, etc., et qui m'empêcherait à connaître le monde, à m'en méfier, à le mépriser et à m'en amuser; il ne briderait point mon imagination, il n'éteindrait point mes passions, il ne refroidirait point mon âme, mais il serait comme les bons maîtres à danser, qui conservent le maintien naturel et y ajoutent la bonne grâce.

La bonne santé du soi est donc le fruit d'une éducation⁴² exhaustive et rigoureuse qui fortifie plus qu'elle ne ruine, qui purifie plus qu'elle ne corrompt. Cette hostilité envers sa vie et son être dénote chez Mme du Deffand une profonde déception, voire une hantise, celle de ne pas avoir acquis un soi parfait et infailible qui résiste aux infirmités de l'âme, un soi idéal⁴³, modèle d'intelligence et de création comme celui d'un Horace ou d'un Voltaire. D'où viennent les fréquentes comparaisons qui accentuent bien la différence entre elle-même et le « seul saint devant qui [elle] brûle [sa] chandelle » (À Voltaire, le 8 février 1760) :

⁴¹ Mme du Deffand méprise le désordre qui se trouve en elle-même : « il existe une personne dont je connais tous les défauts, contre laquelle je suis sans cesse irritée, que je trouve vaine, légère, imprudente, insociable, laquelle cependant est ma plus intime amie; cette personne, c'est moi » (À Walpole, le 14 mars 1779).

⁴² La marquise ne se montre jamais contente de l'éducation qu'elle a reçue: « Je maudis bien mon éducation » (À Walpole, le 11 décembre 1767); « [...] j'éprouve le malheur d'une éducation négligée » (À Voltaire, le 1^{er} avril 1772). Pour une étude de l'éducation féminine au Siècle des Lumières, voir Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, CERF, 1987.

⁴³ Voir Marcel Grandière, *L'Idéal pédagogique en France au dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1998.

Vous auriez grand tort de vous plaindre de votre existence; vous sentez, pensez, produisez sans cesse. Mais moi, que voulez-vous que je fasse de mon existence? Indiquez-moi quelques moyens d'en tirer parti. (À Voltaire, le 1^{er} mars 1769)

Trois ans plus tard, elle continue :

Vous êtes l'enfant gâté de la nature, c'est-à-dire le seul qu'elle a aussi singulièrement bien traité. Pour moi, elle m'a déshéritée, ainsi qu'ont fait tous mes parents; elle m'avait donné cinq sens, elle s'est repentie de m'avoir si bien traitée, et pour me mieux faire sentir sa malice, elle me donne de longs jours que je ne désirerais point, et dont je ne sais que faire. [...] Elle est une marâtre pour moi, et vous êtes son enfant bien aimé. (À Voltaire, le 24 août 1772)

La valorisation de Voltaire⁴⁴ ne fait que mieux ressortir la faiblesse de la marquise. En effet, il paraît que celle-ci s'en prend à elle-même au nom d'un certain idéal impossible. La correspondante de Voltaire aurait justement envie de penser à elle-même et à son existence comme à un tout, et par contraste, elle se heurte à l'insupportable creux de la quotidienneté. On peut, par conséquent, constater que chez Mme du Deffand l'ennui surgit de la collision de deux mondes étranges et irréconciliables : l'un est indésirable, c'est un monde vide qui lui appartient; l'autre est séduisant, c'est un monde idéal qui lui échappe. Le 'rien' ou le 'tout' : telle est la morale de l'absolu propre à cette grande ennuyée qui n'arrive pas à s'accepter par son refus de la médiocrité et son goût de la perfection, comme en témoigne clairement la proposition : « il faut être Voltaire ou végéter » (À Voltaire, le 29 mai 1764). Ainsi cette maladie du soi, l'une des manifestations de l'ennui, s'assortit-elle chez Mme du Deffand d'une maladie de

⁴⁴ Mme du Deffand ne cesse de valoriser Voltaire : « Ah, si vous étiez ici, je vous prendrais bien en effet pour mon directeur » (À Voltaire, le 17 juin 1764). Elle ne cesse d'exprimer aussi son admiration pour lui : « Je suis folle de vous, et eussiez-vous mille fois plus de tort avec moi, je vous aimerai toujours et n'admirerai que vous, je vous le déclare net [...] » (À Voltaire, le 5 septembre 1760). Pour une étude de la relation entre Mme du Deffand et Voltaire, voir Victor Giraud, « Voltaire et Mme du Deffand », *Revue Bleue* 1933, pp. 583-589.

l'idéalité. Si l'ennui est la haine de soi, il est aussi l'expression d'une souffrance liée à la non-réalisation d'une image idéale, esthétique ou intellectuelle, qui est typique de :

M. de Voltaire, nom qui renferme tous les genres de bonheur : réputation, considération, célébrité, tous les préservatifs contre l'ennui, trouvant en [lui] toutes sortes de ressources, une philosophie bien entendue, qui [...] fait prévoir que le bien était nécessaire dans la vieillesse. (À Voltaire, le 2 mai 1764)

Par ailleurs, à partir de ce défaut d'autarcie intellectuelle se crée une forme d'emprisonnement intérieur⁴⁵ qui pousse la victime à se trouver dans un état de dépendance involontaire à autrui⁴⁶ dans le but de lutter contre « ce mal dont on ne peut se livrer » (le 7 février 1773). Alors que le soi est inacceptable, l'autre est indispensable à son existence. Ainsi, les amis⁴⁷ et les alliés, la société et le grand monde représentent-ils à ses yeux des besoins vitaux de premier ordre au même titre que le boire et le manger : « La société m'est devenue nécessaire, c'est le plus grand besoin de ma vie » (À Walpole, le 24 mai 1769). Elle ne cesse de le répéter : « [...] il y a des choses de première nécessité

⁴⁵ Mme du Deffand parle sans cesse de cette sensation d'étouffement et d'incarcération qui s'empare de son âme : « Je crois que ce qui fait ma mauvaise santé c'est que mon âme a trop de mouvement pour l'étui qui la renferme » (À Walpole, le 8 mars 1767); « [...] je laisse toutes les portes de mon âme ouvertes pour y recevoir le plaisir, je désirerais de barricader celles par où entre le regret, l'ennui et la tristesse, mais mon âme est une chambre dont le destin ou le sort ne m'ont pas laissé la clef » (À Walpole, le 15 juillet 1770).

⁴⁶ Sa correspondance avec Voltaire témoigne de cette dépendance à autrui. Mme du Deffand profite en effet de son amitié pour vaincre son ennui. Dans ce contexte, elle ne cesse de le supplier de lui fournir des ressources contre l'ennui : « [...] prenez soin de mon amusement je vous supplie, je n'en peux recevoir de personne autant que de vous » (le 28 octobre, 1759); « [...] tout ce qui me vient de vous me tire de la léthargie qui devient presque mon état habituel [...]. Au nom de Dieu, tirez-moi de mon ennui [...] envoyez-moi tout ce que vous faites » (le 8 février 1760); « Vous êtes le plus ingrat et le plus indigne des hommes si vous ne répondez pas à mon amitié que j'ai pour vous, et si vous ne vous faites pas une obligation et un plaisir d'avoir soin de mon amusement » (le 16 avril 1760). Lionel Duisit reconnaît cette dépendance : « De son côté, Mme du Deffand a beaucoup à gagner au contact vivifiant de Voltaire, de cet intarissable jaillissement d'idées, d'aperçus et de saillies qui lui permettent de prendre mieux conscience de sa personnalité et l'empêchent de sombrer dans une rumination sans espoir » (« Madame du Deffand et Voltaire : Le Mythe du progrès et la décadence du goût », *French Review* 36 (1963), p. 291).

⁴⁷ Dans son article « Temps et contretemps dans la correspondance de Mme Du Deffand avec Horace Walpole », Nicole Mallet décrit l'importance accordée aux amis chez Mme du Deffand : « La présence assidue d'amis dévoués semble avoir été chez elle un besoin vital. C'est à la fois une compensation et un dérivatif au désœuvrement, un palliatif à l'ennui pathologique qui la ronge, une composante de son besoin de divertissement aux résonances pascalienues et une nécessité affective fondamentale » (dans Marie-France Silver et Marie-Laure Girou Swiderski, *Femmes en toutes lettres, Les épistolières du XVIIIe siècle, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 2000 : 04, p. 60).

pour tous également; la société est à la tête » (À Walpole, le 11 décembre 1773). Au sein de la société, « [...] l'amitié⁴⁸ peut tenir lieu de tout » (au chevalier d'Aydie, le 14 juillet 1755), elle est « la fontaine de Jouvence » (À Voltaire, le 8 juillet 1771). Dans l'espoir de réchauffer le zèle d'une âme si tiède, Mme du Deffand vise donc à remplir le gouffre intérieur par une présence extérieure. Grâce à cet engagement social qui fait le principe de sa vie, elle est en mesure de jouir d'un bonheur illusoire et temporaire qui consiste essentiellement en cet oubli volontaire de soi-même. La compagnie fut certainement pour Mme du Deffand le souverain remède contre cette paralysie morale qu'est la « lassitude de tout et de soi-même qu'on appelle ennui. »⁴⁹ C'est par exemple dans cette perspective qu'on doit saisir la portée de sa relation avec sa protégée et sa lectrice, Julie de Lespinasse. Ainsi se dévoile la principale raison de ce lien dans une lettre écrite le 30 mars 1754 à la duchesse de Luynes : « Rien n'y serait plus propre que d'avoir auprès de moi quelqu'un qui pût me tenir compagnie, et me sauver de l'ennui de la solitude : je l'ai toujours crainte, actuellement elle m'est insupportable. » Ironiquement, cette entente cordiale qui devait lui être salutaire n'a servi qu'à faire empirer son mal. Et la rupture, qui survient après la soi-disant « trahison »⁵⁰ de Mlle de Lespinasse et qui lui coûte d'Alembert et une bonne partie de ses fidèles, replonge plus que jamais la vieille aveugle dans son ennui et sa solitude.

Malgré les apparences et loin d'être profond et immuable, l'attachement de Mme du Deffand pour le monde extérieur s'avère faux et artificiel. En réalité, le mépris de soi

⁴⁸ Pour une analyse de l'importance de l'amitié chez Mme du Deffand, voir « Madame du Deffand ou l'amitié par correspondance », *Women in French Studies*, 1999, 7 : 46-56.

⁴⁹ Abbé Raynal, *Histoire Philosophique et Politique*, T. 6, La Haye, 1776, p. 14.

⁵⁰ C'est dans ces termes que Marmontel décrit cette trahison : « Ce ne fut, à l'entendre rien de moins qu'une trahison : elle en fit de hauts cris, accusant cette pauvre fille de lui soustraire ses amis, et déclarant qu'elle ne voulait plus nourrir ce serpent dans son sein » (*Correspondance inédite avec d'Alembert, etc.* Paris, 1809, t. I, p. XIII).

qui lui est particulier s'harmonise bien avec le mépris d'autrui. Mme du Deffand constate comme Rousseau que l'ennui est le « fléau de la solitude aussi bien que du grand monde. »⁵¹ À maintes reprises, elle avoue en effet son aversion pour le monde de son entourage, un monde semble-t-il pourri et corrompu par les lois de l'hypocrisie, de l'orgueil et de la vanité :

Quand les passions sont éteintes, on éprouve un vide affreux, on dépend de tout et l'on ne tient à rien, on recherche l'amitié et la société, mais l'on n'y trouve que froideurs, qu'indifférence, tracasseries, etc. On se croit seule dans l'univers. Paris est le lieu du monde le plus propre à produire cette disposition, on ne voit que des gens ivres d'orgueil, d'intérêt, d'ambitions et sans compter les faux airs et le persiflage. (Au comte Scheffer, le 2 mai 1753)

L'ennui, ce mal du soi, tend à se généraliser chez cette femme; il infiltre non seulement le dedans mais aussi le dehors où il exprime aussi cette sorte de malaise devant « le théâtre⁵² de [la] petite guerre continuelle »⁵³ qu'est le monde de la vanité au XVIIIe siècle. Cette ennuyée perpétuelle ne peut vivre en paix ni avec soi-même ni avec les autres. À mesure que la vieillesse avance et que le mal s'aggrave, le lien social se relâche et s'affaiblit. Même la société mondaine, qui constituait depuis longtemps son univers et son unique refuge, n'exerce plus sur elle ce pouvoir magique et ne réussit malheureusement pas à stimuler celle qui a « l'âme et le cœur desséchés » (À Voltaire, le 18 juillet 1764). Elle lui apparaît, bien au contraire, comme la plus sûre preuve de son apathie et de sa complète léthargie :

⁵¹ Rousseau, *Préface de Julie ou Entretien sur les romans*, Paris, Édition de René Pomeau, 1960, p. 745.

⁵² Mme du Deffand choisit des termes théâtraux afin de mettre mieux en relief la perfidie et la frivolité des hommes de sa société, comme en témoigne cet exemple : « Je jouis d'une sorte de plaisir, qui est d'observer l'orgueil et la vanité de tout le monde; il n'y a presque personne qui ne prétende à jouer un rôle; il y a peu de bons acteurs » (À la duchesse de Choiseul, le 19 novembre 1771). En fait, elle adopte une vision théâtrale du monde car, pour elle, « tout n'est que spectacle et comédie, l'illusion subsiste des instants, la toile se baisse, tout est fini » (À Voltaire, le 29 mai 1764).

⁵³ « J'ai cru m'apercevoir que le monde n'est que le théâtre d'une petite guerre continuelle, ou cruelle ou ridicule et un ramas de vanité à faire mal au cœur » (Voltaire à Mme du Deffand, le 6 mars 1761).

Tout ce que je vois me dessèche l'âme. Je ne trouve dans personne ni vertu, ni sincérité, ni simplicité. Je me trouve par hasard liée avec des gens qui se détestent; il faut que je sois dans une attention perpétuelle d'observer mes paroles; chaque parti me parle très librement, moins par confiance que par vanité. La seule satisfaction que j'en tire, c'est de sentir que l'obscurité de mon état me met à l'abri de toute tracasserie et embarras. (À la duchesse de Choiseul, le 21 septembre 1771)

L'enfer, c'est donc les autres. De toute évidence, à travers ce fond de pessimisme foncier, cette égocentrique prononce farouchement sa condamnation de la vie, du monde et des hommes. Sombre, voire « noire comme de l'encre » (À Voltaire, le 10 septembre 1764), elle fait du monde extérieur un univers absurde et machinal, un vaste désert d'envie et de jalousie qui n'est fondé sur rien⁵⁴. La marquise élimine toute subjectivité lorsqu'elle réduit le monde à un système d'objets. Voilà qu'elle perçoit les hommes et les femmes, membres de la nombreuse compagnie qui se présente chez elle, parfois comme autant de « tigres, de grues, de neiges, de glaces, de pierres, d'épines, etc. » (À la duchesse de Choiseul, le 21 septembre 1771) et parfois comme « des machines à ressorts, qui allaient, venaient, parlaient, riaient, sans penser, sans réfléchir, sans sentir » (À Walpole, le 20 octobre 1766). Ainsi, au moyen de la réification des autres et de la matérialité brutale du monde, Mme du Deffand finit-elle par prêter aux autres sa propre inertie. Tout bien considéré, il est clair qu'étant néfaste, l'ennui joue le rôle d'anesthésiant qui pétrifie l'âme et fige l'homme en le dépouillant de ses facultés intellectuelles et sensorielles.

Victime d'une psychose dépressive sévère, cette éternelle insatisfaite a donc le mal des hommes. Elle est malheureusement condamnée à languir entre les murailles d'un monde à l'envers qui flétrit son plaisir et infirme ses désirs. La marquise ne cesse en effet de pousser des plaintes continuelles, voire de véritables cris d'indignation, contre ce

⁵⁴ Voir sa lettre du 1^{er} septembre 1766.

microcosme décevant qui fait l'objet de sa froideur et de son indifférence : « Ce n'est pas la solitude qui cause mon ennui », confie-t-elle à Mme de Choiseul le 2 janvier 1773, « je vois assez de monde, je suis rarement seule; mais tout ce que je vois m'est indifférent. » Ainsi, chez Mme du Deffand, l'ennui est-il, comme l'affirme Marmontel, « la maladie épidémique d'un monde corrompu par l'opulence et l'oisiveté»⁵⁵.

En conclusion, à l'ennui de Mme du Deffand qui anticipe sans aucun doute le mal du siècle⁵⁶ du XIXe siècle répond celui de Sidnei, héros préromantique de Gresset, qui s'écrie :

[...] plaignez un misérable : ma funeste existence est un poids qui m'accable. Je vous ai déguisé ma triste extrémité : ce n'est point seulement insensibilité, dégoût de l'univers à qui le sort me lie; c'est l'ennui de moi-même, et haine de ma vie : je les ai combattus, mais inutilement; ce dégoût désormais est mon seul sentiment; cette haine attachée au reste de mon être a pris un ascendant dont je ne suis plus maître⁵⁷.

⁵⁵ Marmontel, *Essai sur le bonheur*, cité dans Norbert Jonard, *L'Ennui dans la littérature européenne : des origines à l'aube du XXe siècle*, p. 72.

⁵⁶ « Il est douteux qu'aucun mal du siècle ou dégoût de la vie ait brûlé femme ou homme autant qu'ils ont fait la malheureuse Mme du Deffand » (Henri Peyre, *Qu'est-ce que le romantisme?*, Paris, Presses Universitaires de France, 1971, p. 7).

⁵⁷ Jean-Baptiste Gresset, *Sidnei* (1745), dans *Œuvres Complètes*, Tome II, Paris, Furne, 1830, acte II, scène 6.

Chapitre VIII

L'ennui chez Mademoiselle de Lespinasse

Quoique vous ne soyez pas toujours mélancolique, vous êtes sans cesse pénétrée d'un sentiment plus triste encore; c'est le dégoût de la vie : ce dégoût vous quitte si peu, que si même dans un moment de gaieté on vous proposait de mourir, vous y consentiriez sans peine. (*Portrait de Mademoiselle de Lespinasse par d'Alembert*, en appendice aux *Lettres de Julie de Lespinasse*, p. 347)

« Muse de l'*Encyclopédie* »¹, « demoiselle des Lumières »² : c'est ainsi que le XVIIIe siècle appelle cette femme célèbre et passionnée, la bien-aimée des encyclopédistes. Julie de Lespinasse porte en effet les insignes des Lumières, représentant ainsi ce qu'il y a de plus noble au XVIIIe siècle, à savoir l'esprit³ et la sensibilité⁴. Nulle femme n'a mérité autant d'éloges. La Harpe⁵ admire surtout la grandeur de son esprit et sa modestie naturelle. Dans son *Éloge d'Éliza*⁶, Guibert, l'amant

¹ Jean-Noël Pascal, « La Muse de l'*Encyclopédie* », dans Roland Bonnel et Catherine Rubinger, éd., *Femmes savantes et femmes d'esprit : Women Intellectuals of the French Eighteenth Century*, New York, Peter Lang, 1997, pp. 243-265.

² François Bott, *La demoiselle des Lumières*, Paris, Gallimard, 1997.

³ Mlle de Lespinasse est une renommée d'esprit, comme le souligne Grimm : « [...] Lespinasse fait savoir que sa fortune ne lui permet pas d'offrir ni à dîner ni à souper, et qu'elle n'en a pas moins d'envie de recevoir chez elle les frères qui voudront y venir digérer. L'église m'ordonne de lui dire qu'elle s'y rendra, et que, quand on a autant d'esprit et de mérite, on peut se passer de beauté et de fortune » (*Correspondance littéraire*, tome VI, p. 329).

⁴ Les critiques ne manquent pas d'analyser cette grande faculté de sensibilité qui est unique à Mlle de Lespinasse. À ce sujet, Márta Dikman écrit : « L'image que crée d'elle-même Julie de Lespinasse est, avant tout, celle d'une âme sensible. "Une âme active et sensible" [...], "une âme sensible et dévouée" [...], une "âme de feu et de douleur" [...] – telles sont les expressions qu'elle choisit pour renvoyer à elle-même. [...] La sensibilité représente pour Mlle de Lespinasse la faculté la plus noble, la plus précieuse, celle d'aimer » (« Triangle épistolaire – triangle amoureux. Les lettres de Mlle de Lespinasse au comte de Guibert », *Les femmes de lettres : écriture féminine ou spécificité générique?*, Centre universitaire de lecture sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances, 1994, p. 66).

⁵ *Correspondance littéraire*, tome I, p. 386.

⁶ « O Éliza, Éliza, qui n'a pas eu le bonheur de vivre dans ton intimité, dans celle de tes affections, de tes mouvements, de ta confiance, ne peut savoir ce que c'est que la physionomie! J'ai vu des visages animés par l'esprit, par la passion, par le plaisir, par la douleur; mais que de nuances m'étaient inconnues avant que je connusse Éliza! » (en appendice aux *Lettres de Julie de Lespinasse*, édition d'Eugène Asse, Genève, Slatkine Reprints, 1971, réimpression de l'édition de Paris, 1876. p. 358). Nous nous référerons à cette

froid, fait le portrait d'une dame exceptionnelle, l'amie des savants et des malheureux, qui brille autant par ses charmes indéfinissables que par son esprit vif et lucide. Séduit par toute sa personne ainsi que par la cruauté de son destin semblable au sien, d'Alembert⁷ lui voue une passion platonique et secrète en acceptant de lui devenir servent ou « pauvre secrétaire »⁸ (elle lui dicte ses lettres dans son bain). Bref, tout semble être favorable à une vie glorieuse et confortable sans être nécessairement aristocrate ni savante. Et pourtant, c'est l'image du malheur⁹ et de la souffrance qui se reflète dans ses *Lettres écrites et envoyées à son amant, le comte de Guibert*. En effet, dès les premières lettres, l'état d'âme de Mlle de Lespinasse inspire de la pitié, de la tristesse. « Âme souffrante »¹⁰, « âme fiévreuse »¹¹, « âme triste et abattue »¹², tel est le portrait de la vie intérieure de cette héroïne de la souffrance¹³ : un sombre abîme englouti dans un fond de ténèbres qui brise le cœur et mine l'esprit¹⁴. Chez Julie de Lespinasse, la maladie de

édition pour citer les lettres de Julie de Lespinasse adressées à Guibert; par contre pour ses lettres adressées à son Condorcet, nous tirons nos citations de Julie de Lespinasse, *Lettres à Condorcet*, édition de Jean-Noël Pascal, Paris, Les Éditions Desjonquères, 1990.

⁷ Mademoiselle de Lespinasse est fortement liée à d'Alembert par une véritable complicité intellectuelle, par des affinités de cœur (bien qu'il ne soit jamais son amant de chair) et enfin par cette blessure qu'ils partagent : la naissance illégitime. Alors que d'Alembert est le fils biologique de Madame de Tencin, Julie de Lespinasse est la fille biologique du comte de Vichy, le frère de Mme du Deffand.

⁸ C'est ainsi que Julie appelle son ami intime d'Alembert. Dans une lettre adressée à Condorcet, elle ne peut cacher son inquiétude à l'égard de la « profonde mélancolie » de d'Alembert et décrit ainsi son état d'âme : « Ce pauvre secrétaire est dans un état d'ennui et d'abattement que vous ne pouvez pas imaginer. Il dort mal, n'a de goût à rien, pas même à manger, et ne peut ouvrir un livre qui l'intéresse » (59).

⁹ « [...] J'ai été formée par ce grand maître de l'homme, le malheur » (XI, 33). En fait, on peut même dire qu'il y a une véritable vocation du malheur chez Mlle de Lespinasse : « Je préfère mon malheur à tout ce que les gens du monde appellent bonheur ou plaisir » (XVII, 51). Le thème du malheur n'est pas sans importance dans l'histoire de l'ennui chez Mlle de Lespinasse; il en est, d'ailleurs, une des principales causes. Chez elle, il existe en effet un lien entre malheur et ennui : « Je sens qu'il y a un degré de malheur qui ôte la force de supporter l'ennui » (LXXII, 155).

¹⁰ « Oh! que mon âme souffre » (XXXVII, 74).

¹¹ « Mon âme a la fièvre continue avec des redoublements qui me conduisent souvent jusqu'au délire » (X, 27-28).

¹² « [...] aujourd'hui, mon âme est abattue et triste » (LXXXVIII, 173).

¹³ Il est important de noter que Julie de Lespinasse a « l'habitude de souffrir » (CXXII, 228) et ne cesse de répéter ceci : « [...] j'ai beaucoup souffert, qu'il m'est affreux de souffrir encore » (XVII, 50).

¹⁴ Il faut dire que la maladie de l'âme infecte l'esprit de Julie de Lespinasse. À plusieurs reprises, et à force d'être tourmentée, elle se métamorphose en « bonne brebis » (CXXIV, 233) et tombe dans un état de stupidité qui l'inquiète. Elle avoue à Condorcet : « [...] je suis tombée dans un état d'hébétement qui fait

l'âme se révèle dans toute son intensité. Chronique, elle sape le moral et gâte le physique¹⁵. Destructive, elle fait de la victime une suppliciée, un pitoyable martyr¹⁶ de la vie. Pas de joie, pas de paix et pas de repos. Rien que des cris, que des gémissements et que des maux : « Ah! mon ami, que j'ai mal à l'âme, s'écrie-t-elle douloureusement. Je n'ai plus de mots, je n'ai que des cris » (LVI, 115). Ainsi apparaît le leitmotiv de cette correspondance, qui revient toujours et partout comme un thème obsédant: celui de l'âme malade. Qu'elle soit seule ou en société, devant le miroir ou assise à son secrétaire, Julie de Lespinasse ressent incessamment les douleurs d'une âme languide et épuisée. Et lorsque le présent pèse sur sa conscience accablée, elle ne trouve que les expressions les plus violentes pour en esquisser les traits :

Quoique votre âme soit agitée, elle n'est pas si malade que la mienne, qui passe sans cesse de l'état de convulsion à celui de l'abattement; je ne puis juger de rien : je m'y méprendrais sans cesse, je prendrais du poison pour du calmant. (V, 11)

Convulsion et abattement, mais aussi fièvre et délire : cette maladie de l'âme ne peut être définie que comme « une cruelle maladie », ce que Feucher appelle précisément « la maladie la plus terrible et la plus générale »¹⁷. Julie de Lespinasse le sait d'ailleurs bien, car elle dit à son amant :

Depuis votre départ, je suis changée et abattue comme si j'avais eu une grande maladie. Eh! en effet, cette fièvre de l'âme qui va jusqu'au délire, est une cruelle maladie : il n'y a point de corps assez robuste pour résister à une telle souffrance. (XLVI, 88)

que je ne saurais [...] ni lire ni écrire » (42). Et c'est pour cette raison qu'elle supplie Guibert dans ces termes : « [...] je ne puis juger de rien [...], éclairez-moi, [...] vous me secourez comme la réflexion; elle n'est plus à mon usage, je ne sais rien prévoir, je ne distingue rien » (V, 11).

¹⁵ Chez Julie de Lespinasse, les souffrances morales s'accompagnent des souffrances physiques : « Oh! oui, je souffre, et beaucoup : j'ai des entrailles qui font de leur mieux pour me distraire des maux de mon âme » (CXX, 227); « [...] les maux de mon âme ont épuisé toutes mes forces » (CLXXVIII, 307); « mon corps et mon âme sont anéantis » (CLXXI, 301).

¹⁶ « J'ai la force du martyr : je ne crains aucun genre de malheur » (XXXIV, p. 68).

¹⁷ « Que l'ennui cependant est insupportable! Quelle langueur il répand dans notre âme! Comme il nous mine et nous tue! Qu'il dégoûte de la vie! C'est la maladie la plus terrible et la plus générale » (Feucher, *Réflexions d'un jeune homme*, 1786, pp. 104-105).

Et plus encore, devant l'impossibilité d'y apporter remède, elle se sert du vocabulaire de la mort pour dépeindre cette soi-disant « étrange » et latente maladie qui la dévore, comme elle le constate elle-même :

[...] Je suis atteinte d'une maladie mortelle dans laquelle tous les soulagements que j'ai voulu apporter, se sont convertis en poison, et n'ont servi qu'à rendre mes maux plus aigus. Ils sont d'une nature étrange; ils ont dépravé ma raison, et égaré mon jugement. (X, 28-29)

Le ton est virulent. Le cri est strident. Le lamento est touchant. Et cette âme assoiffée et mal nourrie n'est rassasiée que par la plus grande des souffrances. En fait, bien que le corps soit exténué et la « machine [soit] si souffrante » (XXXV, 72), c'est de ce territoire invisible et muet de l'âme que surgit la douleur. À vrai dire, l'âme, qui acquiert une importance capitale dans la pensée et l'imagination de Julie de Lespinasse, est considérée non seulement comme le siège des passions et des sentiments mais aussi comme un champ clos¹⁸ où se trouvent semés les germes de la morsure morale. Il paraît alors que chez cette « créature abîmée de douleur et de malheur depuis tant d'années » (CLVIII, 289), l'idéalisation de la vie intérieure s'accompagne toujours d'une saisissante valorisation des souffrances morales. En effet, extrêmement dégoûtée du monde extérieur qui l'ennuie¹⁹ plus qu'il ne l'amuse, Julie de Lespinasse se livre à une contemplation intérieure presque constante. Une telle communion de l'être avec l'âme devient désormais une des composantes de sa vie, voire une loi qui gouverne son existence et un rite qui nourrit ses élans ainsi que ses illusions. Il importe alors de chérir tout ce que l'âme recèle de noir et de lumières, de douloureux et de jubilatoire. Et c'est dans cette

¹⁸ Dans son recueil de poèmes qui s'intitule *L'Âme Solitaire* (Paris : F. R. De Rudeval, 1908), Albert Lozeau se sert de l'adjectif « clos(e) » pour définir ainsi « notre âme » : « Notre âme à peine lue est close comme un livre », écrit-il au dernier vers de son poème « L'âme close. »

¹⁹ « [...] ce qui est à côté de moi m'ennuie et me fatigue » (LXIII, 135); « [...] j'ai dîné tous les jours avec quinze personnes, et cela me fatigue plus encore qu'il ne m'intéresse » (LXIII, 136).

perspective qu'il faut saisir l'essentiel de sa philosophie personnelle : celle qui consiste en la primauté de l'âme sur le corps, du moral sur le physique, de la sensibilité sur la raison. L'âme, « qui est dans notre corps comme une araignée dans sa toile »²⁰, est bien cette puissance, très active²¹, qui fait craindre et qui est susceptible de produire les pires des tourments et de déclencher la plus pénible des léthargies. Ainsi, au moyen de l'écriture, Julie de Lespinasse cherche-t-elle à transpercer son mystérieux dedans pour en comprendre les plaies. Tout révèle en elle sinon la capacité du moins le besoin d'analyser, avec une lucidité remarquable, l'état de santé de son âme :

N'avez-vous jamais vu de ces malades atteints de maux lents et incurables? Quand on demande de leurs nouvelles aux gens qui les soignent, ils répondent : cela va aussi bien que son état le comporte; c'est-à-dire, il mourra, mais il a quelques moments de répit : voilà tout juste l'espèce de santé de mon âme. (XI, 32)

Ici le lyrisme se colore de pessimisme. La parole cache des sanglots. Et de la confiance jaillit le noir désespoir de cette déesse des Lumières. Certes, racontant l'histoire d'une « âme [...] épuisée par la douleur » (IX, 22-23), les *Lettres* de Julie de Lespinasse tournent désormais en véritable drame moral où le protagoniste mène une lutte sans trêve et sans merci contre un mal qui s'avère incurable. Chaque mot devient par conséquent le son d'une voix intérieure plaintive; chaque réflexion répand l'écho d'un murmure déchirant; chaque lettre sonne enfin comme un appel de détresse accablante. Et l'œuvre de cette intellectuelle se présente, somme toute, comme un chant funèbre et désespéré où dominant le langage et les métaphores de la douleur. Dès lors, voici que le mal évoque tantôt l'image du thermomètre :

²⁰ Montesquieu, *Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*, *Mélanges inédits*, 1892, p. 124.

Mon âme, cette âme qui ressemble au thermomètre qui est d'abord à la glace, et puis au tempéré, et peu de temps après au climat brûlant de l'équateur; cette âme, ainsi entraînée par une force irrésistible, a bien de la peine à se modérer et à se calmer. (XXII, 56)

Et tantôt celle du vide et du désert :

Je ne sais ce qu'est devenue mon âme, c'est un désert : je n'y trouve plus ni sentiment ni passion, mais des regrets déchirants, une parfaite douleur, l'étonnement d'exister encore [...]. (CLV, 286)

Il se déploie alors tout un jeu littéraire pour décrire « la funeste disposition de [son] âme » (XII, 35) et mettre en lumière l'agressivité du malaise qui l'accapare. C'est tout un spectacle qui met en scène une âme-marionnette déchirée entre le désespoir²² et la tristesse²³, les remords et les regrets²⁴. C'est qu'en fait, l'esprit façonné par une *éducation sentimentale*²⁵ doit habiter une âme amoureuse²⁶ « [qui] n'est faite que pour les excès »

²¹ Dans le *Phèdre* de Platon, l'âme est définie comme étant une « [...] forme active naturelle; qui unit un attelage et un cocher, soutenus par des ailes » (in *Œuvres complètes*, Paris, Les Belles-Lettres, 1970, t. IV, p. 35).

²² « Non, jamais, jamais, mon âme n'a senti un pareil désespoir » (XXVII, 59).

²³ « [...] la tristesse était dans mon âme » (XCVI, 184).

²⁴ Il faut dire que Julie de Lespinasse a connu la lourdeur des remords et des regrets. Elle se sent toujours coupable d'avoir trompé et abandonné le Marquis de Mora, son premier amant, après lui avoir voué une grande passion. Les remords ne l'ont jamais quittée jusqu'à sa mort; ils sont, sans aucun doute, une des causes de son ennui: « Je souffre plus cruellement encore par le remords qui pèse sur mon âme : je me vois coupable, je me trouve indigne du bonheur dont j'ai joui : j'ai manqué à l'homme le plus vertueux et le plus sensible; en un mot, j'ai manqué à moi-même, et j'ai perdu ma propre estime. [...] Oui, cela est vrai : je sens quelquefois les angoisses, le découragement de la mort, et dans le même instant, les convulsions du désespoir (XXXVII, 76).

²⁵ Cf. Flaubert, une autre âme romantique qui apparaît « en proie au sentiment le plus cruel et le plus déchirant » (XXXV, 70).

²⁶ « Que la passion m'est naturelle et que la raison m'est étrangère », derrière une telle déclaration se profile l'image que crée d'elle-même Julie de Lespinasse : celle d'une grande sentimentale qui, loin d'être asservie aux lois de la raison, fait de la passion l'unique arbitre et la règle d'or de sa vie intérieure. En effet, même si elle compte parmi les grandes femmes de lettres du XVIIIe siècle, l'histoire littéraire semble avant tout lui accorder une place parmi les grandes amoureuses. Plus concrètement, c'est en vertu de la passion « ce tyran absolu » (XLVI, 87) qui, tour à tour, l'obsède et la fascine que Julie suscite continuellement l'intérêt des auteurs et critiques. Les titres suivants en témoignent :

- André Beaunier, *La Vie amoureuse de Julie de Lespinasse*, Paris, 1925.
- Gonzague Truc, *Julie de Lespinasse, celle qui vécut et mourut d'amour*, Paris, 1942.
- Jean Lacouture et Marie-Christine d'Aragon, *Julie de Lespinasse, mourir d'amour*, Paris, 1980.
- Duc de Castries, *Julie de Lespinasse, Le drame d'un double amour*, Paris, Albin Michel, 1985.
- Naomi Royde-Smith, *The double Heart, a study of Julie de Lespinasse*, London, Hamish Hamilton, 1931.
- Janine Bouissounouse, *Julie de Lespinasse, ses amitiés, sa passion*, Paris, 1958).

(LXXXVIII, 173), voire une « âme de feu et de douleur » (XXVI, 58) qui est si caractéristique de Mlle de Lespinasse. En vérité, on constate que, chez celle-ci, le cri de « l'âme bouleversée » (CXI, 203) est inséparable du cri de l'amour fou²⁷, absolu²⁸ et insatisfait. Si le discours de la douleur se mêle ainsi au discours de l'amour²⁹, l'histoire de cette âme « frappée de tristesse » (CXIX, 223) et abandonnée à ses peines renferme, de prime abord, le triste récit d'une passion excessive qui entraîne irrésistiblement la déchéance. Et lorsque Julie de Lespinasse se plaint des maux de son âme, c'est son amant qu'elle blâme et accuse en premier lieu : « Je souffrais; mon âme s'est lassée, elle s'est tournée vers celui qui la blessait » (CXVI, 218). Tout au plus et tardivement, elle ajoute : « [...] mon âme souffre et le plaisir n'y peut plus pénétrer. Mon ami, vous y avez mis le sceau de la douleur » (CVIII, 201). Sans doute la passion³⁰ violente est-elle néfaste au bonheur de l'âme. Certes, par l'inquiétude et l'incertitude qu'il provoque, l'égoïsme passionnel secoue l'âme et ébranle l'unité intérieure. Le cas de Julie de Lespinasse est, à cet égard, révélateur : 'passion' et 'maladie de l'âme' s'y confondent et s'entrecoupent³¹

- *Les tourments d'une passion. À l'ombre des Lumières*, adaptation théâtrale de la correspondance de Julie de Lespinasse par Bruno Cocquio et Philippe Lenaël, Malakoff, Solin, 1989.

²⁷ « Je vous aime à un degré de passion qui égare ma raison » (XLV, 87); « [...] je vous aime à la folie, et au point de croire que je n'ai jamais mieux aimé » (XXXIX, 79).

²⁸ Jean-Noël Pascal la dépeint comme « une femme hantée par le désir d'un amour absolu » (« Quelques réflexions sur Julie de Lespinasse et la lettre d'amour : de la tragédie au roman », *Femmes en toutes lettres : les épistolaires du XVIIIe siècle*, eds, Marie-France Silver et Marie-Laure Girou Swiderski, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 162). Dans ce contexte, Houssaye voit en elle « l'incarnation du mythe immémorial de la grande amoureuse tragique, [...] sensuelle et mystique, 'une Sapho doublée d'une sainte Thérèse' » (Cité dans Catherine Blondeau, « Lectures de la correspondance de Julie de Lespinasse : une étude de réception », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 308, 1993, pp. 230-31).

²⁹ Que l'amour soit source de douleur, ce n'est certes pas une nouvelle mode. Bien au contraire, toute la richesse de la littérature romanesque du XVIIIe siècle se nourrit de cette dualité (amour / douleur).

³⁰ Julie de Lespinasse fait de la passion sa raison de vivre. Elle vit, autrement dit, pour et à travers sa passion. De là apparaît l'une des causes de son ennui : c'est qu'en dehors de sa passion, tout s'anéantit à ses yeux. Sa passion représente tout pour elle. Sans passion, il n'y a pas d'existence. La passion est synonyme d'existence : « [...] je vis tout en vous; j'existe, parce que je vous aime » (XXVIII, 61); « [...] pour aimer, il faut vivre, et il est bien certain que je ne vis que pour vous aimer » (CLV, 285).

³¹ C'est pour cette raison qu'elle décrit l'évolution de sa passion comme s'il s'agissait de celle d'une « grande maladie » : « Ma passion a éprouvé toutes les secousses, tous les accès d'une grande maladie : j'ai d'abord eu la fièvre continue avec des redoublements et du délire, et puis la fièvre a cessé d'être continue,

continuellement. Par conséquent, tout ce qui doit émouvoir et épanouir son cœur ne sert qu'à agiter son âme. Ainsi, arrogant et froid, le bien-aimé devient-il l'ennemi de son repos; le moindre retard du courrier devient-il source d'alarmes et de craintes. Et cette amoureuse trouve désormais dans la crise d'une passion de quoi nourrir les semences d'une crise morale assez intense :

J'ai besoin de repos, vous me troublez, je suis mécontente de vous. Je me hais; j'ai des remords. Ah! pourquoi vous ai-je connu? Je n'aurais qu'un malheur, ou plutôt je n'en aurais plus. Je serais délivrée d'une vie que je déteste, et à laquelle je ne suis retenue que par un sentiment qui met mon âme à la torture [...] ne me voyez point; j'ai l'âme bouleversée, et vous ne me calmez jamais. (CXI, 203)

Aimer, c'est donc s'abîmer dans le noir, c'est être dévoré par une âme prisonnière et enflammée. De toute évidence, l'amour démesuré³² tel qu'il est ressenti par Julie de Lespinasse, cesse d'être antidote pour devenir poison³³. Il est, proprement dit, l'enveloppe mortelle d'une âme béante, qui est vouée au néant. Et quand la passionnée-

elle s'est tournée en accès, mais si violents, si déréglés que le mal n'en paraissait que plus aigu. Après s'être soutenu longtemps à ce degré de danger, elle a un peu diminué, les accès se sont éloignés, ils se sont affaiblis : il y a eu dans les intervalles des moments de calme qui ressemblaient à la santé, ou qui du moins, la faisaient espérer. Après un peu de temps la fièvre a tout à fait cessé : et enfin, depuis quelques jours, il me semble qu'il ne me reste plus que l'ébranlement et la faiblesse qui suivent toujours les longues et grandes maladies » (CXXX, 240-41).

³² Contrairement à Jean-Jacques Rousseau qui définit l'amour comme un sentiment si calme et délicieux, « une douce chaleur » (*La Nouvelle Héloïse*, XI, p. 198), Mlle de Lespinasse fait l'apologie de l'amour idéalisé qui trouve sa force dans la fureur et l'intensité : « Il m'est si impossible d'aimer modérément » (XXXIV, 68), écrit-elle à l'objet de son cœur. Le sentiment d'aimer devient donc synonyme d'un culte du paroxysme. Pour qu'il soit parfait ou idéal, il doit atteindre le plus haut degré de ferveur et de frénésie. À vrai dire, il n'est absolu que dans l'ivresse et la démesure. Et à travers chaque lettre, l'amour-passion s'affirme, s'intensifie et se dévoile prodigieusement comme une grandeur suprême, le plus précieux des biens : « J'aime plus que la vie, plus que le bonheur, plus enfin que je n'ai de mots pour l'exprimer. [...] Je vous aime à un degré de passion qui égare ma raison » (XLV, 87). Et conservant la même ardeur, elle ajoute : « Mon ami, [...] y a-t-il rien de plus doux et de plus naturel que d'aimer à la folie ce qui est parfaitement aimable? » (XX, 54). Assurément, ce siècle, qui concilie la perversité du libertinage et la fièvre de la sensibilité, laisse apparaître plusieurs modèles légendaires du dévouement passionnel. Des grandes femmes, telles que Mlle Aïssé (*Lettres de Mlle de Aïssé à Mme Calandrini*, Paris, 1846, cité dans Evelyne Wilwerth, *Visages de la littérature féminine*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1987, p. 131) a sans doute rendu à l'amour sa beauté et sa poésie, ses charmes et ses chimères. Et cependant, rien n'est comparable à la passion de Julie de Lespinasse qui ne se distingue quasiment pas de l'idolâtrie. Cette passion, Julie la divinise, l'exalte et la glorifie comme un élan sublime, comme un attachement profond, comme un sentiment de perfection : « [...] mon ami, je suis parfaite, car je vous aime en perfection » (XXI, 55).

malade est encore au monde, il dissout son univers et flétrit sa vie : « [...] je me retirais dans mon âme, écrit-elle au comte de Guibert, où je trouvais bien mauvaise compagnie, des remords, des regrets, de la haine, de l'orgueil, et tout ce qui peut faire prendre en horreur la vie » (CXIII, 211). Tout se dessèche enfin aux yeux de cette précieuse des Lumières. Car, en somme, celui qui a l'*âme obscure*³⁴ et l'« âme usée »³⁵ voit tout en noir, symptôme d'un mal d'aimer³⁶ qui se convertit en un mal de vivre.

Loin d'être épanouie, Mlle de Lespinasse apparaît victime de cette maladie morale qui n'est pas étrangère au siècle de Rousseau, cette maladie morale qui transforme tout en noirceur et qui trouble violemment la sérénité de la personne : il s'agit évidemment de l'ennui, de cet ennui chronique qui, à force d'être toujours présent, devient ce mal profond qui ronge la totalité de l'existence. Comme Mme du Deffand, Mlle de Lespinasse ressent l'ennui non seulement à propos d'elle-même³⁷ et de la société³⁸ mais aussi de sa propre vie. En fait, il est facile de déceler chez elle une interdépendance entre 'ennui' et 'vie'. C'est au nom de l'ennui que *Sœur Lespinasse*³⁹ a horreur de la vie. Sa vraie maladie de l'âme devient, par conséquent, une fiévreuse

³³ « Tout ce qui affecte mon âme en devient le poison » (XIII, 37). En fait, tout lui semble être un poison, même l'amitié : « Mais, mon Dieu! Quelle situation horrible que celle où le plaisir, où la consolation, où l'amitié, où tout enfin devient poison » (IX, 22).

³⁴ C'est le titre d'un roman écrit par Daniel-Rops, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1938.

³⁵ C'est l'expression de Delisle de Sales qui reconnaît que « dans la vie [il y a] des moments d'ennui où l'âme paraît usée et où l'existence semble nous échapper... » (*De la Philosophie de la nature*, 1769, p. 106).

³⁶ Paradoxalement, Julie de Lespinasse avoue, à plusieurs reprises, qu'elle sait aimer : « Oh! vous verrez comme je sais bien aimer! Je ne fais qu'aimer, je ne sais qu'aimer » (IV, 9). De plus, tous ses amis voient en elle une championne du savoir-aimer : « Mais je n'en reviens pas : pourquoi cet acharnement après ma vie? Ils me répondent tous que jamais personne n'a si bien aimé que moi » (CLXXI, 301). Même d'Alembert, qui a été si mal aimé, écrit après la mort de Julie : « Vous saviez si bien aimer » (« Sur la tombe de Mlle de Lespinasse », en appendice aux *Lettres* de Julie de Lespinasse, p. 378).

³⁷ « Oh! si vous saviez combien je me déteste [...]! (LV, 114). De plus, elle dit à Condorcet : « Ne me parlez plus de moi; c'est m'occuper de tout ce que je hais le plus au monde et que je fais de mon mieux pour oublier » (44).

³⁸ « [...] la société n'est plus rien pour moi que de l'importunité et de la contrainte » (XXXIV, 69-70).

³⁹ C'est de ce nom à la fois glorieux et honorable que *les fidèles de l'église encyclopédique* appellent leur favorite.

maladie⁴⁰ de la vie qui engendre de terribles souffrances, qui perturbe aussi bien le physique que le psychique. Source de douleurs et de supplices, la vie représente incontestablement le mal dont il vaut mieux être délivré :

Oh! quand on a aimé, quand on a perdu ce qui nous aimait, peut-il rester quelque intérêt pour soi? Mon Dieu! Je n'en ai plus qu'un dans la vie : c'est de fuir ce qui me fait mal, et par conséquent, d'être délivrée du seul mal qui accable les malheureux, la *vie*⁴¹. (CLXIII, 295)

Julie de Lespinasse ne se réjouit aucunement de sa vie; bien au contraire, elle en est sans cesse mécontente et insatisfaite. « Composé funeste de mauvaises circonstances » (XLVI, 92), la vie est continuellement la cible de ses blâmes et de ses reproches. Elle lui apparaît tantôt comme un présent cruel de la destinée, tantôt comme un fardeau insupportable. C'est cette pénible sensation de pesanteur⁴² qui attribue à la vie de cette infortunée un caractère dramatique, voire tragique : « je me sens si profondément triste, si malheureuse, tellement accablée du poids de la vie » (CII, 194); « [...] le poids de la vie écrase mon âme » (V, 11); « que je me sens encore accablée du fardeau de la vie » (IV, 8); « que la vie me pèse » (XCIV, 181). Notre vedette du salon littéraire fait de la vie une réalité négative, monotone⁴³ et désagréable, une charge écrasante qui gêne, ennueie et indispose.

⁴⁰ Il est clair que Mlle de Lespinasse se sert du vocabulaire de la médecine pour dévoiler sa vision malade de la vie. Dans la lettre LVII (118) elle écrit : « Je prends de la ciguë : si elle pouvait être préparée comme celle de Socrate, que je la prendrais avec plaisir! Elle me guérirait de cette maladie si lente et si cruelle qu'on nomme la vie. »

⁴¹ La vie est jugée mauvaise et insupportable : ce constat pessimiste ne s'appesantit pas seulement sur l'esprit de cette grande dame; il est, bien au contraire, l'objet principal de la méditation philosophique au siècle des Lumières. Ainsi la définition de la vie humaine telle qu'elle est donnée par Diderot nous rappelle-t-elle celle de Mlle de Lespinasse : « Naître dans l'imbécillité, au milieu de la douleur et des cris; être le jouet de l'ignorance, de l'erreur, du besoin, des maladies, de la méchanceté et des passions; retourner pas à pas à l'imbécillité; du moment où l'on balbutie jusqu'au moment où l'on radote, vivre parmi des fripons et des charlatans de toute espèce; s'éteindre entre un homme qui vous tâte le pouls et un autre qui vous trouble la tête; ne savoir d'où l'on vient, pourquoi l'on est venu, où l'on va : voilà ce qu'on appelle le présent le plus important de nos parents et de la nature, la vie » (*Lettres à Sophie Volland*, II, p. 13).

⁴² Les citations qui évoquent cette idée de la lourdeur de la vie sont nombreuses et reviennent quasiment dans chaque lettre. Voir par exemple les lettres IX (22-23), LXXIII (157), CXII (205), CXIX (224), CXLVI (272).

⁴³ « Mon Dieu! mon ami, j'ai cent ans; cette vie qui paraît si uniforme, si monotone, a été en proie à tous les

Vivre, c'est endurer, c'est souffrir en silence ou comme un damné. Chez cette « créature la plus malheureuse » (XXVII, 59), la vie est loin d'être un don ou un bienfait; elle signifie plutôt une rude épreuve, une voie épineuse et périlleuse semée d'obstacles et d'embûches. Ainsi s'exclame-t-elle sur un ton mélancolique et plein d'amertume : « Oh, mon Dieu! ma vie me lasse » (CXXIII, 231), et encore : « Ah! mon ami! qu'il est difficile de vivre! » (CXLVI, 274), « [qu]'il est affreux de vivre » (XXVII, 59). Bien sûr, de tels gémissements prennent prématurément une résonance romantique. Car c'est presque ainsi que les héros de Chateaubriand ou de Senancour s'expriment lorsqu'ils évoquent leur lassitude de vivre. Mais, en tant que grande figure du malheur, c'est surtout dans les tragédies classiques de Racine que Julie de Lespinasse puise ses modèles. En effet, elle tend, à plusieurs reprises, à s'assimiler à Phèdre: « Je dirai comme Phèdre, dit-elle au comte de Guibert, j'ai pris la vie en haine et ma flamme en horreur » (LV, 114) et elle ajoute en citant toujours Racine⁴⁴ : « Tout m'afflige et me nuit » (IX, 22). Aux prises avec un destin exceptionnel, Julie de Lespinasse se veut donc l'héroïne de sa propre tragédie, de cette tragédie réelle et spectaculaire qui est la pure création de la nature et qu'on appelle *vie*. En ayant recours à l'imaginaire, elle est en mesure de valoriser et d'intensifier, avec habileté, le pathétique d'une pitoyable existence. En fait, c'est parce qu'elle vit au sein des malheurs que Mlle de Lespinasse se plaît à rivaliser avec les

malheurs et en butte à toutes les vilaines passions qui animent les malhonnêtes gens » (XLVI, 92).

⁴⁴ L'emprise racinienne sur Julie de Lespinasse est évidente en ce sens que celle-ci fait constamment allusion à ses héros (Phèdre, Bérénice, Andromaque, Pyrrhus). Il paraît alors que Racine est non seulement un tragédien apprécié mais aussi un personnage très présent dans l'esprit de cette intellectuelle, comme en témoigne ce rapprochement pertinent : « Mon ami, je vous cite à vous-même : vous m'êtes plus présent que Racine » (LVIII, 122). Remarquons aussi que, parlant le langage des âmes malheureuses comme Zulime, Mlle de Lespinasse cite plus d'une fois les tragédies de Voltaire :

*La mort et les enfers paraissent devant moi;
Ramire, avec plaisir j'y descendrai pour toi.* (LVII, 119)

personnages tragiques, fictifs et légendaires. Il paraît alors que parfois elle joue Phèdre et parfois elle se mesure aux célèbres héroïnes de Prévost et de Richardson :

Quelque jour, mon ami, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost ni de Richardson. Mon histoire est un composé de circonstances si funestes, que cela m'a prouvé que le vrai n'est souvent pas vraisemblable. Les héroïnes de roman ont peu de chose à dire de leur éducation : la mienne mériterait d'être écrite par sa singularité. (XLVI, 92)

Si Julie de Lespinasse « passe [sa] vie dans les convulsions de la crainte et de la douleur » (XVII, 50), elle trouve néanmoins dans la fiction un moyen de transcender ses souffrances. Pour nourrir une âme souffrante, il lui faut franchir les limites du réel qui refuse la démesure et l'excès et faire de l'irréel son univers approprié, un univers idéal, peuplé d'êtres romanesques à son goût⁴⁵. Si elle se voit ainsi habiter les romans de Prévost⁴⁶, elle se considère aussi comme la compatriote de Clarisse, originaire *du même pays* qu'elle :

Lisez une lettre de Clarisse, une page de Jean-Jacques, et je vous réponds que vous entendrez ma langue; non pas que je croie parler la leur, mais j'habite le même pays, et mon âme est souvent à l'unisson du cœur douloureux de Clarisse⁴⁷.

⁴⁵ Julie de Lespinasse choisit soigneusement ses modèles romanesques. Elle refuse, par exemple, d'être comparée aux personnages de Mme Riccoboni. Ainsi, en réponse à une lettre où Guibert compare la nature excessivement sentimentale de son amante à celle des héroïnes de Mme Riccoboni, elle s'écrie : « Que je fus blessée de ce rapprochement que vous faisiez de mon malheur à cette situation de roman ! » Et quelques jours plus tard, elle y revient pour se justifier : « Richardson a connu les hommes, l'amour et les passions; Mme Riccoboni ne connaît que l'amour-propre, la fierté, quelquefois la sensibilité, et voilà tout. » Pour en savoir plus, lire l'article de Felicia Sturzer, « Epistolary and feminist discourse : Julie de Lespinasse and madame Riccoboni », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 304 (1992) : 739-42.

⁴⁶ « Pour moi, je ne devais figurer que dans les romans de Prévost » (CXXXI, 246).

⁴⁷ *Lettres inédites de Mlle de Lespinasse à Condorcet*, édition Charles Henry, Paris, 1887, p. 192, cité dans Jean-Noël Pascal, « Quelques réflexions sur Julie de Lespinasse et la lettre d'amour : de la tragédie au roman », p. 156, in Marie-France Silver et Marie-Laure Swiderski, eds, *Femmes en toutes lettres : les épistolaires du XVIIIe siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, pp. 155-163.

Voilà comment elle espère rompre provisoirement avec un monde⁴⁸ matériel qui la déçoit et lui devient de plus en plus étranger. Une patrie idyllique et imaginaire s'offre à l'âme captive comme un royaume pur et prometteur d'un bonheur illusoire et lointain. Entre le romanesque⁴⁹ attrayant et le mépris de la vie se tissent alors bien des complicités. Et le sentiment d'évasion que procure la littérature ne fait qu'aigrir et aviver cet épouvantable sentiment de dégoût de la vie qui ne la quitte jamais. Car elle écrit : « [...] voici ce que je m'en promettais : d'être rendue toute entière à ma douleur, et au dégoût invincible que je me sens pour la vie » (XXXVII, 77). Enfin et après tout, Julie de Lespinasse répète souvent et sans réserve qu'elle n'a plus le courage de vivre. Du moins a-t-elle celui de mourir.

Si la vie est décevante, la mort est fascinante, voire séduisante. Au mal d'exister qui mord l'âme et torture l'esprit s'oppose en effet la joie et le plaisir de mourir. Julie de Lespinasse célèbre dans la mort le réconfort d'un bonheur éternel et sans nuages. La mort symbolise à ses yeux l'espoir⁵⁰; elle est non seulement « un besoin⁵¹ actif » (XXXIV, 69) pour elle mais aussi « la seule ressource, le seul appui qu'[elle s'est] promis » (XLVI, 88). La mort est l'heureux aboutissement d'une vie sans âme et sans volonté et de ce fait

⁴⁸ Elle ne cesse d'exprimer son ennui du monde qui l'entoure : « Mon ami, je n'ai vu que des gens d'esprit à ce dîner : ils ont été aussi maussades que des bêtes; il n'y a pas jusqu'à l'ambassadeur qui n'ait donné dans le genre ennuyeux. [...] Mais en tous cas, s'ils m'ont ennuyé, je le leur ai bien rendu en importunité » (CLIII, 283). Si Julie de Lespinasse s'ennuie dans la compagnie mondaine, elle trouve, au contraire, l'amitié réconfortante puisqu'elle « [elle] fait des miracles » (CLXXV, 303). Voici ce qu'elle pense de d'Alembert et de Condorcet : « Plus j'abandonne mon propre bonheur, et plus celui de mes amis m'est cher. Je ne puis exprimer mon affection pour M. de Condorcet et M. d'Alembert qu'en disant qu'ils sont identifiés avec moi : ils me sont nécessaires comme l'air pour respirer; ils ne troublent pas mon âme mais ils la remplissent » (XCVI, 185).

⁴⁹ En fait, la critique littéraire considère Julie de Lespinasse plus comme un personnage de fiction que comme un auteur : « On peut se permettre de traiter [Julie de Lespinasse] en personnage de roman », écrit Pierre Fauchery (*La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807 : essai de gynécomythie romanesque*, Paris, A. Collin, 1972, p. 365).

⁵⁰ « Je ne me repose que dans l'idée de la mort; il y a des jours où elle est mon seul espoir » (V, 11).

elle constitue un soulagement efficace et certain : « j'ai un mal si profond, si déchirant, que je n'espère plus de soulagement que de la mort », affirme-t-elle au comte de Guibert (XXXIX, 79) et elle continue en s'adressant à Condorcet sur un ton toujours triste et mélancolique :

Je sens que je n'ai plus en moi ce qu'il faut pour me bien porter; je sens aussi la destruction de ma machine; rien ne la répare : tout cela a de bon de faire voir le terme de plus près, et il ne se présente à moi que comme le port après l'orage. Je me trouve un peu lasse et fatiguée de ce voyage qu'on appelle la vie : je n'ai point assez de force pour en terminer brusquement le cours; mais je vois avec consolation que je m'achemine à sa fin. (71)

Ainsi s'expriment une singulière répudiation de la vie et une victorieuse délectation de la mort. Sans vouloir recourir à une mort brusque et volontaire, Mlle de Lespinasse accueille la maladie comme un pas vers le vrai salut, vers un ailleurs parfait et impérissable. Perçue comme « le terme de tous [s]es maux » (CXII, 205), la mort jouit d'un prestige thérapeutique qui apaise, console et libère l'âme⁵². À vrai dire, au milieu des tribulations et des tempêtes d'une vie absurde et précaire, cette naufragée du monde cherche dans ce voyage éternel un port où rien ne peut troubler l'euphorique repos⁵³. Et c'est pourquoi elle l'envisage avec un transport qui va jusqu'à l'extase :

Par bonté, par pitié, laissez-moi croire que la mort me délivrera d'un fardeau qui m'accable. Laissez-moi arrêter, reposer ma pensée sur ce moment tant désiré, si attendu, et dont je me sens approcher avec une sorte de transport (CXLVI, 272).

Sans doute, comme bien d'autres « esprits éclairés », Julie de Lespinasse a-t-elle de la mort une conception hédoniste. Dans celle de ses *Lettres* où elle essaie de se persuader

⁵¹ La mort est un véritable besoin pour Julie de Lespinasse, c'est ce qu'elle ne cesse de répéter dans ses *Lettres*. : « je ne voudrais point guérir; je ne me sens que le besoin de mourir » (X, 29); « la mort est le besoin le plus pressant de mon âme » (VI, 14); « Oh! oui il fallait mourir, j'en avais besoin » (LVI, 116).

⁵² Consolatrice, la mort joue effectivement le rôle d'un calmant pour cette âme malade : « Mon ami, pourquoi m'avez-vous arraché à la mort? C'est la seule pensée qui calme mon âme, et c'est son besoin et son désir le plus permanent » (LXXIV, 158).

⁵³ Elle assure ne pouvoir « espérer de repos que dans la mort » (XLI, 83).

qu'« être tout à fait morte [est] le meilleur état »⁵⁴ (LIII, 107), il existe une seule et unique lumière qui révèle sa conscience morbide : celle de l'autre monde, de l'au-delà qui « demeure l'asile par excellence auquel les personnages de roman ne sont pas les seuls à aspirer »⁵⁵ et où on mène une « vie meilleure que la vie, où les séparations et les injustices se trouvent réparées »⁵⁶. Assurément, en butte à des tourments intérieurs ainsi qu'à des persécutions extérieures, l'esprit de cette « créature que la douleur consume » (XCIV, 181) est en proie à tous ces penchants morbides. Le seul bien⁵⁷, la seule récompense des âmes désespérées, c'est la mort, c'est l'anéantissement⁵⁸ libérateur et paradisiaque, c'est, enfin, ce que Bernardin de Saint-Pierre définit par la bouche de Paul comme « la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie »⁵⁹. La fascination devient alors obsession et hantise. L'appel de cette mort toujours présente s'élève à chaque page. Julie de Lespinasse l'invoque⁶⁰ et la sollicite, l'accepte et la désire et finit ainsi par l'introduire

⁵⁴ Ailleurs, Julie de Lespinasse affirme : « [...] il faut être morte, et voilà ce que je voudrais être » (XV, 46). Cette déclaration ressemble trop à celle de Jean-Jacques Rousseau qui avoue à son correspondant Saint-Germain en 1770 : « On m'offrirait ici-bas le choix de ce que je veux être, que je répondrais : mort » (*Correspondance générale*, XIX, p. 261).

⁵⁵ Robert Favre, *La mort dans la littérature et la pensée françaises au siècle des lumières*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1978, p. 457. Pour une étude de la mort au XVIIIe siècle, voir aussi l'ouvrage de Pierre Chaunu, *La mort à Paris : 16e, 17e, 18e siècles*, Paris, Fayard, 1978.

⁵⁶ *La mort dans la littérature et la pensée françaises au siècle des lumières*, p. 464.

⁵⁷ C'est l'expression de Mlle de Lespinasse elle-même lorsqu'elle se confie à Condorcet : « J'ai pris de l'opium qui m'a ôté la moitié de mon existence et enfin je ne puis pas obtenir le seul bien auquel je prétends, qui est d'être presque aussi heureuse que si j'étais morte » (60).

⁵⁸ C'est sans peine que la malade constate son anéantissement progressif, comme en témoigne cette déclaration : « [...] j'existe à peine; je n'ai la force tout juste que de sentir mon anéantissement : ma machine, mon âme, ma tête, tout *moi* est dans l'épuisement; et cet état ne m'est pas trop pénible » (LI, 103). Le désir de l'anéantissement est un thème avant tout romantique. Albert Béguin (*L'âme romantique et le rêve*. Paris, José Corti, 1939, p. 119) le confirme : « Le désir de l'anéantissement, qui fut un thème dominant de la pensée de Schubert jeune, comme tant de romantiques, prend un sens plus définissable [...] La mort du corps est désirée parfois avec autant d'ardeur que la jouissance sensuelle. [...] il n'y a de véritable apaisement que par la mort. »

⁵⁹ *Paul et Virginie*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 191. Il est clair que Bernardin de Saint-Pierre appartient à la génération préromantique qui ne peut concevoir la mort autrement que comme un bien : « La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes » (191); « La mort est le plus grand des biens [...] ; on doit la désirer. Si la vie est une punition, on doit en souhaiter la fin; si c'est une épreuve, on doit la demander courte » (196).

⁶⁰ « C'est vous qui me faites vivre, qui faites le tourment d'une créature [...] qui emploie ce qui lui reste de forces à invoquer la mort » (XCIV, 181).

au cœur de l'existence comme une réalité à la fois grandiose et familière qui n'inspire ni crainte ni angoisse : « [...] en un mot, dit-elle fièrement à son amant, j'ai le mépris de la mort si avant dans l'âme, que, sous quelque aspect qu'elle se présente, elle ne saurait m'effrayer un instant, et que presque toujours elle est un besoin actif pour moi » (XXXIV, 68). Bien qu'elle ne prône pas la science des naturalistes⁶¹, Mlle de Lespinasse réduit la descente vers la mort à un événement banal et insignifiant, qui est loin d'être menaçant. Car, après tout, la grande horreur semblerait résider plutôt dans l'ici-bas, dans ce vrai théâtre de terreur qui met en scène le tragique de la condition humaine. En fait, à une époque de changements où tout est symbole de gouffres et de ruines, c'est la réalité quotidienne qui s'avère terrifiante, c'est le tombeau mondain et parisien⁶², pour paraphraser Mercier, qui se présente comme un cauchemar amer et perpétuel. Dans un climat aussi malsain, il n'est pas étonnant que Julie de Lespinasse ressente le désarroi d'un être assiégé, qui est sans cesse victime de la perversité de la nature humaine. Et c'est avec tristesse et amertume qu'elle rend compte de l'effroi qui consume son existence :

Moi, qui n'ai connu que la douleur et la souffrance, moi, qui ai été victime de la méchanceté et de la tyrannie pendant dix ans, moi enfin, qui suis sans fortune, qui ai perdu ma santé, et qui n'ai éprouvé que des atrocités des gens de qui je devais attendre du soulagement, et qui, par une singularité inouïe, ai eu une enfance agitée par le soin même qu'on a pris d'exercer et d'exalter ma sensibilité, je connaissais la terreur, l'effroi, avant que d'avoir pu penser et juger. Voyez, bon Condorcet, si je suis fondée dans mon peu d'attache pour la vie et si mon dégoût

⁶¹ Buffon, par exemple, définit la mort comme un instant qui « est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre. » Cet homme de science est contre la peur de mourir. Car, selon lui, « la vie s'éteint par nuances successives, et la mort n'est que le dernier terme de cette suite de degrés, la dernière nuance de la vie » (*Histoire naturelle de l'Homme*, IV, 107-108).

⁶² De cette ville lumière, Louis-Sébastien Mercier nous donne, dans son *Tableau de Paris*, une description sombre et lugubre où tout est stigmatisé par l'image de la mort : « Si l'on tenait registre fidèle de toutes les calamités particulières, écrit-il, l'épouvante ferait regarder avec horreur cette ville superbe » (I, 194-95). Ainsi, la cité de Paris se métamorphose-t-elle en un royaume des morts où les riches sont considérés comme « un peuple de morts qui n'existe que dans des salons hermétiquement clos » (I, 133) et les belles femmes sont porteuses de têtes de morts : « Vous voyez la tête de cette belle femme, si remarquable par l'édifice de sa coiffure et ses longs cheveux flottants [...] eh bien! ils ne lui appartiennent pas. Ils sont empruntés à des têtes de morts » (IV, 200).

pour tout ce que les hommes chérissent, les plaisirs de dissipation et de vanité, ne peut pas se justifier. (73-74)

Que l'omniprésence de la mort fascine et obsède tour à tour cette « malheureuse créature qui ne répand que la tristesse et l'effroi » (CLXXII, 302), ce n'est certes pas le fruit d'un simple instinct naturel. Encore convient-il de célébrer le culte de la vie face à la nausée qu'inspire l'horrible spectacle des atrocités de l'homme. La vérité sur ce séjour terrestre, c'est avant tout le mal. S'y intéresser, c'est par conséquent précipiter sa propre ruine, c'est être la proie tentante des prédateurs de l'espèce humaine. Il est donc évident que la crise morale et spirituelle qui accable irrémédiablement Julie de Lespinasse se nourrit d'une autre crise, celle-ci extérieure et généralisée : la crise qui touche le genre humain. Au pathos du drame personnel se mêle alors une violente diatribe contre les hommes-tyrans. Et derrière cette constante attirance envers la mort se cache désormais le sentiment d'une persistante intolérance. Ainsi s'écrie-t-elle au comte de Guibert :

Quelque soirée, cet hiver, quand nous serons bien tristes, bien tournés à la réflexion, je vous donnerai le passe-temps d'entendre un écrit qui vous intéresserait, si vous le trouviez dans un livre, mais qui vous fera concevoir une grande horreur pour l'espèce humaine. Ah! combien les hommes sont cruels! Les tigres sont encore bons auprès d'eux. Je devais naturellement me dévouer à haïr; j'ai mal rempli ma destinée. (XLVI, 92)

Et toujours mécontente de ce monde mortel et chaotique, elle continue :

Mon Dieu! qu'il me serait affreux de recommencer à vivre comme j'ai fait pendant dix ans! J'ai vu de si près le vice en action, j'ai été si souvent victime des petites et viles passions des gens du monde, qu'il m'en est resté un dégoût invincible et un effroi qui me feraient préférer une solitude entière à leur horrible société. Mais où vais-je m'égarer? Mon âme, en proie au sentiment le plus cruel et le plus déchirant, n'a pas besoin de retourner sur le passé pour se sentir accablée sous le poids de ma destinée. (XXXV, 70)

De ce décor qui assombrit la réalité des Lumières se dégage dès lors une signification poétique de la mort⁶³. Vie et mort coexistent en effet dans l'esprit de Mlle de Lespinasse

⁶³ Voir Robert Mauzi, « Les maladies de l'âme au XVIIIe siècle », p. 79.

et subissent métaphoriquement un glissement de sens. Alors que la mort physique annonce la véritable vie, la vraie et redoutable mort apparaît sous forme psychologique; elle symbolise la vie mondaine et hostile qui se repaît de la méchanceté humaine. Elle symbolise aussi l'existence végétative qui fait naître les désordres intérieurs et engendre l'agonie de l'âme⁶⁴. Nombreuses sont les déclarations qui témoignent de la présence de cette mort imaginaire et illusoire qui s'exhale dans la vie réelle. À cet égard, si dans la lettre CLV (286) elle définit sa propre vie comme étant « une mort si lente et si douloureuse », elle semble souffrir tout au long de son existence d'une mort précoce et prématurée : « Oh! combien de fois l'on meurt avant que de mourir », se plaint-elle dans la lettre IX (22-23). La lecture des *Lettres* révèle, somme toute, une représentation ambivalente de la mort : au portrait de la mort divine et triomphante vient s'ajouter en effet l'image de la mort ennemie, ce faux néant qui creuse l'existence, trouble l'imagination et endommage l'esprit.

Ces *Lettres* peuvent être perçues comme un livre de la mort et cette vie conçue comme un temple de l'enfer. Sur la scène de ce théâtre de l'illusion qu'est la société du XVIIIe siècle, apparaît la vedette la plus sombre de ces Lumières, aux prises avec le destin, avec elle-même et avec les autres, en proie à l'ennui, au dégoût de la vie, à ce que les anciens appelaient précisément *tædium vitæ*. L'ennui de Julie de Lespinasse est un sentiment si amer qu'il anéantit le plaisir⁶⁵ et annihile la joie de vivre et déstabilise l'harmonie intérieure. Et s'il rend impossible le moindre effort, il enlève encore à la vie

⁶⁴ Désespérée et désespérée, Julie de Lespinasse ressent continuellement la mort de l'âme : « [...] mon âme est morte » (L, 100). Cet engourdissement de l'âme accable non seulement la contemporaine de Rousseau mais aussi toute la génération romantique du siècle suivant.

⁶⁵ « [...] mon âme ne pouvait plus avoir un mouvement qui ressemble au plaisir » (VII, 15); « [...] mon âme était fermée au bonheur, au plaisir » (LV, 113); « [...] la source de mon bonheur et de mon plaisir est perdue pour jamais » (CXXVI, 235). En fait, à part les amis, rien ne pourrait lui faire plaisir; même les

entière toute espèce d'intérêt⁶⁶. Une mordante expression telle que « à quoi bon? » paralyse alors la volonté et barre les voies de l'avenir : « Je me demande presque toujours avant que d'agir : *à quoi bon?* Et je n'y trouve rien à répondre »⁶⁷ (42), dit-elle à Condorcet. Il est vrai enfin que l'ennui, lorsqu'il n'engloutit pas sa victime, peut faire d'une femme une héroïne, « une héroïne romantique plus complète, plus sincère, plus lamentablement douloureuse que toutes celles qu'a pu inventer l'imagination des poètes »⁶⁸.

En somme, on reconnaîtra dans l'histoire de l'ennui chez notre championne des Lumières ce que Chamfort résume dans cette formule : « Vivre est une maladie [...] la mort est le remède »⁶⁹.

spectacles l'ennuient : « Ah! mon Dieu! que vous avez bien fait de ne pas venir au spectacle! je n'ai point d'expressions pour rendre l'ennui que j'y ai éprouvé » (LXXII, 154).

⁶⁶ Ce sentiment d'indifférence est certainement une des cicatrices de l'ennui. Julie de Lespinasse l'éprouve continuellement : « Toute la nature est morte pour moi, excepté quelques objets qui animent et remplissent tous les moments de ma vie. Je n'existe pour rien : les choses, les plaisirs, la dissipation, la vanité, l'opinion, tout cela n'est plus à mon usage et j'ai regret au temps que j'y ai donné [...] » (XI, 33).

⁶⁷ Elle dit aussi à Guibert : « Mon premier mouvement surtout est de me dire : « à quoi bon? » Et je n'ai pas encore trouvé de réponse à cette question, ce qui fait que je suis quelquefois deux heures sans prononcer une parole, et que depuis un mois, je n'ai touché une plume que pour vous écrire » (XXXV, 71).

⁶⁸ Catherine Blondeau, « Lectures de la correspondance de Julie de Lespinasse : une étude de réception », *Studies on Voltaire & the Eighteenth Century* 308 (1993) : 228.

⁶⁹ *Maximes et pensées, caractères et anecdotes*, édition de Jean Dagen, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, n° 113, p. 75.

Chapitre IX

L'ennui chez Madame de Graffigny

L'ennui qui résulte de l'isolement et de l'incapacité d'agir joue donc un rôle capital dans le développement de la correspondance de Mme de Graffigny avec Devaux. [...] Pour se dédommager de l'ennui constant que lui cause la Stainville, elle s'entretient avec Devaux. (Georges Bérubé, « Mme de Graffigny à Cirey : écrire pour exister 'par procuration' », pp. 25-26)

Une autre grande épistolière¹, une autre pionnière des Lumières, une autre fameuse salonnière, une autre alliée des poètes et philosophes : Françoise de Graffigny appartient à cette élite des « beaux esprits » dont la création littéraire, bien qu'elle soit tardive et peu abondante, a été sans aucun doute un important enrichissement pour le siècle de Voltaire. Chef-d'œuvre épistolaire et sentimental, jouissant d'un succès considérable et répondant aux goûts et aux intérêts de l'époque, *Les Lettres d'une Péruvienne*, « [ce] plus beau petit roman du monde »², fait sans aucun doute de son auteur l'égal de Montesquieu et de Rousseau³.

¹ Pour une description des talents épistoliers de l'écrivain, voir l'article de Christine Roulston, « No Simple Correspondance : Mme de Graffigny as "Epistolière" and as Epistolary Novelist », *L'Esprit Créateur*, Winter 2000, V. XL, N. 4, 31-37.

² C'est le point de vue de Goldoni qui fut impressionné par *Les Lettres d'une Péruvienne* traduites en langue italienne. Cette admiration l'a poussé à composer sa propre pièce de théâtre, *Peruviana*, et dans *l'Avis au lecteur* qui la précède, il écrit : « J'eus le sentiment, quant à moi, que les « Lettres d'une Péruvienne, traduites du français dans la langue italienne », étaient le plus beau petit roman du monde. Je m'épris de leur style simple, mais savoureux, comme celui des Orientaux [...]. Les passions m'y semblèrent si généreuses et si noblement traitées, les incidents m'y parurent si curieux, que le désir me prit d'écrire une comédie sur le sujet de ce roman » (cité dans Ginette Herry, « Du petit roman à la comédie en vers : *La Peruviana* de Goldoni », *Vierge du Soleil / Fille des Lumières : la Péruvienne de Mme de Graffigny et ses Suites*, Groupe d'Étude du XVIIIe siècle, Faculté des Lettres Modernes, Université de Strasbourg II, Presses Universitaires de Strasbourg, 1989, p. 149,).

³ De nombreux critiques ont étudié le rapprochement entre ces philosophes et Mme de Graffigny. Voir en particulier : Madeleine Dobie, « 'Langage inconnu' : Montesquieu, Graffigny and the Writing of Exile », *The Romanic Review* 87 (2) : 209-24; Julia Douthwaite, « Female Voices and Critical Strategies: Montesquieu, Mme de Graffigny, and Mme de Charrière », *French Literature Series*, 1989 (16) : 64-77;

« Ah, mon Dieu, je suis outrée, excédée, morte, trépassée d'ennui. Cela ne fait que croître et embellir » (L. 58, 184). C'est ainsi que Mme de Graffigny apparaît lorsqu'elle est torturée par l'ennui. En effet, comme bien d'autres de ses contemporaines, Mme de Graffigny est loin d'en être à l'abri ; l'écriture des romans et la compagnie des gens d'esprit ne l'ont certainement pas aidée à combattre son mal. Ce mal, elle a appris à vivre avec lui. Ce mal, elle ne cesse de le maudire ou de le dénoncer. Dans sa *Correspondance*⁴, c'est le leitmotiv qui embellit ses plaintes et mécontentements ; dans sa vie, c'est la douleur par excellence qui décore son quotidien et flétrit son univers. Mme de Graffigny est, à coup sûr, une créature d'ennui. Si l'ennui, chez elle, est un mal qui se définit comme « l'opposé et le destructeur du plaisir » (II, L. 198, p. 199), il est aussi une obsession. À cet égard, l'ennui domine, d'une façon évidente, son esprit et son écriture ; il enrichit aussi son lexique épistolier, comme en témoigne le paragraphe suivant :

Reprenons le fil de ma vie, peut-être aussi ennuyeuse à lire qu'à filer. Je fus hier un moment chez la belle. Elle allait sortir. Je remontai dans l'ennuyeuse chambre de mon ennuyeuse malade. J'y fis mon ennuyeuse contenance à souper, car je ne pense pas. Il m'est impossible d'écrire les soirs. Je suis plus fatiguée d'ennui que je ne le serais d'une course à cheval. Je me suis levée à sept heures. [...] Mon Dieu, mes chers amis, je n'avais pas besoin d'être excédée d'ennui pour vous regretter, mais je ne souffre jamais un mal tout seul. (I, L.31, 49)⁵

La vie est ennuyeuse. La chambre est ennuyeuse. La malade est ennuyeuse. Sans doute, tout est-il stigmatisé par l'ennui aux yeux de Mme de Graffigny. Ce « profond ennui »

English Showalter, « Madame de Graffigny and Rousseau: Between the two Discours », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 1978 (175): 1-191.

⁴ *Correspondance de Madame de Graffigny*, édition préparée par J. A. Dainard, M.-P. Ducretet, English Showalter et al., Oxford : Voltaire Foundation, 1996. Pour une étude thématique et chronologique de cette *Correspondance*, voir J. A. Dainard et al., « La Correspondance de Madame de Graffigny », *Dix-Huitième siècle*, 1978 : 10, 379-394.

⁵ Ce paragraphe témoigne aussi de la richesse du lexique de l'ennui chez Mme de Graffigny : « Ah, que je me suis ennuyée hier, mon pauvre ami. Javote avait des vapeurs, et des vapeurs les plus ennuyeuses que jamais on ait eu[es]. Nous allâmes faire une visite chez une dame où j'avais fait un souper si ennuyeux : la visite fut ennuyeuse. [...] Dès que nous fûmes revenues, le D. vint. Il harpouilla l'ennuyeuse [...] » (II, L. 161, 77).

(III, L. 354, 92) est en effet ancré dans chaque mouvement, dans chaque activité, dans chaque geste, dans chaque conversation. Mme de Graffigny est hantée par l'ennui ; « [i]nvisible maladie qui tient simultanément de l'être et du non-être »⁶, l'ennui l'accompagne partout, implicitement ou explicitement. Elle se lève avec l'ennui ; elle se couche avec lui. Aucun dîner, aucun souper, aucune visite n'est en mesure d'effacer les traces de cette maladie obsédante. Mme de Graffigny est victime d'un « ennui mortel »⁷ qui gâche la matinée et la soirée⁸ : « aujourd'hui la matinée s'est passée comme à l'ordinaire, c'est-à-dire avec l'ennui du soir » (L. 470, 398). « [A]ssez uniformes »⁹ et vides d'occupations, ses journées sont remplies seulement d'ennui : « Ma journée a été destinée de toute éternité au plus grand profond ennui » (L. 144, 550)¹⁰. Décrire ses journées revient donc à décrire un mal qui l'étouffe et la tourmente inlassablement. L'ennui acquiert, par conséquent, une signification quotidienne, faisant partie du programme de la journée au même titre que le jeu et les visites. En fait, bien souvent Mme de Graffigny détermine le programme de sa journée en fonction de l'intensité de son malaise : « Je fais après souper comme les visites, je reste ou je m'en vais selon l'ennui » (L. 193, p. 181). De ce point de vue, l'ennui cesse d'être un mal psychique pour

⁶ Vladimir Jankélévitch, *L'Alternative*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1938, p. 126.

⁷ Georges Bérubé, « Mme de Graffigny à Cirey : écrire pour exister 'par procuration' » dans *Femmes en toutes lettres : Les épistolaires du XVIIIe siècle*, p. 24.

⁸ À cet égard, l'analyse de l'ennui chez Émile Tardieu est intéressante : l'auteur y distingue trois formes d'ennui au cours de la journée : l'ennui du matin, l'ennui de l'après-midi et l'ennui du soir : « L'ennui du matin est un voile sur nos facultés qui s'éveillent lentement [...]. L'ennui de l'après-midi vient de la durée de cette portion du jour, incommensurable à notre impatience [...]. L'ennui du soir a sa source dans la fatigue du jour qui nous livre désarmés à l'assaut des pensées tristes, tandis qu'elle gâte les plaisirs douteux que nous allons chercher dans les ténèbres » (*L'ennui : étude psychologique*, pp. 238-240).

⁹ « Comme mes journées sont assez uniformes, je te vais les dire » (II, L. 193, p. 181). Il faut dire que Mme de Graffigny se plaint sans cesse de l'uniformité de ses journées : « Je ne te rends point compte de mes jours. Quand il n'y aurait que leur uniformité, cela serait ennuyeux » (I, L. 44, 113).

¹⁰ « La journée d'aujourd'hui n'a pas été si ennuyeuse que celle d'hier » (L. 39, 84) ; « Je m'étais ennuyée complètement toute la journée » (L. 123, 461).

devenir plutôt un « ennui ordinaire »¹¹ et circonstanciel qui, comme l'explique Vladimir Jankélévitch,

se cherche volontiers de bonnes raisons dans les circonstances [...]; ces circonstances en effet le favorisent [...]. [Cet] ennui est au centre d'un univers mince et diaphane où toutes choses s'enveloppent du voile gris de l'indifférence. [...] [L'ennui] ne raisonne que sur les accidents qui lui donne raison. Tout lui est prétexte¹².

Le cas de Mme de Graffigny nous offre effectivement l'exemple d'un mal qui tire sa force de la réalité vécue, immédiate. Son rythme correspond à celui de ses journées. Son intensité dépend du degré du vide journalier dont il se nourrit. À cet égard, loin d'être limité par le temps, l'ennui de Mme de Graffigny affecte le passé, le présent et le futur. Il empoisonne l'hier et l'avant-hier : « Ah, que je me suis ennuyée hier, mon ami » (L. 255, 355), « Tu sais comme je me suis ennuyée avant-hier » (L. 151, 27) ; il contamine aussi l'aujourd'hui et le lendemain : « Je me suis ennuyée hier et je m'ennuie aujourd'hui » (L. 553, 251), « Demain, j'ai un relais d'ennui tout pur » (L. 480, 435). Ici s'exprime clairement la caractéristique temporelle de l'ennui graffignien. En effet, loin d'être un ennui abstrait, il s'agit d'un ennui bien réel qui existe et évolue dans l'ici et le maintenant¹³. Si 'le temps' sert à le concrétiser, il permet aussi de le dramatiser. À vrai dire, le temps qui est régi par l'ennui paraît interminable : « Il me semble qu'il y a mille ans que je ne t'ai rien dit. C'est que le temps double quand on s'ennuie » (L. 31, 41). Il existe donc une forte corrélation entre 'temps' et 'ennui'¹⁴. Dans ce contexte, la définition

¹¹ C'est le titre du livre de Véronique Nahoum-Grappe, *L'Ennui ordinaire : essai de phénoménologie sociale*, Paris, Austral, 1995.

¹² Vladimir Jankélévitch, *L'Alternative*, p. 127.

¹³ Lavelle en pense autrement lorsqu'il déclare : « L'ennui n'a pas de maintenant. Il est submergé par le passé. [...] Il cède toujours à la langueur des souvenirs. Ainsi, pour l'ennui il n'y pas d'avenir » (« De l'ennui », *Psychologie et spiritualité*, Paris, Albin Michel, 1967, p. 220).

¹⁴ Richard W. Bargdill met en évidence cette corrélation : « Straus (1980) suggests that every moment of existence is a moment of personal becoming, and thus boredom appears to be a blockage of that becoming. [...] In boredom and depression there is the experience of time standing still, and in both the future is

de Lavelle ne serait pas inappropriée : « [l']ennui est [...] par excellence le mal du temps. »¹⁵ Chez Mme de Graffigny, il est certain que le temps est générateur d'ennui. Cet ennui s'accompagne souvent d'une sensation de pesanteur ou de longueur du temps. Et l'écriture de l'ennui qui est propre à cette vaporeuse abonde en expressions et adverbes qui expriment le temps : « J'ai ai été hier chez Md. Duvigeon, comme je l'avais dit ; j'y ai été longtemps et si longtemps que j'étais morte d'ennui [...] » (L. 226, 284). Et ailleurs, elle ajoute : « Enfin, je deviendrai ce que je pourrais, mais quand je songe qu'autrefois je pleurais d'ennui quand j'avais passé trois heures avec La Taupe et que j'y ai déjà passé deux mois que j'y passerais encore je ne sais quel temps [...] » (L. 55, 171). Sociologue qui s'intéresse à l'étude du temps¹⁶, Anne Wallemacq analyse, dans son livre *L'ennui et l'agitation : Figures du temps*, le rapport qui existe entre temps et ennui :

Les minutes s'écoulent lentement, les heures s'allongent, de plus en plus épaisses, de plus en plus sirupeuses. Le temps ne passe plus, l'ennui s'installe, tenace, engluant. Le temps devient matière. Expérience commune, souvent peu glorieuse, l'ennui est une figure du temps [...] le temps s'épaissit, s'allonge, s'étire comme un bâillement [...]¹⁷.

Si l'ennui chez Mme de Graffigny vient en partie de la sensation pénible du temps, il naît aussi d'une sensation d'étouffement relative aux lieux. L'ennui se caractérise non seulement par son aspect temporel mais aussi par son aspect spatial. À vrai dire, l'ennui tel qu'il se manifeste chez cette perpétuelle errante, possède son « territoire. »¹⁸ C'est,

'rendered inaccessible.' The depressed is stuck looking back to the past and it appears that the bored person is stuck in the present 'which is no longer a continuation of the past'. » (« Being Bored with one's Life : An Empirical Phenomenological Study », Diss. Duquesne University, 1998, p. 46).

¹⁵ Lavelle, L., « De l'ennui », p. 219.

¹⁶ Elle a aussi publié, en collaboration avec Daniel Mercure, les actes du Colloque « Les Temps Sociaux », Louvain-La-Neuve, 1988.

¹⁷ Anne Wallemacq, *L'ennui et l'agitation : Figures du temps*, La Belgique, De Boeck-wesmael, 1991, dans le résumé de l'article qui se trouve à la page de couverture.

¹⁸ « Le territoire de l'ennui » : c'est le titre du chapitre I de l'ouvrage *L'Ennui ordinaire : essai de phénoménologie sociale* de Véronique Nahoum-Grappe.

comme le désigne Alain Corbin, « le territoire du vide »¹⁹. Régnant tous les jours, il possède même son propre château : « Hier Mde de Lenoncour arrive pour dîner au château²⁰ de l'ennui » (I, L. 192, 60). En effet, alors que l'ennui chez Mme du Deffand et Mlle de Lespinasse est essentiellement un mal de l'âme, il prend chez Mme de Graffigny la forme d'un mal des lieux²¹. L'ennui des lieux n'est certainement pas un concept nouveau au XVIIIe siècle. Plusieurs théoriciens des jardins tels que Watelet et Lezay-Marnésia parlent de l'ennui du jardin français. Jean Deprun nous apprend, en effet, que le jardin à la française ennuie à cause de sa symétrie, de son uniformité et de sa carceralité²². Madame de Graffigny a contre son espace les mêmes griefs. Une chambre qui n'est pas luxueuse lui devient ennuyeuse et même les murs²³ de sa chambre, qui symbolisent sans doute la claustration, sont source d'ennui : « je t'avoue que j'avais besoin de cette dissipation. Les murs de ma chambre commençaient à m'ennuyer » (II, L. 155, 49). Sans doute, l'espace graffignien est-il propice à l'ennui²⁴. De toute évidence, le lieu joue un rôle primordial dans le développement et l'aggravation de sa maladie. Elle le

¹⁹ Voir Alain Corbin, *Le Territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris, 1988.

²⁰ Au « château de l'ennui » dont parle Mme de Graffigny correspond le « vaste château dont l'ameublement seul [...] donnerait des vapeurs » dont parle Mme de Genlis (*Adèle et Théodore*, Paris, M. Lambert, 1782, p. 141).

²¹ Nous retrouvons cette idée de l'ennui en tant que mal de lieux chez J.-F. Regnard. Dans *Les Folies amoureuses*, Albert affirme qu'« [i]l faut changer de lieu quelquefois dans la vie : le plus charmant séjour à la fin ennuie » (p. 229).

²² Voir *La philosophie de l'inquiétude en France au XVIIIe siècle*, pp. 48-49.

²³ Dans ce contexte, Émile Tardieu mentionne l'importance des murs de la maison comme élément de *l'ennui dans la famille* : « Les murs de la maison familiale sont étouffants encore et font prison pour les actifs, remuants, préoccupés d'un but, et pour tous les agités, épris d'en avant et d'aventures, de modes nouvelles et de changements [...] » (*L'Ennui : Étude psychologique*, p. 97).

²⁴ « Existe-t-il des lieux propices à l'ennui? » : telle est la question à laquelle Pierre Sansot se propose de répondre dans son article « D'une géographie à une posologie de l'ennui », dans Didier Nordon, éd., *L'ennui : Féconde mélancolie*, Paris, Éditions autrement, collection Mutations n. 175, 1998, p. 28. Voici sa réponse : « Villes d'eau, villes de garnison... existe-t-il des lieux propices à l'ennui, des lieux qu'il suffirait de fuir pour échapper à l'ennui? Non. L'ennui n'est pas dans les lieux, il est dans le temps, donc partout. Cultivons plutôt l'art de la légèreté, qui transforme le mal de l'ennui en plaisir du temps goûté » (p. 28).

sait d'ailleurs bien, comme elle l'explique elle-même à Devaux, « [s]on cher Panpan » (I, L. 31, 47) :

Tu n'as cessé de me gronder sur mon ennui et ma tristesse que quand tu as vu que, loin de m'en tirer, tu y joignais l'humeur : et toi tu passes ta vie à t'ennuyer et à être triste. Je veux une bonne fois faire la comparaison de notre vie afin que tu sentes une fois que je ne suis pas plus déraisonnable que toi, et beaucoup moins. Je suis à Paris, c'est une belle idée. Mais comment suis-je ? D'abord dans une maison sans comparaison plus ennuyeuse que celle de ton père et où j'étais obligée à bien plus d'égards. Tu gis à ta chambre presque autant que tu veux et très à ton aise ; car, pour nous, il faut compter les aises pour quelque chose. (L. 154, 46)

« Une maison ennuyeuse » : telle est la première cause de l'ennui et de la tristesse chez Mme de Graffigny. La noirceur²⁵ de l'esprit passe donc avant tout par une noirceur spatiale qui opprime et impatient. Chez Julie de Lespinasse, c'est la passion qui nourrit l'ennui; chez Mme de Graffigny, l'ennui est avant tout alimenté par l'espace qui l'entoure. Dans ce cas, il s'installe dans la scène avant d'infecter l'âme de l'héroïne. Son caractère virulent dépend strictement des conditions scéniques. Par conséquent, on peut sans hésiter affirmer que l'ennui graffignien joue le rôle d'un véritable décor. Il s'agit, à proprement parler, d'un décor sombre, de cette « boîte noire »²⁶ dont parle Didier Nordon, qui englutit sa victime ; il s'agit d'un décor qui anéantit la joie en déclenchant des manifestations morbides. Véronique Nahoum-Grappe décrit les méfaits de ce décor de l'ennui :

Le décor approprié de l'ennui, cet espace obscurci, limbique où gisent des objets défigurés autour d'un ennuyé qui devient lui-même chose, peut préexister à l'ennui éprouvé. Il peut, sur le mur d'une prison, sur une berge sinistre, dans un terrain vague pelé, entourer le promeneur de sa puissante métaphore matérielle.

²⁵ Il est rare que Mme de Graffigny apparaisse gaie. Elle se montre, au contraire, toujours noire : « Ah, mon Dieu, que je suis noire ! » (IV, L. 529, 169); « [...] il [le D.] ne put jamais m'ôter le noir qui s'était emparé de moi » (III, L. 390, 194).

²⁶ « L'ennui, c'est la boîte noire », affirme Didier Nordon dans son article « L'ennui, théoricien irréfutable », p. 88.

Ce dernier risque alors de basculer dans l'ennui sans cause, suintant tout autour, issu de la spirale des choses pesant de tout leur vide²⁷.

En tant que décor, l'ennui s'investit d'une signification matérielle. Présent dans tous les éléments du décor, il uniformise tout autour de lui : le cadre spatial où il se trouve, les choses, les paroles des personnages, le vécu quotidien. Bref, il ruisselle de partout. Pour Mme de Graffigny, s'isoler dans sa chambre est source d'ennui; être en compagnie lui inspire aussi de l'ennui. Parler avec quelqu'un ou jouer aux cartes lui cause également de l'ennui. Peu importe le type de distraction : le mal est toujours là, envahissant son territoire et stérilisant²⁸ son espace public ou privé. Elle confronte l'ennui même dans « le palais enchanté » du couple formé par Voltaire et Mme de Châtelet : « Tu ne croirais pas, mon cher Panpan, que les vapeurs puissent venir me trouver dans ce palais enchanté. J'en ai été accablée » (I, L. 63, 224-225). Maison ennuyeuse ou palais enchanté : l'espace graffignien s'avère toujours favorable à l'incubation de l'ennui, qui s'empare du décor et prive l'endroit de son confort et de son intimité. Dans ce contexte, il est certain que l'ennui dont souffre Mme de Graffigny est intimement lié à l'extériorité, à l'entourage, à l'espace habité. Et c'est ainsi qu'en décrivant son mal, elle n'hésite pas à se servir d'indications variées des lieux : château de l'ennui, maison ennuyeuse, murs de l'ennui, palais des vapeurs, etc. Il lui faut même avoir recours aux accessoires décoratifs tels qu'un lit²⁹, une fenêtre ou un cabinet pour le fuir temporairement : « Je suis honteuse de tout ce que je vais te mander, écrit-elle à Devaux ; je passai hier le reste de ma journée dans des vapeurs de tristesse si fortes que j'étais obligée de me mettre à la fenêtre à tout

²⁷ Véronique Nahoum-Grappe, *L'Ennui ordinaire : Essai de phénoménologie sociale*, p. 105.

²⁸ Henri Lafon évoque la stérilité des paysages de la mélancolie et de la tristesse. Voir *Les Décors et les choses dans le roman français du dix-huitième siècle de Prévost à Sade. Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 297, p. 389.

²⁹ « [...] Je suis si fatiguée et si ennuyée que je ne puis attendre d'être dans mon lit » (III, L. 475, p. 412).

moment pour m'empêcher de fondre en larmes » (L. 156, 54). Et ailleurs, elle ajoute : « [...] Quand cela m'ennuie, comme il arrive souvent, elle [la duchesse de Richelieu] me laisse la liberté de passer dans mon cabinet où je reprends haleine » (L. 147, 8). L'espace a, par conséquent, une double fonction : s'il est surtout cause d'ennui, il peut aussi jouer le rôle de tranquillisant temporaire. L'espace est toujours présent dans la narration de l'ennui chez Mme de Graffigny. Plus précisément, 'ennui' et 'espace' coexistent et s'entrelacent : une telle alternance est hautement significative dans la progression de la maladie. Car, comme on le verra ci-dessous, le sentiment à la fois d'incarcération et d'instabilité³⁰ spatiales évolue et se transforme en ennui de l'existence : « Je ne vis point, je végète, et je végète tristement. C'est une terrible chose que de passer de maisons en maisons étrangères » (I, L. 93, 326).

Si l'ennui résulte d'une forte sensation de pesanteur temporelle ainsi que d'un « négativisme spatial »³¹, il vient aussi des personnes. Chez Mme de Graffigny, en effet, les personnages de la scène quotidienne apparaissent comme serviteurs de l'ennui. Mondaine, engagée activement dans la haute société parisienne, Mme de Graffigny contracte pourtant l'ennui lorsqu'elle se trouve en compagnie de gens, surtout ceux qu'elle n'aime pas. Car « assurément, on ne s'ennuie pas avec ce que l'on adore »³² (IV, L. 408, 244). Dans ce contexte, les visites de La Mandre l'ennuient; la mauvaise

³⁰ Dans son article « Travel and the Exorcism of Boredom », George Woodcock étudie l'ennui qui vient des déplacements et des voyages: « [...] the traveller is inevitably lonely [...]. The traveller has changed [...] into the diffident, self-deprecating figure of the contemporary traveller, worming his way out of misfortune and tricky situations. The travel writer is no longer the vanguard of conquest; he is increasingly the wry messenger of nostalgia. For there has been a profound change in his terrain and in his way of approaching it » (*Queen's Quarterly* 101: 2 [summer 1994], pp. 274-275).

³¹ Abdelkhaleq Jayed, « L'espace de l'ennui ou l'ennui de l'espace? », *Bulletin des Amis d'André Gide*, XXVI, 118, Avril 1998, p. 211.

³² On retrouve presque la même formule dans les *Lettres d'Adélaïde de Dammartin*, la comtesse de Sancerre de Mme Riccoboni : « [...] on ne s'ennuie jamais avec ceux que l'on aime » (p. 177).

compagnie de La Taupe lui fait verser des larmes d'ennui; les dîners chez Mme Herbert ne sont jamais agréables « de pur ennui » (III, L. 473, 409); les tête-à-tête avec Orgon lui causent une tristesse accablante. Bref, l'apparition de chaque personnage entraîne automatiquement l'apparition de l'ennui. *A fortiori*, il est évident que le lexique de l'ennui foisonne dans sa *Correspondance* avec la mention de chaque nom propre. Il en résulte tout un panorama des personnages qui lui inspirent de l'ennui.

Tableau 8 : Un panorama des personnages qui inspirent de l'ennui

Personnages	Citations	Références
La Mandre	Devine qui est encore tombée des nuës ici pour m'ennuyer. La Mandre.	L. 33, 58
La Taupe	[...] l'ennui m'avait surmontée parce que La Taupe n'avait jamais été si mauvaise compagnie [...].	L. 43, 105
Soroté	[...] l'ennui [...] que me donna la longue visite du mai de Soroté [...].	L. 109, 403
Orgon	Cet Orgon m'ennuie les soirs à crever [...].	L. 254, 351
Lucile	[...] je n'ai eu que de l'ennui. Je fus lundi chez Lucile dans l'intention de m'ennuyer et je remplis bien ma vocation.	L. 258, 366
Ragonde	[...] qui me mena chez Ragonde dont je ne suis revenue qu'à minuit, bien ennuyée et pleine de vapeurs.	L. 521, 130
La cousine	J'ai été dîné chez la cousine aujourd'hui, où je me suis fort ennuyée.	L. 557, 263
Doris	Elle (Doris) est en vérité charmante pour moi, cette femme, et elle m'ennuie.	L. 400, 227
Julie	J'ai dîner hier chez Julie. [...] J'en suis revenue avec un mal de tête et une fatigue horrible de pur ennui.	L. 473, 409
Ramagnesi	Je détestais Ramagnesi. C'est de ces gens que tu sais que je souhaite mort, tant ils m'ennuient [...].	L. 486, 450
Mme Herbert	[...] J'envoyai demander la carrosse de Mme Herbert. Je dînai chez elle, dieux quel ennui !	L. 264, 378
Une abbesse sœur	Je fus dîner indispensablement avec une autre abbesse sœur. [...] Je m'ennuyai Dieu sait.	L. 298, 436
Duvigeon	Ma sœur m'a ennuyée, et Duvigeon encore plus [...].	L. 123, 461

Personnages	Citations	Références
La petite sœur	[...] je sortais de m'ennuyer comme un chien chez mon amie à cause de cette petite sœur qui est ma chenille.	L. 177, 127

La présence des gens autour de Mme de Graffigny engendre chez elle l'ennui. Il s'agit presque d'une règle. Chez cette « créature la mieux ennuyée de tout le royaume » (I, L. 109, 404), l'ennui agit comme un véritable décor animé, suivant ainsi les va-et-vient des personnages. Peu importe l'âge, la personnalité et la grandeur d'esprit, toute personne est à l'origine du mal qu'elle diffuse autour d'elle. À cet égard, qu'elle soit vieille ou jeune,³³ charmante ou désagréable, la femme³⁴, par exemple, cause toujours de l'ennui. En fait, chez Mme de Graffigny, qui dit « femmes », dit forcément « ennui » : « Je ne te dirai pas grand-chose ce soir, mon ami. J'ai eu du monde tout le jour et des femmes, par conséquent, de l'ennui. Il m'a saisi au point que je me suis trouvée mal » (IV, L. 389, 192). Par ailleurs, la présence masculine engendre aussi l'apparition de l'ennui. L'amie de Devaux n'est certainement pas à l'abri du mal lorsqu'elle est entourée d'hommes. Bien au contraire, elle en est sans cesse enveloppée. « Ce chien d'ennui » (III, L. 390, 194) la saisit en compagnie du sage Orgon³⁵ ou lors d'une rencontre avec « le méchant étranger » qui la fait « [périr] d'ennui, de honte et de fatigue » (IV, L. 495, 19). Hommes, femmes et enfants, ces personnages innombrables du quotidien « qui [l]'ennuient plus qu'ils ne [l]'amusent » (IV, L. 553, 251), ne sont en mesure que de rendre son mal de

³³ Les jeunes filles l'ennuient aussi : « aujourd'hui, je n'ai encore vu que des nones et ces petites filles m'ennuient » (IV, L. 390, 194).

³⁴ Il y a aussi une femme qui ennue la comtesse de Sancerre dont elle se plaint : « Avez-vous des nouvelles de madame du Lugei? [...] nous sommes brouillées, oui, tout-à-fait brouillées. Je ne sais pourquoi cette femme prétendait régler ma conduite et me choisir des amis : fatiguée de ses leçons, j'ai cessé d'aller m'ennuyer à ses tristes dîners » (Mme Riccoboni, *Lettres d'Adélaïde de Dammartin*, p. 157).

³⁵ « Ce pauvre Orgon tout plein d'esprit, le jugement fin, pénétrant, délicat, rempli de sagacité, le cœur excessivement humain, quoique souvent excessivement dur, m'ennuyait à périr au bout d'une demi-heure, quelquefois avant » (IV, L. 496, 27).

plus en plus insupportable. Qu'est-ce donc que ce monde? C'est bien sûr « le monde de l'ennui », répond Jean Bloch-Michel; c'est

ce monde sans communication possible, ni avec les êtres ni avec les choses. [...] Ce monde de la « parlerie » est précisément caractérisé par l'absence de communication entre ceux qui parlent. Car le langage n'y établit entre les êtres aucun rapport profond. D'une certaine manière, le langage y devient un moyen de s'isoler plutôt qu'un moyen de se rencontrer, plutôt un rempart qu'un pont³⁶.

Chez Madame de Graffigny, l'ennui est lié aux différents aspects de la vie quotidienne : temps, espace et personnages sont au service du mal graffignien. Dans sa correspondance, Mme de Graffigny ne cesse de révéler les causes de son ennui qu'on pourrait considérer comme des accessoires de l'ennui, étant donné leur aspect matériel. En effet, on peut sans hésiter affirmer que chez Mme de Graffigny, tout ce qui tient de la vie quotidienne est source d'ennui. Sur le plateau de cette existence frivole et banale, Mme de Graffigny est entourée d'accessoires qui inspirent de l'ennui. Ces accessoires peuvent, par exemple, prendre la forme d'une longue attente, comme celle d'un « maudit carrosse »³⁷ ; cela peut être aussi l'attente d'un courrier en retard³⁸. Parfois encore, les accessoires de l'ennui correspondent aux diverses sortes de divertissement³⁹. Chez

³⁶ Jean Bloch-Michel, *Le présent de l'indicatif : Essai sur le nouveau roman*, Paris, Gallimard, 1963 (édition revue et augmentée : Gallimard, 1973), pp. 62-63. En fait, Mme de Graffigny est consciente de ce manque de communication qui caractérise ses cercles de conversations pures. Ainsi dit-elle à son ami Devaux : « Le commerce des amis que j'ai ici me plairait peut-être mieux en lettres qu'en conversation, mon cœur n'y tint plus enfin, ou du moins ce sont de ces liens formés par l'estime, la convenance, la nécessité de voir quelqu'un, mais il n'y en a aucun formé par le goût, et aucun qui ne m'ennuie » (IV, L. 496, 27).

³⁷ « Je croyais que mon amie m'enverrait chercher ce matin. Point du tout. Ma journée a été destinée de toute éternité au plus profond ennui. Tout le jour s'est passé à attendre le maudit carrosse qui n'est point venu. Tu sais comme on est quand on attend » (L. 144, 550).

³⁸ « Bonjour, mon Penpichon. Je ne me porte pas si bien aujourd'hui que je me vantais hier. Je ne sais si ce sont tes lettres non reçues qui m'ont donné des vapeurs, mais enfin j'en ai eu hier soir » (I, L. 62, p. 210); « Bonsoir, la poste va arriver. Je l'attends en tremblant; il y a plus d'une heure que j'en ai des vapeurs » (I, L. 63, p. 217).

³⁹ Puisque chez Mme de Graffigny le divertissement est souvent source d'ennui, on pourrait dire qu'elle ressemble aux personnages de Thomas Bernhard au sujet desquels Rüdiger Görner affirme : « Bernhard's stage characters do not even know the difference between ennui and divertissement any more. Pain and pleasure have merged, forming an erratic bloc that serves as pedestal for negativity » (« The Excitement of

Madame de Graffigny, il s'avère bien que le remède à l'ennui est inutile et que bien souvent ce remède lui-même est cause d'ennui. On peut dresser la liste des accessoires qui embellissent le mal graffignien ainsi.

Tableau 9 : Les accessoires qui embellissent l'ennui graffignien

Divertissement	Citations	Référence
L'opéra	O qu'il m'a ennuyée cet opéra.	II, L. 201, 369
La compagnie	Oh, dame, la compagnie [...] m'ennuyait [...].	IV, L. 397, 217
La campagne	J'arrive de la campagne où je n'ai trouvé de ressources contre l'ennui que la promenade. Ainsi je suis excédée de l'un et de l'autre.	II, L. 422, 272
Le jeu	-La soirée se passe à jouer au trictrac qui m'ennuie à présent à cause de la cause; -Je passais la journée à jouer au piquet, c'est-à-dire que je m'ennuyai [...].	I, L. 129, 486 III, L. 460, 360
La solitude	[...] Aujourd'hui, j'étais destinée de toute éternité à être seule. [...] moi qui sens aussi bien que toi le prix qu'une journée donnée à la jouissance de soi-même, je me suis avisée de le trouver mauvais, soit vapeurs que j'avais ou que ces vapeurs vinsent de là.	IV, L. 572, 322
L'Église	[...] j'ai été depuis neuf heures à l'église [...]. Il avait une profession chez nous qui m'a excédée d'ennui.	III, L. 386, 185

Rien ne pourrait alors servir à vaincre l'ennui. Chez Mme de Graffigny, le mal apparaît incurable ; il vient du bien et du mal, des douleurs et des obstacles comme du divertissement. Aucune consolation, aucun soulagement : l'ennui s'intègre dans toute activité et toute distraction. Il « semble, comme l'affirme Élisabeth Ravoux-Rallo, une puissance maléfique, une présence, [...] une figure détestable. »⁴⁰ Chez Mme de

Boredom – Thomas Bernhard », *A Radical Stage: Theatre in Germany in the 1970's and 1980's*, éd. W. G. Sebald, p. 171).

⁴⁰ Élisabeth Ravoux-Rallo, « Variations sur l'intranquillité », *Revue de Littératures Française et Comparée* 9, 1997, p. 271.

Graffigny, être seule ou en compagnie, vivre en ville ou passer des jours à la campagne, aller à la messe ou jouer au trictrac déclenchent le même mal : l'ennui. Qu'elle décrive ses joies ou ses tristesses, Mme de Graffigny murmure toujours la même plainte : « je m'ennuie à mourir » (L. 230, 298).

Omniprésent, l'ennui est un redoutable compagnon. Bien qu'il s'agisse d'un mal et d'un état d'esprit, cet ennui peut être personnifié⁴¹. Vladimir Jankélévitch en est conscient lorsqu'il soutient que « [...] l'ennui apparaît comme une créature entre toutes protéiforme : il a mille visages contradictoires, parle mille langages, entre comme ingrédient dans une foule de complexes. »⁴² Il se transforme alors en méchant héros, toujours au rendez-vous pour embêter sa proie. Ce redoutable personnage, Mme de Graffigny le confronte en tout temps, en tout lieu et en toute circonstance; il la poursuit dans toutes les scènes de ce théâtre qu'est la vie mondaine. Il s'agit d'un ennemi qui est toujours en action. D'ailleurs, Mme de Graffigny reconnaît parfaitement l'aspect actif de son adversaire. L'affirmation suivante met en lumière le dynamisme et la mobilité de son rival : « À ta lettre d'aujourd'hui, tu t'ennuies donc aussi, mon ami. C'est un méchant vent qui l'apporte cet ennui : il vient par bouffée » (III, L. 390, 195). Nuisible et contrariant, l'ennui freine l'action. Quand il s'en prend à Mme de Graffigny, il déränge toujours ses habiletés et activités, l'empêche même d'écrire des lettres à « [s]on Penpichon » (I, L. 109, 403) : « Il n'est pas possible de pousser l'ennui plus loin que je l'ai hier poussé. C'est ce qui m'a empêché de t'écrire » (I, L. 34, 61). En outre, l'ennui a un effet néfaste sur la santé de Mme de Graffigny : il lui cause non seulement des

⁴¹ Selon Michel Gilot et Jean Sgard, Loaisel de Tréogate personnifie l'ennui dans *Dolbreuse* (1785, I, p. 130) : « ...et l'ennui resserrant et fermant mon cœur, l'entoura d'une enveloppe qui devait bientôt se briser, en le déchirant de mille blessures » (cité dans « La vie intérieure et les mots », *Le préromantisme : Hypothèque ou Hypothèse?*, p. 515).

⁴² *L'Alternative*, p. 127.

langueurs d'estomac (I, L. 38, 80) et des problèmes de digestion (I, L. 31, 47), mais aussi de la fatigue et des maux de tête (L. 473, 409). Les vapeurs sont aussi une réaction négative à l'ennui. Grande ennuyée, Mme de Graffigny est aussi une grande vaporeuse. Chez elle, l'état d'esprit dépend toujours de son état physique, et vice versa. L'ennui s'accompagne chez elle de douleurs physiques et de convulsions nerveuses semblables à la folie. Dans sa correspondance, elle fait souvent le lien entre 'ennui' et 'vapeurs'⁴³ : « Je ne sais ce que je vais t'écrire, mon ami. Je bouffe d'ennui et de vapeurs » (L. 235, 310). Ou encore : « Eh mon Dieu, voilà la manivelle des vapeurs et de l'ennui. Je l'avais oublié » (L. 572, 325).

Comme Mlle de Lespinasse et Mme du Deffand, Mme de Graffigny est victime d'une maladie rebelle qui bouleverse l'être et le paraître, qui cause le chaos aussi bien de la tête que de la vie entière. L'ennui vient en effet à l'encontre de la souffrante. Il transforme les désirs en douleurs, l'activité en passivité et la vie en véritable cauchemar. L'ennui a un pouvoir perturbateur : il sème le désordre et entraîne la paralysie. Il s'oppose au développement de l'action en condamnant sa victime à l'inertie et à l'assoupissement. Car, comme le dit le vicomte de* au duc dans *Les malheurs de l'inconstance* : « quand on s'ennuie, on n'a la force de rien »⁴⁴. Aux moments d'ennui, Mme de Graffigny ne peut ni lire, ni écrire, ni penser. Elle a recours au sommeil comme moyen d'évasion temporaire. Le lit apparaît, dans ce cas, comme l'objet principal du décor de l'ennui :

⁴³ « Il me vint Thiriot d'abord après dîner, et Mr. De Tavannes qui me mena chez Ragonde dont je ne suis revenue qu'à minuit, bien ennuyée et pleine de vapeurs. Je n'ai guère dormi » (L. 521, 130); « La tête me tourne d'ennui et de vapeurs, mon cher ami » (L. 402, 232).

⁴⁴ Dorat, *Les malheurs de l'inconstance*, Paris, Les Éditions Desjonquères, 1983, p. 75.

J'avais hier tant de vapeurs et mon hôtesse fut si ennuyeuse l'après-souper que je ne pus que me jeter dans mon lit. (L. 37, 71)⁴⁵

On ne peut ignorer l'originalité de l'ennui graffignien. Alors que chez Julie de Lespinasse, l'ennui se fortifie par l'imaginaire qui procure un univers propice, chez Mme de Graffigny la nouveauté du mal réside dans son rapport avec le théâtre. Pour elle, l'environnement se présente comme un théâtre. La progression de l'ennui graffignien dépend ainsi de facteurs purement théâtraux : temps, lieux, personnages, décor et accessoires. Il en résulte une représentation théâtrale de l'ennui. Occupant toujours la scène quotidienne, l'ennui chez Mme de Graffigny n'a apparemment rien de tragique; étant lié plus à l'extériorité qu'à l'intériorité, il « se constitue en spectacle [...] [et] domine tous les éléments de l'espace tristement vide où la vie s'égoutte et se perd irrémédiablement. »⁴⁶ Sa pesanteur dépend strictement du vide quotidien. Son évolution suit de près l'évolution journalière. Ses principales causes naissent des diverses incommodités de la vie. Bref, son intrigue correspond à celle de la vie. Il s'agit, sans équivoque, d'un mal qui se présente comme le dénouement du spectacle de la mondanité.

La correspondance de Mme de Graffigny dévoile clairement « les deux visages de l'ennui. »⁴⁷ Du théâtral au tragique, de l'extérieur à l'intérieur, du corporel au spirituel, l'ennui graffignien empire et subit progressivement une saisissante métamorphose. Perpétuel, il se transforme en « ver solitaire »⁴⁸, selon la terminologie de Mme du Deffand, torturant sans pitié l'âme de la malade. En effet, si Mme de Graffigny fait, au

⁴⁵ « [...] J'avais donc commencé, ayant déjà un peu de vapeurs, malgré le plaisir que j'avais. Elles ont tellement augmenté qu'il a fallu que je me jette sur mon lit » (L. 63, 224-25) ; « Quelquefois j'ai bien la peine à tenir le temps de la table. Je me trouve mal, cela fait du train par le soin qu'on a de moi. On me retrain dans ma chambre, on me jette au lit. Voilà bien ma vie : elle m'est insupportable à cause de l'ennui que je cause que par le mal que j'en souffre » (L. 75, 275).

⁴⁶ Abdelkhaleq Jayed, « L'espace de l'ennui ou l'ennui de l'espace? », p. 210.

⁴⁷ C'est le titre d'un article de Charles Richet, « Les deux visages de l'ennui », *Revue des deux mondes*, le 15 juillet 1932, T. 10, 313-324.

⁴⁸ *Correspondance de Madame Du Deffand*, le 7 février 1773.

premier abord, la description d'un ennui qui, loin d'être amer, symbolise l'impatience et la mauvaise humeur⁴⁹, elle nous parle aussi d'un ennui violent qui ressemble fort à celui de Mme du Deffand et de Julie de Lespinasse, d'un « ennui morbide »⁵⁰ qui se débarrasse de ses valeurs quotidiennes pour devenir un sentiment d'abattement⁵¹ et de tristesse accablante :

Je pensais t'écrire hier au soir pour te dire combien j'étais ennuyée, mais ma lettre n'aurait été que des exclamations. [...] Je ne sais ce que c'est que cette fièvre lente si ce n'est l'accablement de la tristesse. (II, L. 247, 335)

Mme de Graffigny ne ressent désormais plus la joie de l'âme⁵². Condamnée à un ennui étouffant, elle s'abandonne involontairement à la tristesse. C'est une crise qui semble être sans fin. Et la malade, à un degré plus profond de son mal, reste prostrée dans un état permanent de tristesse⁵³ : « Je n'y vis que le fond de tristesse qui me domine » (III, L. 391, 199), dit-elle mélancoliquement à Devaux. Cette tristesse qui la domine, obscurcit en effet son âme et entraîne irrémédiablement la perte de la gaieté intérieure :

Voyons ta lettre. Tu te portes bien, mon ami : j'en suis si aise, si aise que j'en serais gaie si je n'étais pas triste, car je le suis toujours. C'est une besogne toisée ; il n'y faut plus penser. C'est cette ancienne maladie dont je te parle depuis si longtemps. Ma gaieté intérieure est partie sans retour. Il n'y plus que mon visage

⁴⁹ Mme de Graffigny apparaît toujours de mauvaise humeur : « Je suis de bien mauvaise humeur » (I, L. 207, p. 228); « J'ai une humeur de chien » (III, L. 484, 443); « Tu es déjà de méchante humeur; mon ami. Eh mon Dieu, moi, j'en suis toujours, et je suis dans les excès » (III, L. 381, 170).

⁵⁰ Dans son article « L'ennui morbide », L. Dupuis justifie bien cette évolution de l'ennui : « S'il est vrai [...] qu'un sentiment devienne pathologique par l'exagération de sa durée et de son intensité et par sa disproportion aux circonstances, une étude de l'ennui morbide suppose une détermination préalable de l'ennui normal » (« L'ennui morbide », *Revue philosophique*, v. 93, 1993, p. 417). Par ailleurs, dans *Les Confidences d'un hypocondriaque*, le narrateur décrit l'évolution de l'ennui chez son hypocondriaque : « Contentez-vous donc de savoir que, pour des causes très complexes, dont quelques-unes trop légitimes, il avait de bonne heure respiré ce mortel poison de l'ennui. Les ravages de cette maladie, lents et sourds d'abord, s'accrurent, à mesure que les années s'écoulèrent, avec la progression de vitesse des corps qui s'approchent du terme de leur chute [...] ».

⁵¹ « [...] Cela me jette dans l'abattement que tu sais [...] ce n'est jamais le corps qui m'occupe » (III, L. 381, 170).

⁵² Ni joie de l'âme ni espoir de l'âme : « [...] mon âme ne sait plus espérer » (I, L. 93, 326).

⁵³ Les citations qui témoignent de cette permanence de la tristesse abondent : « Si j'étais comme autrefois, j'aurais éprouvé aujourd'hui le passage de la plus vive tristesse à la joie la plus marquée. Hélas, mon ami, j'éprouve encore qu'il n'en est plus pour moi » (IV, L. 533, 184); « Mets-toi dans la tête qu'il n'y a plus de plaisir pour mon cœur. Il est fermé pour jamais à toutes idées agréables » (III, L. 369, 128).

qui rit et par habitude [...]. Je croyais que c'était les embarras enchaînés les uns aux autres qui me mettaient dans cet état, mais je vois à présent que cela est incurable. (IV, L. 510, 86)

Si Mme de Graffigny agit sans joie, elle connaît aussi un épuisement mental. Cette tristesse de l'âme, forme aiguë de l'ennui, retentit en effet sur l'esprit. Elle affecte jusqu'à ses activités intellectuelles. Manque d'idées, manque d'anecdotes, manque d'éloquence, manque d'imagination⁵⁴ : tels sont les signes évidents d'une stérilité intellectuelle, reflet de l'inertie de l'âme :

Je ne t'écrivis pas hier, mon ami, précisément faute de savoir que dire. Je m'étais ennuyée complètement toute la journée. Tu sais l'effet que l'ennui fait sur moi. Je n'avais point de faits à te conter, et il faut de l'esprit pour raisonner, même pour dire les amitiés comme tu fais ; car je trouve que ton éloquence sur ce chapitre est inépuisable. Pour moi, je n'ai ni esprit ni éloquence ni.... ni... (I, L. 123, 461)

Et plus tard, elle ajoute :

Que te dirai-je encore ? Rien, car je ne sais rien. Je suis dans la profonde ignorance, et la plus insipide sécheresse. (III, L. 393, 207)

Maladie de l'âme⁵⁵, l'ennui apparaît aussi comme un « tourment d'esprit »⁵⁶ (III, L. 398, 225). Sa toute-puissance est incontestable : s'il noircit l'âme, il affaiblit aussi le cerveau et abrutit l'esprit. Il est sûr que l'ennui chez Mme de Graffigny provoque la déchéance fonctionnelle de l'esprit. Elle le sait d'ailleurs bien puisqu'elle ne cesse d'avouer, en toute honnêteté et lucidité : « Je suis bête, tu sais ce que je suis quand l'ennui surmonte » (I, L. 124, 467).

⁵⁴ « [...] tu dis qu'il me faut dissiper. Avec quoi, dis donc? Avec mon imagination, plus noire que jamais » (IV, L. 519, 121).

⁵⁵ « Mon âme est bien plus malade que mon corps » (IV, L. 529, 169).

⁵⁶ On retrouve cette définition de l'ennui en tant que mal de l'esprit chez Jacques Autreau (1657-1745) dans cet extrait tiré de *La Fille inquiète*, Acte I, scène 7 in *Petite Bibliothèque des théâtres*, Paris, 1785, p. 19 :

Lisette : Êtes-vous lasse? Vous sortez du lit; qu'avez-vous donc?

Silvia : Je ne sais.

Lisette : N'est-ce point que vous vous trouvez mal?

Silvia : Oui, j'ai mal à l'esprit.

Lisette : Qu'appellez-vous, s'il vous plaît, mal à l'esprit?

Silvia : Belle demande! De l'inquiétude, de l'ennui, de la langueur, que sais-je!

La sécheresse mentale qu'éprouve Mme de Graffigny dans les moments d'ennui n'est pas seulement visible sur le plan du psychisme intellectuel, elle affecte aussi sa vision générale de la vie. À l'ennui de l'âme et l'ennui de l'esprit vient s'ajouter en effet l'ennui de la vie. Si Mme de Graffigny perd la joie de l'âme, elle perd aussi la joie de vivre. Exprime-t-elle alors une conception lespinassienne de la vie ? On croit effectivement entendre la voix de Julie de Lespinasse, criant dans le désert de son âme : « Mon Dieu, que je suis lasse de vivre » (III, L. 235, 310). Les définitions singulièrement aiguës de la vie réapparaissent sous la plume de Mme de Graffigny. La vie se définit tantôt comme un fardeau, tantôt comme une souffrance, une suite de malheurs et de « peines réelles »⁵⁷ qui commence le jour de naissance : « Vois-tu, mon ami, demande-t-elle à Devaux, la date du plus malheureux jour de ma vie, puisque c'est celui de ma naissance » (I, L. 356, 96). À d'autres reprises, Mme de Graffigny suit l'inclination racinienne de Julie de Lespinasse lorsqu'elle assimile sa vie à une tragédie : « Je n'ai nulle espérance que celle de voir finir bientôt la tragédie de ma vie, et je doute que je n'approche de la catastrophe. Ce jour-là ne sera sûrement pas le plus douloureux » (III, L. 361, 111). Or si la vie est une tragédie, le meilleur dénouement qui lui convient ne serait-il pas la mort ? À l'instar de Julie de Lespinasse, Mme de Graffigny voit, en effet, la mort⁵⁸ d'un bon œil. Plus son dégoût de la vie augmente, plus sa peur de la mort diminue. L'ennui de la vie la pousse à accueillir la mort à bras ouverts :

Je me trouve encore bien plus isolée ici, mes amis me paraissent bien plus absents, je ne tiens plus à rien, et la fin de ma vie est l'unique objet de mes

⁵⁷ « Écoute. Personne dans le monde ne compatit plus que moi aux peines réelles » (III, L. 370, 132); « Mes peines sont toujours les mêmes, et ne finiront qu'avec ma vie » (III, L. 438, 307).

⁵⁸ English Showalter décrit l'importance de la mort chez Mme de Graffigny : « Depression and anxiety surely made her situation worse, but, as for most of her contemporaries, sickness, pain and death were never far from her thoughts. [...] Mme de Graffigny had lived through an astonishing number of upheavals produced by the premature deaths of public figures alone » (*Françoise de Graffigny, Her life and works. Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 2004: 11, p. 107).

souhaits. C'est un point de vue fixe duquel je ne puis me détourner. (II, L. 93, 326)

À cette confiance en fait écho une autre où, dans les moments les plus accrus de l'ennui, elle « n'envisage que la mort d'agréable » (II, L. 162, 78). C'est le dégoût de la vie par excellence.

Mme de Graffigny ne ressent pas seulement le dégoût de la vie ; son dégoût est généralisé et s'empare de tout. Dans « ces sécheresses de cœur et d'esprit qui ressemblent si bien à l'anéantissement » (III, L. 222, 269), elle n'a le goût pour rien. Tout lui inspire, au contraire, le sentiment d'un dégoût écrasant qui inclut, comme nous venons de le dire, le dégoût de la vie et celui de soi : « Je sens toute ma misère, elle est insupportable. Je ne suis pas dans un état violent, mais si battu, si dégoûté de moi et de la vie que tout m'est insipide » (I, L. 92, p. 324). Lorsque ce dégoût de la vie s'aggrave, il devient dégoût des autres : « Je me hais moi-même. Comment aurai-je de l'indulgence pour les autres » (II, L. 172, 111). Ce dégoût des autres signifie, bien sûr, dégoût de l'humanité tout entière⁵⁹ :

Au reste, je vous prie de me laisser en repos. Je suis si détachée de tout ce qu'il y a de figure humaine dans le monde, leur méchanceté et leur injustice me sont si connue, que je n'en veux plus entendre parler. (III, L. 425, 278)

Dégoût de la vie, dégoût de soi, dégoût des autres, dégoût de l'humanité : l'ennui graffignien ne signifie-t-il pas, tout simplement, un dégoût de tout, sans exception ? C'est ce qu'elle confirme en effet : « [...] J'ai bien éprouvé que mon cœur ne peut plus être

⁵⁹ Ailleurs, Mme de Graffigny exprime ce dégoût de l'humanité en évoquant son idée de la noirceur humaine : « On se fait à tout. J'en ai tant éprouvé, je suis si excédée de la noirceur humaine que je souffre la moitié moins que du passé. Je ne dis pas pour cela que j'y sois insensible : il s'en faut bien... » (III, L. 427, 281).

content ni à son aise. Il devait l'être, et reste dans une stupidité qui me dégoûte de tout, sans exception »⁶⁰ (III, L. 400, 227).

⁶⁰ Ce sentiment de dégoût de tout persiste sous sa plume. Deux autres exemples le prouvent : « [...] Je suis dans mes grands dégoûts du monde » (III, L. 407, 241); « Tu sais que de temps en temps le sentiment de malheur devient plus vif. Il le fut tant avant hier soir que je passai presque toute la nuit à pleurer. Hier j'étais dans mon accablement si grand et si pleurante, si dégoûtée de tout, que je fis dire que je ne voyais personne. Je restai livrée au chagrin; il fit de moi ce qu'il voulut » (III, L. 248, 337).

Chapitre X

L'ennui chez Madame d'Épinay

1756. Louise d'Épinay a trente ans. L'heure de l'indépendance a enfin sonné. Elle est officiellement séparée d'un mari aussi libertin qu'inconséquent [...]. C'en est fini pour elle de la mélancolie et des vapeurs qui l'accablent depuis dix ans. Finis également l'agitation mondaine, les vaines coquetteries et les bavardages stériles qui meublent mal l'ennui d'une vie sans but ni ambition. (Élisabeth Badinter, *Les Contre-Confessions : Histoire de Madame de Montbrillant*, Préface, p. IX)

Le 15 avril 1783, « une femme d'un grand mérite »¹ se trouve sur son lit de mort², entourée des hommes de lettres³ les plus célèbres du XVIIIe siècle. Elle « paraît [...] résignée et complètement détachée de tout »⁴ et avant de s'éteindre, elle prononce sans gêne ni regrets cette phrase : « Je suis guérie de cette maladie de vivre qui m'a si longtemps tourmentée » (1472). On croirait entendre les paroles agonisantes d'un héros

¹ Mme d'Épinay rêve toute sa vie d'être « une femme d'un grand mérite », remarquable aussi bien par son esprit que par ses vertus. Lorsqu'elle est enfant, elle ne cache pas son désir d'être savante : « Je m'adressai toujours à la gouvernante de ma petite cousine. C'est une charmante fille. Elle a tant d'égards pour moi; elle a reçu ma proposition de m'instruire avec tant de bonté, que je lui ai sauté au col. J'étais si attendrie, si attendrie, que je ne pouvais m'empêcher de pleurer. Oh! comme je vais être savante! Ma mère ne me reconnaîtra pas à son retour. J'ai entendu dire quelques fois à mon père tout bas, et à ma bonne maman de Beaufort [...] que j'avais de l'esprit; si cela est, je ferai bien des progrès [...]. En tout cas, je veux être bien sage et bien vertueuse; ma mère dit que la vertu est le premier trésor » (Madame d'Épinay, *Les Contre-Confessions : Histoire de Madame de Montbrillant*, Paris, Mercure de France, 1989, p. 17).

² Pour une étude sur la mort de Mme d'Épinay, voir Élisabeth Badinter, « Sur la mort de Mme d'Épinay : une lettre inédite de Grimm », *Dix-Huitième Siècle*, 22 (1990) : 239-41.

³ Mme d'Épinay a beaucoup d'amis qui sont philosophes et hommes de lettres bien connus au XVIIIe siècle tels que Duclos, Rousseau, Grimm, Galiani, Diderot, Voltaire. Son amitié pour Duclos et Rousseau lui a causé beaucoup d'ennuis et de peines; elle a fini par rompre définitivement avec eux. Voir, sur ce sujet, L. Fallue, *La Marquise d'Épinay et ses relations dans la vallée de Montmorency avec la société philosophique du XVIIIe siècle*, Paris, Durand, 1866.

⁴ Madame d'Épinay, *Les Contre-Confessions : Histoire de Madame de Montbrillant*, p. 1472. Il faut mentionner que le texte a fait couler beaucoup d'encre au sujet de sa nature : s'agit-il d'un roman ou d'une autobiographie? Le manuscrit a été publié jusqu'au début du XXe siècle, sous le titre de « Mémoires de Madame d'Épinay » et les noms des principaux personnages de l'ouvrage ne sont que des noms d'emprunt.

romantique, soulagé de mourir pour se débarrasser enfin de la « maladie de vivre ». Or, il s'agit bien, encore une fois, d'une *femme d'esprit sous Louis XV*⁵. C'est, en effet, une femme de lettres, un écrivain, une critique littéraire pour la *Correspondance littéraire, philosophique et critique*⁶, une salonnière et pédagogue, l'auteur des *Conversations d'Émilie*, qui se plaint de la maladie de la vie. Louise d'Épinay, un nom qui évoque à la fois la bourgeoisie⁷ et la République des lettres, est loin d'être à l'abri de l'ennui. Bien au contraire, chez elle, l'âme ne se porte pas mieux que le corps⁸. Et les souffrances corporelles qui la tourmentent dès son jeune âge s'accompagnent continuellement de souffrances morales⁹. Ainsi a-t-elle toujours mal à l'âme : « j'ai l'âme malade et très malade » (II, L. CXCIV, p. 247), dit-elle à son « arlequin »¹⁰, l'abbé Galiani. Il semble, de prime abord, que l'histoire de l'ennui de Mme d'Épinay est avant tout l'histoire d'une âme malade.

⁵ C'est le titre de l'ouvrage de H. Valentino, *Une femme d'esprit sous Louis XV, Mme d'Épinay*, Paris, Perrin, 1952.

⁶ Voir Ruth Plaut Weinreb, « Madame d'Épinay, literary critic for the *Correspondance littéraire, philosophique et critique* », *Studies On Voltaire and the Eighteenth Century*, v. 304, pp. 906-909.

⁷ Mme d'Épinay, née Louise-Florence-Pétronille d'Esclavelles, perd son père à l'âge de neuf ans et vit dans la pauvreté avec une mère sans fortune. C'est son mariage avec son cousin Denis-Joseph La Live d'Épinay, fermier général, qui l'élèvera jusqu'à la classe de bourgeoisie. Voir L. Enault, « Étude sur la vie et les œuvres de Mme d'Épinay », dans *Mémoires et Correspondances de Mme d'Épinay*, Paris, 1855.

⁸ Mme d'Épinay a une santé très fragile et souffre d'un cancer de l'estomac qui a duré toute sa vie. Elle a même dû consulter le célèbre Tronchin à Genève. Elle ne cesse de décrire son délabrement physique à l'abbé Galiani dans sa correspondance avec lui : « Ma santé m'a forcée d'être très sédentaire depuis huit ou dix jours, j'ai eu des accès d'étouffements et de toux alternativement avec des coliques d'entrailles qui m'ont fait beaucoup souffrir » (II, L. CX, p. 37); « J'ai été malade toute la semaine, mon cher abbé, et la fièvre m'a reprise ce matin » (II, L. CXXXIII, p. 95); « [...] j'ai eu une dysenterie accompagnée de fièvre, qui m'a duré cinq jours et j'en ai été huit ou dix d'une faiblesse excessive, au moment où je vous écris, j'ai encore le corps moulu du ressentiment de la douleur et je ne saurais encore manger sans souffrir » (II, L. CCV, pp. 279-80). Il est intéressant de noter que malgré la gravité de son état, Mme d'Épinay « le trouve doux en le comparant aux moments où [son] âme était plus malade que [son] corps » (III, L. CCLXVIII, p. 177).

⁹ Le moral et le physique cohabitent l'esprit de Mme d'Épinay : « Non, mon ami, ma tristesse ne tient pas plus au physique qu'au moral » (II, L. CLIV, p. 144).

¹⁰ Voir Rosena Davison, « Arlequin et sa belle dame : la correspondance entre Mme d'Épinay et l'abbé Galiani », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 304 (1992) : 904-05.

Tableau 10 : Les maladies de l'âme chez Madame d'Épinay

Maladies de l'âme	Citations	Références
amertume de l'âme	[...] elle a mis l'amertume dans mon âme.	314
découragement de l'âme	J'ai un certain découragement dans l'âme [...] qui fait que je ne suis pas digne de causer avec vous.	1165
abattement de l'âme	Il faudrait à mon âme quelque forte secousse pour me tirer de l'abattement.	886
agitation de l'âme	Je suis si loin de la tranquillité d'âme.	885
tristesse de l'âme	Je suis triste. J'ai l'âme mal à mon aise et je ne sais précisément pourquoi.	613
léthargie de l'âme	[...] la léthargie où quinze années de malheurs ont mis mon âme.	985
désespoir de l'âme	Cette dernière époque a jeté dans mon âme des traces de désespoir si profondes.	1012
vide de l'âme	Je ne saurais me faire au vide de mon âme.	405
solitude de l'âme	Je lui peignais la solitude où se trouvait mon âme.	825

L'ennui chez Mme d'Épinay apparaît donc sous diverses formes. Amertume de l'âme, tristesse de l'âme, découragement de l'âme, solitude de l'âme, vide de l'âme : le malaise n'est ni passager ni temporaire. Il s'agit plutôt d'une « mélancolie profonde » (449) qui s'attaque au fond de l'âme. Tout bien considéré, l'ennui chez Mme d'Épinay s'en prend non seulement à l'individu lui-même mais aussi à son existence. Dans les moments d'ennui, Mme d'Épinay avoue, en effet, être « fatiguée de [s]on existence » (885). Et tout au long de ses *Contre-confessions*, elle ne cesse de se plaindre de l'ennui que lui cause son existence :

[...] le dégoût successif que je me sentais pour le monde ne m'était venu que par la perte du cœur d'un ami à qui j'ai tout sacrifié. Je lui peignais la solitude où se trouvait mon âme, le désespoir qui s'emparait de temps en temps de moi, et enfin l'ennui insupportable que me causait mon existence. (825)

Si Mme d'Épinay souffre de l'ennui de l'existence, c'est qu'elle méprise la vie qu'elle mène à Paris¹¹. Elle n'est pas du tout à son goût et Mme d'Épinay en est, par conséquent,

¹¹ Mme d'Épinay s'ennuie à périr à Paris. Elle dit à l'abbé Galiani : « Vous avez raison de croire que vous ne reverrez plus Paris. J'espère bien que vous y reviendrez mais vous ne le reverrez pas tel que vous l'avez

« affectée tristement tous les jours » (III, L. CCXLIV, p. 105). Elle trouve cette vie, d'une part, trop uniforme : « Je n'ai pas grand chose à vous dire de la vie que je mène; elle est trop uniforme¹² et vous la connaissez » (752); elle la considère, d'autre part, comme le réceptacle des « malheurs [...], des inconséquences, des injustices » (889). Elle lui est, enfin, trop à charge, un fardeau dont elle voulait se débarrasser par le suicide :

Eh bien! dit-elle, ne pouvant plus me souffrir [...], je me suis résolue de me débarrasser d'une vie qui m'était à charge. Je m'étais enfermée et j'étais déjà monté sur la fenêtre où vous m'avez trouvée assise, avec la ferme résolution de m'y jeter, lorsque mon fils s'est sauvé de sa chambre, en pleurant, dans la mienne pour éviter le fouet. Il est venu se jeter dans mes genoux. Sa présence m'a émue et m'a rappelé ce que je lui devais. [...] Songez qu'il faut me sauver de moi-même... (438)

Il paraît que l'ennui chez cette femme du monde¹³ n'est guère différent de celui de Mme du Deffand, de Mlle de Lespinasse et de Mme de Graffigny. Car, s'il est dégoût de soi¹⁴ et dégoût de la vie¹⁵, il est aussi dégoût « du grand monde » et des autres. Trop indulgente envers les autres, Mme d'Épinay est toujours la cible des méchancetés¹⁶ des gens qui l'entourent, entre autres de son mari et de quelques-uns de ses amis; elle est, en d'autres termes, victime de leurs préjugés en ce sens qu'ils la traitent de naïve et d'imprudente et

laissé. [...] Je m'y ennuie à périr et mon malheureux sort me contraint de rester » (II, L. CLXVII, p. 187). À la déclaration de Mme d'Épinay vient s'ajouter celle de la comtesse de Sancerre qui connaît, elle aussi, l'ennui à Paris : « Vous avez bien raison de rester en Bretagne, on s'ennuie ici, rien n'égaie, rien ne ranime; Paris n'offre aucun plaisir vif, on n'y rencontre que des fous ou des imbéciles » (*Les Lettres d'Adélaïde de Dammartin*, p. 190).

¹² Dans une lettre à Mme du Deffand, Voltaire fait une remarque concernant l'uniformité de la vie: « Je conçois que la vie est prodigieusement ennuyeuse quand elle est uniforme » (Le 18 février 1760).

¹³ Voir L. Perey et G. Maugras, *Une femme du monde au XVIIIe siècle*, tome I : *La Jeunesse de Mme d'Épinay*, tome II : *Les dernières années de Mme d'Épinay*, Paris, Calmann-Lévy, 1882-1883.

¹⁴ « Que ceux qui sont d'accord avec eux-mêmes sont heureux! » (406) Cette interjection nous rappelle, bien sûr, celles de Mme du Deffand.

¹⁵ « Toutes ces idées me donnent un dégoût pour la vie, que je ne puis vous exprimer. Je me suis en horreur à moi-même » (446); « [...] un dégoût de la vie, et néanmoins un désir d'être heureuse qu'on traîne, je crois, toute sa vie après soi, sans être jamais satisfait » (889). Il est intéressant de noter la ressemblance des tons chez les quatre femmes lorsqu'elles expriment leur dégoût d'elles-mêmes et de la vie.

¹⁶ Comme Mme de Graffigny et Mlle de Lespinasse, Mme d'Épinay se plaint de la cruauté des gens : « [...] Je commence à en avoir assez. J'ai eu plus de tourments, de vrais chagrins, de ceux qui minent et qui tuent, j'en ai eu plus depuis six mois que je n'en ai peut-être eu dans toute ma vie » (II, L. CLXXXVIII, p. 237).

comprennent souvent mal ses bonnes intentions. Et c'est pour cette raison qu'elle n'hésite pas à dévoiler l'ennui que lui cause ce monde qui se caractérise par « l'absence de tout bien » (II, L. CLXIX, p. 193) : « Je sens [...] que le grand monde est pernicieux pour moi. Laissez-moi me borner à la société de Mme de Sally, de Mme de Vignolles et de Mme de Maurepaire. Toutes les autres m'ennuient ou me nuisent » (331-332). Quelques années plus tard, sa déception vis-à-vis de ce monde n'est que trop évidente; au sentiment d'ennui vient s'ajouter celui de lassitude : « Nos fêtes sont enfin terminées et nous allons rentrer dans la tranquillité dont je commence à avoir besoin. Je suis lasse de ce brouhaha¹⁷, et plus j'y pense, plus je préfère la solitude » (607). Il est clair que la grande dissipation lui est absolument antipathique¹⁸ et elle est loin de lui apporter le bonheur : « Je n'ai jamais été si dissipée que depuis un mois, et je ne m'en trouve pas plus heureuse » (335). À vrai dire, à ce dégoût pour les dissipations mondaines correspond un goût particulier pour la solitude. En effet, quand Mme d'Épinay sombre dans l'apathie¹⁹, elle opte pour la tranquillité et la solitude²⁰. La voilà donc seule avec elle-même, parfois dans sa chambre où elle passe ses jours et ses nuits, et parfois à la campagne²¹ qui « ajoute toujours à [s]on bien être » (1064), méditant et contemplant la nature, lisant un

¹⁷ Au brouhaha de Mme d'Épinay correspond le « brillant fracas » de Sidney, héros de Gresset :

Dans le brillant fracas où j'ai longtemps vécu,

J'ai tout vu, tout goûté, tout revu, tout connu;

J'ai rempli pour ma part ce théâtre frivole;

[...] Tant de gens éternels dont le public est las (*Sidney*, acte II, Scène 2, p. 205)

¹⁸ « [...] cette grande dissipation m'excède [...]. Je ne saurais plus tenir à la vie que je mène; elle m'est absolument antipathique » (337).

¹⁹ « [...] Il n'a fallu moins que votre lettre du 19 janvier pour me tirer de mon apathie », dit-elle à l'abbé Galiani (II, L. CXVI, p. 53).

²⁰ « [...] Je vis le plus communément dans une solitude que j'égaie quelquefois » (II, L. CXCIV, p. 247); « La solitude et la tranquillité sont des ressources qui me restent [...] » (1121).

²¹ Alors que Paris évoque parfois pour elle l'image de la vieillesse (II, L. CLX, p. 158), la campagne est toujours un lieu d'éloges chez Mme d'Épinay : « [...] la campagne est si belle! Son calme et son silence sont si bien au ton de mon âme » (1121); « Je compte rester ici jusqu'après le Fontainebleau [...], je ne suis jamais plus suivant mon goût qu'à la campagne avec cette chaise de paille qui commence pourtant à se rétablir. [...] Mais vous, mon cher abbé, pourquoi n'allez-vous pas de temps à autres à la campagne? Le changement de lieu vous dissiperait » (III, CCXLVIII, pp. 119-120).

ouvrage et faisant de la musique qui a certainement un effet positif sur son âme triste.

Elle le sait bien d'ailleurs :

Il est vrai, mon abbé, que je suis triste sans être précisément affligée et que rien ne me dissipe, c'est ce qui me fait prolonger mon séjour ici [à la campagne], j'y suis encore mieux qu'à Paris. Je n'y suis point gênée, je me promène, je lis, je fais de la musique. Les sons ont un grand pouvoir sur les âmes tristes [,] ils attachent sans faire penser. (III, L. CCLVIII, p. 157)

« [D]estinée à toujours souffrir et ne jamais finir » (II, L. CLXXXVIII, p. 237), Mme d'Épinay ne ressent jamais la joie et la gaieté²² de l'âme. Bien au contraire, elle ne trouve « à coup sûr rien d'intéressant et de gai » (III, L. CCLVIII, p. 157). Il faut dire que les chagrins que lui cause un mari fourbe et inconstant affectent gravement l'état de son âme. En fait, son ennui commence véritablement avec son mariage. Dans le cas de Mme d'Épinay, il serait légitime de parler d'un ennui conjugal (plutôt que d'un bonheur conjugal), d'un ennui qui est lié directement au mariage. Il est rare que Louise se plaigne de l'ennui avant le mariage. Comme les filles de sa condition, elle ressent occasionnellement l'ennui au couvent. Ainsi se plaint-elle à plusieurs reprises de l'ennui des prières et des lectures spirituelles : « [...] mes prières mêmes, qui faisaient il y a quelque temps ma plus douce occupation, m'ennuient » (63); « J'ai voulu reprendre mes lectures spirituelles à mes anciennes heures marquées, mais hélas! Je n'y trouve plus de plaisir. Au contraire, la prière m'ennuie » (70). Mais ce n'est qu'après le mariage que le vrai visage de l'ennui incurable commence à se concrétiser. Il naît d'un sentiment de déception vis-à-vis d'un mariage qui ne correspond ni à ses principes ni à ses conventions.

²² Lorsque son cher abbé lui demande de l'amuser, elle lui répond : « Je voudrais vous égayer, mais il faudrait commencer par m'égayer moi-même » (III, L. CCLV, p. 149).

« Quelle heureuse situation que la mienne! Mon pauvre cœur pourra-t-il suffire à tant de bonheur? » (198) : c'est sur ce ton d'enchantement que Mme d'Épinay décrit le bonheur qui règne dans son cœur pendant la première semaine de son mariage. Les deux premières lettres envoyées, après son mariage, à sa cousine, Madame la Présidente de Sally, témoignent de son contentement total. On n'y trouve que le vocabulaire du plaisir et de la joie : « délices », « félicité », « un air de satisfaction qui m'enchanté », « contentement », « sérénité », « si heureuse », « une journée délicieuse ». Il n'y a donc aucun doute, Mme d'Épinay a vécu les premiers mois de noces dans l'euphorie, l'ivresse de l'amour et l'entente maritale. Ni ennui, ni tristesse, ni pleurs²³, mais plutôt l'amour rassasié de tendresse et de caresses réciproques. La mère de Mme d'Épinay en est tellement satisfaite qu'elle raconte à son frère: « ces deux jeunes gens sont ivres l'un de l'autre; ils s'embrassent et se tutoient toute la journée en notre présence. S'ils sont un instant séparés, ce sont des bâillements, un silence, un air d'ennui » (201). C'est donc la fraîcheur de l'amour qui embellit la vie du jeune couple. L'amour, dans ces circonstances, ferme la porte à l'ennui et au vide de l'existence. S'il leur arrive de connaître l'ennui, c'est seulement l'ennui causé par la séparation ou l'absence. Mme d'Épinay a d'ailleurs ressenti cette sorte d'ennui quand son mari a dû s'éloigner quelques mois après leur mariage. Elle décrit ses sentiments ainsi :

Quoi, mon cher ami, mon ange, tu es parti? Tu as pu me quitter, et me quitter pour six mois! Non, je ne résisterai jamais à l'ennui d'une si longue absence. Il n'y a que quatre heures qu'elle dure et elle m'est déjà insupportable. J'ai écrit, il y a une heure, à Mme de Sally pour la prier de venir me tenir compagnie. (233)

²³ Mme d'Épinay pleure beaucoup, surtout dans les moments de crises morales. Il semble que les pleurs sont associés à sa maladie morale : « je me trouve seule, je m'ennuie et je pleure » (335).

Plus le mariage avance, plus la flamme de l'amour s'éteint chez Monsieur d'Épinay dont le vrai visage commence à se dévoiler. L'amoureux mélancolique qu'il était avant le mariage se transforme en mari infidèle dont le seul souci est de séduire le maximum de femmes. Froideur, légèreté, irresponsabilité, mensonge, méchanceté, excès de dépenses : tels sont les mots qui décrivent le mieux le comportement de Monsieur d'Épinay, un type qui incarne, par excellence, le libertinage au XVIII^e siècle. Il n'a aucun respect pour le mariage et la fidélité; il n'accorde aucune importance au foyer familial. Pour lui, le vrai bonheur réside, au contraire, en dehors du mariage, voire dans une quête effrénée du plaisir. À cette conception qui fait du mariage une simple convenance sociale, vient se heurter la conception idéaliste²⁴ de Mme d'Épinay qui considère le mariage comme une union où règne amour, respect et harmonie. C'est donc toute une vision idéale du mariage²⁵ qui s'écroule devant Mme d'Épinay. Le bonheur qu'elle a connu au début de son mariage s'avère trompeur et illusoire; l'épanouissement de l'amour dont elle s'est réjouie pendant les premiers mois de noces cède la place à un sentiment de désœuvrement total. Face au comportement froid et indécent de son mari, Mme d'Épinay tombe malade. Et c'est ce « ver solitaire » deffandien qui noircira pour jamais son âme. À la réception d'une lettre aigre de son mari, Mme d'Épinay décrit ainsi la disposition de son âme :

²⁴ Il faut dire que le mariage d'amour de Mme d'Épinay n'est pas vraiment typique de l'époque. Selon Jean-Louis Flandrin, les raisons principales du mariage sont avant tout la sécurité matérielle et l'égalité sociale : « Les mariages doivent lier des individus de même condition sociale avec l'accord de leurs parents. Les élites éclairées du XVII^e siècle ont rêvé d'instituer le mariage d'amour, mais elles en étaient incapables aussi longtemps que leur puissance sociale restait fondée sur un patrimoine matériel » (*Familles : parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Paris, Hachette, 1976, p. 168). Par ailleurs, la conception du mariage de Rousseau n'est pas du tout basée sur l'amour réciproque puisque « toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire honorer, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce [...] » (*Émile ou de l'éducation, Œuvres Complètes*, Tome IV, Paris, Gallimard, 1959-1969, p. 703).

²⁵ Sanda Nemeth-Badescu partage notre point de vue : « Louise d'Esclavelles conçoit le mariage comme une relation amoureuse réciproque et comme un moyen d'assurer son bonheur. Elle croit à la fidélité et à la tendresse éternelle. L'infidélité conjugale n'entre pas dans sa conception du monde » (« Louise d'Épinay : les mémoires de l'amour et de l'écriture », *Dalhousie French Studies*, 70, Spring 2005, p.113).

Je ne suis pas comme ma Mimi qui s'en va chantant ou psalmodiant sa peine aux échos d'alentour. La mienne est moins communicative et se passe tout au-dedans de moi; aussi ma douleur est-elle plus grande que la sienne, premièrement, parce que mes malheurs sont plus réels, et puis parce que je n'y sais point de consolation. Toutes les occupations qui me faisaient des ressources contre la peine et contre l'ennui, me sont devenues fastidieuses. La lecture m'ennuie, la peinture me dégoûte, le travail me fatigue, et je ne sais plus que faire. Toutes mes idées sont noires. (274)

Aucun soulagement et aucune consolation! Mme d'Épinay sombre de plus en plus dans un gouffre. Car vivre avec un mari irresponsable et débauché, c'est vivre dans une tristesse continue, c'est mener une vie végétative qui n'inspire que douleur et apathie. L'extrait suivant révèle le style de vie de Mme d'Épinay lors de ses crises morales, un style qui est, à l'image de son état d'âme, profondément marqué par l'ennui et l'inaction :

Monsieur, elle [Mme d'Épinay] s'éveille tous les matins entre onze heures et midi, après en avoir dormi dix. On lui donne vite à déjeuner, sans quoi elle est d'une humeur intraitable. Elle reçoit son père et sa mère qui se croient trop heureux quand elle leur a fait un petit sourire. [...] À trois ou quatre heures, elle dîne; [...] À huit heures elle soupe, et puis s'endort jusqu'au lendemain, qu'elle recommence la même vie. (279)

Mme d'Épinay aurait aimé vivre pleinement dans la joie conjugale et la chaleur familiale; mais c'est au vide de l'existence qu'elle se trouve confrontée. Avec l'échec de son mariage grandit le sentiment d'un dépérissement de soi. Et plus elle s'éloigne de son mari, plus elle s'engloutit dans un abîme que ne peut combler un cœur privé d'amour. De cette perte de l'estime pour son mari naît le drame de l'ennui. Dès lors, que de plaintes, que de gémissements! À peine âgée de 33 ans, Mme d'Épinay se sent déjà épuisée par le fardeau de la vie. La crise maritale flétrit son âme; elle se transforme en une crise morale qui inhibe le fonctionnement normal de l'âme. Le sentiment d'ennui, à force de persister, se transforme en tristesse accrue, ce qu'elle ne cesse, d'ailleurs, de répéter : « Depuis

plusieurs jours, je me sens fort triste, sans en avoir plus de sujet » (296); « Je suis triste et mal à mon aise, aujourd'hui » (393).

Si Mme d'Épinay ressent « la mort dans l'âme »²⁶, c'est parce qu'elle sombre dans le vide du cœur²⁷. Lorsqu'elle se rend compte qu'elle n'aime plus son mari, elle se métamorphose en une femme mélancolique²⁸ au cœur insatisfait. Pour une femme sentimentale telle que Louise d'Épinay, le cœur est considéré comme le pivot de l'existence. Ce sont les affaires du cœur qui règlent l'existence. Un cœur vide aboutit nécessairement à une existence vide. Ne plus aimer son mari : c'est par là que débute la tragédie de l'ennui chez Mme d'Épinay. La mort de l'amour la plonge dans le creux du cœur : « Mon cœur a besoin d'appui », se plaint-elle, « je sens un vide, une langueur » (393). N'ayant plus le cœur rassasié, elle commence à connaître, en effet, tous les symptômes de l'« ennui morbide »²⁹ : indifférence vis-à-vis d'elle-même³⁰, sensations d'apathie, de vide³¹ et de pesanteur, tristesse continue, vapeurs³²... Bref, c'est ce qu'elle ne réussit pas à cacher à Mlle de Darcy :

Depuis trois mois, je suis dans une telle indifférence sur moi-même que j'ai absolument négligé mon journal, moins par la disette des faits que par une sorte d'apathie dont je ne puis me tirer. [...] Mlle Darcy est venue passer la journée avec moi. Après le dîner, je me suis mise sur ma chaise longue. Je me sentais de la pesanteur, de l'ennui; je bâillais à tout instant, et craignant qu'elle n'imaginât que sa présence me gênait ou m'était désagréable, je feignis d'avoir envie de dormir, espérant à la fin faire passer cette disposition. Mais point; elle ne fit

²⁶ Ferdinando Galiani, Louise d'Épinay, *Correspondance II*, 1771-février 1772, L. CCLVIII, p. 157. Elle continue, tout au long de sa correspondance avec Galiani, d'insister sur le fait que son « âme est triste jusqu'à la mort » (II, L. CXCIV, p. 257).

²⁷ La citation du père André est, à cet égard, révélatrice : « [...] notre cœur n'est qu'un vide immense, quand il ne possède que des objets bornés » (*Traité de l'homme*, Yverdon, 1766, Tome I, troisième discours, p. 89).

²⁸ « [...] je suis d'une mélancolie inconcevable » (1024).

²⁹ C'est le titre de l'article de L. Dupuis dans *Revue philosophique* Vol. 93 (1922) : 417-442.

³⁰ « Je suis si détachée de moi-même » (885).

³¹ « Quel vide affreux en mon âme » (404).

³² « Je me connais en vapeurs et en tristesse », dit-elle à l'abbé Galiani (*Correspondance II*, 1771-février 1772, L. CXLII, p. 119).

qu'augmenter. La tristesse s'empara de moi, et je me sentais besoin de dire que j'étais triste. Les larmes me venaient aux yeux. Je ne pouvais plus y tenir. « Je vous demande pardon, lui dis-je, je crois que ce sont des vapeurs : je me sens bien mal à mon aise. – Ne vous gênez pas, me dit-elle. Vraiment oui, vous avez des vapeurs; et ce n'est pas d'aujourd'hui. Mais je n'ai eu garde de vous en rien dire, car j'aurais redoublé votre mal. » Après une petite dissertation sur les vapeurs et leurs effets, « Venons, dit-elle, à la cause des vôtres. Tenez, soyez de bonne foi et ne me cachez rien. C'est l'ennui, ce n'est pas autre chose ». (382-383)

« C'est l'ennui, ce n'est pas autre chose » : sans doute cette déclaration témoigne-t-elle de l'affirmation du mal, un mal qui se révèle, comme dans le cas de ses trois contemporaines, féroce et irréductible³³. Comme une tumeur maligne, il s'aggrave en engendrant d'interminables malaises physiques tels que les vapeurs³⁴. Pénible, il englobe une variété de symptômes, allant d'un simple bâillement jusqu'à un sentiment noir³⁵ de « tristesse mortelle » (1259). Nuisible, il contraint la volonté et dérange les émotions³⁶. Ni le sommeil ni la compagnie ne pourraient le combattre; il n'en faut qu'un trou causé par le vide du cœur pour que cet ennui puisse pénétrer, avec triomphe, l'âme de Mme d'Épinay. Cet ennui, qui semble être en complète possession de sa proie, n'est nul autre que l'ennui du cœur. Mlle Darcy nous en explique les principes :

C'est l'ennui, ce n'est pas autre chose. – Je le croyais assez, lui dis-je, si je n'éprouvais cette disposition que depuis mes couches, ou depuis le moment où j'ai quitté la campagne pour les faire. La solitude dans laquelle je vis, tous mes amis étant absents, l'impossibilité de m'appliquer, pourraient bien en effet me donner de l'ennui et être la cause du découragement qui s'est emparé de moi. Mais que répondrez-vous lorsque je vous avouerai que j'étais de même à la campagne, et que, dans le temps que vous y avez passé avec moi, les moments où je paraissais le plus jouir de votre conversation étaient quelquefois ceux...- Oui,

³³ Ainsi dit-elle une fois à son tuteur : « [...] l'ennui triomphe des obstacles les plus violents » (307).

³⁴ Mme d'Épinay est une grande vaporeuse qui souffre continuellement de frissons et de coliques : « J'ai passé toute la semaine dans mon lit avec mes coliques et mes misères accoutumées », dit-elle à Galiani (L. CXIII, p. 47). Par ailleurs, elle avoue à son tuteur : « J'ai des malaises et des langueurs souvent accompagnés de frissons, qui ne laisseraient pas de m'inquiéter si cet état durait » (866).

³⁵ Comme nous l'avions déjà remarqué chez Mme du Deffand, Mlle de Lespinasse et Mme de Graffigny, le sentiment de noirceur décolore aussi l'univers de Mme d'Épinay : « [...] c'est la tristesse qui est répandue dans mon âme qui me fait voir tout en noir » (340).

³⁶ « J'ai [...] une fadeur, une tristesse qui fait que je ne suis pas digne de causer avec vous. C'est sûrement une suite de la violente émotion que j'ai eue » (1165).

interrompit-elle, où vous vous trouviez la plus malheureuse. Tout cela me confirme dans tout ce que je vous dis; car c'est de l'ennui du cœur dont je vous soupçonne, et non celui de l'esprit. » Voyant que je ne répondais pas, elle ajouta : « Oui, votre cœur est isolé; il ne tient plus à rien. Vous n'aimez plus votre mari, et vous ne sauriez l'aimer. » Je voulus faire un mouvement de désaveu; mais elle continua d'un ton qui s'en imposa. « Non, vous ne sauriez l'aimer, car vous ne l'estimez plus ». (382-383)

Alors que l'ennui de l'esprit est la maladie des esprits inoccupés, l'ennui du cœur apparaît comme la maladie des cœurs isolés, des cœurs déchirés par les secousses d'un amour perdu. Mme d'Épinay, comme bien d'autres épouses malheureuses du siècle du libertinage, en est, en fait, le meilleur exemple. Elle, qui était passionnément amoureuse de son mari, tombe dans l'abîme sentimental lorsqu'elle découvre qu'elle ne l'aime plus. De la carence affective résulte cette forme de souffrance morale qu'est l'ennui du cœur. C'est la lassitude³⁷ qui remplacera, par conséquent, la plénitude; c'est la tristesse qui remplacera la joie. Dans ce contexte, le point de vue de Saint-Lambert semble pertinent :

Il y a une autre espèce d'ennui, c'est cette langueur de l'âme qui succède aux passions qui ont cessé, aux goûts vifs qui se sont éteints. Cet ennui est souvent incurable. Les habitants de la campagne par leur situation, leur fortune, leurs mœurs, etc. sont préservés de ces tristes affectations de l'âme³⁸.

Ainsi, dans la conscience de Mme d'Épinay, rien ne va plus; tout périclité devant ses yeux. Pour elle, bien que le malaise soit réel, la cause du malaise reste ambiguë. En effet, pour une femme qui croit au mariage et à l'amour réciproque au sein du mariage, il est difficile d'accepter l'idée de ne plus aimer son mari, même si elle est, au fond, consciente de cela. Le sentiment d'ennui et tous ses ingrédients (découragement, tristesse,

³⁷ Étant « si ennuyé de [s]on existence » (II, L. CL, p. 138), Galiani réfléchit sur le sentiment de lassitude. Sa réflexion est intéressante : « [...] Je me trouvai las et fatigué au possible. Je me mis à réfléchir sur ce que c'est que *la lassitude*. Je trouvai que c'est positivement l'évaporation de cette matière qu'on appelle âme. Je trouvai cette théorie neuve et profonde, que toute machine qui a une volonté est susceptible de lassitude, telle que l'homme et la bête. Que celle qu'on appelle âme plastique n'est point susceptible de lassitude, soit dans les arbres ou dans les animaux » (II, L. CXLV, p. 126).

³⁸ Saint-Lambert, *Les Saisons*, Amsterdam, 1769, note sur *L'Été*, p. 82.

abattement, désœuvrement, etc.) ne devraient, en aucun cas, être associés à la mésestime du mari. Cette conviction, quoi que trop subjective, aurait l'avantage de protéger l'ennuyée contre le danger des liaisons³⁹. Ce n'est pas sans douleurs, sans chagrin que Mme d'Épinay ressent la crise morale qui la tourmente depuis quelques mois. Chaque jour, de nouvelles sensations viennent augmenter sa peine. Tantôt triste et découragée, tantôt désœuvrée⁴⁰ et anéantie⁴¹ : c'est assurément l'ennui à l'état pur. Et pourtant, celle qui subit sans cesse les secousses de l'ébranlement moral n'a pas le courage de confronter la réalité pour remédier à sa situation; elle n'ose pas, en d'autres termes, compromettre son mariage au profit de son bien-être. Il lui faut une compagne lucide et peu soucieuse comme Mlle Darcy⁴² pour qu'elle puisse saisir la vraie nature de son malaise. Il lui faut une conseillère qui comprendra la vraie cause de son malaise moral et l'incitera à réagir. Et c'est pour cette raison que la compagnie de Mlle Darcy devient pour elle un besoin pressant, comme en témoignent, d'ailleurs, les pages qui suivent cette grande discussion sur l'ennui et les vapeurs :

Je suis triste et mal à mon aise, aujourd'hui. Je n'ai point vu Mlle Darcy, je ne saurais me passer d'elle. J'attends la journée de demain avec impatience, dans l'espérance de la voir. Si ma santé continue à être aussi mauvaise qu'elle l'est depuis une huitaine de jours, je l'engagerai à venir passer quelques jours chez moi puisque je ne saurais l'aller chercher. [...] Il faut que j'aime Mlle Darcy bien plus que je crois; car je ne puis penser qu'à elle. (393)

³⁹ Élevée par une mère dévote et à l'esprit étroit, Mme d'Épinay rejette catégoriquement l'idée d'avoir des amants. Il vaut mieux, selon elle, vivre malheureuse avec un mari pervers que d'être malhonnête et commettre le péché de l'infidélité. Elle exprime clairement sa conception : « Oh! je n'aurais jamais d'amant, [...] je ne crois pas que les torts d'un mari autorisent une femme à se mal conduire » (384).

⁴⁰ « [...] c'est que je suis désœuvrée, car en général j'aime peu m'occuper des affaires des autres » (395).

⁴¹ « Je vous l'ai dit et rien n'est si vrai, je suis anéantie, je suis muette, imbécile et triste » (II, L. CXXI, p. 64)

⁴² « Quel chaos dans mon âme! Quel bouleversement dans mes idées! Quelle espèce de révolution s'est faite en moi! J'étais, sans le savoir, la victime des débauches de M. de Montbrillant... C'est à Mlle Darcy que je dois cette découverte et le courage d'y avoir remédié. Le premier moment de cette certitude m'a causé un désespoir affreux » (400).

C'est ainsi que Mlle Darcy fait son entrée dans la vie de Mme d'Épinay, une entrée déterminante dans l'évolution de son ennui. Cette femme, qui lui « fait oublier [ses] souffrances » (394), devient tout pour l'ennuyée : une compagne, une confidente, une « chère amie » (406), voire une thérapeute. Si Mme d'Épinay a besoin d'éclaircissements au sujet du comportement de son mari, elle demande l'avis de Mlle Darcy (391); si elle se sent découragée et malheureuse, elle prie le ciel pour qu'il lui envoie Mlle Darcy (406) et si elle la quittait, ce serait alors le vide insupportable que ne pourrait même pas remplir l'occupation de ses enfants (405). Bref, dans l'écriture, dans l'esprit, dans le quotidien, Mlle Darcy est partout présente dans l'univers de Mme d'Épinay, une présence tant recherchée, comparable à celle d'un bien-aimé :

[...] Vous m'avez gâtée sur les amies. Il n'en est point comme vous, et, en vérité, je suis malheureuse depuis que vous avez quitté la campagne. Si vous étiez homme, je serais effrayée du vide que je trouve en moi depuis votre départ. Au surplus, mon amitié pour vous est assez délicate pour être bien aise que vous nous ayez quittée. (390)

Si l'amitié⁴³ pour Mlle Darcy remplit une fonction libératrice, elle joue aussi un rôle curatif. Mme d'Épinay, qui idéalisait le mariage, ressent de la fausseté dans le comportement de son mari et adopte, par conséquent, un regard plus sceptique quant à sa relation avec lui. Grâce aux discussions qu'elle a eues avec Mlle Darcy, elle commence à se libérer d'un « amour humilié » et traumatisant. Ainsi la confiance en son mari devient-elle méfiance, la passion cède-t-elle la place à l'indifférence. C'est, en fait, sur un ton qui dénote la froideur et le détachement qu'elle décrit ses nouveaux sentiments envers son mari :

⁴³ Mme d'Épinay accorde beaucoup d'importance à l'amitié. Dans une de ses lettres écrites à Galiani, elle décrit le sentiment de sécurité que lui procure l'amitié : « Je suis venue passer trois semaines ici avec mes bons et chers amis. J'y suis heureuse; c'est le séjour de la sécurité parce qu'ils possèdent toutes les vertus qui la donnent, et les agréments qui ne la rendent pas insipide » (II, L. CXLIX, p. 134).

Mon mari est arrivé hier. En vérité, sa présence ne m'a fait ni peine, ni plaisir. [...] Je ne sais s'il a changé de façon d'être, ou si je le vois avec d'autres yeux, mais tout son extérieur me semble annoncer l'apprêt et la fausseté. Serait-il bien possible que la passion m'eût aveuglée au point de n'avoir pas fait encore cette remarque? (391)

Sans doute, une telle prise de conscience est-elle le premier pas vers le mépris :

Depuis deux jours que Mlle Darcy m'a quittée. J'ai passé mon temps seule, à réfléchir sur ma nouvelle situation. Quel vide affreux en mon âme!... Il est certain que le mépris est le seul sentiment qui me reste pour M. de Montbrillant. (404)

En somme, l'exemple de Madame d'Épinay révèle les vertus thérapeutiques de la confession. Elle est, dans son cas, une sorte de remède à l'ennui. Si Mme d'Épinay ne guérit pas totalement de l'ennui, du moins le retour sur soi et donc une prise de conscience libératrice font naître en elle d'abord un état d'équilibre où la douleur ne fait plus souffrir : c'est l'indifférence, qui rappelle Sénèque et le stoïcisme. Puis, à un stade ultérieur de la thérapie, est secrété ce qu'on pourrait appeler un antidote au *tædium vitæ* : le mépris, qui permet à Mme d'Épinay de ne pas tomber totalement dans le néant de Mme Du Deffand, dans la nausée de Mademoiselle de Lespinasse, ou dans la noirceur de Mme de Graffigny.

Chapitre XI

Conclusion

Dans *Mémoires pour servir à l'histoire de la reine Anne d'Autriche* publiés en 1723,

Madame Motteville déclare :

J'ai employé à cela ce que les dames ont accoutumé de donner au jeu et à la promenade, par la haine que j'ai toujours eue pour l'inutilité de la vie des gens du grand-monde. Je ne sais si j'ai mieux fait que les autres, mais je sais bien au moins qu'on ne saurait, à mon gré, faire pis que de ne rien faire¹.

Que Madame de Motteville décide d'écrire ses *Mémoires* dans ses « heures inutiles » pour « se divertir » ne doit pas nous surprendre. Car écrire, c'est se désennuyer et on a vu combien les femmes s'ennuyaient au dix-huitième siècle. Si L'ennui au XVIIIe siècle s'avère une réalité, il domine surtout les milieux féminins. L'ennui n'est pas simplement une maladie masculine qui attaque les plus grands des penseurs. Il se révèle aussi comme une maladie féminine que craignent les plus illustres des femmes des Lumières. Madame du Deffand, Julie de Lespinasse, Madame de Graffigny et Madame d'Épinay brillent certes par la grandeur de leur esprit et leur intellectualisme singulier. Mais si l'amitié avec les encyclopédistes et philosophes les pousse au rang de la célébrité culturelle, elle n'améliore pas pour autant leur état d'âme. Alors que le soutien moral des amis est fructueux sur le plan de la production littéraire, il ne l'est pas souvent sur le plan moral. Grandes personnalités littéraires, elles sont pourtant les jouets de l'ennui. L'ennui leur enlève à jamais le repos de l'âme; il pèse sur leur âme fragile. L'ennui est non seulement présent, il est puissant et prend de grandes dimensions dans l'esprit de ces femmes. Il prend tous les visages et joue tous les rôles. Madame du Deffand le considère tantôt

¹ Cité dans Frédéric Briot, *Usage du monde, usage de soi : Enquête sur les mémorialistes d'Ancien régime*, Mayenne, Éditions du Seuil, 1994, p. 237.

comme un ver solitaire tantôt comme un vilain monstre. Julie de Lespinasse le définit comme « une cruelle maladie ». Madame de Graffigny fait de lui non seulement « un méchant vent » mais aussi « un redoutable compagnon ». Chez Madame d'Épinay, l'ennui s'investit de toutes les couleurs morbides, allant de l'amertume à la tristesse, de l'abattement au désespoir. Somme toute, l'ennui reste le plus grand ennemi de ces quatre femmes de lettres. Bien qu'elles partagent toutes le même amour des lettres, ces quatre femmes mènent des styles de vie différents et ont des personnalités différentes : la sensible Julie de Lespinasse décrit l'empire de sa passion; la naïve Madame d'Épinay raconte les méchancetés de son mari ainsi que de quelques-uns de ses amis; la froide Madame du Deffand fait un compte rendu quotidien non seulement de sa vie mais aussi de la vie parisienne, en général; la capricieuse Madame de Graffigny exprime son mécontentement et des gens et des lieux. Et pourtant, la lecture de leur correspondance révèle un rapprochement saisissant. On y trouve, en effet, les mêmes cris et les mêmes plaintes : ceux de l'ennui. L'ennui chez ces quatre femmes est un malaise régulier, quotidien et presque chronique.

Le but de ce projet doctoral était non seulement de prouver l'existence d'un ennui féminin au XVIIIe siècle mais aussi d'examiner la nature et les caractéristiques de cet ennui. L'analyse de l'ennui chez ces quatre femmes nous permet de parvenir aux conclusions suivantes.

Les dictionnaires définissent l'ennui, entre autres, comme une maladie de l'âme (voir le premier chapitre). Ainsi en est-il de l'ennui chez la femme : il se définit, tout d'abord, comme une maladie de l'âme. La femme des Lumières a une âme malade. « J'ai l'âme malade et très malade » : à cette déclaration de Madame d'Épinay font écho celles

de Madame du Deffand, de Madame de Graffigny et de Mademoiselle de Lespinasse. Nos quatre analyses révèlent l'importance de ce malaise de l'âme féminine. À cet égard, Mme du Deffand définit l'ennui comme « la plus grande maladie de l'âme ». L'âme, dans son cas, est complice d'une fatalité irréparable en ce sens que l'ennui « s'empare de son âme dès le premier instant de sa naissance ». Chez Mademoiselle de Lespinasse, le mal de l'âme est une pure évidence. C'est le sujet principal de ses *Lettres*, qu'elle se plaît à analyser en profondeur et avec lucidité. Dans ce contexte, elle se sert de métaphores et de beaucoup d'adjectifs pour caractériser cette âme malade : fiévreuse, abattue, triste, agitée, souffrante, épuisée, lassée, etc. Cette grande importance accordée à la maladie de l'âme se manifeste clairement chez Madame d'Épinay. De l'histoire de sa vie surgissent, en effet, les souffrances de son âme. La représentation de l'ennui chez elle regroupe une série de maladies de l'âme : abattement, découragement, tristesse, agitation, amertume, solitude, etc. Aucun changement de la part de Madame de Graffigny dont les moments d'ennui s'accompagnent toujours de gémissements de l'âme. Réceptacle de toutes les douleurs morales, l'âme finit par devenir noire, comme elle l'avoue à plusieurs reprises : « [...] mon âme est si noire ».

L'ennui féminin au XVIIIe siècle apparaît aussi comme un sentiment de dégoût. Nos quatre analyses confirment ce que les dictionnaires expliquent brièvement. L'ennui chez la femme au XVIIIe siècle se fortifie, en effet, par un sentiment de dégoût général, un dégoût qui se présente sur tous les plans. D'abord, les quatre femmes de lettres souffrent du dégoût de soi. L'ennui rompt l'harmonie qui existait entre elles et leur être. L'ennui les métamorphose; sous le poids de l'ennui, elles connaissent la dégradation de leur force morale; elles changent progressivement de personnalité et deviennent autre, un

autre détestable. Le soi est constamment objet de haine chez ces quatre femmes. Madame du Deffand déclare : « [...] ne parlons plus de moi, je suis ce que je hais le plus dans le monde »; Madame de Graffigny affirme : « je [...] suis [...] si dégoûtée de moi et de la vie que tout m'est insipide ». Madame d'Épinay avoue : « ceux qui sont d'accord avec eux mêmes sont heureux ». À ce dégoût de soi répond une autre forme de dégoût : celui des autres et de la société. Les quatre femmes mènent une vie mondaine basée avant tout sur la communication avec les autres. Le rythme de leur vie correspond à celui des visites et des sorties. Or, plus elles s'ennuient, plus elles ressentent du dégoût vis-à-vis des autres. Le malaise intérieur qu'est l'ennui s'aggrave et devient un malaise extérieur. Les quatre femmes se sentent mal à l'aise non seulement avec elles-mêmes mais aussi avec les autres.

À cause de l'ennui, les quatre femmes s'en prennent à elles-mêmes, détestent les autres et finissent par haïr leur vie. Le dégoût de la vie leur devient habituel. Il émerge de chaque récit de vie. Il surgit de chaque confession. Il fait avancer les correspondances. Cette « maladie de vivre » que Madame d'Épinay évoque avant de mourir, s'exprime avec intensité chez les quatre femmes. Chacune la décrit à sa façon. Madame du Deffand évoque « la douleur d'être née » et maudit la nature qui lui a donné la vie et lui a, par conséquent, infligé le sentiment du dégoût de la vie dès sa naissance. Madame de Graffigny éprouve la même amertume envers le jour de sa naissance qu'elle considère comme le « plus malheureux jour de [sa] vie ». Et c'est dans un style pathétique qu'elle parle de « la tragédie de [sa] vie ». Cette conception tragique de la vie réapparaît avec plus de force encore chez Julie de Lespinasse dont le dégoût de la vie est tellement

présent qu'il devient familier, naturel. On a vu qu'il existe chez elle un parallélisme entre 'la maladie de l'âme' et 'la maladie de la vie'.

Cette lassitude de vivre diminue la peur de mourir. Le dégoût de la vie fait naître chez les quatre femmes une indifférence vis-à-vis de la mort, comme on l'a rencontrée chez Sénèque. Derrière la douleur de vivre, la mort apparaît comme une libération. Il y a un appel constant de la mort chez les quatre femmes. Madame du Deffand maudit la vie et elle préfère et valorise le néant : « [...] le néant, le néant, voilà ce qui vaut le mieux ». Madame de Graffigny voit la mort comme un soulagement. Elle fait de la mort une image « agréable » et « l'unique objet de [ses] souhaits ». Madame d'Épinay cherche du secours dans la mort en essayant d'attenter à sa vie. Mais c'est chez Julie de Lespinasse que la mort joue un rôle déterminant dans l'embellissement de son ennui. La mort jouit d'un pouvoir certain dans son esprit.

L'ennui chez les quatre femmes se révèle de même nature. Il se manifeste et évolue de la même façon dans les quatre cas. Il s'attaque d'abord à l'âme. Et lorsqu'il perturbe sa paix, il l'entraîne dans une série de malaises interminables : le désespoir, l'apathie, la léthargie, le désœuvrement, la tristesse, etc. À un stade plus maladif où l'âme se trouve fragilisée par l'agressivité de l'ennui, les quatre femmes s'en prennent à elles-mêmes, à la vie, à la société, à l'humanité... bref, à tout. D'où l'apparition d'un sentiment de dégoût général. Il est évident que l'ennui chez les quatre femmes a deux définitions : il est, d'une part, une maladie de l'âme, et, d'autre part, un sentiment de dégoût. Leur ennui s'assimile bien au *tædium vitæ* qui n'a pas d'âge.

Ayant les mêmes symptômes, suivant la même évolution, engendrant la même douleur, l'ennui chez les quatre femmes a, cependant, des causes différentes. Chez

Madame du Deffand, l'ennui ne semble avoir aucune cause définie; il est né avec elle et fait ainsi partie de sa complexion génétique. Madame du Deffand ne cesse de répéter dans ses lettres ainsi que dans ses autoportraits qu'elle est prédestinée à l'ennui. L'ennui lui est naturel. Il l'accompagne en tout âge et en toute circonstance. À l'âge de 31 ans, elle possède les charmes de la beauté et la vivacité de la jeunesse, et pourtant, il lui arrive de sombrer dans l'ennui, au milieu même des dissipations de la Cour. À un âge plus avancé, ce sont la vieillesse, la cécité, l'inactivité... l'ennui ne la quitte tout simplement plus. Sa vie, c'est l'ennui. Il est toujours là, malgré ses efforts pour le combattre. De la naissance jusqu'à la vieillesse, la vie change beaucoup. La *Correspondance* de Madame du Deffand illustre les différentes phases de sa vie : la jeunesse et la Cour, le président Hénault, Julie de Lespinasse, la vieillesse et la passion pour Walpole, etc. Or, jeunesse ou vieillesse, passion ou non-passion, conflit ou paix avec autrui, bonne ou mauvaise humeur, solitude ou mondanité, l'ennui est toujours présent; il ne suit pas la progression de la vie. Chez Madame du Deffand, les circonstances extérieures n'affectent en rien le niveau d'ennui, car c'est une réalité qu'on pourrait expliquer sans doute avec les outils de la psychologie ou de la psychanalyse modernes. Amoureuse de Hénault, Madame du Deffand souffre d'ennui; passionnée de Walpole, elle ressent aussi de l'ennui. Qu'elle suive ou non les conseils de Voltaire, Madame du Deffand se plaint continuellement de l'ennui, sans cause. Il est son fidèle compagnon.

L'ennui, chez Julie de Lespinasse, Madame de Graffigny et Madame d'Épinay, a, au contraire, des causes bien précises. N'étant pas né avec elles, il se nourrit de circonstances extérieures. Il se nourrit de la vie, du chagrin et des malheurs de la vie, notamment. Comme la vie, l'ennui chez elles a des hauts et des bas. Il augmente et

diminue avec le niveau de la difficulté de la vie. Les analyses que nous avons faites ont mis en lumière les causes de l'ennui chez ces femmes de lettres. En analysant avec lucidité son ennui, Julie de Lespinasse en analyse aussi les causes. Les véritables causes découlent, en fait, de l'histoire de sa vie. Comme nous l'avons vu, Julie de Lespinasse a mené une vie marquée par le malheur. Il domine toutes les phases de sa vie : enfance, adolescence et âge adulte. Naissance illégitime d'un père qui sera son beau-frère, aucun droit à l'héritage et, par conséquent, aucune fortune, déménagement chez une sœur cruelle après la mort de sa mère, déménagement chez Madame du Deffand qui la mettra à la porte au bout de quelques mois, deux amours impossibles dont l'un est marqué par les regrets et les remords (pour le marquis de Mora) et l'autre par la froideur et l'indifférence de l'amant (le comte de Guibert), une santé fragile où dominant les convulsions, les vomissements et la toux : il est clair que le malheur poursuit la victime dès sa naissance. L'accumulation des malheurs a des conséquences fâcheuses sur l'état d'âme de Julie de Lespinasse qui se désespère et perd confiance en tout, y compris la vie, elle-même et l'ensemble de l'humanité : une méfiance, comme le montre bien notre analyse, qui se traduit par une résignation apparente à la souffrance perpétuelle. Derrière la vie se cache une profonde blessure. Et celle qui n'a jamais connu la joie finit ses jours dans l'ennui et le dégoût de la vie. Le lien entre le malheur et l'ennui est donc loin d'être invisible. Les malheurs causent l'incarcération psychologique de Julie de Lespinasse et déclenchent chez elle la mésestime de soi, de la vie et du monde. L'ennui n'est qu'une manifestation de cette mésestime.

Alors que chez Julie de Lespinasse l'ennui se nourrit d'une série interminable de malheurs, l'ennui chez Madame d'Épinay vient d'un seul malheur : son mariage avec son

cousin. Il est certain que Madame d'Épinay a vécu d'autres malheurs avant le mariage. La mort de son père lorsqu'elle est encore enfant est, en effet, un malheur d'une importance capitale. Car c'est bien la mort de son père qui plonge la famille dans la pauvreté et pousse la mère d'Émilie, la future Madame d'Épinay, à l'emmener vivre chez sa tante arrogante et hautaine. Et malgré tout le chagrin que lui cause sa tante, elle garde son caractère vivant et enjoué. La dureté de la vie suite à la mort de son père ne l'incite pas au négativisme du dégoût et de l'ennui; elle se montre, au contraire, pleine de vie, une jeune fille que les rêves d'un bon mariage et d'une belle cellule familiale raniment d'espoir et d'optimisme. Et lorsque Madame d'Épinay croit réaliser ses rêves en se mariant avec son cousin dont elle est amoureuse, son mariage tourne rapidement en cauchemar. Le mariage malheureux la métamorphose et change pour de bon son état d'âme. L'apparition des premiers problèmes conjugaux correspond à l'apparition des premiers symptômes de l'ennui. L'échec du mariage est l'aliment véritable de l'ennui chez Madame d'Épinay. Rien ne pourra lui rendre la gaieté du bonheur, même son amour pour le savant Grimm. Car la mort d'un mariage qu'elle a tant idéalisé lui cause définitivement la mort de l'âme.

Si l'ennui est une maladie de l'âme, une maladie intérieure, il entretient, cependant, des rapports de causalité avec des symptômes concrets et extérieurs. Nous avons fait l'analyse de trois types de rapport : l'ennui et les vapeurs, l'ennui et l'amour (ou la passion) et l'ennui et le libertinage.

Nos analyses révèlent un aspect commun de l'ennui féminin : les vapeurs. Nous avons démontré que Madame du Deffand, Julie de Lespinasse, Madame de Graffigny et Madame d'Épinay sont de grandes ennuyées; notre étude prouve qu'elles sont aussi de

grandes vaporeuses. Les vapeurs dominent, au même titre que l'ennui, leur quotidien. Il s'agit d'une souffrance régulière qui leur cause presque un handicap physique. Aucune de ces femmes n'est à l'abri des vapeurs. Chacune d'elles en est tellement accablée qu'elle en parle souvent à ses correspondants. Le vocabulaire clinique qui évoque la maladie des vapeurs est varié et se répand à travers leurs correspondances. Peu importe l'âge et l'état de santé de ces femmes de lettres, elles se plaignent toutes des vapeurs. Les vapeurs apparaissent, en effet, comme l'élément commun de leur féminité. Dans le chapitre « L'ennui chez la vaporeuse », nous avons constaté que les vapeurs n'attaquent pas seulement Madame du Deffand, Julie de Lespinasse, Madame de Graffigny et Madame d'Épinay, elles envahissent, d'une façon générale, presque tout l'univers féminin au XVIIIe siècle. Nous avons, à cet égard, appuyé nos arguments à l'aide d'exemples tirés de la scène parisienne ainsi que de la littérature. Tout bien considéré, notre analyse prouve l'importance des vapeurs comme une maladie avant tout féminine. D'où l'appellation des « vapeurs féminines ». Plus concrètement, l'analyse démontre que les vapeurs sont une spécificité de l'ennui féminin. Comme nous l'avons vu, il existe, chez la femme des Lumières, un rapport de causalité entre « ennui » et « vapeurs ». L'ennui engendre, d'une façon unanime, une souffrance physique (un mal de tête, des problèmes de digestion, l'insomnie, la faiblesse, l'étourdissement, les vomissements, les coliques, etc.), d'où le constat suivant : alors que l'ennui est une maladie de l'âme, les vapeurs sont une maladie du corps. L'ennui affecte l'âme de la femme et c'est sous le nom des vapeurs qu'il s'attaque à son corps. Les vapeurs sont proportionnelles à l'ennui. Plus l'ennui est féroce, plus les vapeurs sont puissantes. Enfin, si les vapeurs sont la manifestation physique de l'ennui féminin, le nombre considérable des vaporeuses n'est qu'une preuve

supplémentaire de la prolifération des femmes qui souffrent de l'ennui au Siècle des Lumières.

Alors que les vapeurs sont une particularité de l'ennui féminin, l'amour apparaît comme un élément important de l'ennui, en général. Notre étude révèle sa complexité sur le plan de l'ennui; elle met en lumière les deux visions de l'amour par rapport à l'ennui. Il existe, d'une part, une vision positive de l'amour comme remède à l'ennui, et d'autre part, une vision négative de l'amour comme cause d'ennui. Les analyses que nous avons faites témoignent de l'alternance de ces deux visions qui peuvent coexister dans le même cas. Comme nous l'avons déjà vu, l'amour joue un rôle considérable dans la ranimation du cœur délaissé de la femme. Il ravive ses sens abattus et remplit le vide que lui cause le désœuvrement d'une existence futile. L'amour embellit sa vie; il lui redonne non seulement la confiance et la joie, mais aussi le goût pour tout. Il lui donne un but : celui de vivre pour l'amour de quelqu'un. Ces constatations sont vraies pour les amoureuses de notre étude (à l'exception de Madame du Deffand dont l'ennui est si ancré dans les gênes que même l'amour de Walpole ne peut améliorer son état d'âme). La fraîcheur de l'amour engendre la fraîcheur de la vie. Cependant, plus l'amour progresse, plus il se rapproche de l'ennui. Notre étude dévoile l'autre visage de l'amour, celui qui l'associe directement à l'ennui. Tout particulièrement, l'analyse de l'ennui chez Julie de Lespinasse confirme ce que les moralistes postulent : l'amour excessif n'aboutit qu'à l'ennui. La passion est, comme l'ennui, une maladie de l'âme.

Nous avons aussi abordé la problématique de l'amour lorsque nous avons étudié le rapport entre libertinage et ennui dans le chapitre « L'ennui chez la libertine ». Comme l'amour, le libertinage joue un double rôle : il est tantôt cause tantôt conséquence de

l'ennui. De cette analyse, surgissent essentiellement deux conceptions contradictoires : celle de l'amour fidèle et durable qui s'éteint dans l'ennui, et celle des plaisirs multiples qui combattent l'ennui en valorisant la mécanique du désir.

Qu'elle soit amoureuse sensible, libertine froide ou vaporeuse fragile, qu'elle soit princesse, salonnière ou femme-écrivain, la femme des Lumières est avant tout victime de l'ennui, d'un ennui si agressif qu'il subsiste partout, au sein même du plaisir et des charmes de l'amour. L'ennui de la femme des Lumières est loin d'être original, mais sa force est apparente ; il évoque le passé et appelle l'avenir ; il se nourrit, d'une part, de l'ennui pascalien lorsqu'il s'ouvre au libertinage (le divertissement au sens de Pascal) à la fois sa cause et son remède ; il se nourrit, d'autre part, du *tædium vitæ* en faisant prévaloir toutes les formes du dégoût (le dégoût de soi, de la vie, des autres... le dégoût de tout). Enfin, si notre étude sur l'« ennui et le *tædium vitæ* chez la femme des Lumières » dévoile les secrets de l'ennui féminin au dix-huitième siècle, elle permet aussi d'identifier « les enfants du siècle »² des Lumières qui semblent avant tout désigner les femmes.

² « Les enfants du siècle » désignent la génération romantique du dix-neuvième siècle : Senancour, Saint-Beuve, Flaubert, Baudelaire, etc.

Bibliographie

I. – TEXTES

A. Œuvres antérieures au XVIIIe

Descartes. *Traité des passions*. Paris : Union Générale d'Éditions, 1965.

Du Bellay, Joachim. *Œuvres poétiques*. Tomes I et II, Paris : Classiques Garnier, 1993.

La Fayette, Madame de. *Correspondance*. Paris : Union Générale D'Édition, 1964.

Montaigne, Michel de. *Essais*. 3 vols. Paris : GF-Flammarion, 1969.

Pascal, Blaise. *Pensées*. Paris : Garnier frères, 1964.

Sénèque, *Entretiens. Lettres à Lucilius*. Édition Paul Veyne. Paris : Robert Laffont (Collection Bouquins), 1993.

----. *De la tranquillité de l'âme*. Édition Paul Veyne. Paris : Robert Laffont (Collection Bouquins), 1993.

Sévigné, Madame de. *Lettres*. Paris : Garnier-Flammarion, 1976.

B. Œuvres au XVIIIe siècle

Alembert, Jean Le Rond de. *Œuvres Complètes*. Genève : Slatkine Reprints, 1967.

Arnaud, Baculard de. *Les Épreuves du Sentiment*. Paris : le Jay, 1773.

Aucour, Godard de. *Mémoires Turcs*. Londres, 1782.

Beaumarchais. *Le mariage de Figaro*. Sorbonne : Librairie Larousse, 1971.

Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri. *Paul et Virginie*. Paris : GF-Flammarion, 1966.

----. *Études de la Nature*. 3 tomes. Paris : Deterville, 1804.

Besenal, Pierre-Victor de. *Le Spleen*. Mayenne : Zulma, 1992.

Bibiena. *La poupée*. Paris : Desjonquères, 1987.

Boureau-Deslandes. *L'art de ne point s'ennuyer*. Paris : Étienne-Ganneau, 1715.

- Boursault, Edme. *Treize lettres amoureuses d'une dame à un cavalier*. Paris : Desjonquères, 1994.
- Chamfort. *Maximes, Pensées, Caractères*. Paris : GF : Flammarion, 1968.
- Châtelet, madame de. *Discours sur le bonheur*. Paris : Les Belles Lettres, 1961.
- Chénier, André. *Œuvres Complètes*. Paris : Gallimard, 1958.
- Crébillon fils, Claude-Prosper Jolyot de. *Les égarements du cœur et de l'esprit*. Paris : Librairie Armand Colin, 1961.
- . *Le Sopha*. Paris : Desjonquères, 1984.
- . *Lettres de la marquise de M*** au comte de R****. Paris : Desjonquères, 1990.
- . *La Nuit et le moment, suivi de Le Hasard du coin du feu*. Paris : Desjonquères, 1983.
- Delille, Jacques. *L'Homme des champs, Les Géorgiques, Les Jardins*. Paris : imprimerie et librairie classiques, 1873.
- Denon, Vivant. *Point de lendemain*. Paris : Desjonquères, 1987.
- Destouches, Néricault. *Œuvres dramatiques*. Genève : Slatkine Reprints, 1971.
- Diderot, Denis. *Œuvres*. Paris : Gallimard, 1951.
- . *Lettres à Sophie Volland*. Paris : Gallimard, 1950.
- Dorat, Claude-Joseph. *Les malheurs de l'inconstance*. Paris : Desjonquères, 1983.
- Du Bos. *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*. Genève-Paris : Slatkine, 1982.
- Duclos, Charles. *Œuvres Complètes*. Genève : Slatkine Reprints, 1968.
- . *Les confessions du comte de****. Paris : Didier, 1969.
- . *Acajou et Zirphile*. Paris : Desjonquères, 1993.
- . *Correspondance*. Saint-Brieuc, Presses universitaires de Bretagne, 1970.
- Du Deffand, Marquise. *Correspondance Complète*. Genève : Slatkine Reprints, 1971.
- Épinay, Louise de et Ferdinando Galiani. *Correspondance*. Paris : Desjonquères, 1993.

- Épinay, Louise de. *Les contre-confessions : Histoire de Madame de Montbrillant*. Paris : Mercure de France, 1989.
- Gresset, Jean-Baptiste. *Œuvres Complètes*. Paris : Furne, 1830.
- Hélvétius, Claude-Adrien. *De L'Homme*. Londres : Société Typographique, 1773.
- Holbach, baron de. *Système de la nature*. Londres, 1771.
- . *La Morale Universelle*. Amsterdam : M. M. Rey, 1776.
- Jourdan, *Le Guerrier Philosophe*. La Haye : P. de Hondt, 1744.
- Laclos, Pierre Choderlos de. *Les Liaisons dangereuses*. Paris : GF-Flammarion, 1964.
- . *Œuvres Complètes*. Paris : Gallimard, 1979.
- Lambert, Madame de. *Œuvres*. Paris : Honoré Champion, 1990.
- La Morlière, Chevalier Charles. *Angola, histoire indienne*. Paris : Desjonquères, 1991.
- Lesage, Alain René. *Le Diable Boiteux*, in *Romanciers du 18^e siècle*. Paris : Gallimard, 1960
- Lespinasse, Julie de. *Lettres à Condorcet*. Paris : Desjonquères, 1990.
- Marivaux. *Théâtre Complet*. Paris : Garnier, 1968.
- Mercier, Louis Sébastien. *L'An Deux Mille Quatre Cent Q*. Londres : S.N., 1774.
- . *Tableau de Paris*. Amsterdam, 1782.
- Mirabeau. *L'ami des hommes*. Avignon, 1756.
- Mouhy, Charles de Fieux, Chevalier de. *Le masque de fer ou les aventures admirables du père et du fils*. Paris : Desjonquères, 1983.
- Nerciat, Andréa de. *Le doctorat impromptu*, suivi de *Le doctorat impromptu ou l'anti-banquet*. Belgique : Actes Sud, 1993.
- Pigault-Lebrun. *L'enfant du Carnaval : Histoire remarquable, et surtout véritable, pour servir de supplément aux Rhapsodies du jour*. Paris : Desjonquères, 1989.

Prévost, Abbé Antoine-François. *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*. Paris : Gallimard, 2001.

----. *Nouvelles Lettres Anglaises*. Amsterdam. Paris, 1784.

Raymondis, Paradis de. *Traité élémentaire de morale et du bonheur*. Lyon : Barret, 1784.

Raynal, abbé. *Histoire Philosophique et Politique*. Paris : La Haye, 1776.

Riccoboni, Jeanne. *Lettres de Milady Juliette Catesby à Milady Henriette Campley, son amie*. Paris : Desjonquères, 1983.

----. *Œuvres Complètes*. Paris : Foucault, 1818.

Rousseau, Jean-Jacques. *La Nouvelle Héloïse*. Paris : Garnier, 1960.

----. *Œuvres Complètes*. Paris : Furne, 1851.

----. *Les Confessions*. Paris : Garnier Frères, 1980.

----. *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*. Genève : Institut et Musée Voltaire, 1965.

----. *Les Rêveries d'un promeneur solitaire*. Paris : Garnier Frères, 1960.

Sales, Delisle de. *De la Philosophie du bonheur*. Paris, 1796.

Sedaine. *Théâtre*. Genève : Slatkine Reprints, 1970.

Tréogate, Loaisel de. *Dolbreuse, ou l'Homme du siècle ramené à la vérité par le sentiment et par la vérité*. Paris : Belin, 1783.

Trublet, Abbé Charles-Joseph. *Essais sur divers sujets de littérature et de morale*. Paris : chez Briasson, 1768.

Voltaire, François-Marie Arouet de. *Romans et contes*. Paris : GF-Flammarion, 1966.

----. *Lettres philosophiques*. Paris : Garnier, 1964.

----. *Œuvres Complètes*. Paris : Garnier Frères, 1883-1885.

----. *Dictionnaire philosophique*. Paris : Garnier Frères, 1967.

C. Œuvres postérieures au XVIIIe

Chateaubriand, François-René. *René*. Paris : F. Roches, 1930.

Baudelaire, Charles. *Les Fleurs du Mal*. Paris : Calmann Lévy, 1896.

Flaubert, Gustave. *Madame de Bovary : Mœurs de province*. Paris : Fasquelle éditeurs, 1857.

Musset, Alfred de. *La Confession d'un enfant du siècle*. Paris : Garnier Frères, 1960.

II. – ÉTUDES

A. Sur le thème de *l'ennui* :

Alfonso, Léonard. « L'ennui et l'ironie dans Madame Bovary. » Diss. Université Laval, 1966.

Allevez, Édouard. *Maladies du siècle*. Paris : Gosselin, 1835.

André, Jean-Marie. *L'otium dans la vie morale romaine*. Paris : 1966.

Banta, Martha. « American Apocalypses: Excrement and Ennui. » *Studies in the literary imagination* 7 : 1 (1974) : 1-30.

Barbérès, P. *Balzac et le mal du siècle*. Paris : Gallimard, 1970.

Bargdill, Richard W. « Being Bored with one's Life: An Empirical Phenomenological Study. » Diss. Duquesne University, 1998.

Barmack, J. E. « Boredom and other factors in the physiology of mental effort: An exploratory study. » *Archives of Psychology* 218 (1937) : 6-81.

Bauchet, Emmanuel. « Le sentiment d'ennui dans la littérature française du XVIIIe siècle. » Diss., Université de Paris-Sorbonne (Paris-IV), 1998.

Bell, L. A. « Boredom and the yawn. » *Review of Existential Psychology and Psychiatry* 17 : 1 (1980) : 91-100.

Benrekassa, Geneviève et Michelle Lalliard. *Le mal de vivre*. Paris : Librairie Hachette, 1975.

Bergler, Edmund. « On the Disease-Entity Boredom ('Alyosis'). » *Psychiatric Quarterly* IXX: I (1945) : 38-15.

- Bernstein, Haskell. « Boredom and the Ready-Made Life. » *Social Research* 42 (1975) : 512-37.
- Bloch-Michel, Jean. *Le présent de l'indicatif : essai sur le nouveau roman*. Paris : Éditions Gallimard, 1973.
- Bouchez, Madelaine. *L'ennui de Sénèque à Moravia*. Paris : Bordas, 1973.
- Brunetière, F. « Le Mal du siècle. » *La Revue des Deux mondes* (1880) : 454-65.
- Cain, Jimmie. « Women : The Siren Calls of Boredom. » *The Review of Contemporary Fiction* 5 : 3 (1985) : 9-14.
- Christin, E. « L'ennui morbide et le narcissisme. » *Journal de Psychologie* 20 : 3.
- Clive, G. « A phenomenology of Boredom. » *Journal of Existentialism* 5 : 20 (1965) : 359-70.
- De Diego, Rosa et Lydia Vázquez. *Tedium Feminae*. Bilbao, Spain : Editorial Desclée de Brouwer, 1998.
- Digo, René. *De l'ennui à la mélancolie : Esquisse d'une structure temporelle des états dépressifs*. Toulouse : Privat, 1979.
- Dupuis, L. « L'ennui morbide. » *Revue Philosophique* XCIII (1922) : 417-42.
- Fenichel, Otto. « The psychology of Boredom. » *The Collected Papers of Otto Fenichel*. First Series. New York : Norton, 1953. 292-302.
- Fondane, Benjamin. *Baudelaire et l'expérience du gouffre*. Paris : Éditions Pierre Seghers, 1947.
- Garanderie, Antoine de la. *La valeur de l'ennui*. Paris : Éditions du Cerf, 1968.
- Goodstein, Elizabeth Sarah. « Experience without Qualities : Boredom and the Democratization of scepticism in Modernity. » Diss. University of California, 1996.
- Gorner, Rudiger. « The excitement of Boredom – Thomas Bernhard.» in *A Radical Stage: Theatre in Germany in the 1970s and 1980s*. Ed. Sebald W. –G. Oxford: Berg, 1988.
- Gourmont, Rémy de. « Essai sur l'ennui. » *Promenades philosophiques*. 3^{ième} série. Paris : Mercure de France, 1921.
- Granges, Charles-Marc des. *L'ennui*. Paris : Imprimerie Noizette, 1897.

- Greenson, R. R « On Boredom. » *Journal of the American Psychoanalytical Association* 1 (1953): 7-21.
- Hackel, Roberta. *De Sade's Quantitative Moral Universe: of Irony, Rhetoric, and Boredom*. The Hague : Mouton, 1976.
- Hall, Jon Franklin. *Baudelaire, Léopardi and Ennui*. Diss. University of Princeton, 1971.
- Hammond, Nicholas. « The theme of Ennui in Pascal's Pensées.» *Nottingham French Studies* 26 : 2 (1987) :1-16.
- Hanson, Elizabeth. « Boredom and Whoredom : Reading Renaissance Women's Sonnet Sequences.» *Yale Journal of Criticism* 10 :1 (1997):165-91.
- Healy, Seán Desmond. *Boredom, Self, and Culture*. Rutherford : Fairleigh Dickinson University Press, 1984.
- Heidegger, Martin. *Les concepts fondamentaux de la métaphysique: Monde, Finitude, Solitude*. Texte établi par Friedrich-Wilhelm Von Herrmann et traduit de l'allemand par Daniel Panis. Paris : Gallimard, 1992.
- Heron, W. « The Pathology of Boredom.» *Scientific American* 196 (1957) : 52-56.
- Hoog, Armand. « Who invented the *Mal de Siècle*. » *Yale French Studies* 13 (1954) : 42-51.
- Huguet, Michèle. *L'ennui et ses discours*. Paris : PUF, 1984.
- . « L'ennui. » *Instantanés médicaux* 48 : (1977) : 39-42.
- Huxley, Aldous. « Accidie. » in *On the Margin*. London & Windus, 1923.
- Iso-Ahola, Seppo E. et Ellen Weissinger. « Leisure and Boredom. » *Journal of Social and Clinical Psychology* 5 (1987): 356-64.
- Jameson, Anna. *Diary of an Ennuyé*. London, 1826.
- Jankélévitch, Vladimir. *L'aventure, l'ennui, le sérieux. Présence et Pensée*. Paris : Aubier, 1963.
- . *L'alternative*. Paris : Librairie Félix Alcan, 1938.
- Jayed, Abdelkhaleg. « L'Espace de l'ennui ou l'ennui de l'espace? » *Bulletin des amis d'André Gide* 26 : 118 (1998) : 207-27.

- Jonrad, Norbert. *L'ennui dans la littérature européenne : Des origines à l'aube du XXe siècle*. Paris : Champion, 1998.
- Kamm, Lewis. « Pascal and Nineteenth Century Ennui. » *Romance Notes* 17 (1976) : 21-23.
- Kuhn, Reinhard. *The Demon of Noontide : Ennui in Western Literature*. Princeton : Princeton University Press, 1976.
- . « Le Roi dépossédé : Pascal et l'ennui. » *The French Review* XLII :5 (1969): 657-64.
- Lavabre, Simone. « Ennui, Spleen, Mélancolie : Rapports et définitions. » *Caliban* 6 (1969) : 115-31.
- Lavelle, L. « De l'ennui. » *Psychologie et spiritualité*. Paris : Albin Michel, 1967.
- Leconte, Frantz. *La tradition de l'ennui splénétique en France, de Christine de Pisan à Baudelaire*. New York : Peter Lang Publishing, Inc., 1995.
- Le Savoureux, H. « L'ennui normal et l'ennui morbide. » *Journal de Psychologie normale et pathologique* XI (1914) : 131-48.
- . *Le spleen : contribution à l'étude des perversions et l'instinct de conversation*. Paris : Steinheil, 1913.
- Lepineux-Beney, Claire. « Interférences d'images : Chute, ennui, vide, chez Baudelaire et chez Bernanos. » *Mélanges de littérature : Du moyen âge au XXe siècle*. Paris : École Normale Supérieure de Jeunes Filles, 1978. 853-75.
- Mathieu, Gustave. « A Solution to Boredom with Literature : Oral Interpretation and Group Reading.» *Die-Unterrichtspraxis* 7: 1 (1974): 25-28.
- Marsan, Jules. *L'ennui*. Marseille : Imprimerie Moulot Fils aîné, 1891.
- Martin, Eveline. « D'une révolution à l'autre : Les caprices de l'ennui. » *Études de Linguistique Appliquée* 85-86 (1992) : 60-74.
- Monod, Sylvère. « Le chantre de l'ennui : Graham Greene 1978-1982. » *Études Anglaises* 36 : 2-3 (1983) : 142-53.
- Moravia, Alberto. *L'ennui*. Paris : Flammarion, 1961.
- Mauzi, Robert. *Maintenant sur ma route*. Orléans : Paradigme, 1994.
- . « Les maladies de l'âme au dix-huitième siècle. » *Revue des Sciences Humaines* 100 (1960) : 459-93.

- Nahoum-Grappe, Véronique. *L'ennui ordinaire : essai de phénoménologie sociale*. Paris : Éditions Austral, 1995.
- Nordon, Didier. Ed. *L'ennui: Féconde mélancolie*. Paris : Les Éditions Autrement, 1998.
- Novak, Michael. *Experience of Nothingness*. New York : Simon & Schuster, 1967
- Obuchowski, Chester. « Boredom, the Unhidden Enemy. » *The French Review* 37 (1964) : 343-48.
- O'Connor, D. « The phenomena of Boredom. » *Journal of Existentialism* 7 : 27 (1967) : 381-99.
- O'Hanlon, J.F. « Boredom : Practical consequences and a theory. » *Acta Psychologica* 49 (1981) : 53-82.
- Padgett, G. « Senancour's *ennui* and its relations to his ideas. » *Nottingham French Studies* 6 (1969) : 2-18.
- Park, Pamela. « Imagination et ennui dans *Lamriel*. » *Stendhal Club* 30 : 118 (1988) :146-52.
- Perkins, R. E. et Hill, A. B. « Cognitive and affective aspects of Boredom. » *British Journal of Psychology* 76 (1985) : 221-33.
- Peters, Edward. « Notes toward an Archaeology of Boredom.» *Social Research* 42 (1975) : 493-511.
- Peyre, Henri. « Creative Boredom and French Literature.» *Centerpoint* 1:1 (1974) : 24-32.
- Phillips, Adam. *On kissing, Tickling, and Being Bored: Psychoanalytic Essays on the Unexamined Life*. Cambridge : Harvard UP, 1993.
- Pigeaud, Jackie. *La maladie de l'âme : Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*. Paris : Les Belles Lettres, 1989.
- Pinsker, Sanford. « Saul Bellow, Soren Kierkegaard and the Question of Boredom.» *The Centennial Review* 24 (1980) : 118-25.
- Ravoux-Rallo, Elisabeth. « Variations sur l'intranquillité. » *Revue de Littératures Française et Comparée* 9 (1997) : 271-77.
- Robinson, W. P. « Boredom at School. » *British Journal of Educational Psychology* 45 (1975) : 141-52.

- Rosbottom, Ronald C. « Boredom and Meaning: A Reading of Laclos's *Les Liaisons dangereuses*. » *Forum* 16 : 2 (1978) : 11-18.
- Sagnes, Guy. « Spleen, ennui, mélancolie. » *Magazine Littéraire* 273 (1990) : 38-41.
- . *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue (1848-1884)*. Paris : Armand Colin, 1969.
- Sisk, John. « The End of Boredom. » *The Georgia Review* 39 : 1 (1985) : 25-34.
- Spacks, Patricia Meyer. *Boredom: The Literary History of a state of Mind*. Chicago : The University of Chicago Press, 1995.
- . « Women and Boredom : The Two Emmas. » *The Yale Journal of Criticism* 2 : 2 (1989) : 191-205.
- Tardieu, E. *L'ennui, étude psychologique*. Paris : Alcan, 1903.
- Tolor, A. « Boredom as related to alienation, assertiveness, internal-external expectancy, and sleep patterns. » *Journal of Clinical Psychology* 2 (1989) : 260-65.
- Van Zuylen, Marina. « From Horror Vacui to the reader's Boredom : Bouvard et Pecuchet and the Art of Difficulty. » *Nineteenth Century French Studies* 22 : 1-2 (1994) : 112-22.
- Vuille, Marthe. *L'expression de l'ennui dans les images de Leconte de Lisle*. Genève : Imprimerie de Saint-Gervais, 1936.
- Wallemacq, Anne. *L'ennui et l'agitation : Figures du temps*. Bruxelles : De Boeck-Wesmael, 1991.
- Wagh, Martin. « Some psychoanalytic observations on Boredom. » *International Journal of Psychoanalysis* 60 (1979) : 515-27.
- . « Boredom in Psychoanalytic Perspective. » *Social Research* 42 (1975) : 538-50.
- Weinberg, Kerry. « The Women of Eliot and Baudelaire : The Boredom, the Horror and the Glory. » *Modern Language Studies* 14 : 3 (1984) : 31-42.
- Wenzel, Siegfried. *The Sin of Sloth: Acedia in Medical Thought and Literature*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1967.
- Willis, Patricia C. « Ennui. » *Marianne Moore Newsletter* 5 : 1 (1981) : 22-24.
- Wohlfarth, Marc E. « Modernity, Ennui, and Violence: Modern Literature and the Quest for Intensity. » Diss. Columbia University, 1996.

Woodcock, George. « Travel and the Exorcism of Boredom. » *Queen's Quarterly* 101:2 (1994) : 269-76.

Woodward, Anthony. « Graham Greene : The War against Boredom. » *Seven Studies in English*. Ed. Robert Gildas et W.S. Mackie. Cape Town and London: Purnell & Sons, 1971, pp. 64-105.

Zapparoli, Giovanni Carlo. *La peur et l'ennui : contribution à la psychothérapie analytique des états psychotiques*. Traduit de l'italien par Valérie Harlé. Paris : PUF, 1982.

B. Sur le thème de la mélancolie :

Amargier, P-A. « De la mélancolie chez Pétrarque : Signification théologique. » *Revue Thomiste* 74 (1974) : 23-34.

Anceaume, F.-H. *De la mélancolie*. Paris : Méquignon, 1818.

Baab, Lawrence. *The Elisabethan Malady : A Study of Melancholia in English Literature from 1580 to 1642*. Michigan : East Lansing, 1951.

Beecher, D-A. « Des médicaments pour soigner la mélancolie: Jacques Ferrand et la pharmacologie de l'amour. » *Nouvelle Revue du XVIIe siècle* 4 (1986) : 87-99.

Binswanger, Ludwig. *Mélancolie et manie: études phénoménologiques*. Traduit de l'allemand par Jean-Michel Azorin et Yves Totoyan. Paris : PUF, 1987.

Bright, T. *A treatise of melancholy with divers philosophical discourses touching actions and affections of soul, spirit and bodies*. London : W. Stansby, 1613.

Burton, Robert. *The Anatomy of Melancholy*. London: J.M. Dent & Sons, 1932.

Cazalis, Robert. *Melancholia*. Paris: Lemerre, 1868.

----. *Mélancolie et opposition : Les débuts du modernisme en France*. Paris : José Corti, 1987.

Chazaud, Jacques. *La souffrance de l'idéal : études psychanalytiques sur la mélancolie*. Toulouse : Privat, 1979.

Chevrolet, Teresa. « La mélancolie blanche : physiologies de l'inspiration poétique à la Renaissance. » *Versants* 26 (1994) : 67-94.

Dumas, Georges. *Les états intellectuels dans la mélancolie*. Paris : 1895.

- Duploye, Pie. « La mélancolie virgilienne. » *Revue d'Histoire Littéraire de La France* 73 (1973) : 459-69.
- Fizaine, Jean-Claude. « Orient et mélancolie dans l'œuvre de Théophile Gautier. » *Bulletin de la Société Théophile Gautier* 2 :12 (1990) :399-415.
- Freud, S. « Deuil et mélancolie. » *Métopsychole. Paris* : Gallimard, 1968. 147-74.
- Guardini, Romano. *De la mélancolie*. Traduit de l'allemand par Jeanne Ancelet-Hustache. Paris : Éditions du Seuil, 1953.
- Jonrad, Norbert. « Quelques aspects de la mélancolie en Italie au XVIIIe siècle. » *Rivista Di Letterature Moderne e Comparate* 24 (1971) : 85-128.
- Kofman, Sarah. *Mélancolie de l'art*. Paris : Galilée, 1985.
- Kristeva, Julia. *Soleil noir : dépression et mélancolie*. Paris : Gallimard, 1987.
- Lambotte, M.- C. *Esthétique de la mélancolie*. Paris, 1984.
- Lavabre, Simone. « Ennui, Spleen, Mélancolie : Rapports et définitions. » *Caliban* 6 (1969) : 115-31.
- Lyons, John. « De temps à autre : mélancolie et solitude. » *Dix-Septième Siècle* 180 : 3 (1993) : 435-46.
- Mathieu Castellani, Gisèle. « Narcisse au giron de Mélancolie. » *Versants* 26 (1994) : 95-110.
- Marcus, Karens. « La fête et tous ses plaisirs contre mélancolie et malheur dans 'Fêtes galantes'. » *Constructions* (1984) : 85-93.
- Martinet, Marie Madelaine. « Les figures de répétition : images de la mélancolie poétique au début du 17^{ième} siècle. » *Bulletin de la Société d'Études Anglo-américaine* 14 (1982) : 23-41.
- Masselon. *La Mélancolie*. Paris : Alcan, 1906.
- Pot, Olivier. *Inspiration et mélancolie : l'épistémologie poétique dans les Amours de Ronsard*. Genève : Droz, 1990.
- . « La mélancolie de la forme. » *Versants* 19 (1991) :59-80.
- . « Le milieu de la vie ou la mélancolie du passage. » *Versants* 26 (1994) : 111-57.

- . « L'Inquiétante étrangeté : La mélancolie de Montaigne. » *Montaigne Studies* 3 : 1-2 (1991) : 235-302.
- Poulenc, Francis. *Mélancolie*. Paris : M. Eschig, 1945.
- Rabate, Dominique. « Mélancolie du roman : La fiction dans l'œuvre de Pascal Quignard. » *Revue des lettres modernes* 1349-1355 (1998) : 29-45.
- Ricord, Marine. « La mélancolie du langage dans *Les Caractères* de La Bruyère. » *Papers on French Seventeenth Century Literature* 25 : 48 (1998) : 69-80.
- Sagnes, Guy. « Spleen, ennui, mélancolie... » *Magazine Littéraire* 273 (1990) : 38-41.
- Sallenave, Danièle. « Sentiment de la nature et la mélancolie des ruines. » *Études de lettres* 2 (1982) : 3-5.
- Schaller, Jean-Pierre. *La mélancolie: du bon usage et du mauvais usage de la dépression dans la vie spirituelle*. Paris : Beauchesne, 1988.
- Screech, M. A. *Montaigne et la mélancolie : la sagesse des Essais*. Traduit de l'anglais par Florence Bourgne avec la collaboration de Jean-Louis Haquette. Paris : PUF, 1992.
- Sena, John F. *A bibliography of Melancholy, 1660-1800*. London : Netha Press, 1970.
- Seve, Bernard. « Chateaubriand, la vanité du monde et la mélancolie. » *Romantisme* 23 (1979) : 31-42.
- Starobinski, Jean. « La mélancolie d'une belle journée. » *Nouvelle Revue Française* 16 (1968) : 387-402.
- . « Suicide et mélancolie chez Mme de Staël. » *Preuves* 190 (1966) : 41-48.
- . « L'encre de la mélancolie. » *Nouvelle Revue Française* 11 (1963) : 410-23.
- . *Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900*. Basle : Documenta Geigy, 1960.
- . *La mélancolie au miroir. Trois études de Baudelaire*. Paris : Julliard, 1989.
- Vallois, Marie-Claire. « Voyage au pays des doubles : Ruines et mélancolie chez Mme de Staël. » *L'Esprit Créateur* 25 : 3 (1985) : 75-85.

C. Sur le thème de *la morbidité* :

Barthelemy, Guy. « Morbidité de l'ailleurs : De Gautier à Rimbaud. » *Bulletin de la Société Théophile Gautier* 18 (1996) : 91-106.

Bertrand, Louis. « Les origines morbides de la sensibilité de Flaubert. » *Aesculape* 13 (1923) : 265-60; 14 (1924) : 18-23.

Coulont Henderson, Françoise. « Sang, mort et morbidité dans Madame Gervaisais d'Edmond et Jules de Goncourt. » *Nineteenth Century French Studies* 14 : 3-4 (1986) : 295-302.

D'Hangest, G. « Création et morbidité dans les Essais d'Elia. » *Études Anglaises* 20 (1968) : 243-53.

James, Geoffrey. *Morbid symptoms: Arcadia and the French Revolution*. Princeton : Princeton Architectural Press, 1986.

D. Sur le thème de *l'inquiétude* :

Archambaud, Paul. *Plaidoyer pour l'inquiétude*. Paris, 1931.

Armogathe, P. Jean-Robert. *Le Quiétisme*. Paris, 1973.

Bremond, Henri. *L'inquiétude religieuse*. Paris : Perrin, 1909.

Bussini, P. François. Article « Inquiétude », dans *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, tome VII-2.

Daniel, Rops. *Notre Inquiétude*. Paris : 1927.

Delpierre, Guy. *L'Affrontement de l'inquiétude*. Paris, 1968.

Deprun, Jean. *La philosophie de l'inquiétude en France au XVIIIe siècle*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 1979.

Guitton, Jean. *Perspectives sur l'inquiétude religieuse*. Aix-en-Provence et Paris, 1947.

Lavigne, Jacques. *L'Inquiétude Humaine*. Paris : Aubier, 1953.

Paribatra, Marsi (Princesse). *Le romantisme contemporain : Essai sur l'inquiétude et l'évasion dans les lettres françaises de 1850 à 1950*. Paris : Les Éditions Polyglottes, 1954.

Sanson, P. Pierre. *L'Inquiétude Humaine*. Conférences de Notre-Dame de Paris, Carême 1925. Paris, 1925.

E. Sur le thème du *pessimisme* :

Bailey, Joe. *Pessimism*. London & New York : Routledge, 1988.

Bessire, François. *Lectures de "Une vie" de Maupassant : le thème du pessimisme*. Paris : Belin, 1979.

Blanc, André. *Montherlant, un pessimisme heureux*. Paris : Éditions du Centurion, 1968.

Brum, José T. « Le pessimisme romantique de Gautier : Une Vision philosophique. » *Bulletin de la Société Théophile Gautier* 18 (1996) : 33-37.

Caro, Elme. *Le pessimisme au XIXe siècle*. Paris : Hachette, 1878.

Challemel-Lacour, Paul-Armand. *Études et Réflexions d'un pessimiste*. Paris : Fasquelle, 1901.

Desportes, Marcel. *"Une vie" de Guy de Maupassant et le pessimisme*. Paris : Ellipses, 1979.

Hampshire, Stuart. *Morality and Pessimism*. London : Cambridge University Press, 1972.

Lodge, David. « Optimisme et pessimisme. » *La Table Ronde* 189 (1963) : 106-109.

Mano, C. *Le pessimisme contemporain. Ses précurseurs, ses représentants, ses sources*. Paris : Bloud, 1901.

Michel, Arlette. « À propos du pessimisme balzacien : Nature et société. » *Romantisme* 10 : 30 (1980) : 13-28.

Mosse, George. *Le pessimisme de Vigny*. Paris : J. Meynial, 1917.

O'Flaherty, Kathleen. *Pessimisme de Chateaubriand : résonances et limites*. Paris : Académie Européenne de livre, 1989.

Przybos, Julia. « Voyage du pessimisme et pessimisme du voyage. » *Romantisme* 18 :61 (1988) : 67-74.

Schlobach, J. « Pessimisme des Philosophes? La théorie cyclique de l'histoire au XVIIIe siècle. » *S. V. E. C. CLV* (1976) : 1971-87.

Sully, James. *Pessimism : a history and criticism*. London : Henry S. King & Co., 1877.

Tallis, Raymond. *Enemies of hope: a critique of contemporary pessimism*. New York : St-Martin's Press, 1997.

Von Arx and Jeffery Paul. *Progress and Pessimism: religion, politics, and history in late nineteenth century Britain*. Cambridge : Harvard University Press, 1985.

Vyverberg, Henry. *Historical Pessimism in the French Enlightenment*. Cambridge, Masschusetts : Harvard University Press, 1958.

F. Sur le thème de *la tristesse* :

Boucher, Rémi. « La tristesse ». Diss. Université Laval, 1965.

Fierens-Gevaect, H. *La tristesse contemporaine: Essai sur les grands courants moraux et intellectuels du XIXe siècle*. Paris : Félix Alcan, 1899.

G. Sur le thème de *l'angoisse* :

Barres, Maurice. *L'angoisse de Pascal*. Paris : Les Bibliophiles fantaisistes, 1910.

Berry, Alice F. « 'L'Isle Medamothi': Rabelais's Itineraries of Anxiety. » *PMLA* 106 : 5 (1991) : 1040-53.

Caron, Jacques. « Le sentiment de l'angoisse chez certaines philosophies de l'angoisse ». Diss. Université de Montréal, 1963.

Chauveau, Bernard. *L'anxiété*. Paris : MA Éditions, 1988.

Diel, Paul. *La peur et l'angoisse : phénomène central de la vie et de son évolution*. Paris : Payot, 1956.

Freud, S. *Inhibition, symptôme, angoisse*. Paris : PUF, 1968.

Kierkegaard, Soren. *Le concept de l'angoisse*. Paris : Gallimard, 1935.

Lavis, Georges. *L'expression de l'affectivité dans la poésie lyrique du Moyen Âge*. Paris : Les Belles Lettres, 1977.

Nakam, Géralde. « Rire, angoisse, illusion. » *Europe* 70 : 757 (1992) : 21-35.

Onimus, Jean. « Angoisse et extase chez J. M. G. Le Clezio. » *Études* 358 : 4 (1983) : 511- 24.

----. « Philippe Jaccottet : Géographie d'une angoisse. » *Travaux de linguistique et de littérature* 18 : 2 (1980) : 259-70.

Smail, David John. *Illusion et réalité: la signification de l'anxiété*. Traduit de l'anglais par Nadine Chaptal. Paris : Aubier, 1990.

Winn, Colette H. « Rire et angoisse dans l'Heptaméron. » *Rocky Mountain Review of Language and Literature*. 42:1-2 (1987) : 51-64.

H. Sur le thème de la solitude :

Baczko, Bronislaw. *Rousseau, solitude et communauté*. Paris : Mouton, 1974.

Camus, Renaud. *Esthétique de la solitude*. Paris : P. O. L., 1990.

Canat, René. *Une forme du mal du siècle : Du sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens*. Genève : Slatkine Reprints, 1967.

Chevron Villette, Jacqueline Marie de. *Le mal d'isolement*. Toulouse : Privat, 1978.

Gaev, Dorothy Meyer. *The psychology of loneliness*. Chicago: Adams Press, 1976.

Gilot, M. « Quelques aspects du sentiment de solitude au XVIIIe siècle. » *Langue et littérature du XVIIe et du XVIIIe siècles. Mélanges offerts à F. Deloffre*. S.E.D.E.S., 1990. 623-633.

Goldschmidt, Georges-Arthur. *Jean-Jacques Rousseau ou l'esprit de la solitude*. Paris : Éditions Phébus, 1978.

Hancock, Barry W. *Loneliness: symptoms and social causes*. Lanham : University Press of America, 1986.

Ionescu, Michaela A. « Le Sentiment de la solitude chez quelques romanciers du dix-huitième siècle : Mmes de Tencin, de Graffigny et de Charrière. » Diss. Indiana University, 1998.

Macpherson, Jay. *The spirit of solitude : conventions and continuities in late romance*. New Haven : Yale University Press, 1982.

Munteanu, Basil. *Solitude et contradictions de Jean-Jacques Rousseau*. Paris : A.-G. Nizet, 1975.

Naudin, Pierre. *L'expérience et le sentiment de la solitude de l'aube des Lumières à la Révolution*. Paris : Klincksieck, 1995.

Polin, Raymond. *La politique de la solitude: essai sur la philosophie politique de Jean-Jacques Rousseau*. Paris : Sirey, 1971.

Potthoff, Harvey H. *Understanding loneliness*. New York : Harper & Row, 1977.

Powys, John Cowper. *Une philosophie de la solitude*. Traduit de l'anglais par Michel Waldberg. Paris : Éditions de la différence, 1984.

Sarano, Jacques. *La solitude humaine*. Paris : Éditions du Centurion, 1968.

Sayre, Robert. *Solitude in society: a sociological study in French literature*. Cambridge : Harvard University Press, 1978.

Sices, David. *Theater of Solitude*. Hanover, New Hampshire : The University Press of New England, 1974.

Tanner, Ira J. *Loneliness : the fear of love*. New York : Harper & Row, 1974.

Woodward, John C. *The solitude of loneliness*. Lexington: Lexington Books, 1988.

G. Sur le thème du *libertinage* :

Adam, Antoine. *Les libertins au XVIIIe siècle*. Paris : Buchet Chastel, 1964.

Aragon. *Le libertinage*. Paris : Gallimard, 1977.

Bayard, Pierre. *Le paradoxe du menteur sur Laclos*. Paris : Les Éditions minuit, 1993.

Bayet, Albert. *Histoire de la libre-pensée*. Paris : PUF, 1959.

Boukobza Kahan, Michèle. « Folie et libertinage dans le roman du XVIIIème siècle. »
Diss. Université de Paris III, 1999.

Bourguinat, Élisabeth. *Le siècle du persiflage 1734-1789*. Paris : PUF, 1998.

Bray, Bernard. « L'hypocrisie du libertin. » *Laclos et le libertinage*. Ed. René Pomeau et Laurent Versini. Paris : PUF, 1972. 97-109.

Clerval, Alain. *Du frondeur au libertin : Essai sur Antoine Hamilton, l'auteur des 'Mémoires du chevalier de Gramont'*. Lausanne : Alfred Eibel, 1978.

Cochin, Augustin. *La révolution et la libre pensée: la socialisation de la pensée (1750-1789), la socialisation de la personne (1789-1792), la socialisation des biens (1793-1794)*. Paris : Plon, 1924.

- Conroy, Jr. Peter V. *Intimate, intrusive, and Triumphant : Readers in the "Liaisons dangereuses"*. Amsterdam and Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, 1987
- Coulet, Henri. « L'espace et le temps du libertinage dans Les Liaisons dangereuses. » *Laclos et le libertinage*. Ed. René Pomeau et Laurent Versini. Paris : PUF, 1983. 177-89.
- Cusset, Catherine. *Libertinage and modernity*. New Haven and London : Yale University Press, 1998.
- Demoris, R. « Esthétique et libertinage : amour de l'art et art d'aimer. » *Eros philosophe. Discours libertin des Lumières*. Paris, 1984. 149-61.
- Dornier, Carole. *Le discours de maîtrise du libertin : étude sur l'œuvre de Crébillon fils*. Paris : Klincksieck, 1994.
- Fehér, Michel, ed.. *The libertine reader: eroticism and enlightenment in eighteenth century France*. New York : Zone Books, 1997.
- Hill, Erita B. « Man and Mask : The art of the actor in the *Liaisons dangereuses*. » *Romantic Review* 63 (1972) : 111- 24.
- Joseph, Jean R. *Crébillon fils : Économe érotique et narrative*. Lexington, Kentucky, 1984.
- Juin, Hubert. *Les libertinages de la raison*. Paris : P. Belfond, 1968.
- Laroch, Philippe. *Petits-mâîtres et roués : évolution de la notion de libertinage dans le roman français du XVIII^e siècle*. Québec : Presses de l'Université Laval, 1979.
- Maloux, Maurice. *Dictionnaire de l'humour et du libertinage*. Paris : A. Michel, 1983.
- Nagy, Peter. *Libertinage et révolution*. Traduit du hongrois par Christiane Grémillon. Paris : Gallimard, 1975.
- Pavitt, Magda. *The concept of libertinage in Richardson's Clarissa and Laclos's Les Liaisons dangereuses*. Montréal: s.n., 1971.
- Picard, Michel. *Libertinage et tragique dans l'œuvre de Roger Vailland*. Paris : Hachette, 1972.
- Rousseau, Jean. « Les lecteurs indiscrets. » *Laclos et le libertinage*. Ed. René Pomeau et Laurent Versini. Paris : PUF, 1983. 89-96.
- Stewart, Philp. *Le masque et la parole: le langage de l'amour au XVIII^e siècle*. Paris : Librairie José Corti, 1973.

Sturm, Ernest. *Crébillon fils et le libertinage au dix-huitième siècle*. Paris : Éditions A.-G. Nizet, 1970.

H. Sur le Prérromantisme et le Romantisme :

Abensour, Liliane. *Romantisme noir*. Paris : L'Herne, 1978.

Babbitt, Irving. *Rousseau and Romanticism*. New York : Meridian Books, 1960.

Beguïn, Albert. *L'âme romantique et le rêve : essai sur le romantisme allemand et la poésie française*. Paris : José Corti, 1939.

Billaz, André. *Les écrivains romantiques et Voltaire: essai sur Voltaire et le romantisme en France, 1795-1830*. Diss. Université de Lille III, 1974.

Bishop, Lloyd. *The Romantic Hero and his Heirs in French Literature*. New York : Peter Lang Publishing, Inc., 1984.

Bisi, Alceste. *L'Italie et le romantisme français*. Genève : Slatkine, 1982.

Bony, Jacques. *Lire le romantisme*. Paris : Dunod, 1992.

Bousquet, Jacques. *Les thèmes du rêve dans la littérature romantique (France, Angleterre, Allemagne) : essai sur la naissance et l'évolution des images*. Paris : Didier, 1964.

Boyle, Marie Henri. *Du Romantisme dans les arts*. Paris : Hermann, 1966.

Bray, René. *Chronologie du Romantisme*. Paris : Librairie Nizet, 1963.

Brombert, Victor. *La prison romantique*. Paris : José Corti, 1975.

Castelnau, Junius. *Essai sur la littérature romantique*. Genève : Slatkine Reprints, 1972.

Castex, Pierre Georges. *Horizons romantiques*. Paris : José Corti, 1983.

Charlton, D.G. *The French Romantics*. Cambridge University Press, 1984.

Cogniat, Raymond. *Le romantisme*. Paris : Septium, 1982.

Coleman, Patrick. « Rousseau and Preromanticism : Anticipation and œuvre. » *Yale French Studies* 66 (1984) : 67-82.

Duhamel, Roger. *Aux sources du romantisme français*. Ottawa : Éditions de l'Université d'Ottawa, 1964.

- Eggl, Edmond. *Le débat romantique en France, 1813-1816*. Genève : Slatkine Reprints, 1972.
- Emery, Léon. *L'âge romantique*. Lyon : Les Cahiers libres, 1958.
- Estève, Edmond. *Études de littérature préromantique*. Genève : Slatkine Reprints, 1976.
- Fabre, Jean. *Lumières et romantisme : énergie et nostalgie de Rousseau*. Paris : Klincksieck, 1980.
- Folkierski, Wladyslaw. *Entre le classicisme et le romantisme. Étude sur l'esthétique et les esthéticiens du XVIIIe siècle*. Paris : E. Champion, 1925.
- Gengembre, Gérard. *Le romantisme*. Paris : Ellipses, 1995.
- Grassi, Marie-Claire. *L'art de la lettre au temps de La Nouvelle Héloïse et du romantisme*. Genève : Slatkine, 1994.
- Guerne, Armel. *L'âme insurgée : écrits sur le romantisme*. Paris : Phébus, 1977.
- Gusdorf, Georges. *L'homme romantique*. Paris : Payot, 1984.
- . *Le romantisme*. Paris : Payot, 1993.
- Lassere, Pierre. *Le romantisme Français*. Paris : Garnier Frères, 1919.
- Legrand, Gérard. *L'art romantique : l'âge des révolutions*. Paris : Bordas, 1989.
- MacFarland, Thomas. *Romanticism and the heritage of Rousseau*. Oxford : Oxford University Press; Toronto : Clarendon Press, 1995.
- Mailhos, Georges. *Voltaire : témoin de son temps*. Diss. Université Lille, 1985.
- Michaud, Guy. *Le romantisme : l'histoire, la doctrine, les œuvres*. Paris : Hachette, 1963.
- Minski, Alexander. *Le préromantisme*. Paris : Armand Colin, 1998.
- Moreau, Pierre. *Âmes et thèmes romantiques*. Paris : José Corti, 1965.
- . *Le romantisme*. Paris : Del Duca, 1957.
- Mornet, Daniel. *Le romantisme en France au XVIIIe siècle*. New York : B. Franklin, 1971.
- Mortier, Roland. *Le cœur et la raison: recueil d'études sur le dix-huitième siècle*. Oxford : Voltaire Foundation, 1990.

- Peckham, Morse. *The birth of Romanticism, 1790-1815*. Greenwood : The Penkevill Publishing Co., 1986.
- Peyre, Henri. *Qu'est-ce que le romantisme?* Paris : PUF, 1971.
- Pouillart, Raymond et Max Milner. *Le romantisme*. Paris : Arthaud, 1968.
- Praz, Mario. *The Romantic Agony*. London : Oxford University Press, 1951.
- Raymond, Marcel. *Romantisme et rêverie*. Paris : José Corti, 1978.
- Richard, Jean-Pierre. *Études sur le romantisme*. Paris : Éditions du Seuil, 1971.
- Rieben, Pierre-André. *Délires Romantiques : Musset – Nodier – Gautier – Hugo*. Paris : Librairie José Corti, 1989.
- Roy, Claude. *Les soleils du romantisme*. Paris : Gallimard, 1974.
- Saint-Bris, Gonzague. *Le romantisme absolu*. Paris : Stock, 1978.
- Smiches, Seymour Olivier. *Le romantisme et le goût esthétique du XVIIIe siècle*. Paris : PUF, 1964.
- Souriau, Maurice Anatole. *Histoire du romantisme en France*. Paris : Éditions Spes, 1927.
- Tieghem, Philippe Van. *Le Romantisme français*. Paris : PUF, 1958.
- Tronchon, Henri. *Romantisme et préromantisme*. Paris : Les Belles lettres, 1930.
- Van Tieghem, Paul. *Le romantisme dans la littérature européenne*. Paris : Albin Michel, 1969.
- Viallaneix, Ernest. Ed. *Le préromantisme : Hypothèque ou Hypothèse? Actes du Colloque organisé à Clermont-Ferrand le 29 et 30 juin 1972 par le centre de Recherches Révolutionnaires et Romantiques*. Paris : Éditions Klincksieck, 1975.
- Viatte, Auguste. *Les sources occultes du romantisme : illuminismes, théosophie, 1770-1820*. Paris : H. Champion, 1969.

I. Études sur le XVIIIe siècle : faits sociaux et thèmes littéraires :

- Ariès, Philippe. *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIIIe siècle*. Paris : Éditions Self, 1948.

- Atkinson, Geoffroy. *Le sentiment de la nature et le retour à la vie simple (1690-1740)*. Paris : Librairie Minard, 1960.
- Barguillet, Françoise. *Le roman au XVIIIe siècle*. Paris : PUF, 1981.
- Barni, Jules. *Les Moralistes français au Dix-huitième siècle : Vauvenargues, Duclos, Helvétius, Saint-Lambert, Volney*. Genève : Slatkine Reprints, 1970.
- Bila, Constantin. *La Croyance à la magie au XVIIIe siècle en France, dans les contes romans et traités*. Paris : J. Gamber, 1925.
- Bonnel, Roland G. *Éthique et esthétique du retour à la campagne au XVIIIe siècle : L'œuvre littéraire et utopique de Lesay-Marnésia, 1735-1800*. New York : Peter Lang Publishing, 1995.
- Bonnel, Roland G. et Catherine Rubinger. Eds. *Femmes savantes et femmes d'esprit: Women Intellectuals of the French Eighteenth Century*. New York : Peter Lang Publishing, 1994.
- Brouard-Arends, Isabelle. « Le Mariage dans la littérature française du dix-huitième siècle : Révolution familiale et évolution sociale. » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 305 (1992) : 1706-10.
- . « Vies et images maternelles dans la littérature française du dix-huitième siècle. » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 291 (1991) : 1-465.
- Callot, Émile. *La philosophie de la vie au XVIIIe siècle : étudiée chez Fontenelle, Montesquieu, Maupertuis, La Mettrie, Diderot, D'Holbach, Linne*. Paris : Rivière, 1965.
- Carpentier, Alejo. *Le siècle des Lumières*. Paris : Gallimard, 1988.
- Chartier, Pierre. « Le dix-huitième siècle existe-t-il? » *Dix-Huitième Siècle* 5 (1973) : 41-47.
- Chaunu, Pierre. *La civilisation de l'Europe des lumières*. Paris : Arthaud, 1971.
- Cook, Elizabeth H. *Epistolary bodies. Gender and genre in the eighteenth century Republic of letters*. Stanford, California : Stanford University Press, 1996.
- Crocker, Lester G. *An Age of Crisis : Man and World in Eighteenth Century French Thought*. Baltimore : The Johns Hopkins Press, 1959.
- Davies, Simon. « L'Idée de Paris dans le roman du dix-huitième siècle. » *La Ville au XVIIIe siècle : Colloque d'Aix-en-Provence (29 avril-1 mai 1973)*. Ed. Henri Coulet. Aix-en-Provence : Edisud, 1975. 11-17.

- Delon, Michel. *L'idée d'énergie au tournant des lumières (1770-1820)*. Paris : PUF, 1988.
- . « Cesser de vivre avant de cesser d'exister : l'opposition entre vivre et exister chez Rousseau et ses successeurs. » *Études Jean-Jacques Rousseau* 2 (1988) : 69-85.
- Duchet, Michèle. *Anthropologie et histoire au siècle des lumières : Buffon, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot*. Paris : Flammarion, 1978.
- Ducros, Louis. *La société française au dix-huitième siècle, d'après les mémoires et les correspondances du temps*. Paris : Hatier, 1922.
- Dufay, P. *Les Mœurs du XVIIIe siècle d'après les mémoires et les correspondances du temps*. Paris : Crès, 1937.
- Fauchery, Pierre. *La destinée féminine dans le roman du dix-huitième siècle, 1713-1807*. Paris : A. Colin, 1972.
- Favre, Robert. *La mort dans la littérature et la pensée française au siècle des lumières*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1978.
- Fletcher, Dennis. « Dix-Huitième Siècle. » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 205 (1982) : 297-304.
- Folkierski, Wladyslaw. *Entre le classicisme et le romantisme : étude sur l'esthétique et les esthéticiens du XVIIIe siècle*. Paris : H. Champion, 1969.
- Fournel, Victor. *De Jean-Baptiste Rousseau à André Chénier : Études littéraires et morales sur le XVIIIe siècle*. Genève : Slatkine Reprints, 1970.
- Francastel, Pierre. *Utopie et institutions au XVIIIe siècle : le pragmatisme des Lumières*. Paris : Mouton, 1963.
- Goldzink, Jean. *XVIIIe siècle*. Paris : Bordas, 1988.
- Goncourt, Edmond de. *La femme au dix-huitième siècle : la société, l'amour et le mariage*. Paris : Flammarion, 1882.
- . *L'amour au dix-huitième siècle*. Paris : G. Charpentier et E. Fasquelle, 1893.
- Goubier, Geneviève. Ed. *Marivaux et Les Lumières : L'éthique d'un romancier. Actes du colloque international organisé à Aix-en-Provence les 4, 5 et 6 juin 1992*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 1996.

- Goulemot, Jean-Marie. « Aperçus du rêve au siècle des Lumières. » *Revue des Sciences Humaines* LXXXII (1988) : 237-244.
- et Michel Launay. *Le Siècle des lumières*. Paris : Éditions du Seuil, 1968.
- Greaves, Anthony A. « Le jeu du corps, de l'esprit et de l'âme dans les romans du dix-huitième siècle. » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 304 (1992) : 1287-90.
- Grimsley, Ronald. *From Montesquieu to Laclos: Studies on the French Enlightenment*. Genève: Librairie Droz, 1974.
- Henriot, Émile. *Courrier littéraire: XVIIIe siècle*. Paris : Éditions Albin Michel, 1961.
- Hazard, Paul. *La pensée européenne au XVIIIe siècle, de Montesquieu à Lessing*. Paris : Boivin, 1946.
- Hoffmann, Paul. « Sur le thème de la révolte de la femme dans quelques romans du XVIIIe siècle français. » *Romanische Forschungen* 99 : 1 (1987) : 19-34.
- Jaquier, Claire. *L'Erreur des désirs : Romans sensibles au XVIIIe siècle*. Dijon-Quetigny : Éditions Payot Lausanne, 1998.
- Jonard, Norbert. *La France et L'Italie au siècle des Lumières : Essai sur les échanges intellectuels*. Paris : Champion, 1994.
- Labrosse, C. *Lire au XVIIIe siècle : La Nouvelle Héloïse et ses lecteurs*. Lyon, 1985.
- Lafon, Henri. *Les Décors et les choses dans le roman français du dix-huitième siècle de Prévost à Sade*. Oxford : Voltaire Foundation, 1992.
- . *Espaces romanesques du XVIIIe siècle, 1670-1820 : de Madame de Villedieu à Nodier*. Paris : PUF, 1997.
- . « Tableaux et sculptures dans le roman français du dix-huitième siècle. » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 304 (1992) : 1315-17.
- Le Bourgo, Léo. *Un homme de lettres au XVIIIe siècle : Duclos, sa vie et ses œuvres*. Genève : Slatkine Reprints, 1971.
- Le Breton, André Victor. *Le roman au dix-huitième siècle*. Genève : Slatkine Reprints, 1978.
- Lichtenberger, André. *Le socialisme au XVIIIe siècle, étude sur les idées socialistes dans les écrivains français du XVIIIe siècle avant le Révolution*. Paris : F. Alcan, 1895.

- Macary, Jean. *Masque et lumières au XVIIIe siècle : André-François Deslandes « citoyen et philosophe » (1689-1757)*. Netherlands : Martinus Nijhoff (The Hague), 1975.
- Mandrou, R. *La France aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Paris : PUF, 1993.
- Masson, Pierre-Maurice. *Une vie de femme au XVIIIe siècle : Madame de Tencin (1682-1749)*. Genève : Slatkine Reprints, 1970.
- Maurel, André. *La Marquise Du Châtelet : amie de Voltaire*. Paris : Librairie Hachette, 1930.
- Mauzi, Robert. *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*. Genève, Paris, Gex : Slatkine Reprints, 1979.
- Mercier, Roger. *La Réhabilitation de la Nature Humaine (1700-1750) : Thèse de doctorat ès-lettres présentée à la faculté des lettres et Sciences Humaines de l'Université de Paris*. Villemomble : Éditions « La Balance », 1960.
- Mornet, Daniel. *Le Sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*. Paris : Hachette, 1907.
- . *La Pensée Française au XVIIIe siècle*. Paris : A. Colin : 1926.
- . *Les Sciences de la nature en France au XVIIIe siècle*. Paris : A. Colin, 1911.
- . *Les Origines intellectuelles de la Révolution française (1715-1787)*. Paris : Armand Colin, 1933.
- Mortier, Roland, ed. *Études sur le XVIIIe siècle*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 1986.
- . *Clartés et ombres du siècle des lumières. Études sur le 18^e siècle littéraire*. Genève : Droz, 1969.
- Mousnier, Roland. *Le XVIIIe siècle, l'époque de "Lumières" (1715-1815)*. Paris : PUF, 1967.
- Papenheim, Martin. « Gloire, progrès, révolution en France au dix-huitième siècle. » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 263 (1989) : 305-309.
- Pellison, Maurice. *Les Hommes de lettres au XVIIIe siècle*. Paris : A. Colin, 1911.
- Picard, R. *Les Salons et la société française 1660-1789*. New York, 1943.
- Queniart, J. *Les Hommes, l'Église et Dieu dans la France du XVIIIe siècle*. Paris, 1978.

- Réau, Louis. *L'Europe française au siècle des lumières*. Paris : A. Michel, 1938.
- Rosso, Corrado. *Montesquieu Moraliste: des lois au bonheur*. Traduit de l'italien par Marc Régaldo. Bordeaux : Éditions Ducros, 1971.
- Ruyer, Raymond. *L'Utopie et les utopies*. Paris : PUF, 1950.
- Sareil, Jean. *Les Tencin : histoire d'une famille au dix-huitième siècle d'après de nombreux documents inédits*. Genève : Droz, 1969.
- Spencer, Samia I. *Le dilemme du Roman Marivaudien*. Québec : Éditions Naaman, 1984.
- Starobinski, Jean. *Le remède dans le mal : critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*. Paris : Gallimard, 1989.
- . *L'Invention de la liberté, 1700-1789*. Genève : Skira, 1987.
- Strosetzki, C. « La place de la théorie de la conversation au XVIIIe siècle. » *Art de la lettre, art de la conversation à l'époque classique en France. Actes du colloque de Wolfenbüttel. Octobre 1991*. Paris: Klincksieck, 1995. 145-163.
- Stryenski, Casimir. *Le dix-huitième siècle*. Paris : Hachette, 1909.
- Trahard, Pierre. *Les Maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle*. Paris : Boivin et Cie, 1931-1933. 4 vol.
- Vargues, Isabel N. « Du siècle des Lumières aux 'lumières' du siècle. » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 263 (1989): 179-182.
- Versini, Laurent. *Laclos et la tradition : Essai sur les sources et la technique des Liaisons dangereuses*. Paris : Librairie Klincksieck, 1968.
- Viguerie, J. de. *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières (1715-1789)*. Paris : Bouquins, 1995.
- Vogel, Christina. « Temps et attente comme expérience esthétique au siècle des Lumières. » *Poétique* 29 : 113 (1998) : 18-27.
- Williams, David et Paul Samuel Fritz, éd. *City and society in the 18th century*. Toronto : Hakkert, 1973.

J. Études sur les auteurs

A) Du Deffand, Marie de Vichy-Chamrond, marquise (1697-1780) :

Ages, Arnold. « Voltaire, the Marchioness of Deffand and Ecclesiastes. » *Romance Notes* 8 (1966) : 51-54.

Alayrangues, P. « *Mme Du Deffand épistolière, ou l'Impossible Communication* ». Diss. Université de Paris-IV, 1986.

Chaillon, Michel. « Lettres de la Marquise du Deffand à Horace Walpole. » *Nouvelle Revue Française* (1982) : 354-55, 239-255.

Craveri, Benedetta. *Madame du Deffand et son monde*. Traduit de l'italien par Sybille Zavriew. Paris : Éditions du Seuil, 1987.

Doscot, Gérard. *Madame du Deffand ou le monde où l'on s'ennuie*. Lausanne : Éditions Rencontre, 1967.

Duisit, Lionel. *Madame du Deffand épistolière*. Genève : Librairie Droz, 1963.

----. Madame du Deffand et Voltaire : Le Mythe du progrès et la décadence du goût. » *French Review* 36 (1963) : 284-292.

Fease, André. « Visite à Madame du Deffand. » *Nouvelle Revue des Deux Mondes* (1968) : 374-85.

Klerks, W. *Madame du Deffand: Essai sur l'ennui*. Universitaire Pers Leiden, Van Gorcum & comp., 1961.

Mallet, Nicole. « Madame du Deffand ou l'amitié par correspondance. » *Women in French Studies* 7 (1999) : 46-56.

Perey, Lucien. *Le président Hénault et Madame du Deffand : la cour du régent, la cour de Louis XV et de Marie Leczinska*. Paris : Calmann-Lévy, 1902.

B) Lespinasse, Julie de. (1732-1776) :

Benoît, Melançon. « Du corps épistolaire : Les correspondances de Julie de Lespinasse. » *Orbis Litterarum* 51 : 6 (1996) : 321-33.

Blondeau, Catherine. « Lectures de la correspondance de Julie de Lespinasse : Une Étude de réception. » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 308 (1993) : 223-32.

Bluteau, Jeanne. *Marie et Julie*. Quimper : Éditions Alain Bargain, 1995.

- Bott, François. *La demoiselle des lumières*. Paris : Gallimard, 1997.
- Bouissounouse, Janine. *Julie de Lespinasse : ses amitiés, sa passion*. Paris : Hachette, 1958.
- Castries, René de La Croix, duc de. *Julie de Lespinasse : le drame d'un double amour*. Paris : A. Michel, 1985.
- Dikman, Marta. « Triangle épistolaire, triangle amoureux : Les Lettres de Mlle de Lespinasse au comte de Guibert. » *Les femmes de lettres : Écriture féminine ou spécificité générique?* Actes du Colloque tenu à l'Université de Montréal le 15 avril 1994. Ed. Benoît Melançon et Pierre Popovic. Montréal : CULSEC, 1994. 61-74.
- Jebb, Camilla. *A star of the salons, Julie de Lespinasse*. London : Methuen, 1908.
- Lacouture, Jean et Marie-Christine d'Aragon. *Julie de Lespinasse : mourir d'amour*. Paris : Ramsay, 1980.
- May, Gita. « Julie de Lespinasse. » *French Women Writers : A Bio-Bibliographical Source Book*. Ed. Eva Martin Sartori et Dorothy Wynne Zimmerman. New York: Greenwood, 1991. 296-304.
- Mortier, Roland. « Julie de Lespinasse, femme savante et âme sensible. » *La Sensibilité dans la littérature française au XVIIIe siècle*. Ed. Franco Piva et Jean Sgard. Italy : Schena, 1998. 235-45.
- Pascal, Jean-Noël. « La Muse de l'Encyclopédie. » *Femmes savantes et femmes d'esprit : Women Intellectuals of the French Eighteenth Century*. Ed. Roland Bonnel et Catherine Rubinger. New York : Peter Lang, 1994. 243-65.
- Prat, A. *Mademoiselle de Lespinasse*. Paris : Lethielleux, s. d.
- Siess, Jürgen. « Passion et pouvoir : Lespinasse et Diderot dans leurs lettres d'amour. » *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* 20 (1996) : 7-20.
- Sturzer, Felicia. « Epistolary and Feminist Discourse: Julie de Lespinasse and Madame Riccoboni. » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 304 (1992) : 739-42.

C) Graffigny, Françoise de. (1695-1758) :

- Daynard, J.A. et al., « La Correspondance de Madame de Graffigny. » *Dix-Huitième Siècle* 1978 (10) : 379-394.
- Dobbie, Madeleine. « 'Langage inconnu': Montesquieu, Graffigny and the Writing of Exile. » *The Romanic Review* 87 (2) : 209-24.

- Douthwaite, Julia. « Female voices and Critical Strategies : Montesquieu, Mme de Graffigny, and Mme de Charrière », *French Literature Series* 16 (1989) : 64-77.
- Mallinson, Jonathan. Éd. *Francoise de Graffigny, femme de lettres : écriture et réception*. Oxford : Voltaire Foundation, 2004.
- Roulston, Christine. « No Simple Correspondance : Madame de Graffigny as "Épistolière" and as Epistolary Novelist. » *L'Esprit Créateur*, Winter 2000, V. XL (4) : 31-37.
- Showalter, English. « Madame de Graffigny and Rousseau : Between the two Discours » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 175 (1978) : 1-191.
- Silver, Marie-France et Marie-Laure Girou Swiderski. Éd. *Femmes en toutes lettres : les épistolières du XVIIIe siècle*. Oxford : Voltaire Foundation, 2000.

D) Épinay, Louise de (1726-1783)

- Badinter, Élisabeth. *Émilie, Émilie : l'ambition féminine au XVIIIe siècle*. Paris : Flammarion, 1983.
- Davison, Rosena. « Happy Marriage: Myth or Reality in Eighteenth-Century France? The Case of Madame d'Épinay and Her Family. » *Dalhousie French Studies* 56 (Fall 2001) : 116-24.
- . « Arlequin et sa belle dame: La Correspondance entre Mme d'Épinay et l'abbé Galiani. » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 304 (1992) : 904-05.
- Herpin, Clara Adèle Luce. *Une Femme du monde au XVIIIe siècle : dernières années de Madame d'Épinay, son salon et ses amis d'après des lettres et des documents inédits*. Paris : Lévy, 1883.
- Nemeth-Badescu, Sanda. Louise d'Épinay: « Les Mémoires de l'amour et de l'écriture » *Dalhousie French Studies* 70 (Spring 2005) : 113-28.
- Stegmuller, Francis. *A woman, a man, and two kingdoms the story of Madame d'Épinay and the Abbé Galiani*. New York : Knopf, 1991.
- Trouille, Mary. « La Femme mal mariée : Mme d'Épinay's Challenge to Julie and Émile » *Eighteenth-Century Life* 20 :1 (February 1996) : 42-66.
- Weinreb, Ruth Plaut. *Eagle in a gauze cage : Louise d'Épinay, femme de lettre*. New York : AMS Press, 1993.

III. – AUTRES ÉTUDES

- Ajello, Lina. *La poétique de Baudelaire*. Palerme : Pezzino, 1949.
- Aulotte, Robert. *Le XVIIe siècle : Littérature Française*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 1991.
- Bandy, W. T. et Claude Pichois. *Baudelaire devant ses contemporains*. Paris : Union Générale d'Édition, 1957.
- Bénichou, Paul. *L'école du désenchantement : Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier*. Paris : Gallimard, 1992.
- Binet et Henri. *La fatigue intellectuelle*. Paris : Schleicher frères, 1898.
- Bloomberg, Edward. *Les Raisons de Pascal*. Paris : Nouvelles Éditions Debesse, 1973.
- Boismont, Brierre de (A. J. F.). *Du suicide et de la folie suicide*. Paris : Germer Baillière, 1856.
- Bouillier. *Du plaisir et de la douleur*. Paris : Hachette, 1871.
- Broome, J. H. *Pascal*. London : Edward Arnold Publishers LTD, 1965.
- Caro, Elme. *Études morales sur le temps présent*. Paris : Hachette, 1887.
- . *Nouvelles études morales sur le temps présent*. Paris : Hachette, 1879.
- Cherix, Robert B. *Commentaires des Fleurs du mal*. Genève : Droz; Paris : Minard, 1962.
- Didier, Béatrice. *L'écriture-Femme*. Paris : PUF, 1981.
- Duprat. *L'instabilité mentale*. Paris : Alcan, 1899.
- Ferran, André. *L'esthétique de Baudelaire*. Paris : Nizet, 1968.
- Fletcher, Peter. *L'activité émotionnelle*. Montréal : Éditions de l'Homme, 1973.
- Freud, S. *Malaise dans la civilisation*. Paris : PUF, 1930.
- Gans, Eric L. *Musset et le « drame tragique » : Essai d'analyse paradoxale*. Paris : Librairie José Corti, 1974.
- Grava, Arnolds. *L'aspect métaphysique du mal dans l'œuvre littéraire de Charles de Baudelaire et d'Edgar Allan Poe*. Genève : Slatkine Reprints; Paris : Honoré Champion, 1976.

- Grimal, Pierre. *Sénèque ou la conscience de l'Empire*. Paris: Les Belles Lettres, 1979.
- Hampshire, Stuart. *Thought and action*. New York : Viking Press, 1959.
- Heidegger, Martin. *Being and Time*. Translated by B. Baillie. New York : Harper & Row, 1969.
- Jerphagnon, Lucien. *Pascal et la souffrance*. Paris : Les Éditions Ouvrières, 1956.
- Jordan, Jeff. Ed. *Gambling on God : Essays on Pascal's wager*. Maryland : Rowman & Littlefield Publishers, Inc., 1994.
- Lavelle, Louis. *Psychologie et Spiritualité*. Paris : Éditions Albin Michel, 1967.
- Lazzeri, Christian. *Force et juste dans la politique de Pascal*. Paris : PUF, 1993.
- Le Gall, Béatrice. *L'Imaginaire chez Senancour*. Paris : José Corti, 1966.
- Le Guern, Marie-Rose et Michel. *Les pensées de Pascal : de l'anthropologie à la théologie*. Paris : Librairie Larousse, 1972.
- Leroy, Maxime. *Histoire des idées sociales en France. I. De Montesquieu à Robespierre*. Paris : Gallimard [Bibliothèque des Idées], 1946.
- Levy, Zvi. *Senancour, dernier disciple de Rousseau*. Paris : Librairie A.- G. Nizet, 1979.
- Mannheim, Karl. *Diagnosis of Our Time*. London : Kegan Paul, 1943.
- Martha, Constant. *Les moralistes sous l'empire romain* (troisième édition). Paris : Librairie Hachette, 1872.
- Ménager, Daniel. *La Renaissance et le rire*. Paris : PUF, 1995.
- Monod, Albert. *De Pascal à Chateaubriand : Les défenseurs français du Christianisme de 1670 à 1820*. New York : Burt Franklin, 1916. (Reprinted: 1971)
- Moreau, Pierre. *Chateaubriand*. Paris : Desclée de Brouwer, 1965.
- Mounier, Emmanuel. *Traité du Caractère*. Paris : Éditions du Seuil, 1946.
- Odoul, Pierre. *Le drame intime d'Alfred de Musset : étude psychanalytique de l'œuvre et de la vie d'Alfred de Musset*. Paris : La pensée universelle, 1976.
- Papert, Seymour. *Mindstorms*. New York : Basic Books, Inc., 1980.

- Pappenheim, F. *The Alienation of Modern Man*. New York : Monthly Review Press, 1959.
- Peyre, Henri. *Literature and Sincerity*. New Heaven : Yale University Press, 1963.
- . *Qu'est-ce que le classicisme?* Paris : Nizet, 1965.
- . *Qu'est-ce que le symbolisme?* Paris : PUF, 1974.
- Pieper, Joseph. *Leisure: The Basis of Culture*. New York : Random House, 1963.
- Plongeron, B. « Bonheur et civilisation chrétienne. Une nouvelle apologétique après 1760. » *S.V.E.C.* CLIV (1976) : 1637-1655.
- Porché, François. *Baudelaire : Histoire d'une âme*. Paris : Flammarion, 1944.
- Poulet, G. *Études sur le temps humain*. Paris : Plon, 1952.
- Richard, Jean-Pierre. *Paysage de Chateaubriand*. Paris : Seuil, 1967.
- Saltus, Edgar Evertson. *The Philosophy of Disenchantment*. Boston : Houghton Mifflin, 1885.
- Sartre, Jean-Paul. *Esquisse d'une théorie des émotions*. Paris : Hermann, 1938.
- . *L'être et le néant*. Paris : Gallimard, 1943.
- Schacht, Richard. *Alienation*. New York : Doubleday & Co., 1971.
- Schopenhauer. *Le Monde comme volonté et comme représentation*. Paris : PUF, 1818.
- Siess, Jürgen. Ed. *La lettre entre réel et fiction*. Saint-Just-la-Pendue : Éditions SEDES, 1998.
- Soutet, Olivier. *La Littérature Française de la Renaissance*. Paris : PUF, 1980.
- Vernière, Paul. *Spinoza et la pensée française avant la Révolution*. [T. II : XVIIIe siècle]. Paris : PUF, 1954. 2 vol.